PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

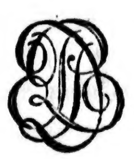
PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
OU
TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES JUSQU'A LA FIN DU XVIII[e] SIECLE.

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME HUITIÈME.



A PARIS
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.
M. DCCCXVIII.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

POLOGNE.

POLOGNE signifie *pays de plaines*. Il n'y a en effet de montagnes que celles qui la séparent de la Hongrie. Les autres ne sont que des monticules. On y trouve des forêts garnies d'excellent gibier, des marais, peu de grandes rivières, des plaines très-fertiles en blé, en général toutes les productions de la nature, des mines, sur-tout une de sel, unique en son espèce, habitée comme une ville; mais l'orgueil de la noblesse et l'indolence du peuple réduisent le commerce à peu de chose. Ce sont les Juifs qui le font presque tout entier. Ils y sont établis en grand nombre. On appelle la Pologne le *paradis des Juifs*. Les Polonois sont les seuls peuples de l'univers qui aient défendu par une loi expresse de former une marine.

Pologne, entre la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, la Moravie, la Russie, la Tartarie, la Hongrie et la mer Baltique.

Il y a peu de nations qui jouissent à un si haut degré de la force du corps et de la vigueur de la santé. On peut attribuer ces avantages à la température du climat, à la sobriété du peuple et à l'habitude des exercices continuels. L'usage des bains froids y contribue aussi, dit-on. La noblesse est affable, libérale et hospitalière,

polie à l'égard des étrangers, dure pour ses vassaux, délicate sur le point d'honneur, vaine, fastueuse, magnifique dans ses habits et ses équipages. Elle est dès l'enfance instruite dans les lettres, et parle facilement un latin peu correct. Passionnée pour la liberté, elle se vend volontiers aux factions. Quant au peuple, il est ignorant, mercenaire, pauvre, esclave dans toute la force du terme, emprisonné, vendu, troqué, battu, tué même à volonté.

Si l'on juge du gouvernement par les effets, il n'y en a pas de plus mauvais que celui de la Pologne. C'est un chaos de réglements qui se contredisent, se combattent et engendrent une anarchie presque continuelle. Le souverain, ce n'est ni le roi, ni le sénat, mais le premier gentilhomme qui, dans la diète, prononce *vetò, je défends*. Ce seul mot arrête toutes les délibérations. On ne le fait souvent rétracter qu'à coups de sabre, d'où il arrive que les diètes sont presque toujours tumultueuses, comme cela doit être dans une assemblée d'hommes armés, dans laquelle les dignités ne sont accompagnées d'aucune autorité coërcitive, où le dernier gentilhomme s'estime autant que le premier, où enfin la richesse commande et la cupidité exécute.

Même désordre dans les troupes. Sur une rumeur répandue dans les provinces, touchant le gouvernement, toute la noblesse monte à cheval, se met sous la conduite du chef qui lui plaît, forme une armée immense, mais sans discipline, sans soumission, presque toujours dénuée de provisions, parceque les impôts sont mal réglés et mal payés. Si on veut avoir de l'infanterie, il faut la faire venir des autres contrées d'Allemagne, parceque la noblesse se donne bien de

garde d'armer ses paysans, qu'elle ne veut ni aguerrir, ni détourner de leurs travaux, qui font sa principale richesse. On dit également royaume et république de la Pologne. Les principaux revenus de la couronne sont les taxes sur les villes et sur les Juifs, et les mines de sel qui viennent de lui être enlevées. Un roi de Pologne qui ne seroit pas riche de ses propres fonds seroit le prince le plus pauvre de la terre, placé entre les magnats les plus opulens et les plus puissants qui existent dans aucune autre contrée. La loi qui régit les gentilshommes, c'est le sabre : pour les paysans, c'est le bâton des seigneurs ; heureux s'il s'en trouve d'équitables et d'indulgents!

D'après cet exposé succinct de l'état ancien et moderne de la Pologne, on doit conclure que son histoire ne peut guère intéresser qu'un noble polonais. Pendant l'espace de huit ou neuf cents ans, qui est le temps connu, on ne trouve que des guerres entreprises à l'occasion de l'élection des rois. Ils sont pris dans la nation, ou chez les étrangers, quelquefois volontairement, souvent par force. On les chasse ; on les rappelle. Dans un temps, ce sont les enfants du défunt roi ; dans d'autres circonstances, la nation va chercher un gentilhomme inconnu. Nulle régle fixe à cet égard. Heureux le gouvernement qui, usant de cette liberté, placeroit le mérite sur le trône ! mais le choix a presque toujours été l'ouvrage des factions, et les factions sont rarement justes et bien intentionnées.

Le noble polonois lit avec avidité le gros recueil de ces débats sanguinaires, dans lequel il voit figurer ses ancêtres. Pour le peuple, s'il lisoit, avec quelle indignation n'apprendroit-il pas sous quelle oppression on

l'a toujours fait gémir? et que n'entreprendroit-il pas pour rompre ses chaînes? Il n'y a donc, comme nous l'avons dit, que la noblesse polonoise qui puisse s'intéresser à cette histoire. Pour ne pas ennuyer par un détail d'intrigues qui se ressemblent dans leurs violences, et ont toujours le même but, nous nous contenterons de recueillir, sous les dates des règnes, les faits les plus importants.

L'enfance de la Pologne manque même de ces illusions qui ont entouré le berceau des autres peuples du nord; savoir, les féeries et la magie conservées par des traditions orales dans les chansons des bardes, qu'on doit regarder comme les annalistes de ces climats glacés. On voit tout d'un coup la Pologne dans son adolescence, en 559, sous Lech, le premier duc ou roi que l'on connoisse, qui, selon les historiens polonois, descendoit en ligne directe de Japhet, fils de Noé. Comme Alexandre, il laissa son empire au plus digne. Ce plus digne fut Viscimir, guerrier illustre qui porta ses armes dans tous les pays voisins. A sa mort, la nation, opprimée par ses victoires et ruinée par ses conquêtes, essaya d'un autre gouvernement. Elle se mit sous celui de douze grands seigneurs, qu'elle nomma palatins ou vaivodes, se lassa d'eux, et revint au gouvernement ducal ou royal.

Epris des grandes qualités de Vanda, fille d'un de leurs rois, les Polonois lui déférèrent la couronne. Cette princesse possédoit au suprême degré les attraits de son sexe, qu'elle rehaussoit par une intelligence supérieure et un mâle courage. Elle étoit juste, douce, éloquente; et son affabilité lui assuroit les cœurs que sa beauté captivoit. Rithogar, prince teuton, demanda

sa main, et menaça la Pologne de tous les fléaux de la guerre, si on la lui refusoit. L'orgueil de Vanda, qui auroit pu céder aux insinuations de l'amour, se révolte contre des desirs signifiés impérieusement. Elle accepte le défi. Rithogar, vaincu dans une bataille, se tue lui-même de honte et de désespoir. Vanda le vit, dit-on, au moment qu'il se perçoit de son épée. Frappée des traits nobles et des graces touchantes du prince expirant, elle ne voulut pas lui survivre et se noya dans le Weser.

Après elle, les Polonois reprirent le gouvernement aristocratique. Ils furent tourmentés et pillés par les Hongrois et les Moraves. Leurs chefs, qui ne s'entendoient pas, les défendoient mal. Un simple charron, nommé Prémislas, se met à leur tête, et mérite le trône par ses victoires. Ce fut un grand prince, ami des arts et de la paix, quoique redevable de son élévation à la guerre. Dans le choix de son successeur, les Polonois s'en rapportèrent à une espéce de hasard, ce fut de promettre la couronne à celui qui, poussant son cheval, arriveroit le premier à un but marqué. Un des concurrents fit semer la lice de pointes de fer, se réservant un sentier par lequel il courut. Ce stratagême lui réussit pour la course; mais un jeune paysan le découvrit, et fut élu à sa place.

Il prit le nom de Lech III. Dans toutes les cérémonies 550.
publiques il faisoit porter devant lui l'habit villageois dont il avoit été revêtu. Ce n'étoit pas une ostentation. Il garda toujours la mémoire de son ancien état, et ce souvenir étoit chez lui un encouragement à toutes les vertus. Lech les transmit à ses deux descendants immédiats; mais Popiélus, son arrière-petit-fils, en dégénéra.

Trop complaisant pour son épouse, femme cruelle et calomniatrice, il fit empoisonner trois de sés oncles, excellents princes qui avoient été ses tuteurs. De leurs cadavres exposés aux injures de l'air, sortirent des rats, qui dévorèrent Popiélus, sa femme et ses enfants. En lui finit, vers 860, la première race des ducs ou rois de Pologne. Ce sont de pareilles fables que l'on ose intituler histoire de Pologne.

Le titre de *duc*, qui avoit été jusque-là comme alternatif avec celui de *roi*, cessa entièrement sous Piaste, successeur de Popiélus. Il étoit charron, comme Prémislas, et dut son élévation à un miracle semblable à celui de la veuve de Sarepta. Comme elle, il avoit reçu de deux envoyés de Dieu une fiole d'huile inépuisable, qu'il distribua généreusement pendant un temps de disette. La nation reconnoissante lui déféra la couronne. Il fut sur le trône le consolateur de la veuve, le tuteur de l'orphelin, l'ange tutélaire du pauvre et du malheureux. Il n'étoit ni politique, ni guerrier; mais ses vertus lui tinrent lieu de talents. Piaste appaisa plusieurs commotions intestines. La noblesse, toute mécontente qu'elle étoit de ce choix ignoble, craignit de se révolter ouvertement contre un prince qui ne respiroit que pour le bonheur de ses sujets. Il donna une excellente éducation à Ziémovite, son fils, qui ne dégénéra pas de ses vertus. Elles se soutinrent dans les enfants de ses enfants. Ziémomislas, l'un d'eux, mort en 964, fut appelé l'*OEil de la chrétienté*. Micislas, jouissant dans son royaume de tous les attributs de la royauté, ne se crut pas suffisamment autorisé à prendre le titre de roi, s'il ne l'obtenoit du saint-siége. Il le sollicita inutilement; mais le pape l'accorda à son fils.

Boleslas est célèbre par ses exploits. Il s'empara de la Bohême et de la Moravie, subjugua la Poméranie, la Saxe, la Prusse et la Russie. Quand l'âge et la satiété des conquêtes l'engagèrent à poser les armes, il s'appliqua à faire jouir ses sujets du fruit de ses victoires, et à rendre heureux le peuple qu'il avoit rendu puissant. Les princes vaincus voulurent encore troubler sa vieillesse, et obligèrent ce respectable souverain à couvrir d'un casque ses cheveux blancs. Dans sa dernière expédition, il donna des marques de clémence peu communes alors. Les prisonniers de guerre devenoient esclaves. Il accorda la liberté à ceux qu'il fit, et les renvoya sans rançon, pénétrés d'estime pour ses vertus. Boleslas Crobri. 999.

La reconnoissance pour le père appela au trône Micislas, son fils. Il éprouva cependant des contradictions à son élévation; mais il les surmonta. La tranquillité dont il jouit ensuite lui laissa la liberté de se livrer à la débauche, dont les excès abrégèrent ses jours, qui ne furent cependant pas sans gloire militaire. Micislas I. 1025.

Les Polonois élurent Casimir, son fils, encore adolescent, et nommèrent sa mère Richsa régente. Elle gouverna mal. On l'expulsa du royaume; mais elle n'en sortit pas les mains vuides. Elle s'étoit fait précéder en Allemagne par des trésors, fruit des conquêtes de Boleslas, non encore entièrement dissipés par Micislas, son époux. Le jeune Casimir, puni des fautes de sa mère, fut contraint de fuir aussi. Il se réfugia en France, et soit dévotion, soit embarras de sa situation, il se fit moine dans l'abbaye de Cluni. Le jeune roi y étoit tellement ignoré, que quand les Polonois, fatigués de Casimir I. 1041.

l'anarchie qui les désoloit, le cherchèrent pour le remettre sur le trône, ils eurent beaucoup de peine à le trouver. Le pape lui donna dispense de ses vœux; mais il la fit acheter à toute la Pologne par l'établissement du *denier de Saint-Pierre*, qui étoit une redevance payée tous les ans au saint-siége. On date du régne de Casimir l'autorité des papes dans la Pologne. Ce prince, dans sa jeunesse, avoit fréquenté les écoles de l'Université de Paris. Il conserva toute sa vie le goût des sciences, et tâcha de le répandre dans son royaume. Il exerça avec éclat les vertus pacifiques, sans négliger de montrer du courage et de la fermeté, quand les circonstances les rendoient nécessaires.

Boleslas II. 1059. Casimir laissa trois fils. Boleslas, l'aîné, fut couronné. Il fit la guerre au roi de Bohême, vainquit les Hongrois, mais s'attacha principalement à la Russie, dont il résolut de faire la conquête. Ordinairement une bataille décidoit alors du sort d'un royaume, parceque rarement on rencontroit des villes assez fortes pour opposer une digue à ces inondations soudaines, sur-tout aux irruptions de la cavalerie polonoise. Boleslas fut arrêté par Kiovie. Il l'assiégea, la prit après une longue résistance; mais, au lieu de punir l'opiniâtreté des habitants, comme on faisoit dans ces temps barbares, il applaudit à leur courage, et récompensa leur bravoure en la sauvant du pillage et des insultes de son armée. Kiovie étoit la plus riche et la plus voluptueuse des villes du nord. Les Polonois se laissèrent infecter de la contagion des plaisirs. Une armée endurcie et sévère devint une multitude débauchée et efféminée. Boleslas lui-même, qui jusqu'alors avoit porté la couronne avec dignité, s'abandonna aux voluptés les plus sensuelles. Il se plut

tellement, ainsi que ses soldats, dans cette vie molle, qu'ils parurent tous avoir oublié la Pologne.

On dit que cette armée resta sept ans sans songer à ses foyers. Les femmes polonoises, irritées de l'indifférence de leurs maris et de la préférence qu'ils donnoient aux Kioviennes, se déterminèrent à en tirer une vengeance éclatante, et admirent unanimement leurs esclaves aux droits de leurs époux. A la nouvelle de cette résolution, qui paroîtra aussi étonnante par l'unanimité que par le fait, les maris abandonnent le monarque, qu'ils accusent hautement de leur honte, et reviennent menaçant de laver l'affront dans le sang des infidèles. Elles avoient pris les devants, et avoient armé leurs amants contre leurs époux. Il y eut une bataille sanglante. Les femmes, poussées par le désespoir, combattoient à côté de leurs esclaves, cherchoient leurs maris dans la mêlée, et croyoient faire disparoître leur crime en plongeant le fer dans le sein des hommes intéressés à les punir.

Pendant qu'on en étoit aux mains, arrive Boleslas, à la tête d'une armée levée en Russie. Il frappe indistinctement sur les femmes et sur leurs galants, et sur les soldats qui avoient abandonné ses drapeaux. Cette attaque subite réunit les femmes, les maris et les esclaves. Ils livrent à leur souverain plusieurs combats désespérés. La Pologne fut inondée du sang de ses habitants. Pour combler la misère, le schisme, qui déchiroit l'église, partagea aussi la Pologne. Il s'éleva, de plus, une contestation de richesses et de puissance entre le roi et le clergé. Le fougueux Grégoire VII lança contre lui la sentence d'excommunication. Boleslas fut abandonné de ses sujets, et ne trouva bien-

tôt plus dans ses états de sûreté pour sa vie. Il s'enfuit en Hongrie avec Micislas, son fils. Le malheureux monarque fut, dit-on, réduit à une telle misère, que, soit pour se cacher, soit pour vivre, il exerça le métier de cuisinier dans un couvent de la Carinthie, où il mourut.

Ladislas I. 1082. Boleslas III. 1103.

Le pape se fit prier, pour accorder, non pas le titre de roi, mais seulement celui de duc à Ladislas, frère de Boleslas. Le souverain pontife partageoit ses faveurs entre les rois de Pologne et de Bohême, et les rendoit jaloux l'un de l'autre, en donnant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, la dignité royale. Pour l'obtenir, Ladislas aggrava la redevance des Polonois à l'égard du saint-siége. Cependant il ne porta que le titre de duc. La mollesse de ce prince mit le trouble dans sa famille et dans l'état. Il souffrit que Sbignée, son fils naturel, combattît de pouvoir avec Ladislas, son fils légitime. Celui-ci l'emporta dans la concurrence à la couronne; mais son régne, presque entier, fut agité par les intrigues de son frère. On traite Boleslas II de héros dans l'histoire. Elle l'assimile à Boleslas-Crobri, dit *le Grand*. Il fut victorieux dans quarante combats, et mourut de chagrin pour avoir perdu une bataille. Il partagea son duché entre quatre enfants.

Ladislas II. 1140. Boleslas IV. 1146.

Celui auquel échut la principale part avec le titre de duc est Ladislas II, surnommé *le Niais*. Il fut trop docile aux conseils de sa femme, qui le brouilla avec ses frères, et lui inspira l'ambition de les priver de leur part. En voulant tout avoir, il perdit tout, et fut déposé. Boleslas IV, qui lui succéda, lui céda, comme par complaisance, la Silésie. Le nouveau duc vécut en bonne intelligence avec ses deux autres frères, Micislas et Casimir. Il ne leur envia point la part que leur père

leur avoit donnée. Aussi l'aidèrent-ils à réprimer les efforts que fit Ladislas pour remonter sur le trône. Boleslas s'y crut assez affermi pour risquer un voyage de la Terre-Sainte. Il y eut des succès et des revers. Ces derniers lui firent reprendre le chemin de la Pologne. Il y fut attaqué par l'empereur Barberousse, excité par la femme de Ladislas, sa parente. Micislas, frère de Boleslas, l'aida à repousser les Allemands, et eut le sceptre pour récompense, quand la mort le fit tomber des mains de son frère. Les enfants de Ladislas le lui disputèrent; mais il l'emporta par le choix des états.

Ils n'en pouvoient pas faire un plus mauvais. Micis- Micislas III.
las a été appelé *le Vieux*, parcequ'il arriva au trône 1174. Casimir II.
étant déja âgé. 1178. Il fut prodigue, oppresseur et cruel. Ce qui le distingue des autres hommes atroces comme lui, c'est que, faute de criminels sur qui il pût exercer sa férocité, il faisoit torturer les animaux. On le déposa: punition trop douce pour un pareil monstre; encore ne réussit-elle pas. Le dernier des quatre frères, nommé Casimir, étoit d'un caractère tout différent, doux, humain, vertueux jusqu'au scrupule; quand on lui offrit la couronne, il fit difficulté de l'accepter, dans la crainte de violer la propriété de son frère. Il ne se rendit qu'à ce raisonnement qui lui fut fait en pleins états: L'élection suppose un contrat entre le roi et le peuple. Micislas a manqué aux conditions prescrites quand nous lui avons donné la préférence sur les enfants de son frère; par conséquent, il est légitimement destitué.

Casimir fit pour son frère tout ce qu'il put, lui donna des terres et des domaines; mais Micislas n'en étoit

point satisfait. Plutôt que d'exposer la Pologne à une guerre civile, Casimir offrit de rendre la couronne à son frère. Les états refusèrent de rentrer sous la domination d'un prince qu'ils avoient rejeté. Ils s'opposèrent à la démission de Casimir. Micislas continua de tourmenter son frère, tantôt par ses complots, tantôt par les armes; et le prince régnant, aussi brave qu'indulgent, ne cessa pas de le vaincre et ne se lassa pas de lui pardonner. Cette lutte ne finit que par la mort de Casimir, qui laissa la réputation du souverain le plus doux, le plus libéral, le plus juste, le plus affable que la Pologne ait jamais eu.

Lech V. 1195. Le combat recommença avec Lech, fils de Casimir, surnommé le Beau. Micislas vint à bout de se faire céder par son neveu le trône, sur lequel il reporta les vices qui l'en avoient fait chasser. Il auroit été encore dépossédé, si la mort, suite de ses débauches, n'avoit prévenu ses sujets. Il avoit pour maxime qu'un souverain n'est obligé de tenir son serment que lorsque sa sûreté ou son avantage n'exige pas qu'il le rompe. Les Polonois rendirent la couronne à Lech, qui n'en jouit qu'au milieu des troubles civils et des guerres étrangères. Celles-ci furent malheureuses sous son régne. Les Tartares firent une affreuse irruption en Pologne. Ni l'âge, ni le sexe, ni la qualité ne trouvèrent grace auprès de ces sauvages. Ils brûlèrent les provinces par où ils passèrent et massacrèrent les habitants qu'ils ne pouvoient entraîner en captivité. Les grands s'enfuirent en Hongrie. Le peuple chercha un asile dans le fond des forêts et les lieux les plus inaccessibles. Lech, sans qu'on sache pourquoi ni com-

ment, fut assassiné. On présume qu'il tomba sous le fer d'une faction.

Malgré les mécontents, Boleslas, son fils, surnommé Boleslas V. 1226.
le *Chaste*, fut souverain. Il trouva un compétiteur Lech VI. 1279.
dans son oncle Conrad, fils de Casimir, et des ennemis Henri. 1284.
très opiniâtres et fort redoutables dans les chevaliers Primislas, 1295.
teutoniques, qui occupoient la Prusse et convoitoient Ladislas III. 1296.
les provinces de la Pologne limitrophes. Il se délivra Venceslas. 1300.
habilement de tous ces embarras, et laissa la couronne à Lech le Noir, son parent, qu'il avoit adopté. La mort de celui-ci, après des traverses qui ne lui laissèrent pas le loisir de rendre ses peuples heureux, livra la Pologne aux efforts sanglants de plusieurs rivaux. Henri, surnommé l'*Honnête*, de l'ancienne famille des Piastes, l'emporta. Il régna cinq ans, et fut empoisonné. Au même titre de descendant des Piastes, Primislas fut appelé au trône. Il prétendit s'y établir plus solidement en se faisant couronner solennellement, et reprenant le titre de roi, presque oublié en Pologne; mais cette cérémonie, quoique autorisée par le pape, ne le mit pas à l'abri des entreprises d'un concurrent nommé Ladislas, qui n'avoit que des droits éloignés. Ou d'accord, ou forcément, ces deux princes se bornèrent chacun à une partie du royaume; mais, au moment où Ladislas pouvoit le réunir tout entier sous son sceptre, par la mort violente de Primislas, à laquelle il n'eut aucune part, les Polonois le déposèrent pour ses vices, et appelèrent Venceslas, roi de Bohême. La mauvaise administration de Venceslas, ses préférences trop marquées pour les Bohémiens, dégoûtèrent les Polonois. Ladislas profita du mécontentement.

Il fit à ses sujets des promesses, accepta des conditions de réforme, remonta sur son trône, s'y conduisit en roi sage, et fit oublier les égarements de sa jeunesse.

Casimir III. 1333. Louis de Hongrie. 1370.

L'estime qu'on avoit pour le père, servit à Casimir, son fils, de degré à la souveraineté. Il se trouva encore en tête les chevaliers teutoniques, dont son père l'avoit averti de se défier. Il défendit contre eux ses frontières du côté de la Prusse, et de plus les recula du côté de la Russie. Casimir, qu'on a appelé le Grand, écrivit des lois. Avant lui, les Polonois ne connoissoient que des traditions orales. Dans les cas embarrassants, on traçoit sur le papier une formule de serment. On la mettoit entre les mains de la partie qui vouloit la prononcer. Si le lecteur hésitoit ou se trompoit, il étoit condamné ; mais les deux parties payoient l'amende au profit des juges. Casimir eut de la peine à faire recevoir son code, parceque outre cette bizarre coutume, il en abolissoit d'autres aussi lucratives pour les seigneurs.

Ce prince fut pour ses peuples un modéle d'intégrité, de prudence et de sagesse; à une circonstance près, savoir, le divorce dont il se rendit coupable à l'égard de son épouse, recommandable par ses vertus, pour élever à sa place une concubine artificieuse et intrigante. Ni l'une ni l'autre ne lui donnèrent d'héritier. Attentif à conserver au sang des Piastes la succession de la Pologne, Casimir prit de justes mesures pour qu'elle passât après lui à Louis, roi de Hongrie, son neveu par sa sœur. Le gouvernement de Louis, trop partial en faveur des Hongrois, ne plut pas aux Polonois. Cependant ils le souffrirent.

Hedwig. Jagellon ou Ladislas V. 1384.

A sa mort ils élurent Hedwig, sa fille, à condition

qu'elle ne prendroit un mari que de l'aveu de la nation. Plusieurs princes se mirent sur les rangs.

Guillaume d'Autriche vint faire sa cour en personne, et charma la princesse par sa bonne mine, sa galanterie et sa magnificence. Jagellon, grand duc de Lithuanie, se présenta avec l'offre de réunir pour toujours ses domaines à la Pologne. Les états firent dans cette occasion comme la plupart des parents qui ont une riche héritière à pourvoir. Ils songent moins à satisfaire son inclination, qu'à la rendre plus riche encore. Malgré le penchant déclaré de leur jeune reine pour le prince d'Autriche, ils l'engagèrent à donner sa main au Lithuanien. Comme il arrive quelquefois que, dans des mariages où le goût n'est pas consulté, des époux n'en sont pas moins heureux, celui-ci procura le bonheur des époux. La réunion de la Lithuanie se fit, et le grand duché fut joint pour toujours à la couronne, mais d'une manière indépendante.

Une des conditions du mariage étoit que Jagellon embrasseroit la religion chrétienne, et l'établiroit en Lithuanie. Il se fit baptiser, et prit le nom de Boleslas. Il est reconnu par les uns pour le quatrième, par les autres pour le cinquième roi de ce nom qui l'ait porté, ce qui marque beaucoup de confusion dans la chronologie des princes, ses prédécesseurs. Les Lithuaniens étoient païens, adorateurs du feu, des arbres, des serpents, et des autres animaux rampants dans leurs obscures forêts. On croit qu'ils immoloient des victimes humaines. Ladislas détruisit les repaires de ces bizarres divinités, fit prêcher la foi par un clergé qu'il instruisit lui-même, bâtit des églises et des monastères.

On ne voit pas qu'il ait employé la violence et la persécution. Son caractère étoit doux. Il se montra trop facile et trop confiant en faisant Skirgretto, son frère, gouverneur du duché sur lequel il pouvoit avoir des regrets. Il lui joignit Swidrigetto, un autre frère; seconde faute. Une troisième fut de leur adjoindre Visawia, son cousin, dans l'intention de balancer leur autorité. Il arriva de ces imprudences que la Lithuanie se remplit de troubles qui se communiquèrent à la Pologne même. A l'aide de ces divisions, les chevaliers teutoniques firent des irruptions suivies de succès. Cependant Ladislas les vainquit. Il auroit pu les détruire, ou du moins porter un coup funeste à l'ordre, s'il avoit profité de ses avantages; mais des intrigues formées dans sa cour le déterminèrent à accorder aux chevaliers la paix dont ils avoient besoin. Ladislas avoit du discernement, de la pénétration et les talents du gouvernement. S'il fit des fautes, ce fut par bonté de cœur. Ses sujets lui ont reconnu cette qualité estimable, et ils l'ont honoré de sincères regrets.

Ladislas VI. 1434. La Pologne n'avoit jamais eu une puissance si bien affermie, qu'elle l'eut sous Jagellon et ses descendants. Ladislas, son fils, n'avoit que neuf ans quand il lui succéda. Une irruption d'Amurath, empereur des Turcs, en Hongrie, engagea la Pologne, par convenance, dans une guerre contre ce puissant monarque. Ladislas, autorisé par le sénat, prit en personne le commandement de l'armée avant l'âge où la constitution de l'état lui permettoit de manier les rênes du gouvernement. Appuyé des succès du brave Huniade, il força le Turc à demander la paix. Elle fut solennel-

lement jurée. Les Hongrois, charmés du courage du jeune monarque, lui déférèrent leur couronne.

Le légat, du pape qui étoit pendant cette guerre sainte auprès de Ladislas, trouva qu'il n'avoit pas assez profité de l'occasion d'humilier les infidéles. Il l'engagea à rompre son traité, et lui donna dispense de son serment. De là s'ensuivit une guerre sanglante, et la célèbre bataille de Varne, dans laquelle le roi périt à peine majeur, entouré de quelque gloire, mais chargé de la honte de s'être parjuré, et n'ayant presque senti des deux couronnes que les épines. Le légat fut tué à ses côtés. C'étoit le vrai parjure, puisqu'il avoit abusé de la crédulité du jeune prince, pour le faire revenir contre son serment.

Son frère, Casimir IV, profita du désastre de la bataille de Varne. Il fut élu. Sans attaquer directement les Turcs, il les éloigna de la Pologne en couvrant ses frontières par des garnisons qu'il mit dans des provinces intermédiaires non sujettes. Il affoiblit aussi les chevaliers teutoniques, par l'appui qu'il donna aux rebelles de Prusse, qu'il reçut sous sa protection. Enfin il eut la satisfaction de voir Ladislas, son fils aîné, appelé à la couronne de Hongrie, y joindre encore celle de Bohême. Sous le régne de Casimir, des députés non nobles des provinces parurent pour la première fois dans la diéte de la nation. Ces états s'arrogèrent le pouvoir législatif exercé jusqu'alors exclusivement par le roi et le sénat. Ce prince rendit la langue latine commune, par un édit qui enjoignoit aux nobles de l'étudier. On remarque que la guerre en avoit emporté un grand nombre, et détruit des familles entières. Le

Casimir IV, 1447.

commerce et l'industrie étoient dans un dépérissement déplorable. Casimir fit, malgré le sénat, des changements utiles dans l'administration, et mourut plus estimé que regretté.

Albert. 1492. Alexandre. 1501. Il laissa quatre fils dont trois lui succédèrent, mais dans un sens inverse de l'ordre naturel. Il ne fut pas question de Ladislas, l'aîné. Avec ses couronnes de Hongrie et de Bohême, il parut trop redoutable. Les Polonois l'exclurent. Sigismond, le second, se trouva en tête un duc de Mazovie, qui forma dans la diéte d'élection un parti puissant. On les mit d'accord en ne prenant ni l'un ni l'autre, et en élisant Albert, troisième fils de Casimir. Il étoit d'un foible tempérament et vécut peu. Sigismond se remit sur les rangs, et se vit encore préférer Alexandre, son quatrième frère. La nature n'avoit pas doué celui-ci d'une meilleure santé qu'Albert. Il traîna une vie valétudinaire, qu'il tâchoit d'égayer par les amusements. Il les payoit avec tant de profusion, que les états jugèrent à propos de mettre par la suite un frein aux fantaisies dispendieuses de leurs souverains. Il sortit une loi nommée le *Statut d'Alexandre*, qui défend au roi de disposer du revenu de la couronne sans le consentement des états et de la diéte.

Sigismond. 1507. Enfin vint le tour de Sigismond. Pendant que ses cadets occupoient le trône de Pologne, il avoit vécu comme souverain en Lithuanie; d'où il étoit arrivé que ses efforts pour se procurer la couronne n'avoient été ni vifs ni préjudiciables au royaume. Un de ses premiers soins, quand il l'eut obtenue, fut de confirmer une loi de son frère Alexandre, nommée *Statutum Alexandrinum*, qui s'opposoit aux donations préjudi-

ciables à l'intérêt public. Cette loi parut nécessaire contre la prodigalité des souverains, ses prédécesseurs, en faveur des savants et des artistes. Ils méritent, disoit-il, des encouragements; mais il y faut des bornes. Sigismond confirma donc cette prohibition économique. Les chevaliers teutoniques avoient été forcés par Casimir de faire hommage de la Prusse à la Pologne. Le marquis de Brandebourg, devenu grand-maître, le refusa d'abord et s'y soumit ensuite, pour obtenir la protection de Sigismond contre son ordre, dont il se sépara en embrassant la doctrine de Luther. Ainsi s'affoiblit la puissance de cet ordre par le partage des domaines entre le corps des chevaliers et le chef.

Sigismond est un des grands rois qui aient occupé le trône de Pologne. Son épitaphe, qui n'est pas exagérée, lui donne le titre de vainqueur des Russes, des Valaques, des Prussiens, et le titre plus honorable encore de père de la patrie. Il n'eut qu'un chagrin; ce fut de voir la Bohême, la Hongrie, et la Silésie, échapper à la famille des Jagellons, et tomber par mariage entre les mains de la maison d'Autriche, sa rivale. Sigismond, le contraste de ses deux frères, Albert et Alexandre, pour la vigueur du tempérament, vécut jusqu'à quatre-vingts ans, remarquable par une force de corps extraordinaire.

Il avoit si bien pris ses mesures pour la succession, que Sigismond, son fils, n'eut pas besoin d'élection. Ce prince vécut dans un temps où les autres royaumes étoient agités par les troubles de la religion. Sigismond II, dit Auguste, en garantit le sien, non en persécutant, mais en veillant attentivement à ce que les nouvelles opinions ne s'y répandissent pas. Il pensoit

Sigismond II, Auguste. 1548.

que c'étoit trop payer les lumières, que les acheter au prix du sang des hommes. Il n'eut qu'une guerre; ce fut contre les Moscovites, et, quoique vainqueur, il offrit la paix. Il étoit dans son caractère de faire tous les sacrifices nécessaires au bonheur de son peuple: éloge rare pour les monarques. Il gouverna la Pologne comme sa famille. Rien ne fut plus doux que son administration intérieure. Sa vie seroit sans tache, si, devenu vieux et infirme, il ne s'étoit laissé dominer par une favorite, dont les conseils l'écartèrent des sentiers de la vertu et des voies de la saine politique. En lui finit la race masculine des Jagellons. La mollesse où il se plongea l'empêcha de songer à rendre aux Polonois le service de régler la succession, faute d'enfants. Cette précaution auroit pu prévenir les brigues étrangères qui ont donné à la diéte nationale un caractère vénal.

Henri de Valois. 1573. On se feroit une idée assez claire de cette diéte qui suivit la mort de Sigismond, si on se la représentoit comme une grande foire où accouroient les princes étrangers et leurs ambassadeurs, pour acheter des suffrages. D'un côté, les candidats étaloient leurs richesses, provinces à unir à la Pologne, alliances avantageuses, présents somptueux, sur-tout bons vins et festins magnifiques, appât très puissant auprès de la multitude de nobles polonois, qui se dédommagent volontiers dans ces occasions de la frugalité que la nécessité et non la vertu rend chez eux habituelle. Ils ne s'y trouvoient pas moins de trente-six mille. Les chefs vantoient leur crédit et leur habileté à réunir les votes de plusieurs cantons. D'autres mettoient à l'encan leur suffrage personnel. Les belles armes, les bi-

joux, les riches étoffes, les fourrures, s'étaloient dans les tentes et sur les toilettes.

La maison d'Autriche se présenta avec sa morgue. Elle se flattoit que les Polonois courroient au-devant de l'archiduc, fils de l'empereur Maximilien, qu'elle indiquoit. Les Polonois ne voulurent point d'un maître si superbe et si puissant, et le rejetèrent. Le czar offrit des provinces entières, qu'il joindroit à la Pologne, et une paix perpétuelle entre les deux états, si on vouloit l'élire. On aima mieux risquer d'être exposé à se battre, que de se livrer à un despote. Le roi de Suède, qui s'offroit, étoit protestant; le duc de Prusse, trop jeune, montroit d'ailleurs peu d'esprit. L'électeur de Saxe, prince d'un grand mérite, étoit aussi hérétique, et de plus Allemand, ce qui, aux yeux des Polonois d'alors, étoit un péché originel que rien ne pouvoit effacer. Un marquis d'Anspach, un vaivode de Transylvanie, se donnoient dans la diète de grands mouvements, ainsi que d'autres moindres candidats, dont les démarches ambitieuses se croisoient, et n'étoient bonnes qu'à prolonger l'assemblée, à la grande satisfaction des Piastes, qui faisoient bonne chère, et s'enrichissoient aux dépens des prétendants.

Cependant, comme tout a un terme, au plus fort des brigues, arrive de France Jean Crasoski, gentilhomme polonois, aussi grand d'esprit que petit de taille. Il avoit été très bien reçu de la reine, Catherine de Médicis, et fêté par Henri, frère du roi Charles IX, duc d'Anjou, et par toute sa cour. Il revenoit plein d'estime pour ce pays et pour les personnes qui lui en avoient rendu le séjour si agréable. C'étoit une espèce de curiosité que ce petit voyageur. On s'assembloit

autour de lui, on écoutoit avec avidité ce qu'il disoit de la magnificence de la cour de France et des perfections du duc d'Anjou: comme ce jeune prince avoit signalé son courage dans les champs de Jarnac et de Montcontour, comme il étoit attaché à la religion catholique; les coups qu'il avoit portés à l'hérésie; que lui seul, si la malveillance n'arrêtoit pas son bras, étoit capable de couper toutes les têtes de cette hydre affreuse qui dévoroit la France.

On ne sait si Crasoski avoit mission pour faire ces éloges, ou si de lui-même il suivit sans aucunes vues les inspirations de son zéle; mais, quel qu'ait été le motif de son enthousiasme, il le fit partager aux autres. Plusieurs magnats palatins, vaivodes, starostes, crurent qu'un tel héros seroit une acquisition précieuse pour la Pologne. Ils renvoyèrent Crasoski en France faire part de leurs dispositions. Les négociateurs chargés des intentions de la cour ne se firent pas longtemps attendre. Ils accordèrent tout ce que les Polonois demandèrent, sûreté pour le maintien des lois, paiement par la France des dettes du défunt roi; gratifications à la noblesse; une flotte dans la Baltique pour s'opposer aux Russes. On stipula de plus que le jeune monarque épouseroit la princesse Anne, sœur du roi Sigismond. Elle étoit vieille; Henri convint de tout, excepté de ce dernier article, dont il remit la décision à son arrivée en Pologne.

Le nouveau roi fut reçu avec une effusion de joie universelle. Il charma ses sujets également par son air majestueux, et par les graces de sa jeunesse. Ils étoient enchantés de ses manières, de son éloquence persuasive, de l'élégance avec laquelle il s'exprimoit

en latin, la langue chérie des Polonois. Ils remarquoient, non sans surprise, son talent à soutenir la dignité de son rang, sans ces airs de supériorité jusqu'alors affectés par les monarques du Nord. Les Polonois se plaisoient à voir dans cet extérieur agréable le présage d'un régne fortuné. Mais à peine Henri portoit-il le sceptre des Jagellons, qu'il devint héritier de celui des Valois. Il abandonna les belles espérances que lui donnoient l'estime, la confiance et l'affection de ses sujets adoptifs, pour se jeter dans les troubles dont ses sujets naturels étoient agités : gouffre où il périt. Les Polonois se regardèrent comme insultés par la préférence qu'il donnoit à la France : en vain, quand il se fut sauvé du milieu d'eux, ce prince offrit de se partager entre les deux royaumes. Ils exigèrent ou qu'il revînt sur-le-champ, ou qu'il abdiquât. Comme il différoit, ils songèrent à une autre élection.

Etienne Battori. 1576.

Après l'essai que les Polonois venoient de faire d'un prince étranger, qui les avoit quittés si dédaigneusement, il semble que désormais ils n'auroient pas dû penser à un choix de ce genre. Cependant ils cherchèrent un roi dans la maison d'Autriche, et élurent l'empereur Maximilien. Mais, comme il tarda à profiter de son bonheur, un parti foible d'abord prit courage, et mit sur les rangs Etienne Battori, Transylvain, dont le mérite, dans une condition privée, pouvoit bien balancer l'éclat de la naissance d'un prince autrichien. Il reçut sa première éducation dans un camp. Son courage, sa capacité, sa prudence, lui acquirent l'estime des soldats et une grande considération dans le peuple. La souveraineté de la Transylvanie étant devenue vacante, Battori y fut nommé d'un consente-

ment général, sans avoir brigué cet honneur. Ses talents et ses vertus lui frayèrent de même le chemin au trône de Pologne, qu'il ne brigua pas non plus; mais il saisit l'occasion. Pendant que Maximilien marchandoit sur certaines conditions, Battori accepte tout, arrive, et épouse la sœur de Sigismond, qui avoit soixante ans. A la vérité, il s'en tint toujours éloigné. Il commença ainsi un règne doux et glorieux.

Il eut d'abord à réprimer les efforts des Moscovites. Le czar ne pouvoit pardonner aux Polonois le refus de leur couronne qu'il avoit recherchée. Il fit la guerre en barbare. Ses soldats ne se contentoient pas de massacrer, ils torturoient et faisoient périr leurs victimes dans les supplices. Ils inspiroient tant de frayeur, que les habitants d'une ville, nommée Wender, ne pouvant plus résister à leurs armes, plutôt que de se rendre à un ennemi si cruel, minèrent leurs maisons, descendirent intrépidement dans ces tombeaux, sapèrent les étais et s'enterrèrent glorieusement sous les ruines de leur patrie. Battori opposa à ces fureurs des succès et l'humanité envers les prisonniers.

On lui reconnoît la gloire d'avoir discipliné les Cosaques, civilisé et adouci leurs mœurs féroces. Il les réunit dans des villes, genre d'habitations qu'ils dédaignoient auparavant; mais il leur laissa les habitudes utiles, l'estime d'une vie dure, sans souci pour l'intempérie des saisons, et leur sobriété plus que spartiate. Pendant des campagnes entières, ces peuples se nourrissent d'une espèce de biscuit noir, qu'ils mangent avec de l'ail. Ils sont robustes, infatigables, braves soldats. Ordinairement ils combattent à cheval, et ne savent ce que c'est que de se retrancher. Leurs cha-

riots sont leur seule fortification. Ils s'en entourent, avancent derrière cette forteresse ambulante, en sortent avec impétuosité s'ils sont repoussés, y rentrent, et s'y défendent avec opiniâtreté. Battori établit chez eux le commerce et les manufactures comme en Pologne.

A mesure qu'il créoit chez les Cosaques, il perfectionnoit en Pologne. Sa conduite, pendant onze ans de règne, lui a mérité cette épitaphe singulière. Pour être antithétique, elle n'en exprime pas moins l'exacte vérité. « Il fut dans le temple, plus que prêtre; dans « la république, plus que roi; sur le tribunal, plus que « jurisconsulte; à l'armée, plus que général; dans « l'action, plus que soldat; dans l'adversité et le par« don des injures, plus qu'homme; défenseur de la « liberté, plus qu'un citoyen; dans les liaisons de « cœur, plus qu'ami; dans le commerce, plus que so« ciable; à la chasse contre les bêtes féroces, plus « qu'un lion; et dans toute sa vie, plus que philo« sophe. » Ce philosophe ne put cependant corriger la violence de son caractère, qui le portoit quelquefois à des excès voisins de la frénésie. On dit qu'un accès de cette espéce, produit par une mauvaise nouvelle, lui causa la mort.

L'expérience d'un si bon roi pris parmi eux ne guérit pas les Polonois de la manie d'en aller chercher chez les étrangers. Ils ouvrent la lice aux concurrents, et, par un effet des brigues que leur régime autorisoit, au lieu d'un monarque, ils s'en trouvèrent deux : Maximilien, archiduc d'Autriche, et Sigismond, prince de Suède. Maximilien fut battu et fait prisonnier. Cette guerre dura trois ans. Au bout de ce temps, les partisans de Maximilien qui avoient eu le temps de dé- Sigismond III. 1587.

penser l'argent qu'il leur avoit donné, cessèrent de soutenir son élection. Il parut à Sigismond assez peu formidable pour qu'il risquât de lui rendre la liberté. Il n'exigea pas de rançon, mais seulement une renonciation.

La Pologne, divisée entre les deux rivaux, souffrit de leur concurrence, premier malheur. Elle éprouva encore beaucoup plus de calamités lorsqu'il fallut donner des secours à Sigismond, devenu roi de Suède, contre Charles, son oncle, qui envahissoit ce trône. Autre fléau pour la Pologne, lorsqu'il prit envie à Sigismond de placer son fils sur le trône des czars. Enfin, dernier malheur pour la Pologne, quand l'attachement de Sigismond à la maison d'Autriche, qu'il auroit dû regarder indifféremment après la concurrence de l'archiduc, mais que son zéle pour la religion catholique lui rendoit chère, quand cet attachement, prouvé par une alliance aggressive, lui attira les Turcs sur les bras. Tels furent les avantages que les Polonois tirèrent de l'élection d'un prince étranger, à la vérité bon en lui-même, et dont les qualités estimables surpassoient les défauts, mais que son obstination dans ses prétentions et ses préjugés rendirent fatal à la tranquillité de son peuple.

Ladislas VII. 1632. Ladislas, son fils d'un premier lit, paroissoit devoir lui succéder de droit, néanmoins avec l'approbation de la diète; sa belle-mère tâcha de tourner les suffrages en faveur de Jean Casimir, né d'elle-même. Mais ce prince, au lieu de supplanter son frère, se mit à la tête du parti qui se déclaroit pour lui. Ladislas, d'ailleurs, avant de s'asseoir sur le trône, l'avoit, pour ainsi dire, conquis par des victoires qu'il rem-

porta sur les Turcs et sur les Russes; mais il laissa à son successeur une guerre terrible contre les Cosaques. Elle avoit été occasionée par la cruauté d'un gouverneur polonois. Pour punir un Cosaque, nommé Kzmielnieski, de sa fierté et de quelques paroles piquantes, il investit sa maison, et y mit le feu, croyant l'envelopper dans l'incendie. La femme du Cosaque et son enfant y périrent; le père se sauva, souleva sa nation, et ravagea la Pologne avec la rage d'un furieux, qui avoit des intérêts si chers à venger. Tout le royaume étoit consterné de ces barbaries, lorsque Ladislas mourut.

Casimir V, 1648.

Casimir lui succéda assez paisiblement, cependant avec quelque répugnance de la part de la noblesse, qui ne le croyoit pas propre aux circonstances. On soupçonne que Sigismond, son père, étoit secrètement jésuite. On a la même opinion de Ladislas, son frère. Du moins est-il certain que, pendant leur règne, la société eut la plus grande autorité, ce qui occasiona des murmures et des plaintes. Quant à Casimir, il n'y a point de doute à former sur son état. Il avoit été élevé chez les jésuites, en avoit pris l'habit et fait les vœux. Le pape l'en releva en le créant cardinal. Cette profession publique d'un état pacifique faisoit craindre que Casimir ne fût un mauvais choix, dans un moment où l'on avoit besoin d'un guerrier; cependant il fut élu.

Aussitôt la noblesse dont les terres étoient les plus exposées aux dévastations des Cosaques propose au roi de se mettre en campagne. Il repond qu'il ne s'agit pas de combattre, mais de traiter; que les Polonois ont tort dans le principe; qu'on n'auroit pas dû mettre le

feu à la maison de Kzmielnieski; qu'il falloit auparavant réparer ce grief. La noblesse eut beau le presser, il fut inébranlable. Elle jugea à propos de se passer de lui, s'assembla en corps d'armée, courut contre les Cosaques et fut battue, trop heureuse alors d'avoir Casimir pour médiateur. Il fit la paix avec les Cosaques, à des conditions équitables. Ce n'est pas qu'il craignît la guerre. Dans une autre circonstance où les Cosaques avoient tort à leur tour, il les attaqua fièrement et les força de revenir à leur premier traité.

Casimir vainquit aussi les Russes, qui avoient fait une invasion en Pologne. Il ne fut pas aussi heureux contre les Suédois. Charles Gustave, leur roi, avoit eu des vues sur la Pologne. Il y entretenoit un parti. Presque toute la noblesse, mécontente de ce que Casimir ne se prêtoit pas à son systême de domination, tant sur le peuple que dans le gouvernement, ou l'abandonna, ou se tourna contre lui, quand le monarque suédois entra dans le royaume. Casimir résista tant qu'il put; mais voyant cette majorité de la noblesse déclarée contre lui, incapable de la faire rentrer dans le devoir, parcequ'on avoit trop limité ses pouvoirs, en homme sage, qui estime les dignités ce qu'elles valent quand elles sont accompagnées de tant de soucis, il amasse une bonne somme d'argent, la fait passer en France, et y va jouir de la vie tranquille que sa patrie lui refusoit.

Michel Coribut. 1669.

Cette désertion mit tout le royaume en feu. On la prit, non sans raison, pour une abdication. Les nobles s'assemblèrent pour l'élection. Comme tous n'avoient pas participé aux mécontentements donnés à Casimir, on se fit des reproches qui furent réfutés à

coups de sabre. Cependant le calme se rétablit. On se mit à jeter un coup-d'œil sur les candidats. Ils étoient tous étrangers. A leur tête se montroit le czar, pour son fils. Il l'avoit fait élever comme un Polonois. Ce prince parloit la langue du pays, en avoit adopté les manières et les usages. Il promettoit d'embrasser la religion catholique, de mettre quatre millions dans la caisse de la république, de restituer les places prises sur la Pologne, et de fournir quarante mille hommes, pour empêcher les autres prétendants de troubler la tranquillité du royaume. Cette dernière offre n'étoit pas illusoire. Rien n'empêchoit de la réaliser sur-le-champ. On pouvoit les tirer, dans le moment, d'une armée de quatre-vingt mille hommes qui attendoit la décision sur la frontière; mais c'étoit précisément la possibilité prochaine d'effectuer cette promesse qui faisoit trembler les Polonois, au lieu de les flatter. Cependant comment ne les pas accepter, dans l'état de détresse où se trouvoit le royaume, troublé par des dissentions domestiques, et incapable de se défendre contre une invasion? Car les autres concurrents, ducs de Lorraine, de Neubourg et de Condé, n'offroient que du mérite sans force. Dans cet embarras, on s'imagina que le czar seroit moins piqué du refus, si l'on choisissoit un Polonois.

Il y avoit un gentilhomme, nommé Michel Coribut, descendant de Jagellon, en ligne collatérale. Il étoit peu considéré parcequ'il étoit peu riche, d'un caractère doux et sans ambition. Il se trouvoit à la diète dans la foule des autres. Par hasard, quelqu'un jette les yeux sur lui. On prononce son nom; il passe de bouche en bouche. Les suffrages se multiplient, et, à

son grand étonnement, Coribut est élu roi de Pologne. Sa surprise augmente en se voyant entraîner sur un trône élevé sur-le-champ au milieu de l'assemblée. Il proteste de son incapacité, les larmes échappent de ses yeux; il supplie qu'on ne le mette pas dans une place où il va devenir le jouet de la nation. On lui promet de lui aider à porter le poids de la couronne. Sur ces assurances, il se rend; mais quand il fallut agir d'abord contre les Russes, ensuite contre les Turcs et les Tartares, que le désordre des affaires attiroit comme à une proie certaine, la noblesse refusa le service ou servit mal. Le roi fut réduit à une paix désavantageuse, dont on rejeta la honte sur lui. On prétend que le chagrin le conduisit au tombeau. Encore quelques jours, il auroit pu être consolé par la nouvelle d'une victoire éclatante, que Jean Sobieski, grand général de la couronne, remporta sur les Turcs, qui avoient recommencé la guerre.

Jean Sobieski. 1674. Ce triomphe ne parut pas à Sobieski suffisant pour se mettre à front découvert au rang des candidats. Il avoit ambitionné la royauté après la retraite de Casimir; mais l'importance des prétendants ne lui avoit pas permis de se déclarer. Pendant la vacance actuelle, il tint la même conduite, avec plus de succès. Il s'enrôla alternativement sous les étendards des concurrents, affoiblit leurs partis, les détruisit les uns par les autres, se déclara au moment opportun, et fut élu, moins cependant par le vœu sincère de la noblesse, que par le desir du peuple unanimement manifesté. A peine fut-il nommé, qu'il signifia le dessein de continuer la guerre contre les Turcs, et se chargea d'entretenir à ses frais mille hommes d'infanterie. Cet exem-

ple excita les sénateurs, les nobles et les grands à faire les mêmes efforts, chacun à proportion de leur revenu. Ainsi la Pologne vit pour la première fois un corps de fantassins nationaux. L'ardeur de Sobieski pour recommencer les hostilités lui fit différer son couronnement. Il n'accepta les honneurs de cette cérémonie solennelle que quand, après deux années de victoires, il eut effacé la honte du dernier traité, et assuré la tranquillité de la république.

Sobieski ne trouvoit du charme que dans le fracas des armes. L'empereur Léopold profita de ce penchant pour l'entraîner à son secours contre les Turcs. Le roi de Pologne se couvrit de gloire, en faisant lever le siége de Vienne. Il en fut sèchement remercié par l'empereur, dans l'entrevue qui suivit cette mémorable action; mais l'estime générale le dédommagea amplement de la froideur et du dépit mal déguisé de l'Autrichien. Revenu dans son royaume, Sobieski ne trouva pas le bonheur et les agréments qu'il avoit droit de se promettre. La police étoit rétablie par ses soins. Les lois avoient repris de la vigueur; mais c'étoit précisément ce qui déplaisoit à la noblesse, fâchée de voir sa domination tyrannique resserrée dans les bornes de la justice. Aussi ne négligeoit-elle pas l'occasion de marquer son mécontentement.

Ce prince l'éprouva quand il voulut associer son fils au trône. Il mourut avec le chagrin d'être presque sûr que le sceptre qu'il avoit mis dans sa famille n'y resteroit pas. On l'a taxé d'avarice, sans doute parcequ'il ne prodiguoit pas les richesses aux courtisans, et cette tache lui est restée, quoique son trésor ait toujours été ouvert pour les besoins du royaume. Dans les der-

nières années de sa vie, il étoit trop complaisant pour les avis de la reine, Françoise, femme d'esprit, mais hardie, passionnée et inconséquente. Il y avoit dans cette conduite de Sobieski moins de foiblesse que de lassitude du gouvernement et de dégoût causé par les contradictions qu'il éprouvoit. Il étoit trop peu attentif à cacher son ressentiment, et laissoit trop apercevoir aux grands qu'il ne les aimoit pas: peu politique en cela, mais reconnu tel pour tout le reste. Outre sa langue maternelle, il entendoit le latin, le françois, l'italien, l'allemand et beaucoup de dialectes turcs. Son éloquence a souvent été aussi admirée dans le sénat, que sa valeur aux champs de Mars. On le regarde, à juste titre, comme un des monarques les plus accomplis qui aient régné en Pologne.

Frédéric-Auguste de Saxe. 1696.

La prédilection de la reine pour son second fils, ses efforts pour lui procurer la pluralité des suffrages, au préjudice de l'aîné, firent tort à l'un et à l'autre. Elle perdit, par cette conduite, presque toute influence dans la diète assemblée pour cette élection. Le peu qui lui restoit de crédit, elle en traita avec une autre cabale. Ainsi se resserra insensiblement le nombre des compétiteurs. Après s'être trouvés, dès le commencement, jusqu'à six, tant naturels qu'étrangers, et après plus d'un an d'intrigues, ils se réduisirent à deux, Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, et le prince de Conti. Les affaires étant amenées à ce point, la noblesse, au nombre de cent mille hommes, s'assemble dans la plaine de Varsovie. Chaque palatinat étoit divisé en compagnies sous ses propres étendards; tous les électeurs étoient à cheval, armés de lances. Leur air, leur contenance, annonçoient l'importance que

chacun d'eux croyoit mériter. Faire un roi, pouvoir le devenir soi-même, quoi de plus capable d'inspirer de la fierté? Or, il n'y en avoit pas un entre les cent mille, qui n'eût ce droit et ne pût avoir cette espérance.

Les sénateurs se placent chacun devant sa division, et commencent leurs harangues. L'évêque de Ploko parloit encore, lorsque la noblesse de son palatinat s'écrie: *Vive Conti!* Ce nom passe de bouche en bouche. L'élection alloit être terminée, lorsque le palatin de Culm, par le mot *veto*, s'oppose seul [illegible]ent, au péril de sa vie. On veut passer outre. Il s'écrie que les lois sont violées. La vivacité de ses réclamations, les raisons qu'il apporte, font remettre l'élection au lendemain. La nuit ne fut pas tranquille. On se visita; on but plus qu'on ne dormit.

Au point du jour, les deux partis se présentent presque égaux en force. Les uns proclament Conti, les autres Frédéric. La confusion devient si grande, qu'on ne peut recueillir les voix. Il y a cependant apparence que la majorité étoit pour Conti; mais le primat n'osa le proclamer, et remit encore l'assemblée au sur-lendemain. On se divise ouvertement; chacun proclame son candidat, et fait faire le serment au représentant de l'élu. Chaque parti fait chanter le *Te Deum*, publie des manifestes, se dit observateur des régles, et accuse l'autre de les avoir violées. A la guerre de plume succéde celle de l'épée. Le prince saxon, étant dans le voisinage avec une armée et de l'argent, n'eut pas de peine à l'emporter sur le prince de Conti, qui n'amena qu'un foible détachement de François, et n'apporta que quelques sommes peu considérables, ramassées dans la bourse de ses amis. Aussi Frédéric-Auguste l'em-

porta. Son ambition lui fit acheter cher des repentirs.

Nous n'avons pas marqué l'époque à laquelle la Pologne de monarchie devint république. Il seroit difficile de fixer cette époque. C'est insensiblement que le régime républicain se glissa dans le monarchique, par les conditions restrictives qu'on imposa aux candidats. On les a nommés *pacta conventa;* ce sont les diplomes de la liberté, que le peuple est toujours disposé à étendre, et les rois au contraire à resserrer. De là s'est établie une lutte qui a toujours tenu la Pologne dan un état de troubles.

En ratifiant l'élection de Frédéric-Auguste, ses partisans eux-mêmes fixèrent le nombre des troupes qu'il pourroit introduire en Pologne, et les circonstances qui l'autoriseroient à appeler ses Saxons. Mais les termes de cette convention n'étoient pas si précis, ni les événements si bien prévus, qu'on ne pût, sous quelques prétextes, hâter la marche d'une armée, excéder la force stipulée, la rendre maîtresse des forteresses, ou lui donner des positions capables de faire ombrage et de causer des sollicitudes à la république.

C'est ce qui arriva sous le nouveau roi. Il s'entoura de ses Saxons, parceque étant ses sujets, il se fioit plus à eux qu'aux Polonois. Pour se les attacher davantage, il les combla de faveurs. Les Polonois en furent jaloux. Ils virent dans cette conduite des attentats à leurs privilèges et formèrent des associations pour les soutenir. A quoi bon, disoient-ils, tant de troupes en temps de paix, si ce n'est pour nous asservir? Frédéric-Auguste, pour affoiblir la force de cette objection et occuper les Polonois, se mit en état de guerre. Il la déclara à la Suède, sous d'assez mauvais prétextes.

Mais cette guerre, au lieu de contribuer à affermir son autorité, le précipita lui-même dans un abyme de maux.

Il se trouva en tête le fameux Charles XII, dont on ne célèbre ordinairement que la valeur, mais dont il faut aussi reconnoître la politique. Il fomenta des mécontentements. Ses victoires donnèrent de la force aux manifestes des confédérés polonois, et leurs manifestes légitimèrent ses victoires auprès des peuples. L'opinion qu'on avoit eue de Frédéric en l'élevant au trône changea, parcequ'il fut malheureux. Une diète convoquée par le vainqueur le déclara ennemi de la patrie, et le déposa.

A la vérité, il ne céda pas sans résistance; mais s'il fut brave à la tête de ses troupes, il montra plus que de la foiblesse dans le cabinet. On lui reprochera toujours avec raison le sacrifice de Patkul, ancien sujet de Charles XII, qui, disgracié par ce prince, s'étoit jeté dans les bras du Saxon, l'avoit bien servi, et fut lâchement livré au ressentiment de Charles, qui le fit périr dans les supplices. On peut tomber noblement du trône, quand une force irrésistible vous en arrache; mais baiser humblement la main qui vous en précipite, c'est pour un monarque le comble de l'ignominie.

Charles XII donna à Stanislas Lekzinski, noble Polonois, la couronne de Frédéric, et imposa à celui-ci l'obligation d'écrire une lettre de félicitation à son successeur. On a encore ce monument de sa foiblesse. On sait que le jeune Suédois l'estimoit si peu, que lui cinquième il alla le braver au milieu de sa capitale et d'une garnison nombreuse, manger, causer familièrement avec lui, sans que le monarque détrôné osât lui témoigner autre chose que de la surprise. Stanislas Lekzinski, 1704.

Frédéric-Auguste II, rétabli en 1709.

Si Auguste n'avoit pas repris le diadême quand les désastres de Charles XII lui en donnèrent la facilité, on pourroit croire que son compliment à Stanislas étoit l'expression d'un sentiment louable d'indifférence pour des peuples qui l'avoient dédaigné; mais il ressaisit le sceptre aussitôt qu'il le put. L'autorité est si attrayante! Comme Auguste, Stanislas fut déposé; comme Auguste, il abdiqua, et comme lui il fit des démarches pour remonter sur le trône; mais ses efforts étoient moins volontaires que commandés par l'obstination de Charles XII. Stanislas, bon et humain, fut récompensé de ses vertus par la fortune de sa fille, que des circonstances imprévues unirent à Louis XV, roi de France. On lui donna la Lorraine, où il mena une vie tranquille au milieu des arts qu'il aimoit, et avec tous les honneurs de la souveraineté sans en avoir les charges.

Frédéric-Auguste II, au contraire, régna au milieu des factions. Il éprouva la fureur des conjurations déchaînées non seulement contre sa puissance, mais encore contre sa vie. Cependant c'étoit un prince humain, bon père, bon mari, assez sociable, de mœurs telles qu'il convient d'en avoir dans une république.

Frédéric-Auguste III. 1734.

Il mourut en 1733. Il étoit naturel que Stanislas, son ancien concurrent, reprît la place qu'il lui avoit cédée. Aussi se mit-il sur les rangs; mais il se trouva en tête le fils du défunt, et quoique favorisé, mais trop peu aidé par la France, dont le roi, Louis XV, avoit épousé sa fille, il fut obligé d'abandonner son entreprise. Ce ne fut qu'à travers mille dangers qu'il échappa aux armées russes et saxonnes, réunies en faveur de son compétiteur. Cependant Frédéric-Auguste III ne

fut universellement reconnu que dans une assemblée nommée la *diète de pacification*, tenue à Varsovie en 1734. Son régne, après cette première secousse, fut tranquille et pacifique.

A sa mort, arrivée le 5 octobre 1763, son fils, devenu électeur de Saxe, demanda la couronne que son père avoit portée. Ses démarches furent traversées par la czarine et le roi de Prusse, qui se concertèrent pour faire élire un Piast, c'est-à-dire un gentilhomme polonois. Les vues de ces deux puissances n'étoient point difficiles à deviner. Le roi de Prusse desiroit un roi qui, n'ayant aucune force par lui-même, et réduit à celle de la république, dont ce prince connoissoit la foiblesse, ne seroit jamais en état de s'opposer aux invasions qu'il méditoit. La czarine souhaitoit aussi un Piast, par le même motif. Mais un plus pressant, et sans doute encore cher à son cœur, lui faisoit desirer le comte Poniatowski, grand pannetier de Lithuanie, qu'elle recommandoit vivement à la diéte. Outre le plaisir de couronner son favori, Catherine II envisageoit l'avantage d'avoir pour voisin un monarque qui lui seroit dévoué, et d'un grand secours dans la guerre qu'elle soutenoit contre les Turcs. Ainsi ce candidat, porté par les deux puissances, monta sans peine sur le trône de Pologne, le six septembre 1764.

Stanislas Poniatowski. 1764.

Si jamais prince a dû trouver une couronne épineuse et pesante, c'est Stanislas Poniatowski. Dans la crainte que le parti monarchique ne l'emportât sur le républicain, dans le gouvernement mixte de ce pays, les diètes depuis un siècle s'étoient attachées à circonscrire très étroitement l'autorité du roi, en diminuant ses revenus, et affoiblissant l'armée de la couronne.

Ainsi Poniatowski en montant sur le trône se trouva presque sans argent et sans troupes. Il eut aussi le chagrin de voir que ses deux protectrices, la Russie et la Prusse, loin de l'aider à ramener le calme dans son royaume, agité par d'anciennes factions, ne paroissoient au contraire appliquées qu'à y susciter de nouveaux troubles.

Il y avoit en Pologne une multitude de sectes, que l'on comprenoit toutes sous le nom de dissidents. La religion dominante employoit tous les moyens pour comprimer les dissidents, qui, de leur côté, travailloient sans relâche à s'étendre. C'étoit donc une lutte perpétuelle, dont les catholiques, plus anciens, plus nombreux, appuyés par la faveur des magnats, qui possédoient ou ambitionnoient leurs riches prélatures, seroient à la fin sortis vainqueurs, si les puissances voisines ne se fussent mêlées de la querelle.

Mais la Prusse et la Russie, quinze jours après le couronnement de leur protégé, lui firent présenter un mémoire impérieux et tranchant en faveur des dissidents. Elles ne demandoient pas moins pour eux qu'une liberté de culte indéfinie, et tous les priviléges qui pouvoient les égaler aux catholiques. Le roi, très embarrassé, après plusieurs négociations inutiles pour rapprocher les parties, remit l'affaire à la décision d'une diète. Elle s'assembla à Varsovie, en 1768, et rejeta, à une grande majorité, la demande des dissidents.

Aidés des deux puissances protectrices, ils ne se regardèrent pas comme vaincus. Ils se confédérèrent dans plusieurs provinces, et demandèrent une nouvelle diète. Elle fut tenue l'année suivante aussi à

Varsovie, sous le canon des Russes. On y usa de la plus grande violence. Les évêques de Cracovie et de Kiovie, beaucoup de sénateurs et plusieurs magnats furent enlevés, transférés et renfermés dans des forteresses russes, et les dissidents obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

Ils se mirent par-tout en devoir de jouir des privilèges qui leur étoient accordés. Par-tout les catholiques s'y opposèrent. Comme les dissidents s'étoient confédérés, ceux-ci formèrent aussi la *confédération de Bar*, ainsi nommée du lieu où ils s'assemblèrent. Chacun eut ses marques de distinction. Il ne fut plus permis d'être indifférent, et la guerre civile commença en Pologne avec une extrême fureur.

En vain le roi fit tous ses efforts pour réunir à lui tous les confédérés de Bar, et les engager de prendre en commun des mesures qui auroient pu sauver la patrie. Comme il avoit été quelquefois obligé de fléchir et de faire quelques concessions aux dissidents si puissamment protégés, les confédérés de Bar s'obstinèrent à regarder Poniatowski comme totalement dévoué à la Russie. Jamais ils ne voulurent prendre en lui aucune confiance, et résolurent même de s'en défaire : car on a tout lieu de présumer que c'étoit le but de l'attentat que quelques uns d'entre eux se permirent.

Le 3 septembre 1771, le prince, rentrant à Varsovie sur les neuf heures du soir, peu accompagné, se voit environné d'une troupe d'assassins. Ils le font descendre de sa voiture. L'un d'eux appuie un pistolet sur sa poitrine. Le coup est détourné, et la balle perce son chapeau. Un autre lui décharge un

coup de sabre sur la tête, et lui fait une large blessure. Ils le traînent entre leurs chevaux, le font monter de force sur un cheval, qui, pressé trop vivement, tombe, se casse la cuisse; et le roi, engagé sous lui, est retiré avec peine, blessé au pied. Comme ils continuoient de l'emmener, malgré la difficulté qu'il éprouvoit à marcher, ils entendent de loin une patrouille russe. Aussitôt ils se dispersent; un seul reste auprès du roi, se laisse toucher par ses prières, et le met en sûreté. Les principaux des confédérés désavouèrent cette action, et protestèrent n'y avoir eu aucune part. Cependant, à juger par les aveux des coupables, qui furent presque tous pris et punis, plusieurs des chefs n'étoient pas innocents.

En huit années qui s'étoient écoulées depuis que la Russie et la Prusse troubloient la Pologne, ces deux puissances avoient eu le temps de mûrir le projet qu'elles avoient formé d'envahir chacune les provinces qui étoient à leur bienséance. Elles auroient pu être traversées dans leur entreprise par l'empereur; mais afin de ne le pas trouver contraire, elles lui proposèrent sa part. Quand tout fut arrangé entre ces puissances, au moment qu'on s'y attendoit le moins, on les vit, dans l'année 1772, en pleine paix, introduire chacune de leur côté une armée en Pologne, et elles ne manquèrent pas, selon l'usage, de les faire accompagner d'un manifeste.

Il commençoit par une peinture trop vraie des maux qui affligeoient la Pologne, meurtres, incendies, violences de toute espèce, fanatisme, anarchie, qui attaquoient la sûreté publique, ruinoient le com-

merce, et faisoient un tort notable à la culture des terres. L'auteur du manifeste ajoutoit : « Les liaisons naturelles entre les puissances limitrophes « font éprouver aux nations voisines de la Pologne « les fâcheux effets de ces désordres. Depuis plusieurs « années elles sont obligées de prendre les mesures « les plus coûteuses pour assurer la tranquillité de « leurs frontières. Dans des circonstances aussi cri- « tiques, les cours de Vienne, de Berlin et de Péters- « bourg, craignant que les disssentions domestiques « de la Pologne n'entraînent des changements dans le « système politique de l'Europe, et de plus, ne vou- « lant pas abandonner au sort des événements plu- « sieurs provinces de la république sur lesquelles les « trois puissances ont des prétentions considérables « *qu'elles justifieront en temps et lieu*, s'étant donc res- « pectivement communiqué leurs droits et prétentions, « et *s'en faisant raison en commun*, déclarent qu'elles « vont se mettre en possession d'un équivalent, qui « sera réglé de manière à établir dans la suite entre « la Pologne et les puissances voisines des limites « plus sûres et plus naturelles qu'elles ne l'ont été par « le passé ; et, au moyen de cet équivalent, les « trois cours renoncent à toutes demandes, préten- « tions, répétitions de dommages et intérêts qu'elles « pourroient former d'ailleurs sur les possessions de « la république. »

Voilà sur quel titre a été fondé l'envahissement de plusieurs provinces, qui a coûté à la Pologne plus de sept mille lieues carrées, et lui a fait perdre près de cinq millions d'habitants. On convoqua une diète, que les troupes des trois puissances environnèrent,

et qui confirma ce partage en 1773. Une autre, assemblée avec les mêmes précautions, en 1775, donna à la Pologne une constitution qui rétablissoit les anciens abus du gouvernement, entre autres le *liberum veto*, par lequel un seul noble pouvoit arrêter toutes les résolutions de l'assemblée nationale, privilége si favorable à l'entretien des factions.

Le roi avoit protesté contre le partage. Cependant plusieurs magnats osèrent le lui reprocher en termes assez peu mesurés ; il leur répondit vivement : « Messieurs, je suis las de vous entendre. Le partage de « notre malheureux pays est une suite de votre ambition, de vos dissentions, de vos disputes éternelles. C'est à vous seuls que vous devez attribuer « vos malheurs. » En effet, plus d'accord et d'union auroit pu mettre la Pologne en état de se soutenir contre la coalition usurpatrice, et peut-être de réparer ses pertes. Elle en eut quelque espérance par le résultat d'une diéte qui fut assemblée en 1788. Après plus de deux ans de débats, elle fit enfin, le 3 mai 1791, une constitution qui corrigeoit les vices de celle de 1775, et qui étoit capable d'opérer la réparation des anciennes pertes en rendant à la nation son énergie.

Les trois cours s'opposèrent à cette constitution, par la raison qu'elles étoient garantes de celle de 1775. Il se forma des confédérations pour et contre. Le roi accéda à celle de Targovitz, qui se déclaroit pour un accommodement avec les trois puissances ; mais celles-ci, profitant du désordre général, consommèrent enfin leur projet d'un envahissement complet. Cependant dans une diéte assemblée à

Grodno, en avril 1793, elles ne firent que confirmer le partage convenu entre elles, et elles déclarèrent « qu'elles incorporoient dans leurs états respectifs « les provinces de Pologne actuellement tenues par « elles, pour les mettre en sûreté contre les effets « destructifs des systêmes extravagants qu'on cher- « choit à y introduire, et que cette résolution qu'elles « mettoient en exécution étoit ferme et irrévocable. »

Le roi, témoin impuissant de ce funeste démembrement, donna sa renonciation au trône, par acte signé à Grodno, le 21 novembre 1793. Cette abdication fut traitée de lâcheté par quelques zélés Polonois, qui se rassemblèrent sous la conduite d'un chef nommé Kosciuzko. Obligés de combattre des armées nombreuses, bien disciplinées et bien munies, le désespoir suppléa souvent chez eux à ce qui leur manquoit. Ils remportèrent plusieurs victoires, et se firent admirer même de leurs ennemis; mais leurs efforts, partagés entre des succès et des défaites, ne servirent qu'à remplir la Pologne de carnage et de ruines. Ils furent vaincus et dispersés. Alors les prisons se remplirent, on éleva des échafauds, le sang coula; et, par un acte signifié à toutes les puissances de l'Europe, et signé à Pétersbourg, le 3 janvier 1795, les trois puissances s'assignèrent chacune les limites qui devoient les séparer dans le sein de la Pologne, qu'elles s'approprioient.

De ce moment, la Pologne, qui, pendant plus de mille ans, avoit figuré en Europe comme puissance souvent redoutable, a été privée de ce titre, et elle subira ce sort humiliant jusqu'à ce que peut-être, entre les partageants, il s'en élève un qui expulse

les deux autres, et rende à la Pologne son ancien éclat.

Par acte signé à Pétersbourg, le 6 janvier 1797, les trois cours ont pris l'engagement d'éteindre, par différentes mesures, les dettes de la Pologne, d'acquitter celles du roi, de lui assurer la jouissance de tous ses biens patrimoniaux ou acquis, et de lui payer une pension annuelle de deux cent mille ducats. Il a fixé son principal séjour à Grodno. Le czar Paul I, en montant sur le trône, a invité l'infortuné monarque à venir à Pétersbourg, qu'il n'aura sans doute pu revoir sans se rappeler les aventures de sa jeunesse, qui lui promettoient une autre destinée.

Tel est le sort d'un peuple qui a toujours opposé une digue puissante aux invasions des Ottomans, qui a triomphé des Russes et a porté ses drapeaux victorieux dans le centre de l'Allemagne et jusque sur les bords du Rhin.

ANGLETERRE.

Angleterre, île dans l'Océan, le long de l'Allemagne, qui comprend l'Écosse et s'est joint l'Irlande.

Vers le milieu du sixième siécle, les Romains, qui avoient, comme on a vu, envahi l'Angleterre, la quittèrent, rappelés par les besoins de leur empire. On l'appeloit dès-lors Bretagne. Les Romains la laissèrent exposée aux incursions des Saxons, peuples du continent sur la rive opposée, dont ils l'avoient jusqu'alors garantie. Ces peuples, de la côte où ils descendirent, s'avancèrent dans les terres, chassèrent devant eux les malheureux Bretons, qu'ils réduisirent au cercle étroit de quelques provinces, et formèrent de leurs conquêtes sept royaumes, qu'on appelle heptarchie, c'est-à-dire, puissance de sept. La Bretagne subjuguée prit le nom d'Angleterre, des Angles, peuple du Holstein, qui sur son passage s'étoit réuni aux Saxons. Les vainqueurs, à leur tour, furent exposés à l'invasion des Danois, et abandonnèrent à ces nouveaux hôtes des cantons, où ceux-ci se fortifièrent avant la fin du sixième siécle.

Dans ce même temps, le christianisme pénétra en Angleterre. Ethelbert, roi de Kent, un des principaux de l'heptarchie, avoit obtenu en mariage Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, à condition de lui laisser le libre exercice de sa religion. La conduite exemplaire de l'épouse, celle des évêques et des prêtres qu'elle avoit menés avec elle, donnèrent à son époux une opinion si favorable de la doctrine chrétienne, qu'il l'embrassa. Beaucoup de ses sujets l'imitèrent. Le pape Grégoire, instruit de ces succès, envoya des missionnaires,

sous la conduite d'un moine nommé Augustin. Ils se répandirent dans les autres royaumes de l'heptarchie, et firent de grands progrès, secondés par les reines qui travailloient efficacement à la conversion des monarques, leurs époux.

Le zèle de ces princesses étoit fondé en grande partie sur l'intérêt qu'elles et les autres épouses avoient à propager une religion qui, outre les autres bienfaits rendus à l'humanité, bannissoit la polygamie, le divorce, les amours vagues, et rendoit sacrés les droits du mariage. Instruits par des missionnaires presque tous Romains, les rois d'Angleterre ont montré par la suite un grand attachement à la cour de Rome, et une obéissance respectueuse à ses commandements. Ainsi Offa, roi de Mercie, un des sept royaumes, coupable d'assassinat, donna, en expiation de ce crime, le dixième de ses biens à l'église, soumit son royaume à une redevance annuelle pour la fondation et l'entretien d'un collége anglois à Rome. Toute famille possédant trente sous de rente fut taxée à un sou payable chaque année. Cette taxe, particulière au royaume de Mercie, s'est étendue aux autres, sous le nom de *Denier de Saint Pierre*, quand toute l'Angleterre a été réunie sous le même sceptre, par la destruction de l'heptarchie.

Cette réunion a eu lieu à la fin du neuvième siécle. Elle ne se consomma pas tout d'un coup. Les attaques perpétuées des Danois, par un effet contraire à leurs intentions, contribuèrent à cet événement. Chacun de leurs avantages faisoit sentir aux Anglois le besoin d'une résistance bien dirigée, qui ne pouvoit être l'ouvrage que d'une puissance unique. Mais les rois de l'heptarchie, souvent divisés par l'intérêt et la jalousie,

n'opposoient à ces conquérants que des forces impuissantes. Par des usurpations ou des alliances, plusieurs de ces petits royaumes se joignirent et opposèrent à l'impulsion des Danois une masse plus imposante. Ainsi l'heptarchie cessa, mais l'unité ne s'établit sans partage que sous le règne d'Alfred le Grand.

Alfred le-Grand. 871.

Ce prince, aussi célèbre dans les romans que dans l'histoire, est un des meilleurs et des plus grands monarques qui aient occupé le trône d'Angleterre. Il y monta à l'âge de vingt-deux ans, déja exercé contre les Danois, sous les yeux d'Ethelred, son frère aîné, roi de Kent. Ce prince mourut de fatigues. Alfred se chargea sans hésiter d'une couronne difficile à soutenir et dont il connoissoit tout le poids. Il continua contre les ennemis de ses pères une guerre dont les commencements lui furent avantageux. En une année il leur livra huit combats, et fut toujours vainqueur. Mais il arriva de nouvelles colonies à ces étrangers. Les Anglois s'effrayèrent du nombre, et abandonnèrent leur jeune prince. Après avoir erré quelque temps, réduit à un seul serviteur, qu'il fut même obligé de congédier, il se couvrit d'un habit de pâtre, et en fit le métier pendant un an.

Les succès des usurpateurs les enhardissoient à appesantir le joug sur la tête des vaincus. Ceux-ci opprimés se défendent. Ils font quelques tentatives heureuses. Alfred apprend leurs succès dans sa retraite. Il les joint. Son nom engage plusieurs de ces déserteurs à revenir sous ses drapeaux. La troupe se grossit. Il se trouve en état de livrer des batailles et de prendre des villes, et enfin de contraindre les étrangers à demander la paix, et à recevoir des conditions dures. Afin

qu'ils ne pussent pas se relever de cet échec, il établit sur les côtes des navires destinés à croiser et à intercepter les flottes danoises qui essaieroient d'amener des renforts à leurs compatriotes. Ainsi la marine angloise doit son origine à Alfred. Mais ces peuples lui eurent encore une obligation non moins importante, celle d'être réformés et policés par ses institutions et par son exemple.

Son éducation avoit été tellement négligée, qu'à douze ans il ne connoissoit pas encore les premiers éléments des lettres. Le goût des sciences lui vint de sa mère, qui se plaisoit à la lecture des poëmes saxons, le seul genre d'instruction qu'on eût alors. Mais le fils alla plus loin. Il se mit à étudier avec ardeur la langue latine, qui pouvoit lui donner la clef de beaucoup d'autres connoissances. Quand il fut débarrassé des soins de la guerre, il se dévoua à l'instruction de son pays. Il forma un corps de lois, fonda l'université d'Oxford, et lui donna de grands priviléges, afin d'attirer les savants, qui en effet s'y rendirent de toutes parts. Ce prince joignit l'exemple aux encouragements. Il avoit une teinture de toutes les connoissances, aimoit la musique, et il a passé pour un des meilleurs poëtes de son temps. Il traduisit en langue saxonne, pour l'instruction de son peuple, une pastorale de saint Grégoire; la Consolation de la Philosophie de Boëce, l'Histoire ecclésiastique de Bède, et les Fables d'Esope, qui lui paroissoient propres à faire goûter la morale à un peuple enfant.

Alfred rendit sa cour pompeuse. Il étaloit aux yeux de ses sujets les étoffes précieuses et les productions de l'industrie orientale, afin d'inspirer le desir de les

imiter. Il encourageoit les manufactures, et il ne manqua jamais de récompenser l'auteur d'une invention utile. On a tracé de lui ce portrait qui convient à si peu de monarques et même à si peu d'hommes. Alfred étoit aussi aimable de sa personne qu'accompli dans ses manières. A le voir, on se sentoit aussi disposé à l'aimer qu'à le respecter. Les qualités qui semblent les plus incompatibles se confondoient heureusement dans son caractère : il étoit modéré et entreprenant, ferme sans être inflexible, doux et modeste dans la société ; il étoit fier et sévère lorsqu'il commandoit, et l'attention qu'il apportoit à l'exécution rigoureuse de la justice ne l'empêchoit pas de se distinguer par la clémence. Aussi ne doit-on pas être surpris de l'espèce d'enthousiasme que la nation a conservé pour lui. Les historiens l'ont fait auteur de toutes les institutions utiles, et les romanciers ont accumulé sur lui des faits héroïques qui pourroient illustrer plusieurs monarques.

La postérité d'Alfred a occupé le trône d'Angleterre pendant plus d'un siècle. Son fils Edouard lui succéda et gouverna sagement, secondé par sa sœur Ethelfrida, digne fille d'Alfred. Le fils légitime d'Edouard se trouvant trop jeune à la mort de son père, on mit sur le trône Athelstan, son frère naturel, qui le laissa à Edmond, le fils légitime. A celui-ci succéda Edred, son frère. Il étoit très attaché aux moines, et leur donna l'ascendant sur le clergé séculier. Soit zèle de réforme, soit idée de plus grande perfection, les prêtres du temps d'Edred se soumirent au célibat. On remarque que, sous lui, l'Angleterre devint comme une province du pape. Edwy, son neveu, fils d'Edmond, et qui succéda

Édouard I. 899.
Athelstan. 925.
Edmond. 941.
Edred. 946.
Edwy. 955.

à Edred, parceque le fils de ce dernier étoit trop jeune, ne fut pas aussi favorable aux moines. Il éprouva qu'il étoit dangereux d'en être regardé comme ennemi. Saint-Dunstan, leur chef, se déclara ouvertement contre l'imprudent Edwy, et souleva le peuple. La reine Elgiva prit le parti de son mari, non moins par intérêt que par inclination. Les moines vouloient la faire renvoyer, sous prétexte qu'elle étoit parente de son époux. Le roi tint ferme, mais la reine essuya des traitements barbares, et Edwy fut détrôné et mourut malheureux.

Edgar. 959. On mit à sa place Edgar, son frère. Trop instruit par un si funeste exemple du risque qu'il pouvoit courir en s'opposant à Dunstan et à ses disciples, il leur laissa toute l'autorité qu'ils voulurent. Il en fut payé par une entière complaisance pour ses désordres. Il enleva une religieuse nommée Editha, et vécut avec elle comme mari. On ne lui imposa pour pénitence de ce sacrilège que de ne pas porter la couronne dans les cérémonies pendant sept ans. Deux autres mariages qu'Edgar contracta sont accompagnés de circonstances singulières. Il arrive par hasard dans un château; la fille de la dame lui plaît. Il la prie de trouver bon que sa fille soit introduite la nuit près de lui. La mère lui substitue une de ses suivantes. Le roi, en s'éveillant, trouve celle-ci de son goût, et la fait passer de son lit sur le trône.

Devenu veuf, on lui vante les charmes d'Elfride, fille d'un comte fort riche. Il envoie Ethelwold, un de ses favoris, juger si la beauté de cette fille répond à la réputation qu'on lui donne. Le confident, en la voyant, en devient amoureux. Il la représente au roi comme peu digne de son choix, et quand il croit en avoir

dégoûté le monarque, lui-même l'épouse. La jalousie est active dans les cours. Elle ne laisse pas long-temps ignorer à Edgar qu'on l'a trompé. Il fait assassiner le mari. La veuve, facilement consolée de la mort de celui qui lui avoit fait manquer le trône, accepta volontiers la main qui l'y plaçoit. Edgar rendit à l'Angleterre un service qu'elle ressent encore. Il se mit en tête de détruire les loups, et donna à ses sujets l'exemple de chasser vigoureusement ces animaux voraces. Il recevoit en échange de l'argent pour les impôts, les têtes de loups qu'on apportoit. Il en extirpa ainsi la race, qui n'a plus reparu dans cette partie de la Grande-Bretagne.

Edouard, son fils, n'avoit que seize ans. Le trône qui lui appartenoit lui fut disputé par sa belle-mère Elfride. L'intrigue ne lui ayant pas réussi, elle fit assassiner ce jeune monarque. Quoique aucun motif religieux n'ait eu part à cette mort, Edouard II a été qualifié *martyr*. On a donné à son frère Ethelred, qui lui succéda, un nom anglois, qui signifie *jamais prêt*. Il fit voir que les paresseux sont quelquefois à craindre, parceque rien ne leur coûte pour s'exempter de peine. Les Danois, qui avoient inquiété ses prédécesseurs, ne cessoient de le tourmenter lui-même. Ceux qui possédoient de longue main des provinces en demandoient encore, et n'en avoient jamais assez. Ceux qui arrivoient n'étoient engagés qu'à force d'argent à se rembarquer. Ethelred pèse cet inconvénient dans le secret de son cabinet. Il prend sa résolution, et donne ses ordres. Le 15 novembre 1002, fête de Saint-Brice, un dimanche, jour que les Danois avoient coutume de prendre le bain, ils sont attaqués et massacrés par

Édouard II. 975.
Éthelred. 978.

tout le royaume. Les enfants nés de pères danois et de mères angloises, ou de pères anglois et de mères danoises, ne sont pas épargnés. La sœur même du roi de Danemarck, mariée en Angleterre, quoique chrétienne, après avoir vu égorger ses enfants, subit le même sort, par le commandement exprès d'Ethelred.

Edmond II Côte-de-Fer, 1016, Canut-le-Grand. 1017.

Cette nouvelle arrivée en Danemarck remplit tous les cœurs du desir de la vengeance. Les Danois s'embarquent en foule sous la conduite de leur roi. Le *Jamais prét*, qui auroit dû s'attendre à cette terrible invasion, pris au dépourvu, ou mal secondé, après plusieurs échecs, recourt à l'expédient honteux de proposer d'acheter la paix. La noblesse angloise, indignée de sa lâcheté, renonce à son obéissance et se soumet aux Danois. Ethelred s'enfuit en Normandie, où dominoient aussi des hommes du Nord, mais rivaux et peu amis des Normands d'Angleterre. Ceux-ci abusoient tellement de leurs succès, que les Anglois rappelèrent Ethelred. Il reconquit quelques provinces, et laissa son royaume partagé à Edmond, son fils.

Edmond a été surnommé Côte-de-Fer, à cause de sa vaillance. Mais cette qualité n'a pas empêché qu'il n'ait été forcé de ratifier le partage fait par son père avec Canut, roi de Danemarck. Ce prince, dès l'année suivante, devint, par la mort prématurée mais naturelle d'Edmond, monarque de toute l'Angleterre. Ce Canut a été appelé *le Grand*, à cause de ses succès rapides et constants. Dans l'extase où ses courtisans étoient de ses triomphes, ils s'épuisoient en flatteries qui enfin lui déplurent. « Rien, lui répétoient-ils avec « emphase, rien n'est impossible à votre puissance. »

Fatigué de ces flatteries, Canut se transporte sur le bord de la mer, à la marée montante. Assis sur son trône, il s'écrie d'un ton impérieux: « Flots, je vous « défends d'approcher, et je vous ordonne de reculer! » Mais les flots avançoient toujours. « Vous voyez, dit-il « à ses courtisans, quelle est ma puissance. Reconnois- « sez que celle que vous m'attribuez n'appartient qu'au « maître de l'univers, à celui qui d'un souffle peut ren- « verser les édifices les plus solides de l'ambition et de « la vanité humaine. »

A Canut succéda Harold, son fils. Il ne jouit pas tranquillement du trône, inquiété par Hardi Canut, son frère, qui, par la mort prématurée de Harold, posséda seul la couronne. Malgré leurs querelles, ces deux frères s'étoient entendus à écarter deux compétiteurs que leurs droits rendoient dangereux; Edouard et Alfred, descendants des rois saxons. Ethelred les avoit menés en Normandie quand il fut obligé d'y chercher un asile, et ils y avoient été élevés. Pendant la contestation des deux Danois, ils se présentèrent en Angleterre; mais après une bataille perdue, Alfred fut pris. Harold lui fit crever les yeux. Il mourut des suites de ce supplice. Edouard regagna la Normandie, son premier asile.

Harold I. 1036.
Hardi-Canut. 1039.

Les frères danois, pendant cette guerre, furent puissamment secondés par un seigneur anglois nommé Godwin. Ses richesses et son crédit lui donnoient des prétentions à la couronne. Cette espérance le portoit à appuyer plutôt des étrangers, qui seroient toujours regardés comme des usurpateurs, que des princes d'une race qui avoit pour elle l'affection de la nation. Mais

les efforts de Godwin n'empêchèrent pas qu'à la mort de Hardi Canut, Edouard, le frère de l'infortuné Alfred, ne fût rappelé de Normandie et élevé sur le trône

Edouard III. 1042. Son régne fut long et assez tranquille. Il étoit fort pieux. Son exactitude aux devoirs religieux lui a fait donner les surnoms de *saint* et de *confesseur*. La partie la plus méritoire de son administration est l'attention qu'il donnoit à l'exercice de la justice. Sa succession, faute d'enfants, lui causa des sollicitudes. Il ne pouvoit douter que sa couronne ne fût ambitionnée par Harold, fils de Godwin. Ce seigneur gagnoit le peuple par son affabilité, et les nobles par ses largesses. Dans le dessein de rompre ses mesures, Edouard fit venir de Hongrie un de ses neveux, fils de l'infortuné Alfred. Ce prince mourut en chemin. Il laissoit un enfant en bas âge, nommé Edgar. Edouard disposa du sceptre en sa faveur et le mit sous la tutelle de Guillaume, duc de Normandie, fils bâtard de Robert, qui lui avoit été d'une grande ressource dans ses infortunes. Par reconnoissance, il appela au trône le tuteur, fils de son ami, en cas de mort du pupille.

Harold II. 1053. Edgar-Atheling. 1066. Lorsque Edouard mourut, Harold avoit si bien pris ses mesures qu'il ne fut pas seulement question d'Edgar, petit-neveu du défunt. Ce prince promettoit peu. La foiblesse de son esprit étoit connue. Harold se plaça donc sur le trône, du consentement de la noblesse et du peuple. Il avoit un frère, nommé Tosti, intrigant, et avec lequel il avoit toujours mal vécu. Tosti n'étoit pas estimé de la nation; ne pouvant exciter une révolte contre son frère, il alla lui chercher des ennemis en Danemarck et en Norwége, et débarqua à la tête d'une armée. Son but étoit de chasser du trône son frère, ou

de le partager. Il y eut une sanglante bataille. Harold fut vainqueur, mais il perdit l'élite de ses troupes.

Dans le même temps abordoit un compétiteur contre lequel il auroit eu besoin de toutes ses forces. Guillaume, duc de Normandie, avoit traversé la mer pour se mettre en possession de la tutelle qu'Edouard lui avoit déférée. Il prétendoit que l'Angleterre étoit opprimée par Harold, et le traitoit d'usurpateur. Il ne venoit, disoit-il, que sur les instances des seigneurs anglois, dont un grand nombre à la vérité dédaignoient d'obéir à un homme qui avoit été leur égal. En mettant pied à terre, Guillaume renvoie ses vaisseaux, pour faire voir à ses soldats qu'ils n'ont d'autre ressource que la victoire. Harold croit le tenter par une grande somme d'argent, il la rejette avec mépris, et propose à son tour à Harold de lui céder la couronne, ou qu'il ait à lui en faire hommage, et qu'ils s'en rapportent tous deux à l'arbitrage du pape, dont apparemment Guillaume étoit sûr. « Point d'autre arbitre, « répond Harold, que le dieu des batailles; il en dé« cidera. » Le combat s'engage avec fureur dans un lieu nommé Hastings. Le carnage fut affreux. Quinze mille Normands couvrirent le champ de bataille; mais il y resta beaucoup plus d'Anglois. Harold tomba percé d'une flèche en combattant vaillamment, et abandonna avec la vie la couronne au vainqueur.

Guillaume I commença la dynastie des rois normands en Angleterre. On l'a surnommé *le Conquérant*. Son gouvernement a deux époques remarquables. Dans la première, par sa clémence et sa justice, il se rendit l'objet de l'admiration universelle. Ces vertus lui confirmoient l'autorité que le hasard d'une bataille lui

Guillaume I. 1067.

avoit donnée. On convient que s'il s'étoit trouvé quelque chef anglois capable de recueillir les débris de la défaite, on auroit pu lui disputer le trône avec succès; mais la terreur lui fit ouvrir les portes des villes les plus considérables, et amena à ses pieds les seigneurs les plus distingués. Le conquérant les reçut bien. Il leur confirma leurs titres, donna à Edgard, l'héritier de l'ancienne famille royale, le comté d'Oxford, et le traita avec la plus grande cordialité, affectant néanmoins de ne voir en lui que le neveu d'Edouard-le-Confesseur, sans lui reconnoître aucun droit au trône, que lui-même se glorifioit de tenir à titre de conquête.

Les affaires étant à-peu-près arrangées, il partit pour la Normandie, avec la précaution d'emmener les principaux seigneurs anglois, sous prétexte de ne pouvoir se passer des agréments de leur société; mais en effet pour s'honorer lui-même par ce brillant cortége et pour les faire servir d'otages. Il eut soin aussi de confier à ses compatriotes les charges les plus importantes et qui donnoient le plus de pouvoir. Attentif à se réserver exclusivement le droit de l'épée, qui lui avoit frayé le chemin du trône, il désarma Londres et les autres villes dont la population pouvoit inspirer des défiances, et mit des garnisons normandes dans les forteresses les plus importantes.

Peut-être la précaution d'emmener tant de seigneurs fut-elle au conquérant plus nuisible qu'utile. S'ils fussent restés attachés à Guillaume par ses bons traitements, ils auroient pu ralentir le progrès du mécontentement que quelques nobles moins favorisés propagèrent dans la nation. La haine fut portée au point qu'il y eut une résolution prise de massacrer les Nor-

mands en un seul jour dans tout le royaume, pendant l'absence de Guillaume. Cet affreux complot alloit s'exécuter, lorsqu'il fut découvert et prévenu. Le sang des principaux complices coula sur les échafauds, avant même le retour du conquérant, que cette conspiration rappela en Angleterre plus tôt qu'il ne se l'étoit proposé. Il revint avec des dispositions pour ses nouveaux sujets toutes différentes de celles qu'il avoit en partant pour la Normandie.

N'ayant pas réussi à se les attacher par la douceur, il se propose de les tenir du moins en bride par la crainte, et de tirer tout le parti possible de sa conquête. En conséquence, il rétablit ou augmente les anciens impôts qu'il avoit supprimés ou modérés. On murmure, on se plaint. Il les aggrave encore. Trop fidèles imitateurs de leur duc, sûrs de ne lui pas déplaire en tourmentant les Anglois, les Normands exercent toutes sortes de vexations. L'oppression excite la haine, souffle le desir de la vengeance. Si les Normands respectoient peu la vie des Anglois, il ne se passoit non plus guère de jours qu'on ne trouvât des Normands assassinés dans les bois et sur les chemins. La terreur les saisit à leur tour. Ils fuient en troupes cette terre couverte de piéges et d'embûches. Des gouverneurs même demandent à Guillaume la permission de se retirer en Normandie.

Guillaume se voit par cette désertion à la veille de rester seul entre les mains des Anglois. Cette crainte lui fait prendre une résolution désespérée. C'étoit principalement dans les provinces du Nord que s'exerçoit ce système d'assassinats. Le conquérant s'y transporte à la tête d'une armée. Il abandonne les plus belles

contrées à la fureur de ses soldats. Les maisons sont renversées et réduites en cendres; on enléve les troupeaux; les instruments d'agriculture sont brisés; les habitants fuient, éperdus, sans pouvoir rien emporter, exposés à mourir de faim et de misère. Le monarque irrité confisque les propriétés des nobles, et en envoie une partie en Normandie. Ceux qui demeurent, restes de familles anciennes et honorables, ont la douleur de voir leurs châteaux occupés et leurs terres possédées par des Normands de la plus basse extraction. Quant aux gens du peuple, s'ils osoient se défendre, le féroce vainqueur leur faisoit couper un bras ou une jambe, ou arracher un œil, et les relâchoit en cet état, afin que l'aspect de ces infortunés se traînant dans les cantons voisins inspirât la terreur et préparât la soumission.

A la vue de ces barbaries, Edgar, quoique toujours traité avec distinction, craignit qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, et s'enfuit en Ecosse. Le roi Malcolm le reçut bien, et épousa sa sœur aînée. Il en eut une fille dont la postérité a réuni dans la suite les deux races royales saxonne et normande. Après quelque temps, Edgar, guéri de sa frayeur, revint en Angleterre, et y vécut comme un simple particulier sans ambition. Il trouva son canton un peu pacifié par les dernières précautions que Guillaume avoit prises. Lorsque ce prince envahit l'Angleterre, il eut pour lui les évêques et les prêtres, parceque le pape le favorisoit; mais ce même clergé ne put voir ses nouvelles vexations sans murmurer. Le conquérant, appréhendant les suites de ce mécontentement, emmène les évêques anglois prisonniers en Normandie, leur substitue des

prêtres normands, et remplit les autres places éminentes du clergé séculier et régulier par ses compatriotes. Ce moyen de changer l'opinion d'un peuple réussit à Guillaume, et assura à sa postérité la couronne qu'il avoit conquise.

Quelque redouté que fût ce prince, Robert, son fils aîné, osa se révolter contre lui. Il demandoit un apanage que son père lui refusoit. La guerre éclata entre eux et se fit avec vivacité. Dans une des rencontres qui furent fréquentes, le roi et le prince se trouvèrent par hasard en face l'un de l'autre. Leurs visières baissées les empêchoient de se reconnoître. Ils se combattirent avec fureur. Après plusieurs assauts, le fils blesse le père au bras et le désarçonne. Au cri que fait Guillaume, Robert le reconnoît, se jette à bas de son cheval, se précipite à ses pieds et lui demande pardon. Mais le père, peu maître de son ressentiment, le charge de reproches et de malédictions. Cependant il le reçut en grace à la prière de Mathilde, mère du prince, avec laquelle Guillaume vécut trente-trois ans dans la plus tendre union.

Afin d'établir une exacte proportion dans le paiement des taxes, Guillaume ordonna une description de toutes les terres de l'Angleterre, et en traça lui-même le plan. Rien n'y fut oublié, l'étendue, la valeur, la différence des terrains, prés, bois, terres labourables, les noms des propriétaires, jusqu'au nombre des esclaves et des bestiaux. Ainsi, au milieu du tumulte des armes, dans un royaume à peine affermi, après de rudes secousses, Guillaume fit ce qu'ont plusieurs fois inutilement tenté en pleine paix des rois jouissant d'une autorité absolue et sans trouble.

On reproche à Guillaume sa passion excessive pour la chasse. Elle lui fit dévaster, près de son palais de Winchester, environ quinze lieues de pays, pour y planter une forêt où il pût prendre ce plaisir. On abattit les maisons et on chassa les habitants. Ce plaisir de prince fut interdit sous les plus rigoureuses peines. Quiconque tuoit une bête fauve, cerf, sanglier, liévre même, devoit être puni par la perte des yeux, tandis que le meurtre d'un homme pouvoit se racheter par une somme modique. Telle est la bizarrerie des opinions, quand c'est la passion qui les régle. En rendant d'ailleurs justice aux grandes qualités de Guillaume, courage et habileté à la guerre, capacité dans le conseil, on ne peut dissimuler qu'il fut vindicatif, implacable, que ses projets ambitieux ne furent jamais suspendus, ni par les lois de l'équité, ni par les régles de la bienfaisance. Aussi étoit-il plus craint qu'aimé. Il laissa quatre fils. Trois seulement ont joué un rôle, Robert, Guillaume et Henri.

Guillaume II le Roux. 1087.

Soit prédilection pour Guillaume, son second fils, soit ressentiment de l'indocilité de Robert, son aîné, le conquérant de l'Angleterre fit connoître, les uns disent par testament, les autres de vive voix, qu'il desiroit que le sceptre fût donné à Guillaume, la Normandie à Robert; et il n'attribua à Henri, le troisième de ses fils, qu'une somme assez modique. Mais le moins bien traité devint par la suite le mieux partagé. Par la conduite de Robert, tant du vivant de son père qu'après sa mort, il paroît qu'il étoit turbulent, impolitique, et manquoit totalement de prudence. Il laissa partir Guillaume, son frère, de Normandie, au moment où leur père expiroit, sans faire d'efforts pour le retenir,

ou du moins sans le suivre pour revendiquer son droit; et quand le cadet se fut bien assuré de la couronne, par la saisie des trésors de son père, par ses largesses et des promesses à tout le monde, l'aîné déclara ses prétentions, et descendit en Angleterre avec une armée. Les principaux seigneurs des deux côtés, avant qu'on en vînt aux mains, ménagèrent entre les deux frères un traité, dont la principale condition étoit qu'en cas de mort sans enfants, les états du décédé appartiendroient au survivant. Henri, le troisième frère, réclama contre cette convention; mais on n'en tint aucun compte. Les frères ne lui laissèrent que le patrimoine qu'il tenoit de son père; ce qui le réduisit à mener une vie d'aventurier.

Robert retourna dans la Normandie. Qu'il se soit laissé entraîner par la manie des croisades, c'étoit la contagion du siècle; mais ce qui prouve une imprudence inexcusable, c'est que, pour se faire une armée nombreuse, pour tenir un état brillant entre les princes entichés de la même folie, il offrit à son frère Guillaume de lui engager le duché de Normandie pour dix mille marcs d'argent qui lui seroient payés comptant. Le roi d'Angleterre n'eut garde de manquer un si bon marché. L'engagement étoit pour cinq ans, pendant lesquels Robert devoit se rembourser de sa somme et des intérêts par les revenus de la province, et il devoit la remettre ensuite à son frère. Mais, vu le caractère de Robert, Guillaume avoit droit de se flatter que cette première démarche le méneroit à réunir les deux souverainetés sous son sceptre. Un événement imprévu coupa la trame de sa vie et de ses projets ambitieux. Pendant qu'il chassoit dans cette forêt plan-

tée entre les ruines des habitations voisines de Winchester, sur cette terre arrosée du sang des sujets du conquérant, un courtisan de sa suite décocha une flèche qui frappa le tronc d'un arbre, retomba sur le roi et lui perça le cœur.

Henri I, Beau-Clerc. 1100.

Si Robert s'étoit trouvé en Normandie à la mort de son frère, il est probable que, suivant les stipulations faites entre eux, il seroit monté sans obstacle sur le trône; mais en revenant de Palestine, où il avoit acquis beaucoup de gloire, il passe par l'Italie, s'y marie et consume une année en plaisirs. Henri, ce frère disgracié et errant, n'ayant rien à perdre et tout à gagner, à la nouvelle de la mort de Guillaume, vole en Angleterre, s'empare des trésors et se fait proclamer roi. Une seconde fois, Robert trouva un de ses frères installé, quand il voulut revendiquer le trône, et il fut encore plus malheureux que la première fois dans ses efforts. Non seulement Henri se fit céder la couronne d'Angleterre aux mêmes conditions que Guillaume se l'étoit assurée, mais il ne laissa pas même la Normandie à son malheureux aîné. La conduite de ce prince plus inconsidéré que méchant, avoit fait beaucoup de mécontents. Henri les écouta, les appuya, joignit ses drapeaux à ceux des confédérés, et fit enfin son frère prisonnier. Il le confina en Angleterre dans un château, où l'infortuné traîna pendant vingt-huit ans une vie pleine d'ennui. Ainsi la Normandie fut de nouveau jointe à l'Angleterre.

Robert avoit un fils nommé Guillaume. Pendant que son père gémissoit dans les fers, il fit des tentatives pour recouvrer son patrimoine. Il fut d'abord secouru par Louis-le-Gros, roi de France. Mais quand, à l'aide

de cette diversion, le François eut obtenu de l'Anglois des terres qu'il desiroit, il fit une paix dans laquelle, selon l'ordinaire, les intérêts du protégé furent totalement négligés. Le prétendant mourut huit ans après.

Henri n'avoit qu'un fils, nommé, comme son cousin, Guillaume, et doué des plus belles qualités. Si jamais il y eut un coup funeste pour un père tendre et ambitieux, ce fut l'accident qui lui enleva ce fils à la fleur de son âge. Le jeune prince partoit de Normandie à la suite de son père, mais sur un autre vaisseau. Les matelots, ivres, jettent le navire sur un rocher. Il s'entr'ouvre : le prince est englouti avec cent quarante jeunes seigneurs des premières familles d'Angleterre et de Normandie. Il n'échappa qu'un homme pour porter au roi la certitude de son malheur. Depuis ce moment Henri fut plongé dans une tristesse profonde. Il mourut en Normandie, où il étoit retourné. Son goût pour les lettres lui a mérité le nom de *Beau-Clerc*, qui signifie savant. On ne lui reproche de défaut notable, que trop de passion pour les femmes. On ne peut l'absoudre de cruauté envers son frère, qu'il laissa languir dans une obscure prison, ni d'injustice envers son neveu, qu'il auroit dû au moins laisser jouir de la Normandie.

Il restoit à Henri une fille légitime, nommée Mathilde, veuve de l'Empereur Henri V : elle s'étoit remariée à Geoffroi Plantagenet, fils du comte d'Anjou. Elle en eut plusieurs enfans. L'aîné se nommoit Henri, comme son grand-père. Ce roi, après avoir perdu son fils, enseveli dans les flots, avoit fait reconnoître par la noblesse d'Angleterre et de Normandie sa fille héritière de tous ses états. Il mourut dans la confiance

Mathilde. Etienne. 1135.

qu'elle ne trouveroit aucun compétiteur ni opposant à sa succession. Mais il avoit un neveu nommé Etienne, fils d'une de ses sœurs nommée Adèle, comtesse de Blois, qui se crut autant de droit au sceptre que sa cousine. Il avoit été élevé à la cour de son oncle, avec beaucoup de soin et d'affection, et s'y étoit fait des amis. Moitié force, moitié ruse, il s'empara des trésors du défunt, prodigua des graces, des largesses, des exemptions d'impôts, et se fit reconnoître roi d'Angleterre; mais Mathilde conservoit un parti considérable et si nombreux, que mettant pied à terre dans l'île seulement avec quarante chevaliers, elle se trouva bientôt une armée, par l'affluence des soldats qui accoururent sous ses drapeaux.

Dès le premier combat, Etienne fut fait prisonnier. Mais sa disgrace lui fut favorable. Les grands, dans la crainte que la reine, étant sans compétiteur, ne devînt trop puissante, firent relâcher Etienne. Mathilde, mécontente, ou se retira, ou fut contrainte de fuir au-delà de la mer. Elle avoit un fils, nommé Henri, qui soutint les droits de sa mère et les siens avec assez de succès pour qu'Etienne s'estimât heureux que, par un compromis, on lui laissât la couronne sa vie durant, à condition qu'après sa mort, quoiqu'il eût un fils nommé Guillaume, elle reviendroit au prince Henri, et que Guillaume se contenteroit des comtés de Boulogne et de Blois, qui étoient le patrimoine de son père. Afin d'ôter tout ombrage au roi, le fils de Mathilde quitta l'Angleterre, après avoir été reconnu solennellement héritier présomptif de la couronne. Etienne ne la laissa pas desirer long-temps.

Il mourut un an après, n'ayant été ni taché de vices ni décoré de vertus.

Le plus riche prince de l'Europe en contrées fertiles, le plus malheureux en femme, et le plus infortuné des pères, fut Henri II, la tige de la dynastie des Plantagenets. Il tenoit de son père l'Anjou, la Touraine et le Maine; de sa mère, l'Angleterre et la Normandie. Il épousa Eléonore, héritière d'Aquitaine, divorcée avec Louis-le-Jeune, et en eut la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord, l'Angoumois et le Limousin. Il maria son troisième fils, presque enfant, à l'héritière de Bretagne, ce qui lui donna encore la possession de cette province; enfin il conquit l'Irlande. Henri II. 1154.

Dans des états si étendus, il ne faut pas croire que la puissance d'un roi partagé entre tant de soins, n'ait point trouvé d'obstacles. En Angleterre, sur-tout, les troubles des derniers règnes avoient introduit une aristocratie destructive de l'autorité souveraine. Les grands seigneurs, attachés aux frères et aux neveux, rivaux qui se disputoient la couronne, avoient, de l'aveu de ces princes, fortifié leurs châteaux, de sorte que l'île entière se trouvoit couverte de forteresses gardées ou par les vassaux de ces seigneurs, ou par des brigands soldés, tirés du continent. Ces propriétaires titrés s'arrogeoient le droit de battre monnoie, et d'exercer une juridiction indépendante du monarque. Le clergé, dans cette anarchie générale, avoit aussi fortifié ses possessions, et s'y attribuoit des droits régaliens.

Henri, déterminé à réformer ces désordres, jugea

ou plus aisé ou plus nécessaire de commencer par le clergé, qui aux autres abus joignoit celui de se croire exempt de toute loi pénale, de sorte qu'un clerc, quelque crime qu'il eût commis, meurtre, viol ou autre aussi grave, ne pouvoit subir de châtiment plus fort que celui de la dégradation. Comme si la fortune eût été d'accord avec le desir du roi, l'archevêché de Cantorbéry, le plus riche bénéfice de l'Angleterre, vint à vaquer. Henri y fit nommer Thomas Becket, fils d'un simple bourgeois de Londres, mais en qui le monarque avoit reconnu tant de capacité, qu'il l'avoit pourvu de la dignité de chancelier, et comblé de grandes richesses. Henri le préféra parce-qu'il lui avoit paru disposé à entrer dans ses vues pour la réforme du clergé.

Mais aussitôt que Thomas tint la crosse en main, il changea totalement de sentiment comme de conduite. Il avoit été jusqu'alors le plus fastueux des hommes: ses habits, ses ameublements étoient de la plus grande recherche, et sa table somptueusement et délicatement servie. On le vit à la bonne chère et au luxe substituer les dehors contraires, une simplicité qui tenoit de la malpropreté, une table plus que frugale, la haire et le cilice, des flagellations fréquentes, et, au lieu de la société des courtisans aimables, la compagnie de personnes graves, qui faisoient profession d'une grande austérité de mœurs. Afin d'être moins dépendant du roi, il lui remit sa charge de chancelier. Néanmoins, comme la magnificence est nécessaire pour imposer au vulgaire, il conserva le faste de sa maison.

Dès la première tentative que fit le monarque pour

opérer la réforme, il y trouva l'archevêque contraire. Les conférences qu'il eut avec le prélat, ses raisons, ses menaces, ses prières, ne servirent à rien. Becket persévéra dans son opiniâtreté. Il s'agissoit de quelques droits abusifs attachés à l'archevêché même. Le prélat n'en voulut abandonner aucun. Le roi le fit condamner dans une assemblée du clergé. Il en appela au pape. On saisit ses biens ; on lui imposa des amendes ; il paya, et n'en fut pas moins ferme. Mais, sur une accusation de désobéissance et de félonie, il prit la fuite et se sauva en France. Il y rencontra le pape, dont il fut très bien accueilli, comme martyr des priviléges ecclésiastiques. Le roi de France, Louis-le-Jeune, lui rendit aussi son asile le plus agréable qu'il put, ne fût-ce que pour mortifier le roi d'Angleterre. Il y avoit entre ces deux princes une antipathie secréte, qu'on croit avoir été fortifiée par le dépit qu'eut Louis de voir passer entre les bras de Henri Eléonore qu'il avoit répudiée.

Tant de personnes s'entremêlèrent de la querelle entre le roi et l'archevêque, qu'il y eut un accommodement sur les points les plus urgents ; mais il y resta toujours matière à dispute. Le roi dut en prévoir une mauvaise issue, par la manière dont le prélat se comporta. Son retour en Angleterre fut un vrai triomphe. Loin de se dérober aux honneurs excessifs qu'on lui rendoit, il s'y prêtoit avec vanité. Quand cette vénération générale l'eut convaincu de l'attachement du peuple, il commença, comme il avoit fait auparavant, à lancer ses anathêmes sur tous ceux qui avoient secondé le roi dans ses intentions. Tous ceux qui en étoient frappés, barons, prélats et autres, se rendirent

auprès du roi en Normandie, pour lui porter leurs plaintes.

En voyant arriver cette foule de personnes persécutées, de tous états, le roi, excessivement agité, s'écrie: « Quoi donc! entre tous ceux que j'ai obligés, il « ne s'en trouvera aucun qui me venge de ce prêtre « audacieux! » Ces paroles furent comme la foudre. Une fois lancée, Henri ne put plus la retenir. On vient lui rapporter que quatre jeunes gens qui l'avoient entendu sont partis avec de mauvaises intentions contre l'archevêque. Il fait courir après eux. On ne peut les joindre. Ils arrivent, vont droit au palais du prélat, et l'accablent de reproches. Le feu de la colère étinceloit dans leurs yeux. Il croit leur échapper en se sauvant dans l'église. Ils le suivent et le massacrent au pied de l'autel. Ce forfait fit un bruit horrible en Angleterre. Le roi n'eut pas de peine à se disculper du fait; mais il crut de la prudence de se punir lui-même de l'avoir occasioné, et en demanda l'absolution. Il l'obtint des évêques auxquels il s'adressa, à condition qu'il se soumettroit à toutes les réparations que le souverain pontife exigeroit. Cette cruelle affaire ne fut jamais totalement assoupie. Elle mêla toujours son amertume aux autres chagrins auxquels Henri fut exposé le reste de sa vie.

Il en eut d'assez cuisants d'Eléonore, sa femme, et se les attira; ou plutôt, comme il arrive d'ordinaire, les deux époux se rendirent coupables chacun de leur côté. Cette princesse, vive et galante, avoit épousé par inclination Henri, lorsqu'il n'étoit encore que comte d'Anjou; mais, à la vérité, avec l'expectative certaine de la couronne d'Angleterre. Elle crut qu'outre le

droit que lui donnoient ses charmes, en récompense des beaux états qu'elle apportoit en dot, elle pouvoit compter sur la tendresse de son époux. Il n'en manqua pas absolument à son égard; mais elle la vouloit exclusive. Henri la partagea entre elle et la célèbre Rosemonde. Cette infidélité irrita la fière Eléonore. Elle jura de se venger. Pour y réussir, elle fit révolter ses propres enfants contre leur père.

Le monarque avoit fait reconnoître Henri, son fils aîné, successeur au royaume d'Angleterre, au duché de Normandie, aux comtés d'Anjou, du Maine et de Touraine. A Richard, son second fils, il avoit assuré en apanage le duché de Guyenne et le comté de Poitou. A Geoffroi, le troisième, la Bretagne, dont il lui avoit fait épouser l'héritière; il destinoit à Jean, le quatrième, le royaume d'Irlande, qu'il venoit de conquérir, et négocioit son mariage avec Adélaïde, seule fille de Humbert, duc de Savoie et de Maurienne, qui devoit lui apporter en dot des domaines considérables dans le Piémont, la Savoie, la Bresse, et le Dauphiné.

Mais en assurant à ses enfants l'Angleterre et ses états de terre ferme, Henri prétendoit ne s'en pas dépouiller. Les enfants comptoient l'espérance sans jouissance pour peu de chose. Henri, l'aîné, appuyé du roi de France, dont il avoit épousé la fille, osa proposer à son père de lui céder l'Angleterre ou la Normandie. La prétention de Henri fut bientôt imitée par ses frères Richard et Geoffroi. A l'instigation de leur mère, ils demandèrent à leur père la possession des domaines qui leur avoient été assignés. Sur son refus, ils se retirèrent à la cour de France.

Eléonore comptoit les y suivre, sans être retenue

par la honte du rôle de suppliante qu'elle alloit jouer dans un royaume où elle avoit été souveraine. Elle avoit déja endossé un habit d'homme; mais elle fut arrêtée et confinée dans un lieu sûr. On vit alors le meilleur et le plus indulgent des pères en division ouverte avec sa famille; la reine, son épouse, mère de ses enfants, les exciter à la révolte. Trois jeunes princes parvenus à peine à l'âge de puberté, osèrent proposer à un grand monarque, leur père, dans la vigueur de l'âge, et au plus haut degré de sa gloire, d'abdiquer sa couronne; enfin plusieurs souverains, entre autres le roi de France, donnèrent à l'univers le spectacle scandaleux d'une ligue formée pour appuyer la rebellion des fils contre leur père.

Les possessions de Henri sur le continent furent attaquées par le roi de France, les comtes de Flandre et de Boulogne, et les barons de Bretagne, auxquels s'étoient joints les trois princes anglois. Le monarque résista à cette confédération, de manière qu'on lui demanda une conférence. Elle se tint près de Gisors. Le père eut la douloureuse mortification d'y voir ses trois enfants du côté de ses ennemis. Sa prudence ne lui permit pas d'abdiquer la couronne, ni aucune partie de ses souverainetés; mais sa tendresse leur accorda tout ce qu'ils purent desirer d'ailleurs en domaines et en revenus.

La politique eut peut-être aussi part à ces concessions; car Henri se voyoit menacé d'une révolte en Angleterre. Le préjugé des peuples, et les suites funestes qu'il pouvoit avoir, le déterminèrent à un pélerinage au tombeau de Thomas Becket, qui étoit regardé comme un saint. Il n'auroit peut-être pas été

sûr pour le monarque de se dispenser de cet acte de dévotion, que le pape lui avoit enjoint en réparation du meurtre. Henri se prosterna devant ces vénérables reliques, passa une nuit et un jour auprès d'elles, jeûnant et priant, et présenta ses épaules nues à la discipline. Le lendemain de cette cérémonie il reçut la nouvelle d'une victoire remportée par son armée sur le roi d'Ecosse, qui fut fait prisonnier. On ne manqua pas de publier que ce triomphe étoit une récompense de sa piété. En présumant, comme on doit le croire, que la même Providence qui récompense la vertu punit aussi le crime, on a dû regarder la mort de Henri et de Geoffroi, qui arriva dans ce temps, comme un châtiment de leur révolte.

Geoffroi laissa la duchesse de Bretagne, sa jeune épouse, enceinte. Elle accoucha d'un fils, qui fut nommé Arthur. Les droits de Henri échurent à Richard, devenu l'aîné. Il ne fut ni moins ambitieux, ni plus modéré dans ses prétentions contre son père. L'indulgent Henri, dans la vue de se procurer quelques années tranquilles, se prêta à un accord, par lequel il promit de pardonner à tous ceux qui avoient trempé dans la révolte. Quand on lui en présenta la liste, il fut frappé d'étonnement d'y voir le nom de son fils Jean, celui de ses enfants qu'il avoit le plus tendrement aimé.

Le malheureux père, déja accablé de fatigue et de chagrin, se sentant frappé par un endroit si sensible, s'abandonna aux transports du désespoir. Il maudit le jour où il avoit reçu l'être, et prononça aussi contre ses enfants rebelles des malédictions qu'aucunes sollicitations ne purent lui faire rétracter. Privé des con-

solations domestiques, si nécessaires en atteignant l'âge des infirmités, le sentiment profond de ses malheurs détruisit sa santé. Il fut attaqué d'une fièvre lente, qui le conduisit au tombeau à cinquante-huit ans, après trente-cinq de régne.

Henri réunissoit les qualités de grand guerrier et de sage administrateur. Sa physionomie étoit animée et prévenante, sa conversation agréable, son élocution aisée et persuasive. Les moments que lui laissoient les soins du gouvernement, il les passoit à lire ou bien à converser avec des gens instruits. Les connoissances qu'il acquit par ces moyens l'ont mis au dessus de tous les princes de son siécle. Les arts de luxe étoient encore bien informes de son temps. On peut en juger par ce qui est rapporté de la magnificence de Thomas Becket, lorsqu'il étoit chancelier. Personne, disent les écrivains contemporains, ne l'égala en recherche de délicatesse et de somptuosité. « Chaque jour, dans l'hiver, ses « appartements étoient couverts de paille ou de foin « très net, et en été, de jonc et de feuilles, afin que « ceux qui venoient lui faire la cour ne gâtassent pas « leurs beaux vêtements en s'asseyant sur des planches « malpropres. »

Richard I. 1189. La première opération de Richard, son fils, fut d'éloigner de sa faveur tous ceux qui l'avoient porté à la révolte. Il accorda, au contraire, sa confiance aux fidéles ministres de son père, et les conserva dans leurs charges. Il a été surnommé *Cœur-de-Lion*, à cause de son courage et de sa magnanimité. Richard se livra avec la plus grande franchise aux dangers de la croisade. Il auroit été plus prudent de veiller à la tranquillité de son royaume et de confier le commande-

ment des croisés à Jean, son frère, qu'il auroit, par-là, tenu éloigné de la séduction et de la tentation de s'emparer de la couronne pendant que lui-même combattoit les infidèles. A la vérité, Richard se couvrit de gloire pendant cette expédition, mais le retour lui fut bien funeste.

Lorsqu'il précipitoit ses pas vers ses états, que Philippe-Auguste attaquoit pendant son absence, il se déguisa en pélerin, et passa par l'Autriche, croyant prendre le chemin le plus sûr. Il fut reconnu. L'archiduc Léopold, avec lequel il avoit eu un démêlé en Palestine, le fit arrêter et enfermer dans un château écarté. Il y resta ignoré pendant près de trois ans. Ses fidèles sujets le cherchoient. Un secret pressentiment conduisit un *menestrel*, musicien et poëte de sa cour, vers la tour où il languissoit. On lui dit qu'un prisonnier qui y étoit enfermé faisoit quelquefois diversion à son ennui par le son de la harpe. Le menestrel joue sur la sienne un air que Richard avoit autrefois composé. Le prisonnier répond en le répétant. On sut ainsi qu'il existoit, et on put faire des démarches en sa faveur. Elles furent assez efficaces pour contraindre Léopold à lui rendre la liberté, moyennant une rançon considérable, dont il reçut un fort à-compte.

Il étoit temps que la captivité de Richard finît. Jean, d'un caractère facile, peu attaché à son frère, quoiqu'il en eût reçu de grands bienfaits, se laissa persuader de profiter de son absence pour s'emparer de ses états. On publia que le roi étoit mort. Mais les régents qu'il avoit établis pour la durée de son voyage ne crurent pas à ce faux bruit. Ils maintinrent fermement l'autorité de Richard, du moins en Angleterre. Quant à la

Normandie et aux états de terre ferme, les régents ne purent empêcher qu'ils ne fussent entamés par le roi de France. Mais ces petites conquêtes, qui même étoient disputées, ne suffisoient pas au monarque françois. Il se flatta de tirer meilleur parti de Jean, s'il pouvoit le mettre sur le trône, que de Richard, dont le courage étoit connu. En conséquence, il s'accommoda avec le premier, qui convint de lui céder une partie de la Normandie, en échange des troupes que le roi de France lui fourniroit. De plus, Philippe-Auguste devoit offrir à Léopold de lui payer comptant la rançon du prisonnier, et de lui laisser encore l'à-compte qu'il avoit reçu, à condition qu'il le remettroit entre ses mains. Le dessein du monarque et du frère étoit de retenir Richard dans une perpétuelle captivité. Heureusement ce prince venoit d'être relâché quand les offres arrivèrent. Léopold fit courir après lui, mais il étoit déja embarqué lorsque les envoyés survinrent.

Richard fut reçu avec des acclamations de joie générale. Quoiqu'il fût brusque et emporté, comme il étoit franc et loyal, on lui pardonnoit ses écarts. Jean, au contraire, avec ses dehors de douceur et de modération, n'avoit pu gagner les cœurs, parceque ce vernis couvroit un caractère de fausseté qui perçoit malgré lui. Lorsqu'il vit son frère si bien reçu, jugeant que tôt ou tard ce prince prendroit la supériorité, il n'hésita pas à faire toutes les soumissions propres à obtenir grace. Sans doute il en fit plus que le généreux Richard n'exigeoit; car le jour même qu'il quittoit le parti du roi de France, étant à Evreux, il invita à dîner les officiers de la garnison, qui ignoroient un tel changement, les fit massacrer à la fin du repas, et, les mains

teintes du sang de ces malheureux, il alla porter les clefs de la ville à son frère. Jean dut sa réconciliation à la médiation de la reine Eléonore, leur mère. « Je « lui pardonne, dit Richard, et je souhaite oublier ses « offenses aussi facilement qu'il s'est déterminé à de- « mander pardon. » Comme les affaires du roi prospérèrent, Jean lui fut fidèle.

Richard, n'ayant point d'enfants, lui laissa en mourant la couronne, au préjudice d'Arthur de Bretagne, fils de Geoffroi, aîné de Jean. Richard n'avoit que quarante-deux ans. Sa mort fut avancée par une blessure mal pansée qu'il reçut devant une petite ville du Limousin qu'il assiégeoit. Son ambition étoit tournée toute entière vers la gloire militaire. Il y sacrifia dans la croisade ses plus chers intérêts. D'ailleurs il avoit toutes les vertus chevaleresques, courage, fierté, galanterie. Il aimoit passionnément la poésie. On trouve de ses vers parmi ceux des troubadours ou poëtes provençaux. Il avoit la repartie vive et piquante. Dans le temps qu'il se préparoit à la croisade, un ecclésiastique révéré pour ses vertus lui faisoit des remontrances sur le contraste qu'il y avoit entre sa vie licencieuse et sa pieuse entreprise. Le saint homme l'exhortoit à se défaire de ses vices, et il nommoit l'orgueil, l'avarice et la luxure, les trois filles du roi. « Votre conseil est juste, répondit Richard. J'ai déja « songé à les pourvoir toutes trois. Je donne mon or- « gueil aux templiers, mon avarice aux bénédictins, « et ma luxure au reste du clergé. »

Jean a été surnommé *Sans-Terre*, parceque, dans le partage que fit Henri II de ses états à ses enfants, il n'eut que des espérances. De ses trois frères aînés, le

Jean-Sans-Terre. 1199.

seul Geoffroi laissa un enfant légitime de la duchesse de Bretagne, son épouse. Arthur, comme représentant son père, étoit de droit héritier de ses deux oncles, Henri et Richard. Une des premières précautions de Jean fut d'essayer d'engager son neveu à renoncer à ses droits; mais il trouva en lui un jeune homme persuadé de leur légitimité, et résolu de les soutenir. Arthur avoit pour appui le roi de France, dont il étoit protégé, et comme vassal et comme propre à donner des embarras au roi d'Angleterre. Cependant les secours ne furent pas suffisants, et l'ardeur du jeune prince l'entraîna dans un combat hasardé. Il fut vaincu et tomba entre les mains de son oncle, qui le fit enfermer dans le château de Falaise.

Il renouvelle les instances auprès de son prisonnier, et le trouve également inflexible. Craignant alors le courage du jeune prince et la force d'esprit qu'il montroit, l'oncle ne voit pas de meilleur moyen de se délivrer de ses alarmes que de s'en défaire. Deux fois il envoie des assassins au château de Falaise, deux fois le gouverneur refuse de laisser exécuter des ordres sanguinaires. Mal obéi, Jean prend la résolution d'exécuter lui-même ce forfait. Il fait transférer Arthur dans le château de Rouen, situé dans une île de la Seine. Il s'y rend au milieu de la nuit, et se fait amener son neveu. L'horreur de la prison et les risques qu'il y avoit courus, avoient abattu le courage du malheureux jeune homme. Remarquant quelque chose de sinistre dans le regard de son oncle, il se jette à ses pieds, et lui demande grace de la manière la plus touchante. Sans daigner l'écouter, pendant qu'il est prosterné devant lui, le barbare le poignarde

de sa propre main, attache lui-même une pierre au cadavre et le jette dans la Seine. Il a ensuite l'impudence de demander l'administration du duché de Bretagne, comme tuteur d'Eléonore, sœur d'Arthur, qu'il emmena en Angleterre, où il la tint en captivité.

Malgré les précautions employées pour cacher son crime, il avoit été découvert. Les Bretons rejetèrent sa demande avec indignation, et l'atrocité de son forfait le rendit l'objet de l'horreur universelle. A la haine se joignit le mépris qu'inspiroient son caractère bas et sa conduite ignoble. Foible et pusillanime quand on lui résistoit, Jean devenoit fier et arrogant quand il se sentoit quelque supériorité. Il descendoit aux prières et aux humbles complaisances avec la même facilité qu'il bravoit et insultoit ceux qu' il ne craignoit pas. On remarque ces alternatives dans ses guerres avec les puissances étrangères, sur-tout avec la France, et dans ses querelles avec le pape, son clergé et les grands de ses états.

Le roi de France, cherchant toujours les occasions qui pouvoient lui faire reprendre de l'autorité sur un vassal aussi puissant que le roi d'Angleterre, l'assigne devant la cour des pairs, pour répondre sur l'assassinat de son neveu. Il refuse de comparoître. Philippe-Auguste saisit ses domaines. Excellente occasion fournie à Jean pour tirer de l'argent de ses peuples. Il fait de grosses levées de deniers, passe avec une armée sur le continent, n'y fait aucun exploit remarquable, dit que son armée n'est pas assez forte, redemande encore de l'argent, en obtient, retourne mieux accompagné, et revient sans avoir eu plus de succès.

Quelques défaites, qu'on attribue à sa lâcheté ou

à son ignorance, le font mépriser. Dans le même temps, il a l'imprudence de se brouiller avec le pape, au sujet de l'élection d'un archevêque de Cantorbéry. Il avoit dans cette discussion son clergé pour lui. Au lieu de se conserver par de bonnes manières sa bienveillance, il le charge d'impôts et confisque les biens des réfractaires. Il en arrive qu'Innocent III se trouve secondé lorsqu'il excommunie le roi. Le service divin fut par-tout suspendu, ainsi que l'administration des sacrements, excepté le baptême. Les cloches furent dépendues, les statues des saints étoient couchées à terre, et couvertes, pour n'être pas souillées par le contact de l'air devenu impur. On jetoit les corps dans des fossés ou à la voirie, sans cérémonies ni prières funéraires. Les mariages se célébroient dans les cimetières. Les prêtres seuls avoient droit d'entendre la messe et la disoient à huis clos. Le peuple étoit assujetti au régime des pénitences publiques; jeûne, abstinence, longue barbe, extérieur négligé. Il n'étoit permis de se livrer à aucun plaisir, de se visiter, ni même de se saluer quand on se rencontroit. A ce lugubre aspect, l'ame se sentoit pénétrée d'horreur comme dans les calamités publiques les plus désastreuses.

Jean opposa son autorité temporelle à ces frayeurs spirituelles. Il tourmenta le clergé qui obéissoit à l'interdit, bannit les prélats, confina les moines dans leurs cloîtres, avec défense d'en sortir, et exigea de grosses sommes pour leur rendre la liberté; mais les censures ecclésiastiques l'emportoient dans l'opinion du peuple sur les actes coërcitifs de la puissance civile, d'autant plus que les esprits étoient mal disposés en

faveur du monarque. Il avoit aliéné la noblesse par quantité d'actes vexatoires. Sa mauvaise foi étoit connue. Personne n'osoit se fier à lui, parcequ'après avoir tout promis pour s'attacher des partisans, il abandonnoit lâchement ceux qui l'avoient aidé. Ainsi chacun s'éloignoit de lui.

Dans cette situation des affaires, le pape augmenta l'embarras du monarque, en déliant ses sujets du serment de fidélité, et publia contre lui une croisade. Il chargea Philippe-Auguste de mettre sa sentence à exécution et de détrôner le réfractaire. Jean, abandonné de toute la nation, prit le parti de se soumettre au pape. Il rendit son royaume feudataire et tributaire du saint-siége. L'acte de cette étrange cession est conçu en ces termes : « De ma propre et « libre volonté, du consentement de mes barons, je « donne à l'église romaine, au pape Innocent III et « à ses successeurs le royaume d'Angleterre et tou- « tes les autres prérogatives de ma couronne. Je veux « dès à présent me regarder comme vassal du pape, « et je promets de lui payer un tribut de mille marcs « d'argent par année. » Le roi fit ce serment en présence d'un grand nombre de spectateurs, à genoux aux pieds du légat, qui lui remit sur la tête la couronne qu'il avoit déposée.

Le pontife satisfait vouloit détourner Philippe-Auguste de profiter du don de la couronne d'Angleterre ; mais le monarque françois, dont tous les préparatifs étoient faits, prétendit n'en pas perdre le fruit. Cependant il échoua dans son entreprise, parcequ'il n'alla pas droit en Angleterre, et qu'il voulut auparavant soumettre les Flamands. Il consuma ses forces dans

cette expédition. Sa perte fut assez grande pour qu'elle inspirât à Jean l'audace d'annoncer à son tour une invasion en France. Mais il n'en eut que l'intention. Ses barons refusèrent de le seconder. Son gouvernement, dont on rapporte des actes de despotisme effrayants, étoit plus que jamais odieux. Il se forma une confédération pour la réforme. Le clergé se joignit à la noblesse. L'archevêque de Cantorbéry proposa un plan qui fut généralement approuvé et présenté au roi pour qu'il le ratifiât.

Avant de se décider, il demanda d'en déférer au pape, comme à son suzerain. Cependant, pressé de tous côtés, Jean accorda en 1212 ce qu'on appelle la *grande chartre*, qui a toujours été regardée comme le fondement de la liberté angloise. Ce qu'elle prescrit n'est précisément que le *palladium* nécessaire pour soustraire ceux qui sont gouvernés à la volonté capricieuse d'un despote. Les conditions qu'elle contient ne sont pas des chaînes pour celui qui commande, mais des règles d'opposition modérée pour ceux qui obéissent. On remarquera que cette chartre ne fut donnée qu'en faveur du clergé et de la noblesse Les intérêts du peuple n'y étoient pour rien ; mais on trouva par la suite moyen de les y faire entrer, à l'aide d'une clause qui s'y glissa, savoir, que les barons donneroient à leurs vassaux les mêmes priviléges que le roi venoit de leur accorder à eux-mêmes. On fit la grace à cette classe opprimée de détailler quelques unes des vexations dont il seroit permis de l'exempter.

Dans la chartre même, on fait honneur au roi de cette concession. Cependant elle n'étoit pas vo-

lontaire. Il ne dissimula pas qu'elle lui étoit arrachée par violence, rétracta son consentement et en appela au pape. Le pontife, après quelques efforts pour concilier les esprits, crut ne devoir pas abandonner un prince qui lui avoit donné de si belles prérogatives : d'autant plus qu'alors soutenir l'autorité du roi, c'étoit soutenir la sienne propre. Il publia donc une bulle qui abrogeoit et annuloit la chartre comme injuste en elle-même, extorquée par force, attentatoire non seulement à la dignité de la couronne d'Angleterre, mais à celle du souverain pontife, qui avoit été reconnu seigneur suzerain du royaume. Il défendit aux barons d'exiger l'exécution de cette chartre.

Quoique le roi, en prêtant serment au pape, eût dit que c'étoit du consentement des barons, il s'en falloit bien que tous fussent d'accord. Ils le témoignèrent hautement dans cette occasion, renoncèrent à l'obéissance de Jean, et appelèrent Louis, fils de Philippe-Auguste, que ce prince avoit substitué aux droits que le pape lui avoit donnés dans sa colère contre Jean. Louis arriva avec des troupes en Angleterre. On le plaça sur le trône. Il auroit pu s'y affermir s'il n'avoit pas montré trop de prédilection pour les François qu'il avoit amenés, et manqué de considération pour les Anglois qui l'avoient appelé. Cette conduite rendit beaucoup de partisans à Jean. Il balançoit déja les succès de son rival, lorsque les fatigues et le chagrin le conduisirent au tombeau à l'âge de quarante-neuf ans. Les historiens disent que ce fut le plus vicieux, le plus odieux, le plus méprisable des princes qui aient occupé le trône d'Angleterre.

Les feux de la guerre civile, attisés par deux rois, Henri III, 1216

embrasèrent l'Angleterre quand Jean mourut. Il laissa deux fils en très bas âge, Henri et Richard. Henri, l'aîné, n'avoit que neuf ans. La tutèle tomba entre les mains du comte de Pembroke, grand-maréchal, homme d'esprit, généralement estimé. On lui donna le titre de *protecteur*. Il fit reconnoître et couronner le jeune prince et lui acquit la faveur du peuple, non seulement en ratifiant la grande chartre, mais en y en ajoutant une autre qu'on a appelée la *chartre forestière*, qui confirmoit les franchises de la première, et les augmentoit. Par ce moyen, il grossit le parti de son pupille. Une seule victoire qu'il remporta déconcerta les projets du prince françois. Celui-ci demanda la paix. On lui fit des conditions avantageuses. Il quitta le royaume.

La manière dont le protecteur en agit avec les partisans de l'étranger, après son départ, annonçoit un gouvernement également ferme et juste. Malheureusement pour l'Angleterre et pour Henri, le protecteur mourut avant d'avoir pu consolider l'administration. Le jeune roi se trouva chargé seul d'un sceptre trop pesant pour lui. Si les barons ne montrèrent pas d'abord le dessein de le lui arracher, du moins se crurent-ils en droit de tenir la main qui le portoit. La minorité de ce prince exposoit son autorité à toutes sortes d'attentats. Hubert de Bruge, ministre habile, qui avoit succédé au protecteur, pria le pape, comme seigneur suzerain, de déclarer le roi majeur, afin de donner plus de force au gouvernement. La bulle fut proclamée. Elle autorisoit le ministre à forcer les réfractaires à l'obéissance. La fermeté de Hubert déplut. Une cabale se déclara contre lui. A la tête étoit le

nom de Richard, frère du roi. On accusa le ministre d'avoir usé de sortiléges pour captiver l'affection du jeune monarque, et d'avoir envoyé au prince de Galles, vassal devenu rebelle, un diamant qui rendoit invulnérable. Sur ces griefs, de l'espèce de ceux qu'on rend aussi criminels qu'on veut, Hubert jugea sa perte résolue. Il se réfugia dans une église. Henri montra la plus grande irrésolution dans l'affaire de son vertueux ministre. Il combattit un peu pour lui, l'abandonna, commanda qu'il fût enlevé de son asile, révoqua l'ordre, le renouvela. Ces tergiversations donnèrent du moins à Hubert le temps de s'évader. Il quitta le royaume. Quelque temps après il fut rappelé et reparut à la cour. On lui montra de l'estime et de la considération, qui auroient pu le faire remonter à sa place; mais sous un prince si foible, il ne voulut plus se mêler d'affaires.

En effet, quel fond pouvoit-on faire sur un prince livré, pour ainsi dire, au premier occupant? Aussitôt les aventuriers du Poitou inondent la cour, envahissent les emplois, les charges, et s'emparent de toute l'autorité. Cette mesure politique, disoit le Poitevin, étoit nécessaire pour contre-balancer le pouvoir trop indépendant de la noblesse. Henri se marie. Il épouse Eléonore, fille du comte de Provence. On voit aussitôt une émigration de Savoyards et de Provençaux, auxquels le roi prodigue les bienfaits avec la plus affectueuse préférence. Isabelle, mère d'Eléonore, comtesse de La Marche, arrive. Une nuée de Gascons tombe avec elle sur les trésors de l'Angleterre. Le pape donne à Henri le royaume de Sicile, mais à condition que ce roi en feroit la conquête. En attendant que Henri puisse y envoyer des troupes, le pontife, espérant beaucoup lui-

même de la conquête, l'engage à lui prêter son crédit pour lever de l'argent. Sans en prévoir les suites, le prince donne son cautionnement, et se trouve chargé d'une dette immense pour le profit d'un autre.

Les échéances arrivèrent. Il fallut aussi continuer de nourrir la troupe affamée des Poitevins, Provençaux, Savoyards et Gascons. Les seigneurs anglois ne jugèrent pas à propos d'alimenter de leur propre substance la cupidité de ces étrangers. Ils refusèrent au roi les contributions qu'il demandoit. Rebuté de ce côté, il alla, pour ainsi dire, de porte en porte, solliciter les riches négociants de s'engager pour lui. Encore mal accueilli, il eut recours au peuple.

On ne sait pas précisément quand le peuple commença à être compté pour quelque chose dans le gouvernement anglois; mais, soit que ce fût l'effet de la grande chartre, soit que les besoins du roi lui aient fait imaginer ce moyen, il convoqua des députés des villes et des principaux bourgs, afin d'en tirer de l'argent, avec la précaution néanmoins d'appeler seulement ceux qu'il croyoit disposés à accorder ce qu'il demandoit. Cette assemblée, ou alors, ou vers ce temps, fut appelée *parlement*. Malgré son choix, Henri ne put obtenir ce qu'il desiroit. Les députés présents n'osèrent s'engager pour les absents. Cependant l'affaire tourna en négociation. Le parlement consentit à une imposition, mais à condition que le roi confirmeroit les deux grandes chartres et en jureroit l'observation : ce qu'il fit. Ce mode de contribution a toujours été pratiqué depuis. Le roi expose ses besoins; la nation les discute et accorde les subsides qu'elle croit

nécessaires. De ces délibérations et de leurs résultats s'est formé le code financier d'Angleterre.

L'argent ne fut pas plutôt touché, que Henri se repentit de sa complaisance à se soumettre à la grande chartre. On s'aperçut qu'il cherchoit à se débarrasser de ce frein. Les étrangers gouvernoient toujours sous lui. Le plus distingué entre eux étoit Simon de Montfort, François, qui avoit épousé la sœur du roi, et obtenu avec sa main le comté de Leicester. Il fut en grande faveur, puis disgracié, ensuite rappelé. Dans ces alternatives, il avoit eu lieu de reconnoître par lui-même le caractère inconstant du roi et son incapacité. On ne doute pas qu'il n'ait eu dessein de se mettre à sa place.

Il commença, comme tous les ambitieux, par décrier le gouvernement, et demanda la convocation d'un parlement, qui seroit chargé de la réforme. Le roi ne put se refuser à l'empressement général. Il assembla un parlement qu'on appela le *parlement fou*, parcequ'après avoir fait des réglements fort sages, dont quelques uns sont encore en vigueur, il fit la folie d'en confier l'exécution, et de mettre pour cela l'autorité entre les mains de vingt-quatre seigneurs, dont le comte de Leicester étoit le chef. Quand ils se virent revêtus du pouvoir, ils formèrent une association, et firent serment de se soutenir réciproquement au péril de leur fortune et de leur vie. Ils déposèrent les premiers officiers de la couronne, prirent les places pour eux, ou les donnèrent à leurs créatures. Ils s'emparèrent des finances et du militaire, mirent des garnisons affidées dans les principales forteresses, de sorte que toute la

force de l'état étoit entre leurs mains. Ils en abusèrent au point d'exiger de tous les Anglois un serment, par lequel on s'engageoit, sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie, d'exécuter tous les décrets connus et non connus, présents et futurs, des vingt-quatre barons. Ainsi le titre de roi ne fut plus qu'un vain nom. Tout l'édifice de la monarchie angloise fut renversé, et une altière aristocratie s'éleva sur ses ruines.

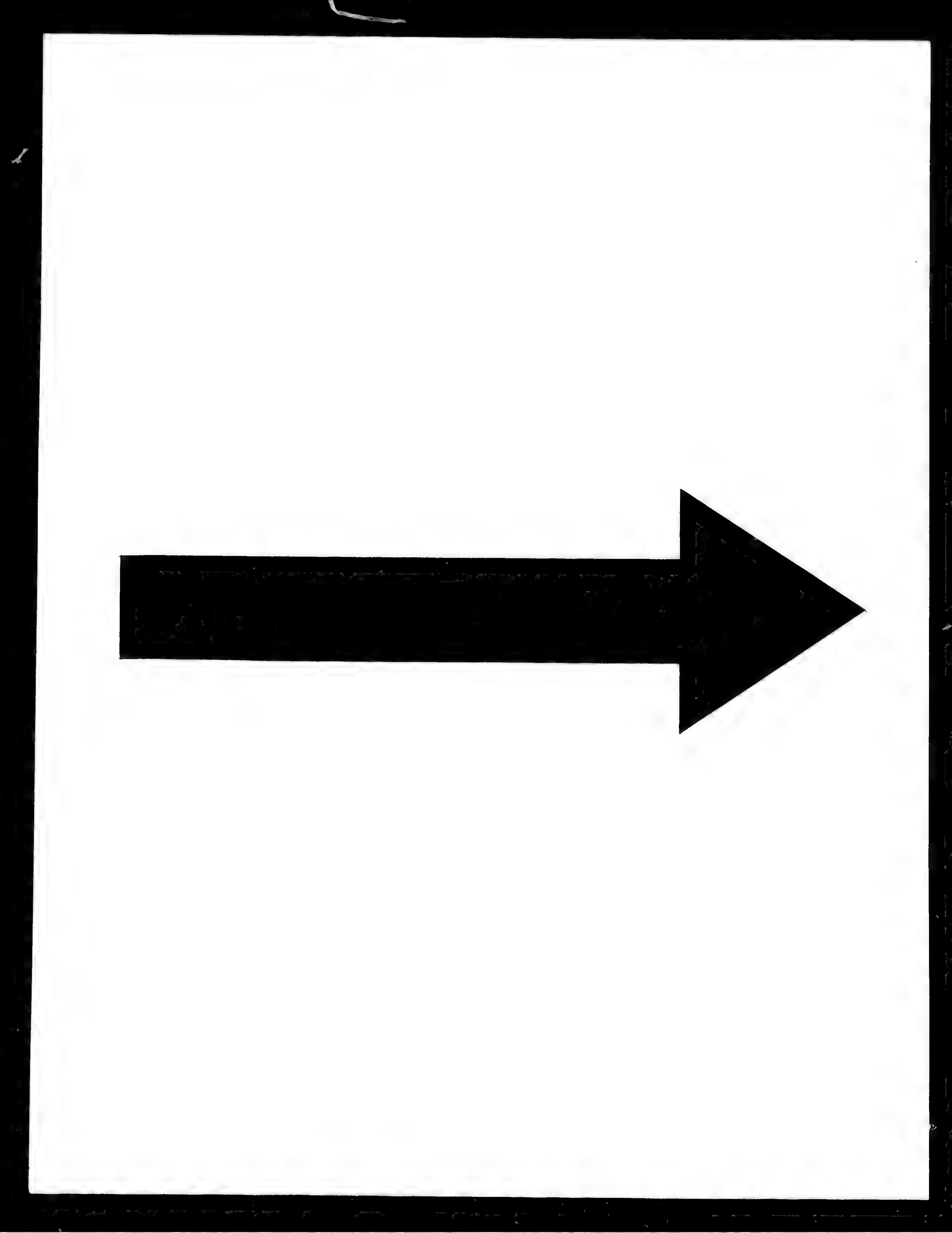
Elle dura trois ans, pendant lesquels les vingt-quatre, uniquement créés pour faire des réglements et réformer les désordres, eurent soin de promulguer de temps en temps des lois, mais en laissant cependant toujours subsister les abus, qui rendoient nécessaire la continuation de leur ministère. On s'aperçut de leur ruse. On les somma de finir leur mission. C'étoit tout ce qu'ils appréhendoient, parceque le terme de leurs fonctions législatives devoit être celui de leur puissance. Le prince Edouard, fils du roi, avoit été prié par une grande partie de la noblesse d'intervenir dans cette affaire. Quoique âgé seulement de vingt-deux ans, il se conduisit avec la plus sage circonspection. Il s'étoit prudemment abstenu de choquer directement l'autorité des barons. Il parut la respecter comme émanée du peuple; mais en même temps il leur déclara que, s'ils tardoient à remplir leur devoir, il les y forceroit au péril de sa vie.

Ils n'en continuèrent pas moins leurs délais et leurs lenteurs. Sur de nouvelles instances de la noblesse, le prince engagea son père à convoquer un parlement. Les vingt-quatre refusoient de le reconnoître, comme assemblé au préjudice des droits du peuple, dont ils étoient dépositaires. Ils avoient pour eux la capitale.

La guerre civile commença avec beaucoup d'animosité. Sous l'appât d'une conférence amicale, Leicester fit le prince Edouard prisonnier. Lui et ses associés ne consentirent à le relâcher qu'à condition que le roi leur accorderoit les parties principales de l'administration, et que leur autorité dureroit, non seulement pendant son régne, mais pendant celui de son fils.

Remis en liberté, le prince réclama contre cet odieux traité [illegible] beaucoup de débats, pour prévenir la guerr[illegible]s de recommencer, on convint de s'en rappor[illegible] jugement de Louis IX, roi de France, que les deux partis prirent pour arbitre. Ce monarque, justement célébre pour son intégrité, pesa les choses dans la balance de sa justice, et donna sa décision. Comme elle rendoit au roi la plus grande partie de son autorité, elle ne plut pas aux barons. La guerre civile recommença. Le roi et Richard, son frère, furent faits prisonniers dans une bataille. Henri dans les fers étoit prêt à accorder tout ce qu'on voudroit pour en sortir. Leicester exigea qu'à la place de son père, le prince Edouard entreroit sous sa garde comme otage et garant des concessions faites aux confédérés, aimant bien mieux tenir enchaîné ce prince actif et bouillant, que le vieil Henri dont il auroit beaucoup moins à craindre.

Rendu plus hardi par cette caution, Leicester s'abandonne sans ménagement aux excès de la plus effrénée cupidité. Il favorise les vols, les meurtres, la piraterie, et gagne la faveur populaire par une complaisance entière pour tous les désordres. Les plaintes s'élévent; il est forcé de convoquer un parlement. Afin de se procurer la prépondérance, il y appelle des députés de villages et communautés, qui n'avoient ja-



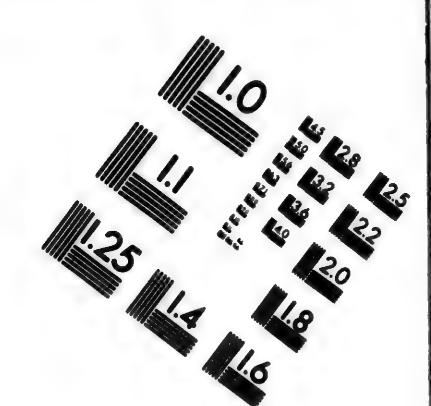
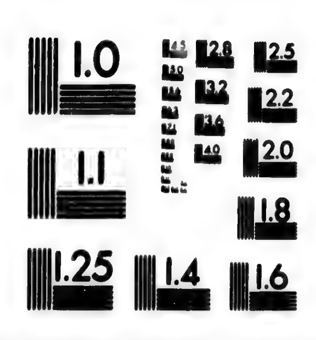


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



mais eu voix délibérative dans le conseil de la nation. Cette convocation est généralement regardée comme l'époque de la création de la chambre des communes dans le parlement d'Angleterre. Leicester, en accordant au peuple cette prérogative, eut dessein, non d'assurer la liberté, mais de le gouverner plus facilement. On remarquera que c'est à un François que les Anglois doivent la chambre qui met l'équilibre dans leur gouvernement.

En satisfaisant le peuple, Leicester mécontenta la noblesse. Elle murmura de ce qu'il tenoit l'héritier du trône dans les fers. Il le relâcha avec une espèce d'ostentation, l'installant pompeusement dans le palais des rois; mais il le faisoit surveiller de près, et Edouard n'avoit qu'une apparence de liberté. Il trouva moyen de se sauver, leva des troupes et présenta la bataille au rebelle. Celui-ci avoit le roi dans son armée. Il l'exposa aux premiers rangs, afin d'arrêter l'impétuosité de l'ennemi. Le monarque fut blessé. Il couroit de grands risques dans le tumulte, si son fils n'étoit accouru et ne l'avoit mis en sûreté. Edouard remporta une victoire complète. Leicester resta sur le champ de bataille. L'épée qui coupa le fil de sa vie rompit aussi la trame de la révolte. Les vingt-quatre se séparèrent, et les choses rentrèrent dans l'ordre, autant qu'il étoit possible sous un roi incapable de fermeté et de résolution. Il en montra néanmoins une apparence contre la capitale, qui avoit été le centre et le foyer de la rebellion. Il ne vouloit pas moins, disoit-il, que détruire Londres de fond en comble. Mais, à force de prières et d'argent, il s'apaisa. Il se contenta de faire ouvrir les murs de cette ville, de mettre une forte garni-

son dans la tour, de raser les autres forts, de confisquer les biens des riches coupables, et de la priver de ses priviléges.

Ces troubles, dans leur grande fermentation, durèrent environ treize ans. Ils s'apaisèrent assez bien pour qu'Edouard risquât d'abandonner son père à lui-même. Il fit le voyage de la Terre-Sainte à la tête d'une croisade, et s'y distingua. Revenant de cette expédition, il apprit en Sicile la mort de son père. Henri avoit cinquante-six ans. Son régne a été le plus long que présente l'histoire d'Angleterre. La bonté, la facilité de ce prince, eurent pour ses sujets, sous son régne, tous les mauvais effets de l'anarchie. S'ils arrachèrent à sa foiblesse des lois et des priviléges qui ont fait la sûreté de leurs enfants, ceux qui les obtinrent les payèrent bien cher, par la guerre civile et les calamités qui en sont une suite. Le gouvernement de Henri III offre des preuves frappantes que la grande tolérance d'un prince est quelquefois aussi fatale au bonheur des peuples que le sceptre de fer d'un tyran. Il laissa deux fils : Edouard son successeur, et Edmond, comte de Lancastre.

Edouard, sur le trône, fit voir que si, avant d'y monter il avoit eu des égards pour les grands et pour le peuple, c'est qu'il s'y étoit trouvé forcé. Comme si son ambition devoit faire adopter sans réclamation par ses sujets les projets qu'elle lui dictoit, il entreprit des guerres, et prétendit qu'on l'aidât d'argent et de troupes. Quiconque refusoit de le suivre en personne n'étoit même pas en sûreté. Un comte d'Hereford, un des premiers seigneurs du royaume, répugnoit à ce service. « Monsieur le comte, lui dit le monarque en

Edouard I. † 1274.

« colère, pard..., vous marcherez, ou je vous ferai « pendre. — Pard..., Sire, réplique Hereford, je ne « marcherai point, et je ne serai point pendu. » Le comte et ses collégues le laissèrent aller seul.

Il fut de même obligé de plier dans une circonstance encore plus importante pour l'autorité absolue qu'il affectoit. Avec un respect apparent pour les priviléges de la grande chartre, il affoiblissoit tant qu'il pouvoit ces priviléges. Les remontrances et les plaintes n'apportoient que des obstacles légers et momentanés à ce plan d'infraction. Le roi usurpoit, se rétractoit, et gagnoit toujours quelque chose. Les barons, le voyant embarrassé outre-mer, dans une expédition contre la France, s'emparent du jeune prince, son fils, qu'il avoit laissé à la tête des affaires, lui font signer la confirmation de la chartre, avec cette addition importante, que le royaume seroit à jamais exempté de toute imposition que le parlement n'approuveroit point. On envoya ce réglement au roi, qui étoit en Flandre. Il temporisa, tergiversa, et enfin signa et ratifia à son tour.

Edouard passe pour avoir été un grand roi. Un des principaux titres à cette réputation, c'est d'avoir joint à sa couronne le pays de Galles et l'Ecosse. Les motifs de ces conquêtes et sa conduite feront connoître si, à la qualification de grand, on doit joindre celle de modéré et d'équitable.

Depuis l'heptarchie, le pays de Galles avoit conservé ses princes. Ils étoient souverains et indépendants, avec un simple hommage au roi d'Angleterre. Lewelyn, qu'on dépeint comme remuant et entreprenant, refusa l'hommage. Edouard l'attaqua. Après ses premières

victoires, il le poursuivit opiniâtrément dans ses marais et sur ses montagnes. Lewelyn périt dans une action. David, son frère, lui succéda; mais il paya cher une souveraineté de quelques mois. Il défendoit la liberté de sa patrie, et son autorité héréditaire. Néanmoins le roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier, le fit pendre, traîner sur une claie et écarteler comme rebelle et traître. Entre autres cruautés que le conquérant fit éprouver à ce malheureux pays, on remarque qu'il fit massacrer les poëtes dont les vers et les chants perpétuoient les traditions dans la mémoire des Gallois, et contribuoient à entretenir chez eux l'enthousiasme de l'honneur et de la liberté. Afin de vaincre l'extrême répugnance que marquoient les Gallois à se soumettre à la nation angloise, Edouard leur promit de leur donner un prince particulier, né chez eux, et qui parleroit leur langue; et ce prince fut son propre fils, qui venoit de naître dans une petite ville du pays. Depuis ce temps, les premiers nés des rois d'Angleterre ont porté le nom de Princes de Galles.

Quant à l'Ecosse, elle étoit en proie à des dissentions par la vacance du trône que douze prétendants se disputoient. Ils se réduisirent à deux, Jean Baliol et Robert Bruce. De concert avec les états d'Ecosse, ils prirent Edouard pour arbitre. C'étoit précisément la conduite des deux plaideurs imprudents, qui virent manger l'huître par leur juge. Edouard commence par prétendre que la souveraineté sur l'Ecosse appartient aux rois d'Angleterre, ce qui n'avoit jamais été reconnu, et se l'adjuge. Il donne ensuite la couronne ainsi deshonorée à Baliol. A raison de cette souveraineté, il attire en Angleterre les appels de toutes les affaires; et, sur des pré-

textes minutieux, il cite le roi lui-même à la barre de son parlement. Baliol indigné excite les Ecossois ses sujets à secouer un joug humiliant, qui s'appesantissoit tous les jours. Ils se mettent en état de défense contre les attaques d'Edouard. Mais les seigneurs, fort zélés d'abord, ou gagnés, ou las de la guerre, se rendent au roi d'Angleterre. Baliol est forcé de les imiter. Edouard l'envoie prisonnier à Londres, et de là dans ses états de terre-ferme. Devenu absolument le maître, l'Anglois fait chercher et détruit tous les actes et monuments antiques qui pouvoient rappeler dans la mémoire et perpétuer dans les cœurs l'amour de l'indépendance nationale. Sa méthode, comme on l'a vu chez les Gallois, étoit d'attaquer les peuples par l'opinion.

Cependant il ne réussit pas chez les Ecossois. Ils se débattirent dans leurs chaînes, et les brisèrent même du vivant d'Edouard, malgré les cruautés qu'il employa pour les épouvanter; car il n'épargna ni les supplices, ni les ravages, ni les incendies. Robert Bruce, fils de celui qui avoit été compétiteur de Baliol, étoit retenu à la cour d'Angleterre avec des égards d'honneur, mais réellement comme otage et prisonnier. Dans ce palais ou cette prison, il suivoit de l'œil les mécontents d'Ecosse. On y forme un parti en sa faveur. Il s'échappe, arrive en Ecosse et se fait couronner. Tous les efforts d'Edouard furent impuissants contre lui. En quelques semaines l'Anglois perdit le fruit des injustices et des barbaries qu'il s'étoit cru permises pour asservir un royaume sur lequel il n'avoit aucun droit.

L'adresse étoit un des talents d'Edouard, et ce n'est pas le moins important pour bien gouverner. Le clergé, sous lui comme sous ses prédécesseurs, marquoit de

la répugnance à se laisser taxer, et à sacrifier son argenterie superflue. Edouard ne s'amuse pas à faire venir de Rome des bulles d'autorisation ou de contrainte qu'il auroit fallu acheter. Il prive les ecclésiastiques de la protection des lois, ordonne aux juges de n'admettre aucune cause portée devant eux par le clergé, mais d'entendre et de juger toutes celles où ils seroient défendeurs. Ainsi on pouvoit voler et vexer impunément les ecclésiastiques, puisque leurs plaintes n'étoient pas écoutées. Ils se déterminèrent donc à acheter la justice par les abandons que le roi exigeoit. On blâme en ce prince d'autres actes qui déplurent sans doute plus que la malice faite au clergé. On lui reproche d'avoir été cruel, impérieux et vindicatif. Il étoit doué d'une force de corps singulière. Sa personne étoit agréable ; on peut juger de son esprit et de sa politique par les faits.

On éprouve quelquefois, en lisant l'histoire, ou les convulsions de l'indignation, ou les nausées du mépris. Ce dernier sentiment affecte désagréablement dans la vie d'Edouard II. Il montra, dès sa jeunesse, un penchant à se laisser gouverner. Ce prince s'engoua d'un chevalier gascon, nommé Gaveston, au point que le roi son père crut que la prudence exigeoit qu'il bannît ce favori. Il lui recommanda de ne point le rappeler quand il seroit roi ; mais la première chose que fit le nouveau monarque fut de l'envoyer chercher. Il le reçut avec l'effusion du plus tendre attachement, lui donna des terres, des dignités, des biens de toute espèce. Edouard II, 1307.

Aussi imprudent que son maître, le favori se laissoit combler de bienfaits et en desiroit encore de nouveaux. Les grands, révoltés de son avidité et de son insolence,

demandent qu'il soit banni. Impuissant contre leurs instances impérieuses, le roi l'éloigne, mais avec la charge honorable de lord-lieutenant d'Irlande. Pendant son absence, Edouard travaille auprès des barons, promet et supplie; et, quand il croit avoir gagné les suffrages, fait revenir son cher favori; mais il s'étoit trompé. La haine étoit toujours la même. Le roi en fut victime. Sans lui ôter le titre d'autorité, on le priva du droit de s'en servir. Elle fut déléguée à douze personnes, qui, pour premier usage de leur pouvoir, bannirent encore Gaveston. Edouard, rétabli dans son pouvoir, rappela de nouveau l'exilé. La guerre civile s'ensuivit. Le malheureux proscrit fut fait prisonnier et mis à mort.

Cette catastrophe auroit dû guérir Edouard. Mais sa mauvaise étoile le condamnoit et à donner sa faveur, et à choisir mal, et à porter la peine de ses rechutes. La dernière eut des suites honteuses et funestes. A la place du gascon Gaveston, Edouard prit un jeune Anglois, d'une famille noble, doué de tous les avantages du corps et de l'esprit, et nommé Spencer. Son père, âgé de quatre-vingt-dix ans, s'étoit toujours attiré le respect par sa sagesse et son intégrité; mais assis avec son fils sur le char de la fortune, il en abandonna les rênes à ce jeune audacieux, et fut entraîné dans sa perte.

Les premiers obstacles qu'ils trouvèrent dans leur route furent les barons et les grands seigneurs, qui décrient ordinairement la faveur parcequ'ils ne la possèdent pas. Ils formèrent une ligue pour faire chasser les Spencer. A leur tête étoit le duc de Lancastre, cousin-germain du roi. Ils réussirent à faire éloigner les favoris, en les rendant coupables aux yeux du peuple

de tous les désordres du gouvernement. Lancastre devint l'idole de la multitude. Il abusa aussi de son pouvoir. Ses complices eux-mêmes, qui l'avoient presque placé sur le trône, s'en dégoûtèrent. Maître pour maître, ils aimèrent autant obéir au roi. Ce prince, à travers la confusion excitée par cette mésintelligence, rappela les Spencer. Ils trouvèrent moyen de lever des troupes. Lancastre fut battu et pris. Une cour militaire le condamna, quoique prince du sang, à être décapité. Il fut conduit sur une éminence à la vue de son principal château et exécuté. Le peuple, dont il étoit auparavant comme adoré, l'accabla d'insultes pendant qu'on le menoit au supplice.

Les Spencer s'emparèrent de la meilleure partie des biens des proscrits, compagnons d'infortune de Lancastre. Enivrés de leur pouvoir, les favoris bravèrent leurs rivaux et s'attaquèrent à la reine elle-même. Ils n'eurent pas l'attention de se faire pardonner, par leurs égards, l'affront de la priver de la confiance de son époux. C'étoit Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, princesse fière et galante, deux qualités qui lui rendoient insupportable l'indifférence de son mari. Elle trouva un prétexte pour faire un voyage en France, et y mener Edouard, son fils, qui n'étoit âgé que de treize ans, mais dont l'aurore annonçoit un beau jour.

A cette cour s'étoit réfugié Roger Mortimer, puissant baron des frontières galloises, et complice de Lancastre. A ce titre, il auroit dû être réprouvé de la reine, qui n'avoit pas eu à se louer de cette faction plus que des Spencer. Mais sa jeunesse, son esprit et sa bonne mine, lui obtinrent grace. Il eut bientôt auprès d'elle un accès que la critique jugea trop libre. Après la première

insulte faite à l'honneur de son époux, Isabelle n'eut pas de peine à entrer dans les projets inspirés par son amant. Mortimer la lia avec les mécontents d'Angleterre, restes de la faction opposée aux Spencer. Elle montra le desir de lever des troupes, pour chasser, disoit-elle, un indigne favori d'auprès de son époux. Les gentilshommes françois, braves et galants, s'attachèrent à la fortune de leur princesse. Isabelle partit avec une armée peu nombreuse, qui s'augmenta aussitôt qu'elle eut mis pied à terre. Le roi se trouva hors d'état de résister. Les Spencer furent pris et pendus. Le monarque, fuyant sa femme et ses ennemis triomphants, tomba entre leurs mains. On le fit comparoître devant un parlement convoqué sous son nom. Il fut jugé incapable de gouverner. On le força d'abdiquer et on mit sur le trône son fils, avec un conseil de régence. Mortimer n'en fut pas membre; mais il le dominoit par sa secréte influence.

Le roi étoit gardé durement dans un château. La reine en public affectoit de la compassion, et se lamentoit sur le malheureux sort de son époux. Mais son hypocrisie trompoit d'autant moins, que, malgré le mystère, il parut en sa personne des preuves d'un commerce trop intime avec Mortimer. A mesure que le temps confirmoit les soupçons, la censure devint plus hardie. Le monarque détrôné commençoit à inspirer de l'intérêt. On varioit et on multiplioit les mauvais traitements dans sa prison. Mais il ne mouroit ni des indignités, ni de l'ennui. Mortimer, craignant les suites de la compassion qui se manifestoit, ordonne la mort d'Edouard, mais recommande en même temps qu'il ne reste sur son corps aucun indice qu'elle ait été violente. Obéissant à

ce commandement, les bourreaux jettent sur un lit le malheureux monarque, l'assujettissent au moyen d'une table, enfoncent dans son corps un tuyau de corne, et font passer à travers un fer rouge, pour lui brûler les entrailles. Ils espéroient cacher leur crime, mais les cris du mourant trahirent ces hommes atroces, qui avouèrent leur crime.

Les régents établis pendant la minorité du fils d'Isabelle n'étoient que les exécuteurs des volontés de Mortimer. Il gouvernoit avec un empire absolu. Le comte de Kent, frère du dernier roi, le croyant encore en vie, se donnoit des mouvements pour découvrir sa prison et le mettre en liberté. Mortimer, craignant ce qui pouvoit arriver de ses recherches, le fait accuser de rebellion, condamner et exécuter avant que le jeune roi puisse intervenir en faveur de son oncle. Le comte de Kent étoit un homme doux et vertueux. Son malheur excita la pitié et une insurrection des grands contre celui qui en étoit l'auteur. Mortimer fut surpris dans son appartement qui communiquoit à celui de la reine, traduit aussitôt devant le parlement, condamné et pendu. Le crime de la reine étoit connu; mais, par égard pour sa dignité, on se contenta de l'enfermer dans sa maison, en lui payant pension. Le roi son fils alloit quelquefois la voir, mais sans lui donner ni crédit, ni marque de distinction, qui indiquât quelque adoucissement à sa captivité.

Aussitôt qu'Edouard put endosser la cuirasse, il déclara la guerre à l'Ecosse. C'étoit, ainsi que la France, le champ de bataille ordinaire des Anglois. Le motif contre l'Ecosse étoit toujours l'hommage demandé comme un droit reconnu. Mais contre la France, Edouard III. 1327.

Edouard ne prétendoit pas à moins que la possession même du royaume. Philippe-le-Bel n'avoit laissé que trois filles. Edouard étoit fils de l'aînée; il reconnoissoit que le trône ne pouvoit appartenir à sa mère Isabelle, parceque les filles en étoient exclues. Mais, comme mâle, il se disoit autorisé à réclamer cette couronne comme plus proche héritier. Les états du royaume en jugèrent autrement. Ils la déférèrent à Philippe de Valois, plus éloigné d'un degré, mais descendant d'un mâle. Edouard, qui n'avoit que quinze ans, dissimula, acquiesça même en apparence à la décision, en faisant hommage de son comté de Guyenne au nouveau roi; mais intérieurement il ne renonça pas à sa prétention.

Il se présenta des occasions de la faire valoir. Edouard ne les laissa pas échapper. Il fut puissamment secondé par Jean d'Artevelle, brasseur de Gand, qui lui procura le secours des Flamands, dont il disposoit comme de ses sujets. Le roi d'Angleterre eut contre le roi de France plusieurs avantages, couronnés par la célèbre victoire de Créci, où Philippe de Valois perdit la fleur de la chevalerie françoise. Edouard, qu'on a surnommé le *Prince Noir*, à cause de la couleur de son armure, fils du roi d'Angleterre, fit ses premières armes dans cette journée, et y acquit une gloire, prélude de celle dont il devoit se couvrir dans la suite.

Pendant que l'heureux Edouard cueilloit des lauriers dans les champs de Créci, Philippine de Flandre, son épouse, en faisoit une ample moisson dans l'Ecosse, où elle gagna une grande bataille. Elle vint en orner la tête de son époux, et arriva assez à temps pour lui épargner une action cruelle qui l'auroit couvert d'une honte éternelle. Après la victoire de Créci, il

assiégea Calais. Les habitants firent une résistance qui alluma la colère du vainqueur. Il jura de les en faire repentir. Quand, forcés par la famine, ils offrirent de se rendre, Edouard ne les reçut à composition qu'à condition qu'ils lui livreroient six de leurs principaux citoyens, dont il disposeroit à sa volonté. Pendant que cette ville désolée s'apprêtoit à interroger le sort sur le choix de ses victimes, Eustache de Saint-Pierre et cinq autres, dont l'histoire auroit dû conserver les noms, s'offrent volontairement. Ils marchoient fermement à la mort, que le caractère inflexible d'Edouard faisoit regarder comme inévitable. Déja la sentence étoit prononcée. La sensible Philippine embrasse les genoux de son époux, et obtient, à force de prières et de larmes, que ces hommes magnanimes seront rendus à leur patrie.

Philippine non seulement vainquit le roi d'Ecosse, mais le fit prisonnier. Le *Prince Noir* mena aussi en triomphe à Londres le roi Jean, tombé dans ses fers à la journée de Poitiers. Le fortuné Edouard eut la gloire de rendre la liberté à ces illustres captifs; mais il eut à pleurer une épouse et un fils illustre, qui descendirent avant lui au tombeau. Ce fut le terme de son bonheur. La fortune l'abandonna sur la fin de ses jours. Outre la perte de plusieurs de ses domaines en terre ferme, il vit son autorité décroître en Angleterre. Il y perdit de l'estime publique en faisant succéder à la vertueuse Philippine une femme peu respectée. Son régne est cependant un des plus glorieux qui illustrent les annales angloises. Par la vigueur de son administration dans ses jours brillants, il réprima la licence de ses sujets. Par son affabilité et sa bienfaisance, il se

concilia leur amour et leur estime. Il eut du romanesque dans ses entreprises et dans la manière de les conduire. Elles tenoient de l'esprit de la chevalerie, particulier à son siécle.

On lui doit l'établissement de l'ordre de la Jarretière, dont l'origine est une galanterie. Edouard dansoit dans un bal public avec la comtesse de Salisbury, la plus belle personne de l'Angleterre, avec laquelle on lui soupçonnoit une intelligence secréte. La jarretière de la comtesse tomba; le roi interrompit sa danse pour la ramasser avec un empressement qui causa quelque confusion à la comtesse, et occasiona dans le cercle des courtisans un sourire malin. Edouard, piqué, jura que ce qui avoit été l'objet de leur critique deviendroit celui de leur plus ardent desir, et il institua l'ordre de la Jarretière, qui est marqué par un ruban bleu, portant cette devise: *Honni soit qui mal y pense:* c'est la seule devise de tous les ordres qui soit devenue proverbe. Edouard mourut à soixante-cinq ans.

Richard II. 1377. Richard, son petit-fils, fils du *Prince noir*, monta sur le trône. Il n'avoit pas onze ans. On lui donna pour tuteurs trois oncles, frères de son père, dans l'espérance que, leurs caractères se balançant, le gouvernement seroit plus ferme et plus heureux. Lancastre étoit expérimenté, mais peu communicatif; Yorck, indolent et foible; Glocester, turbulent, populaire et ambitieux. Le régne de leur neveu ne fut qu'une suite de traverses. Il essuya la révolte des peuples, ruinés sous son grand-père par les impôts, et vexés par les servitudes personnelles. Cette rebellion fut violente et sanglante; mais aussitôt que le peuple eut obtenu justice, il s'apaisa. Il n'en fut pas de même de l'insurrec-

tion des barons, qui étoit provoquée par l'ambition des chefs. Quelque satisfaction que le jeune monarque leur donnât sur les griefs vrais ou faux qu'ils alléguoient, jamais il ne put calmer leur fureur turbulente, dont il fut enfin victime.

Il est vrai que leur mécontentement peut être, en quelque manière, justifié par l'imprudence du roi, et son attachement, qu'on s'est plu à représenter comme scandaleux, pour un favori, simple gentilhomme, nommé Robert de Vère. Il lui donna sa cousine-germaine en mariage, et permit que l'insolent la répudiât pour épouser une femme dont il étoit amoureux. Il le fit duc d'Irlande, et lui accorda pour toute sa vie la souveraineté de cette île, par un acte que le parlement confirma. Mais ce même parlement le condamna à l'exil; et, dépouillé de toutes ses grandeurs, de Vère alla terminer une vie obscure en Flandre.

Les parlements, ces corps représentatifs de l'état en Angleterre, n'ont été dans cette période que les instruments des factions. On vient d'en voir un qui se prête bassement au caprice aveugle d'un jeune roi pour son favori, et qui, mû par une cabale contraire, détruit son propre ouvrage. Le duc de Glocester, oncle du roi, brouillé avec son neveu, se sert d'un autre parlement pour faire nommer avec lui treize personnes chargées du gouvernement, jusqu'à ce que l'âge du roi, qui avoit cependant vingt-un ans, l'en rende capable. Pendant une année que dure cette puissance, les ministres ou les partisans du roi sont chassés ou massacrés. Un troisième parlement rend au monarque son autorité. Le duc de Glocester est arrêté et étouffé dans des matelas.

A sa faction en succède une, sous le nom du duc de Lancastre, non l'oncle du roi, mais son fils, cousin de Richard. Il étoit distingué par ses talents militaires et par une grande réputation de religion, ce qui lui donnoit beaucoup de crédit parmi le peuple. A ces avantages il joignoit celui de tenir par le sang et les alliances aux premières familles du royaume. C'étoit, par conséquent, un homme à ménager. L'imprudent Richard, auquel il devient suspect, le mécontente, l'exile et le prive de la succession de son père. Après cet acte d'autorité, au lieu de rester dans son royaume, de veiller de près sur les mouvements que pouvoit exciter un ennemi si redoutable, il s'embarque pour une expédition en Irlande, laissant le gouvernement d'Angleterre au duc d'Yorck, son oncle, sous le titre de *gardien*.

Aussitôt qu'il est parti, Lancastre revient accompagné de soixante personnes seulement. Cette foible escorte ne donne aucun ombrage au *gardien*. Lancastre publie qu'il ne vient que pour revendiquer le patrimoine qu'on lui a enlevé. Ce motif paroît juste au duc d'Yorck. Il reçoit avec affection son neveu. Mais pendant qu'il écoute ses plaintes, ces soixantes personnes, des premières familles, qui avoient chacune leurs intelligences, se remuent et assemblent une armée. Le *gardien*, tiré de sa sécurité, forme aussi une armée; mais elle est gagnée par les rebelles, passe de leur côté et grossit leur parti. Le roi accourt. Pendant qu'on l'amuse aussi d'offres et de propositions, on séduit ses troupes, qui l'abandonnent. Un quatrième parlement le dépose, et ordonne qu'il sera gardé dans une forteresse. On apprit bientôt qu'il y étoit mort de faim ou

assassiné à coups de hallebarde. Il n'avoit que trente-quatre ans, et il [illegible] laissa pas d'enfants.

On a dit qu'il étoit incapable de gouverner. Il étoit en effet d'un caractère violent, excessif dans sa dépense, extrêmement attaché aux favoris, qu'il fit succéder, sans interruption, à Robert de Vère, et passionné pour le faste. Cependant on rapporte de lui un trait qui fait croire que, dans des temps plus heureux, il se seroit montré digne de commander. Il fut environné dans Londres d'une troupe de mutins dont le chef bravoit le roi et le menaçoit en termes violents. Les officiers du prince se jettent sur l'insolent et le massacrent. Ses compagnons se préparent à la vengeance. Déja leurs arcs étoient bandés. Richard, qui n'avoit que seize ans, marche à eux d'un air affable, mais intrépide, et leur dit : « Quelle est la cause de ce désordre? « Mon cher peuple! êtes-vous irrité parceque vous avez « perdu votre chef? Je suis votre roi, et je veux aussi « être votre guide. » Il se met à leur tête, les mène hors de la ville, dans une campagne, où ils se dispersent et se retirent paisiblement. Rarement arrive-t-il malheur à un prince qui a le courage de se montrer ferme devant la multitude.

Lancastre, qu'on peut dire, sans calomnie, meurtrier de Richard, monta sur le trône. On peut l'appeler aussi usurpateur, parceque la couronne appartenoit aux descendants de Clarence, frère cadet du *Prince Noir*, et fils comme lui d'Edouard III. Au lieu que Lancastre, qui se nomma sur le trône Henri, étoit éloigné d'un degré; aussi ne se déclara-t-il pas roi par héritage, mais en vertu d'une résignation de Richard en sa faveur, et quand on lui disputoit ce titre, il n'hé-

Henri IV. 1399.

sitoit pas à se dire monarque par droit de conquête; mais quel qu'ait été son droit, le parlement le légitima. Les barons ne se soumirent pas également à cette ratification. Des mécontents, dont un duc de Northumberland étoit chef, prirent les armes. Il y eut une bataille. Les généraux des deux côtés montrèrent la plus grande valeur. Henri exposa sa personne dans le plus fort de la mêlée. Son fils, qui devint ensuite conquérant de la France, combattit à ses côtés. Le peuple pouvoit regarder ces actions sanglantes comme autant d'exécutions judiciaires qui le délivroient de ses tyrans; car le fort de ces armées étoit composé de gentilshommes, la plupart oppresseurs dans leurs terres, et le champ de bataille étoit comme un échafaud où ils expioient leurs exactions et leurs injustices. Northumberland fut vaincu, obtint sa grace, récidiva et fut décapité.

Le reste du règne de Henri fut tranquille. Mais la conduite de Henri, son fils, lui causa des chagrins. Ce prince s'abandonnoit ouvertement à la débauche; il ne marchoit qu'avec une troupe de mauvais sujets, qui s'exerçoient par une espéce d'émulation aux excès les plus condamnables. Il bravoit la haine publique: sujet de mortification pour son père, dont l'unique desir auroit été de voir son fils aimé. On avoit prédit à ce monarque qu'il mourroit à Jérusalem. Il s'étoit engagé dans une croisade; mais à cause de la prédiction il ne se pressoit pas d'y aller. La foiblesse de son tempérament le rendoit sujet à des défaillances. Frappé d'un de ces accidents, il fut porté dans une chambre qu'on appeloit Jérusalem. Revenu à lui, il demande où il étoit: « A Jérusalem, lui dit-on. — A Jé-

« rusalem! répliqua-t-il, je suis mort », et il n'en releva pas. Ce n'étoit cependant pas un esprit foible. On loue son discernement et sa pénétration. Il eut des remords de son usurpation; mais remords à la manière de beaucoup de pénitents, qui se repentent sans restituer.

Henri le débauché, arrivé sur le trône, assemble les compagnons de ses désordres, leur dit qu'il renonce au libertinage, les exhorte à imiter son exemple, leur défend de paroître devant lui jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves de leur changement. Les ministres de son père, qui avoient blâmé ses extravagances, se voient, avec surprise, accueillis avec toutes les marques de la faveur et de la confiance. Un juge qui, réclamé par des personnes insultées, avoit fait conduire le prince en prison, est loué de son courage, récompensé et exhorté de conserver la même hardiesse et la même impartialité dans l'exécution des lois. Cette victoire de Henri V sur lui-même est, aux yeux de la raison, plus glorieuse que les trophées militaires qui ont consacré la mémoire de ses exploits. Il montra aussi un profond regret du sort du malheureux Richard, lui fit faire des obséques magnifiques, et combla de graces ceux qui lui avoient été fidèles. Quelques historiens disent qu'il s'entretenoit toujours entre les grands une faction mécontente de le voir sur le trône, et qu'il tâcha, par cette conduite indulgente, d'en adoucir l'aigreur. Mais, quel qu'en ait été le principe, elle est toujours très digne d'éloges. Henri V. 1413.

On dit aussi que ce fut par politique qu'il entreprit la guerre contre la France, et en conséquence d'un conseil du roi son père, qui lui avoit recommandé

d'entraîner ses sujets dans des guerres étrangères, afin d'occuper leurs esprits turbulents. Il est certain que la rupture fut fondée sur les plus foibles prétextes.

Sans doute Henri, lorsqu'il entra dans cette carrière, ne comptoit pas aller si loin; mais la victoire d'Azincourt ouvrit le plus vaste champ à ses espérances. Les circonstances les plus favorables se réunirent pour lui aplanir le chemin au trône, qu'il n'avoit certainement pas osé envisager d'abord; savoir la démence de Charles VI, le caractère vindicatif du duc de Bourgogne, la haine d'Isabeau de Bavière pour son fils, la discorde entre les grands et l'ébranlement général du royaume.

Henri profita du crime des autres, sans en commettre lui-même. Une marâtre lui présenta la couronne de son fils et la main de sa fille, il les accepta; il fixa la fortune, moins encore par ses exploits guerriers que par son affabilité, sa clémence, et l'assemblage des vertus sociales. Aucun revers ne se mêla à ses succès; mais, lorsque l'âge et les infirmités de son beau-père lui faisoient presque toucher la couronne, lorsqu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour la saisir, une maladie cruelle entr'ouvrit le tombeau sous ses pieds, et l'y précipita à l'âge de trente-quatre ans. Henri avoit vécu en héros. Il mourut de même. Rarement la plupart de ceux que l'héroïsme a rendus célèbres sont parvenus à la vieillesse.

Il eut de Catherine de France, fille de Charles VI, un fils nommé comme lui Henri. Il n'avoit que neuf mois quand son père mourut. Son berceau fut décoré des deux couronnes d'Angleterre et de France. On nomma *protecteurs*, ou gardiens de ses royaumes, les

ducs de Glocester et de Bedfort, ses oncles. Le dernier resta en France pour la maintenir sous l'autorité de son neveu. Il s'y déshonora par le supplice de la Pucelle d'Orléans, cette fille étonnante dont l'enthousiasme réveilla le courage des François, et dont les succès furent le prélude de l'expulsion des Anglois; leur ruine ne se consomma qu'à la longue et à mesure que les troubles nés dans leur île les mirent hors d'état de se soutenir sur le continent. Pendant la première trève qui suspendit les hostilités des deux nations, Henri épousa Marguerite d'Anjou, de la maison de France, fille d'un père qui n'avoit qu'en titre les royaumes de Naples, de Sicile et de Jérusalem: elle n'apporta pour dot que son mérite; il brilla avec éclat dans les catastrophes peut-être les plus funestes que jamais reine ait éprouvées.

Henri VI montra de bonne heure une grande foiblesse d'esprit. A mesure qu'il avançoit en âge, son peu de mérite se déceloit et faisoit concevoir des espérances aux intrigants et aux factieux. A sa cour se trouvoit Richard, duc d'Yorck, descendu par sa mère, du duc de Clarence, second fils d'Edouard III, et par conséquent, dans l'ordre de la succession, plus près du trône que le roi, qui ne descendoit que du duc de Lancastre, troisième fils de ce monarque. Yorck possédoit une fortune immense par la réunion de plusieurs successions. Il avoit des alliances avec la principale noblesse, de la valeur, une conduite prudente, un caractère doux, et le rang de premier prince du sang. Henri VI. 1430.

On l'a soupçonné d'être auteur des mécontentements semés parmi le peuple, des dénonciations qui eurent lieu contre les ministres, et des embarras qui retar-

doient la marche du gouvernement; mais il ne paroissoit en rien dans tout cela. Pendant les moments les plus vifs de la fermentation, il se tenoit dans ses châteaux éloignés, et quand les dissentions s'apaisoient par des cessions arrachées à la puissance royale, et qui l'affoiblissoient, le duc reparoissoit avec l'air d'assurance d'un innocent. En même temps ses partisans jetoient dans le public un goût de discussion. On l'accoutumoit à raisonner sur le droit au trône: lequel du roi ou du prince en avoit un plus légitime.

A l'occasion de quelques prétentions du peuple, Yorck prit les armes; il les posa quand le peuple fut satisfait. Cette modération lui valut le titre de *protecteur*, pendant une maladie du roi, qui augmenta si fort son imbécillité naturelle, qu'on n'osoit même le montrer en public. La maladie cessa. Henri se crut en état de reprendre son autorité. Yorck n'en jugea pas de même. Il arma pour conserver la puissance à laquelle il s'étoit accoutumé. Après une victoire sanglante, remportée en 1455, dans les plaines de Saint-Alban, il fit le roi prisonnier. C'est la première action de cette fatale querelle qui dura trente années, pendant lesquelles il y eut douze batailles rangées, qui coûtèrent la vie à quatre-vingts princes du sang, et qui anéantirent presque entièrement l'ancienne noblesse d'Angleterre, ralliée sous les étendards des deux factions de Lancastre et d'Yorck. Elles portoient pour emblêmes la *rose blanche* et la *rose rouge*, la première peinte sur les drapeaux de Henri, chef de la maison de Lancastre, la seconde sur ceux de Richard, chef de la maison d'Yorck.

Le duc traita son prisonnier avec beaucoup d'égards;

mais il s'empara de l'autorité souveraine. Si l'indolent et foible Henri ne regrettoit pas un pouvoir dont l'exercice demandoit du travail, et causoit quelque fatigue, il n'en étoit pas de même de la reine Marguerite. Son naturel actif ne pouvoit se contenter de l'ombre de puissance que le rival de son mari lui accordoit. Elle engagea l'indifférent monarque à en reprendre la réalité. Il y eut entre tous les chefs une réconciliation, mais si peu sincère, que les hostilités recommencèrent presque aussitôt. Richard perdit une bataille. Il avoit mis dans ses intérêts le comte de Warwick, seigneur puissant en terres et en richesses, brave, intelligent, qui exerçoit une influence sur la noblesse. Il vint au secours de Richard, livra bataille et fit le roi prisonnier.

Jusqu'alors Richard s'étoit donné l'honneur de ne faire la guerre que pour réformer le gouvernement; mais tenant entre ses mains le roi éloigné de la reine et privé de son conseil, il afficha de plus hautes prétentions. Dans un parlement qu'il convoqua au nom du roi, il se fit déclarer héritier du trône, qu'il laissa occuper par Henri, comme par un simulacre. Marguerite ne vit pas tranquillement le prince de Galles, son fils, encore enfant, déclaré inhabile à une si belle succession; elle se retira sur la frontière d'Ecosse, y leva une armée, et revint contre le duc d'Yorck. Ce prince périt dans une sanglante bataille, où la reine combattit à la tête de ses troupes. Il laissa trois fils, Edouard, George et Richard.

Edouard l'aîné, aussi vaillant et plus hardi que son père, consomma tous ses projets. Il défit à son tour une partie de l'armée de la reine. Une partie de la

sienne essuya un échec qui remit le roi entre les mains de son épouse ; mais, dans le temps qu'elle se croyoit triomphante, l'infatigable Warwick reparoît et la force de fuir de nouveau. Elle se retire encore en Ecosse avec son fils et son mari, qu'elle emmène. Edouard alors ne dissimule plus, ne temporise plus, comme avoit fait son père. Par le conseil de Warwick, il se fait proclamer roi d'Angleterre.

Edouard IV. 1461. Marguerite ne perd pas courage. Elle rassemble des troupes, revient tenter le sort d'une bataille, la perd, mais se sauve. Les auxiliaires que lui fournissent la France et l'Ecosse renforcent les troupes que lui amènent ses partisans. Elle met à leur tête le malheureux Henri, dans l'espérance que sa présence donnera une nouvelle vigueur à leurs efforts; mais ce fantôme et ses défenseurs ne peuvent rien contre la fortune d'Edouard. Il les disperse ; chacun fuit de son côté. Le roi se sauve de château en château, et est bientôt pris. La reine s'enfonce dans une forêt, traînant son fils âgé de huit ans. Elle tombe entre les mains d'une bande de voleurs qui lui prennent ses bijoux et la maltraitent. Pendant qu'ils se disputent sur le partage, elle échappe, marche errante un jour et une nuit dans cette affreuse solitude, et s'assied enfin. Les yeux tristement attachés sur cet enfant exténué comme elle de fatigue et de besoin, elle n'attendoit plus que la mort. Le bruit de quelqu'un qui marche la fait tressaillir. Elle regarde, et voit un homme d'une figure atroce, qui s'avance vers elle l'épée nue à la main. Maguerite va à lui, lui présente son fils : « Mon ami, lui dit-elle, voilà le fils « de votre roi que je remets entre vos mains : prenez-« en soin. » Le brigand ne trompa point sa confiance.

Il les aida à marcher, leur donna des vivres, et à travers mille périls les conduisit à un petit port où la mère et le fils trouvèrent une barque qui les transporta en Flandre.

Edouard vainqueur, se croyant désormais à l'abri de tout fâcheux événement, se livra sans mesure à son penchant pour le plaisir. Warwick, aussi politique que guerrier, vouloit lui procurer un mariage qui lui donneroit une alliance utile; pendant qu'il y travailloit en France de l'aveu du prince, celui-ci épouse une Angloise dont il étoit devenu amoureux. Warwick, piqué de se voir compromis après les avances qu'il avoit faites, s'abandonne à son indignation contre Edouard. Comme il l'avoit mis sur le trône, il pense qu'il lui sera facile de l'en faire descendre. Il revient de sa négociation, plein de cette idée, et tâche de la mettre à exécution, en offrant la couronne au duc de Clarence, frère du roi, qu'il compte trouver plus docile à ses conseils. Le roi, instruit du complot, les bannit l'un et l'autre.

Ils se retirent en Flandre, où ils trouvent Marguerite et son fils. Egalement malheureux, ils associent leur infortune. Le mariage de la fille de Warwick avec le fils de Henri, tous deux en trop bas âge pour le consommer, devient le lien de leur union. Warwick se met à la tête d'un corps de troupes flamandes et françoises, débarque en Angleterre, est joint par une troupe nombreuse de mécontents, gagne une grande victoire sur Edouard, qui va reprendre en Flandre la place de Henri. Celui-ci est remis sur le trône. Mal accueilli d'abord, Edouard trouve cependant des ressources dans son asile. Il en sort à la tête d'un corps d'armée,

Clarence, son frère, avec lequel il étoit secrétement réconcilié, facilite sa descente. La désertion de Clarence affoiblit Warwick. Il n'en hasarde pas moins une bataille, et est tué. Le roi Henri, Marguerite son épouse, et Edouard, son fils, sont faits prisonniers.

Le jeune prince paroît avec intrépidité devant le vainqueur. « Comment, lui dit Edouard, as-tu osé paroître dans mon royaume? — Je venois, répond le « prince, réclamer mon héritage. » Incapable de générosité, le farouche Edouard le frappe au visage. C'étoit un signal : Clarence et Glocester, les deux frères d'Edouard, entraînent l'infortuné et le massacrent à coups de sabre. Glocester entre dans l'endroit où étoit gardé Henri, et le poignarde. La reine est réservée pour une rançon, qui fut payée par le roi de France. Marguerite passa dans ce royaume, où elle finit ses jours rassasiée d'amertumes et comblée de gloire.

Aucun de ceux qui pouvoient être suspects à Edouard ne fut épargné. Malgré sa réconciliation avec Clarence, qui avoit facilité son retour au trône, il le mit en justice, le fit juger et condamner. Pour toute grace, il lui accorda le choix du genre de mort. Clarence demanda à être noyé dans un tonneau de malvoisie. Le sang le plus noble d'Angleterre coula à grands flots. Ceux qui échappèrent à la hache des bourreaux traînèrent des jours malheureux dans des terres étrangères. Un auteur contemporain dit avoir vu les ducs de Sommerset et d'Exeter suivre pieds nus l'équipage du duc de Bourgogne, et servir dans sa maison pour leur subsistance.

Edouard passa le reste de ses jours en débauches : elles les abrégèrent. Il mourut dans sa quarante-deuxième année, et laissa deux fils, Edouard, prince

de Galles, âgé de treize ans, et Richard, duc d'Yorck; et une fille nommée Elisabeth. Il étoit très bel homme et passionné pour les plaisirs. On ne sait si ses cruautés doivent être attribuées à son caractère, ou aux conseils violents du sanguinaire duc de Glocester, son frère, un de ces hommes qui croient que la puissance usurpée n'est jamais solidement assise que sur des monceaux de cadavres. Quand Edouard eut abattu les têtes les plus élevées, il usa despotiquement de l'autorité. Les membres du parlement n'osèrent pas se refuser à être les ministres de ses volontés. La noblesse opprimée gémissoit; mais le peuple, quoique foulé, portoit sans murmurer un joug qui s'appesantissoit encore plus sur les grands.

Quoique Edouard dût connoître le caractère de Richard, duc de Glocester, son frère, et s'en défier, il recommanda à Elisabeth Gray, sa femme, d'avoir en lui toute confiance. Elle lui obéit, avec précaution cependant, guidée par les conseils du comte de Rivers, son frère. Glocester trouva ce conseiller de trop, le fit accuser de trahison devant un tribunal vénal, condamner, exécuter, et prit le titre de *protecteur*. L'autorité attachée à cette dignité le rendoit maître du jeune roi. Il sut aussi tirer l'autre fils de son frère des mains de sa mère. Quand il les eut tous deux, il travailla à les faire déclarer illégitimes, en prétendant que son frère avoit épousé Elisabeth Gray étant dans les liens d'un autre mariage. Comme cette supposition ne réussit pas, il en tenta une bien plus étrange. Edouard V. 1483.

Sa propre mère vivoit; elle jouissoit d'une répu-

tation intacte. Il eut l'impudence de faire semer le bruit que ses deux frères aînés, Edouard et Clarence, étoient les fruits de ses galanteries, que lui seul étoit le vrai fils du duc d'Yorck, ainsi que le prouvoit sa ressemblance avec ce prince. Comme cette odieuse calomnie ne réussit pas non plus, Richard prit le parti le plus court. Il gardoit les deux jeunes princes dans la tour de Londres, sous prétexte de veiller à leur sûreté; il les fait assassiner. Sans se soucier de prévenir les soupçons, ni de les écarter par quelques palliatifs, il se contente de dire qu'ils sont morts, et prend le diadême. L'aîné de ces deux infortunés paroît dans les fastes d'Angleterre sous le nom d'Edouard V.

Si on avoit encore besoin de quelque preuve pour juger du sang-froid avec lequel Richard commettoit le crime, on le trouveroit dans le récit de l'événement suivant. Au moment qu'il faisoit exécuter le comte de Rivers, il avoit assemblé dans la tour de Londres un conseil où assistoient les principaux partisans de ce seigneur. Près du protecteur étoit lord Hastings, très attaché à la famille royale. Richard lui avoit ôté le gouvernement de cette forteresse, quand il méditoit le meurtre de ses neveux, et il venoit de le lui rendre, sans doute pour l'attirer dans le piége. Hastings avoit passé pour être amant favorisé de Jeanne Shore, maîtresse d'Edouard IV, dont la puissance et le crédit déplaisoient beaucoup à Glocester. Hastings continuoit ses habitudes auprès d'elle, depuis la mort du monarque.

Ce gentilhomme, nouvellement gratifié du gouvernement de la tour, ne doutoit point de sa faveur,

et se croyoit en sûreté. Le protecteur, dont la gaieté avoit été remarquable jusqu'à ce moment, sort du conseil comme pour un besoin, et rentre un moment après avec une physionomie altérée. » Mylords, « s'écrie-t-il, quelle punition méritent des perfides « qui ont attenté à ma vie ? » A cette question inattendue, tout le conseil reste étonné. Hastings prend la parole et dit : « Ils doivent être punis comme « des traîtres. — Ces traîtres, reprend Richard, ces « traîtres sont des sorcières, la veuve de mon frère, « Jeanne Shore, sa maîtresse, et d'autres associés. « Voyez, ajoute-t-il, en quel état il m'ont réduit « par leurs enchantements et leurs sortiléges. » En même temps il découvre son bras, qui étoit tout ridé et flétri. On savoit qu'il avoit cette infirmité dès l'enfance.

Les conseillers se regardent avec étonnement. « S'ils sont coupables, dit Hastings, certainement « ils méritent la punition la plus sévère. — Et vous, « réplique le furibond Richard, avec vos si et vos « mais, vous êtes le principal instigateur de cette mi- « sérable Shore. Vous-même êtes coupable, et je jure « par saint Paul que je ne dînerai pas que votre tête « ne me soit apportée. » Il frappe en même temps sur la table. Aussitôt la chambre est remplie d'hommes armés. Il saisit lui-même Hastings, le livre aux soldats. Ils l'emmènent, lui coupent la tête et la présentent au tyran. Chaque conseiller fuit, ne sachant s'il conservera la sienne. Richard fit ce qu'il put pour constater les sortiléges de Jeanne Shore; mais il ne se trouva contre elle aucune preuve juridique. Il confisqua ses biens, qui étoient immenses,

et, afin qu'on ne crût pas qu'il en vouloit uniquement à ses richesses, il la fit citer devant un tribunal ecclésiastique, qui la condamna pour crime d'incontinence à une pénitence publique. Elle la subit avec toutes les circonstances humiliantes qu'on put lui donner. Jeanne Shore survécut quarante ans à sa diffamation. Elle mena une vie obscure et pauvre, sans être soulagée dans sa misère par aucun de ceux qu'elle avoit en grand nombre aidés de son crédit et de ses richesses pendant sa fortune.

Richard III. 1483. Par la mort violente des deux neveux de Richard, la couronne étoit dévolue de droit à Elisabeth, leur sœur. L'assassin, afin de légitimer son usurpation, se proposa d'épouser sa nièce; il lui offrit sa main, encore dégouttante du sang de ses frères. Elisabeth Gray, leur mère, croyant améliorer son sort, la recevoit; mais la princesse la repoussa avec horreur. Elle étoit destinée à terminer les guerres civiles, par la réunion des deux maisons d'Yorck et de Lancastre.

Il restoit de cette dernière un prince réfugié en Bretagne, sous le nom de duc de Richemond. A la recommandation de Richard, le duc le retenoit dans une prison honorable; mais, quoique dans un état de captivité, Richemond portoit ombrage au roi d'Angleterre. Il envoya le demander avec d'autant plus d'instances, qu'il s'appercevoit que ses cruautés et ses perfidies soulevoient les grands contre lui, et qu'il se formoit un parti puissant qui verroit volontiers ce prince à sa tête. Le duc de Bretagne, ou gagné, ou intimidé, l'avoit déja livré; mais, apprenant l'état des choses, le Breton le reprit des

mains des envoyés, et Richemond, destiné d'abord à ne paroître en Angleterre que chargé de fers, y aborda sur des vaisseaux pleins de troupes françoises et bretonnes.

Il trouva une ligue formidable prête à le seconder. Les armées en vinrent aux mains. Dans le fort de la mêlée, les deux prétendants, se reconnoissant, tâchent de s'approcher. Richard, dont les troupes commençoient à plier, court sur son rival avec fureur. Richemond l'attend de sang-froid; en s'élançant, Richard est environné, combat jusqu'au dernier moment, tombe accablé par le nombre sur un tas de cadavres, et meurt d'une manière plus honorable qu'il ne convenoit à un pareil monstre. Il s'étoit si familiarisé avec le crime, qu'il ne concevoit pas qu'on pût en avoir de l'horreur ou des remords, quand il étoit utile.

Placé sur le trône par un coup de fortune si inespéré, le premier soin de Henri de Richemond fut de réunir au droit de la maison de Lancastre, qu'il possédoit celui de la maison d'Yorck, existant dans la personne d'Elisabeth, sœur d'Edouard V. Il épousa cette princesse. On cessa de porter les roses blanche et rouge, signes des deux factions, dont la querelle coûta la vie à plus de cent mille hommes des premiers de la nation, morts ou dans les combats, ou sur l'échafaud. En Richard III finit la dynastie des Plantagenet, qui avoit porté le sceptre pendant trois cents ans. Il en restoit cependant un rejeton, connu sous le nom de *Warwick*, dont les droits au trône ne venoient qu'après celui d'Elisabeth. Henri commença avec elle la dynastie des Tudor. Le

Henri VII. 1485.

nouveau monarque parcourut le royaume, menant avec lui la reine, son épouse, comme gage de l'union et de la paix. Cette précaution n'empêcha pas l'esprit d'intrigue et de discorde de se soutenir, surtout dans les provinces du nord. Simnel et Perkin, deux imposteurs célèbres, profitèrent de ces dispositions.

La race des Plantagenet inspiroit toujours de l'intérêt aux familles qui avoient été si long-temps accoutumées à la respecter sur le trône. Cet attachement inspira l'idée à un prêtre d'Oxford, nommé *Richard Simon*, de ressusciter les droits éloignés de cette maison, en présentant au public un descendant de cette race illustre. Le jeune Warwick, par précaution, avoit été enfermé dans la tour. Simon chercha un jeune homme capable de jouer son rôle, le trouva dans Lambert Simnel, fils d'un boulanger, qui réunissoit aux graces de la figure un esprit subtil et adroit.

Comme il auroit été facile de détruire l'imposture à Londres, en montrant le véritable Warwick, le prêtre établit le théâtre de son drame en Irlande, où il trouva des seigneurs crédules ou mal intentionnés pour le roi. Il avoit auparavant promené son fantôme en Flandre, où vivoit une princesse de la maison d'Yorck, duchesse de Bourgogne, disposée à favoriser tout ce qui pouvoit inquiéter un Lancastre. En effet, Henri fut alarmé non sans raison; car Simnel, après avoir grossi son parti en Irlande, se trouva en état de débarquer en Angleterre, à la tête d'une armée, et de se mesurer avec son souverain. La fortune ne seconda pas sa hardiesse. Il fut battu et pris, ainsi que le prê-

tre Simon, son directeur. Le roi fit exécuter plusieurs seigneurs dont l'erreur ne parut pas excusable. On donna en spectacle le véritable Warwick, dans une procession publique à Londres, et, après la cérémonie, on le renferma de nouveau dans la tour. Le prêtre fut condamné à la prison, au jeûne et à la discipline. On fit du jeune Simnel un marmiton dans les cuisines de la cour, afin qu'il demeurât exposé à la vue et à la dérision du peuple. Par la suite on l'éleva à l'emploi de fauconnier.

Le rôle de Perkin fut plus long et plus brillant. Il n'eut pas besoin d'être instruit et encouragé comme Simnel. De lui-même il conçut le projet de se faire passer pour le duc d'Yorck, le second fils d'Edouard IV, qui avoit été assassiné dans la tour par Richard III ; ou s'il ne conçut pas le projet, il le seconda admirablement. Perkin étoit fils d'un juif converti, nommé Orbec, et se nommoit Pierre, d'où on a fait le nom de Perkin. La ressemblance frappante qu'il y avoit entre lui et feu Edouard IV a fait conjecturer que ce monarque galant avoit pu dans ses voyages connoître la femme d'Orbec. Cette supposition contribua sans doute à l'accueil qu'on lui fit dans plusieurs cours. On croyoit honorer en lui, sinon le fils légitime, du moins l'enfant infortuné d'un monarque estimé.

Il avoit le port et les manières distinguées d'un prince. Son père vrai ou putatif l'avoit mené presque dès l'enfance dans ses voyages de commerce. Quelques aventures qu'il eut augmentèrent la flexibilité et la sagacité de son génie, de sorte que la duchesse de Bourgogne, quand il lui fut présenté, le trouva très propre à jouer le rôle qu'il se proposoit. On croit que

cette princesse prit elle-même le soin de lui donner en secret les connoissances dont il avoit besoin relativement aux droits de sa famille. Elle le recommanda à la cour de France, où il fut bien reçu. Cet accueil autorisa la princesse à lui faire elle-même une réception honorable quand il revint en Flandre. Elle le lia avec beaucoup d'Anglois réfugiés à sa cour. Ces exilés le mirent en correspondance avec leurs familles restées en Angleterre. Il s'y forma un parti puissant contre l'autorité du roi. Comme elle ne pouvoit être détruite tant que Henri seroit en état de la défendre, on résolut de se défaire de lui.

Le complot devoit s'exécuter en même temps que Perkin mettroit le pied en Angleterre avec des troupes fournies par la duchesse de Bourgogne; mais l'aventurier ne se crut pas assez fort. Il se contenta de se montrer à vue de la côte. Son apparition ne servit qu'à faire connoître ses complices, dont un grand nombre périt sur l'échafaud. Pour lui, il aborda en Ecosse. Le roi, ou trompé, ou voulant l'être, le traita en souverain. Les débris de la faction de Perkin se réfugièrent auprès de lui. Ceux qui restèrent dans les provinces y causèrent un soulévement. Ils se donnèrent le nom d'insurgents, c'est-à-dire en insurrection contre Henri, dont ils dépeignoient le gouvernement comme tyrannique et insupportable. Pendant qu'il étoit occupé à éteindre ce feu qui s'allumoit de tous côtés, le roi d'Écosse pénétra en Angleterre et vint jusque dans le voisinage de Londres, brûlant et ravageant tout sur son passage.

A cette bande de pillards, qui faisoient la plus grande partie de l'armée écossoise, Henri opposa des trou-

pes régulières, qui les dispersèrent. Le roi d'Ecosse, repoussé jusque sur ses frontières, demanda la paix et l'obtint. Perkin abandonné se réfugia en Flandre. Sa femme tomba entre les mains du roi : c'étoit une fille de qualité que la duchesse de Bourgogne lui avoit fait épouser; Henri la traita avec distinction. De Flandre, Perkin, ne désespérant pas encore, passa en Irlande, où il avoit déja été bien reçu. Après avoir bien examiné les forces de son parti, il crut plus prudent de se servir de l'inquiétude qu'il pouvoit encore donner au roi pour se faire un sort, que de courir de nouveaux dangers. Les égards que ce prince avoit eus pour sa femme lui en firent espérer pour lui-même. Il fit donc des propositions. Henri lui accorda sa grace et les avantages qu'il desiroit, à la seule condition qu'il conviendroit publiquement de son imposture. Après cet aveu, soit que cela fût convenu ou non, on le mit sous une garde. Apparemment elle n'étoit pas fort sévère, puisqu'il se sauva. Il fut repris et renfermé dans la tour de Londres. Perkin y trouva le jeune Warwick; ils tramèrent ensemble, pour s'échapper, un complot contre la vie du gouverneur, furent découverts et décapités. On a conjecturé que Henri avoit fait apporter des facilités à l'intelligence de ces deux hommes, afin d'avoir un prétexte plausible pour s'en défaire.

Ce soupçon est fondé sur le caractère de Henri, qui étoit fin et rusé. Aucun roi n'a opprimé les Anglois avec plus d'adresse. Il les chargeoit d'impôts; on se plaignoit; il accordoit des remises, et revenoit à son but par d'autres chemins. Sa justice étoit toujours accompagnée d'un grand étalage de formes, mais au fond n'en étoit pas plus assujettie aux régles de l'équi-

té. L'intérêt l'emportoit chez lui sur toute convenance.

Il avoit marié Arthur, son fils aîné, âgé de seize ans, à Catherine, infante d'Aragon, âgée de dix-huit ans. Ils vécurent un an maritalement, et Arthur mourut. Si le père ne força pas violemment Henri, son second fils, âgé de douze ans, d'épouser sa belle-sœur, on ne peut douter qu'il n'ait du moins employé auprès de lui la séduction de l'ascendant paternel, qui, à cet âge, équivaut à la violence. Le roi eut dans cette action le double dessein de conserver l'alliance de l'Aragon, qui étoit avantageuse, et de ne pas rendre la dot, qui étoit considérable. Ce dernier motif sur-tout a pu être déterminant pour Henri VII, dont l'avarice étoit la passion dominante. Il a fait des irruptions en France, mais jamais avec le projet déterminé d'une guerre soutenue. C'étoit ou pour occuper la nation, ou pour obtenir d'elle des impôts qu'il tournoit à son profit. D'ailleurs on lui reconnoît les qualités d'un grand roi. Son caractère étoit gai, franc et ouvert, ses manières étoient nobles; mais dans son intérieur il vivoit volontiers sans faste. Il a terminé les guerres civiles qui agitoient depuis long-temps l'Angleterre, et anéanti le pouvoir ancien et exorbitant dont la noblesse abusoit.

Henri VIII. 1508. Son fils, Henri VIII, monta sur le trône à dix-huit ans. Par ses talents naturels et acquis, il fut tout-à-coup chéri et respecté de son peuple. La vanité étoit son vice dominant. Elle se partagea chez lui en deux branches, qui se chargèrent de fruits amers; savoir, la présomption de l'emporter sur les autres en science théologique, et le desir opiniâtre d'asservir les cœurs comme les esprits. De là le zéle persécuteur, qui marque sa place entre les princes les plus cruels; et la jalousie, qui,

selon le caractère de cette passion, lui a fait commettre des actions aussi insensées que barbares.

A la fleur de l'âge, Henri VIII se plut à briller par le luxe et la magnificence. La cour, jusqu'alors couverte du crêpe lugubre des guerres civiles, ou assujettie à une uniformité ennuyeuse, vit éclater des fêtes. A cela se joignit pour le peuple le plaisir de voir tomber la tête de plusieurs ministres qui avoient été en faveur sous le dernier règne, et d'en élever à leurs places de nouveaux, qui ne devoient pas le rendre plus heureux. Il fit en Ecosse quelques expéditions dont le succès flatta l'orgueil de la nation, et en promit de plus importants contre la France, objet perpétuel de la jalousie des Anglois. Le pape Jules II, ennemi de François I, excita Henri à faire revivre les prétentions de ses ancêtres sur cette couronne. On dit que Henri envioit au roi de France le titre de *roi très chrétien*, que le pontife promit de le lui transmettre, et que le monarque étoit très flatté de cette espérance. Au défaut de cette qualification, le pape lui donna celle de *protecteur de la foi*, pour un ouvrage qu'il fit contre Luther.

Comme Henri avoit un frère aîné destiné au trône, son père l'appliqua aux sciences ecclésiastiques. Il en conserva un goût qu'on pourroit dire effréné dans un prince. Il s'y croyoit très versé. Il eut lieu d'exercer cette présomptueuse prévention dans une affaire personnelle, dont les suites opérèrent un grand changement dans le royaume. On a vu qu'il avoit épousé la veuve de son frère. Il vécut bien avec elle. Ils eurent plusieurs enfants qui moururent en bas âge. Il ne leur resta qu'une fille, nommée Marie. Cette mortalité éveilla en lui des scrupules. Il se rappela avoir lu dans les

lois de Moïse que celui qui épouseroit la veuve de son frère mourroit sans postérité. Il se crut dans le cas de cette malédiction, ou du moins, dans un écrit qu'il composa lui-même, et qu'il répandit avec profusion, il chercha à persuader que ces alarmes religieuses étoient la principale cause du divorce qu'il méditoit.

Mais on peut croire que ses scrupules, s'il en eut, durent leur naissance au déclin de la beauté de Catherine d'Aragon, qui avoit six ans plus que lui, et à ses infirmités, et plus encore à la passion qu'il conçut pour Anne de Boleyn, dame d'honneur de cette princesse. Henri, casuiste habile, décida donc que son mariage étoit illégitime, et qu'il devoit le faire casser. Il s'agissoit d'appliquer les formes à cette décision, qu'il avoit fait revêtir de l'approbation de plusieurs docteurs, c'est-à-dire, de faire déclarer son mariage nul selon les formes ecclésiastiques. Henri se met en jugement. Il écrit au pape. Le procès commence par-devant le fameux cardinal Wolsey, son favori et son ministre, nommé légat dans cette affaire. Mais la procédure se prolonge. Les délais impatientent Henri, tourmenté par le scrupule d'être retenu dans les liens de l'*anathème mosaïque*. Il attribue les retards à la politique de Wolsey, ennemi d'Anne de Boleyn, et le disgracie. Le roi presse son affaire devant un nouveau tribunal qu'il érige sans l'aveu du pape, et dicte lui-même aux juges la sentence de divorce; mais il n'avoit pas attendu qu'elle fût prononcée pour contracter mariage avec Anne. Il l'avoua alors, et la nouvelle reine, peu de jours après son couronnement, accoucha d'une princesse, qu'on nomma Elisabeth.

Le pape les excommunia. Henri déclara ses ana-

thèmes nuls, fit schisme avec l'église de Rome, et se proclama chef de la religion en Angleterre. Alors commencèrent ce qu'on peut appeler les folies dogmatiques et amoureuses de Henri VIII. Il comble sa nouvelle épouse de faveurs, déclare Marie, fille de Catherine, illégitime, et Elisabeth, fille d'Anne, princesse de Galles et héritière de la couronne. Il défend même, par un édit public, de raisonner sur cet arrangement de succession, et ordonne que tout médisant contre le roi, la reine ou leurs enfants, soit puni comme le seroit l'homme qui sauroit des trahisons contre le souverain et ne les révéleroit pas.

Il imagina un code de religion, qui n'étoit ni catholique, ni luthérien, ni calviniste, mais qui tenoit de toutes. Il prescrivit des serments que chacun étoit obligé de prêter. Sa *suprématie* comme chef de l'église en étoit le principal point, sur lequel il ne souffroit ni explication, ni restrictions. Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, célèbre par sa science et son intégrité, un évêque de Rochester, estimé pour sa piété, payèrent de leur tête leur attachement aux anciens principes. Ces premières victimes de la barbare politique de Henri frayèrent le chemin de l'échafaud à une multitude d'autres. On dressa aussi des potences, on alluma des bûchers. Souvent catholiques et protestants y étoient jetés ensemble: les premiers pour ne pas vouloir reconnoître la suprématie, les seconds pour refuser d'admettre plusieurs dogmes de l'église romaine que Henri avoit jugé à propos de conserver. Il ouvrit les monastères, en fit servir les bâtiments à d'autres usages, détruisit les chapelles, les oratoires, effaça sur ceux qui restoient tous les vestiges qui pou-

voient rappeler l'idée des fondations pieuses. Il en fut de même des colléges et des hôpitaux. Le roi donna une partie de leurs biens, soit aux seigneurs de sa cour, soit aux familles des fondateurs, soit aux habitants des lieux où ces biens étoient situés; mais il retint pour lui le lot le plus considérable. Ainsi disparut le catholicisme, et avec lui l'autorité papale, qui avoit été si puissante en Angleterre. Au milieu des variations de Henri VIII sur le dogme comme sur le culte, il seroit difficile de définir la religion qu'il substitua à la catholique; mais de ces éléments incohérents s'est à la longue composée la religion anglicane, qui n'a pris sa consistance que sous Elisabeth, fille d'Anne de Boulen.

Cette princesse contribua beaucoup à provoquer le schisme de Henri VIII, et à l'y faire persévérer, parceque c'étoit pour ainsi dire le *palladium* du divorce sur lequel étoient fondés la légitimité de son mariage et l'édifice de sa fortune; édifice, hélas! que l'inconstance de son époux ne tarda pas à faire chanceler, et qui ensevelit la reine sous ses ruines. Anne, fille d'un simple gentilhomme, n'ayant point été élevée dans la circonspection de la grandeur, n'avoit pas la réserve qu'exigeoit son élévation. Elle étoit gaie et folâtre. La malice, si commune dans les cours, interpréta mal, selon son ordinaire, d'innocents badinages. Quelques plaisanteries à ce sujet, hasardées devant l'ombrageux monarque, excitèrent en lui des soupçons. Sa jalousie devint terrible et capable des derniers excès, lorsqu'il eut laissé tomber ses regards sur Jeanne Seymour, d'une beauté rare, fille d'honneur chez la reine.

Quand on s'aperçut que cette princesse n'étoit plus agréable au roi, la calomnie lui trouva des fautes et

des crimes. On l'accusa de familiarité avec quatre jeunes seigneurs, et même avec son propre frère. Jamais rien ne fut moins prouvé. Au contraire, ils persistèrent tous à soutenir leur innocence et celle de la reine, quoiqu'on leur offrît la vie s'ils vouloient se déclarer coupables avec elle. Malgré leurs protestations, ils n'en furent pas moins condamnés à avoir la tête tranchée et furent exécutés. Quant à la reine et à son frère, l'odieux parlement, qui devint l'instrument des caprices sanglants de Henri VIII, laissa au roi le choix de les faire décapiter ou brûler vifs. Menacée d'être traitée selon le prononcé le plus rigoureux de la sentence, Anne n'avoua rien qui pût la déshonorer, mais seulement qu'il existoit des empêchements légitimes avant son mariage avec le roi. On exigea d'elle cet aveu, afin de rendre Elisabeth, sa fille, illégitime et incapable de succéder. Elle posa, ainsi que son frère, sa tête sur le billot, sans montrer de foiblesse. Henri, le lendemain, épousa Jeanne Seymour. Ce mariage précipité est peut-être la meilleure justification d'Anne de Boulen. Jeanne Seymour donna un fils au roi, et mourut deux jours après.

Henri charma l'ennui de son veuvage par la solennité d'une dispute théologique, contre un maître d'école nommé Lambert, ennemi de la présence réelle, que le roi avoit conservée. Repris par son évêque sur ses sentiments hétérodoxes, Lambert en appela au chef de l'église. Charmé d'un incident qui lui donnoit occasion non seulement d'exercer sa suprématie, mais encore de déployer sa science théologique, Henri accepte le cartel. On annonce que le monarque se propose d'entrer en lice avec le maître d'école. Il paroît

sur son trône avec tout l'éclat de sa majesté, entouré de prélats, des pairs laïcs, des docteurs et de toute sa cour. La dispute est ouverte par Cranmer, archevêque de Cantorbery, Gardiner, et d'autres évêques. Lambert ne se laisse pas intimider. Il répond tranquillement et fermement, sans rien accorder à ses adversaires. Le roi prend la parole. En controversiste exercé, il presse son antagoniste par des arguments tirés de l'Ecriture, des pères et des scolastiques. L'auditoire applaudit à la force de ses raisonnements et à l'étendue de son érudition. Mais le maître d'école ne se rend pas. Le monarque le presse par cette alternative qu'il croit devoir le faire triompher, *soumission ou la mort*. Lambert, armé de ce courage qui résiste à tout, répond, sans changer d'opinion: « Je me repose entièrement « sur la clémence du roi. — Je n'en ai point pour les « hérétiques, s'écria Henri. Si c'est là ta dernière ré- « ponse, tu dois t'attendre à expirer dans les flammes. » Comme Lambert ne répliqua rien, le chancelier Cromwell prononça la sentence. Elle fut exécutée, non pas en précipitant le malheureux dans le feu, mais en le poussant petit à petit dans le bûcher, en commençant par les jambes.

Après cette pompeuse dispute, Henri voulut se donner le plaisir d'une cérémonie galante. Pendant son veuvage, il promenoit ses regards sur les cours étrangères qui possédoient des princesses aimables, persuadé qu'il n'avoit qu'à offrir sa main, et que toutes s'empresseroient de la recevoir. Cependant il ne fut pas satisfait de sa première épreuve. La douairière de Longueville, un des ornements de la cour de France, fertile alors en beautés, le refusa. François I lui of-

frit la cadette ou d'autres dames à son choix. Mais Henri, pour n'être pas trompé, voulut s'assurer par ses propres yeux de leur beauté. Il proposa au roi de France une conférence prétextée par des affaires, mais à laquelle ce monarque améneroit les plus belles dames de sa cour, afin qu'il choisît. Cette proposition choqua François I. Il répondit qu'il respectoit trop le sexe pour conduire des dames de la première qualité comme des chevaux au marché, pour être prises ou rejetées suivant le caprice de l'acquéreur, Henri n'entendoit rien à cette délicatesse. Il insistoit; mais le roi de France tint ferme, et cette espéce de foire n'eut pas lieu. Sur un portrait que le chancelier Cromwell fit présenter au roi, il se détermina pour Anne, princesse de Cléves. L'original, dès la première vue, ne répondit pas dans son opinion à la peinture. Il en parut encore plus dégoûté le lendemain des noces, et parla de divorce. Anne se prêta à tout ce qu'il voulut, et ne fit aucune résistance. Il ne pardonna pas au chancelier, quoique son favori, de l'avoir embarqué dans cette affaire. Pour des fautes légères, presque inévitables dans le détail d'une administration, le roi le fit condamner à mort par le même parlement qui cassa son mariage. Il fit prononcer le divorce sur la seule assertion que, quand il avoit épousé la princesse, il n'avoit pas donné intérieurement son consentement au mariage.

Henri épousa en cinquièmes noces Catherine Howard, élevée par une grand'mère qui n'avoit pas beaucoup surveillé sa conduite. Les informations apparemment furent peu exactes; car avec un peu d'attention on auroit su que ses mœurs n'étoient rien moins que régulières. Elle ne les réforma pas étant

mariée, et continua d'entretenir un commerce intime avec ses anciens amants. On en avertit Henri. Cette découverte fut pour lui un coup de foudre. Une femme qu'il avoit honorée de sa main, se permettre de pareils écarts ! Il en tomba malade. Son parlement lui envoya une députation chargée de lui faire connoître la part qu'il prenoit à son chagrin ; ajoutant qu'au reste tous les hommes étoient exposés au malheur qu'il éprouvoit. La coupable et les complices furent punis du dernier supplice. Le parlement publia à cette occasion deux lois bien extraordinaires : la première, que celui qui connoîtroit ou soupçonneroit violemment une infidélité de la part de la reine, pourroit la découvrir au roi ou à son conseil, sans craindre, quand même il se seroit trompé, d'encourir la peine ordonnée contre les diffamateurs, à condition cependant que le délateur ne feroit pas connoître le crime au public, et n'en parleroit pas même à l'oreille. La seconde loi portoit que si le roi, croyant épouser une vierge, épousoit une femme qui ne le seroit pas, cette épouse seroit jugée coupable de crime de haute trahison, et punie comme telle, pour ne lui avoir pas auparavant révélé sa faute.

Le statut du parlement sur la virginité exigée de celles que le roi honoreroit de sa main fit dire qu'il seroit contraint d'épouser une veuve : ce qui arriva. Il prit Catherine Parr, femme vertueuse, habile dans les matières de religion, et même controversiste : talent agréable à Henri, pourvu qu'on ne le poussât pas trop loin, et qu'on ne s'opiniâtrât pas à avoir raison contre lui. Peu s'en fallut que, pour ne pas s'être tenue à cet égard dans les bornes que le mo-

narque posoit, il n'en coûtât la vie à la reine. Catherine s'émancipa dans la dispute, et eut l'imprudence de ne pas paroître bien convaincue par les arguments du roi. Elle n'évita le sort de Lambert, le maître d'école, sauf néanmoins peut-être la cruauté du supplice, qu'en reconnoissant la haute capacité de son époux, et en disant que si elle avoit paru tenir trop contre lui à son opinion, c'étoit pour s'éclaircir et s'instruire par la dispute, dans laquelle elle se confessoit très inférieure. Cet humble aveu la réconcilia avec son époux, qui admira son discernement.

Aux fureurs de la jalousie, si redoutables pour une femme; au pédantisme de la science théologique, si désagréable, Henri joignoit sur la fin de ses jours de la mauvaise humeur et de l'impatience, causées par ses infirmités. On ne l'abordoit pas sans danger. Heureux quand son esprit étoit occupé de grandes affaires, qui faisoient diversion au zèle persécuteur! Son règne a été brillant. Il a tenu dans sa main la balance de l'Europe. François I[er] et Charles-Quint, ces deux rivaux acharnés, envioient son alliance, et tâchoient de l'attirer chacun de leur côté. Mais pour le gagner il falloit lui présenter son intérêt, qui fut toujours la base de ses actions. On a vu, par l'histoire de ses mariages, qu'il n'avoit en vue que sa propre satisfaction, et qu'il lui sacrifioit jusqu'aux convenances. On trouve des contrastes dans Henri VIII, un esprit fort étendu, avec les défauts des petits génies, arrogance, bigotisme, obstination, caprice. Ajoutez les vices des tyrans : la violence, la cruauté, la rapacité, l'injustice. Il fut secondé dans l'exécution de ses projets vexatoires par son

parlement, le plus vil et le plus rampant qui ait existé, digne enfin du Néron de l'Angleterre.

Edouard VI. 1547. Il avoit réglé l'ordre de sa succession, et laissé la couronne d'abord au prince Edouard, fils de Jeanne Seymour, ensuite aux princesses Marie et Elisabeth, à condition qu'elles ne se marieroient que du consentement du conseil qu'il avoit nommé pour son fils mineur. Ce prince n'avoit que neuf ans. Il annonçoit de belles dispositions. On l'éleva dans la religion façonnée par son père, dont les deux pivots étoient l'interdiction de toute relation avec le pape, et la suprématie du roi. Sous Edouard parut une liturgie, mais qui ne donnoit pas encore au système religieux toute la solidité dont il avoit besoin. Cette liturgie étoit l'ouvrage du duc de Sommerset, oncle du roi par la mère du jeune monarque, qui étoit sa sœur. Sommerset fut nommé *protecteur* par le conseil de régence.

L'histoire du règne d'Edouard n'est que celle des querelles des prétendants à l'autorité. Sommerset avoit le projet utile aux deux royaumes de marier son pupille à la jeune reine d'Ecosse, Marie Stuart. Malheureusement pour cette princesse, sa mère la destina au dauphin de France, et lui fit manquer la couronne d'Angleterre pour celle de France, qui ne fit que passer rapidement sur sa tête. Le protecteur gouvernoit avec douceur et prudence. Son propre frère, lord Seymour, travaille à le supplanter. Il épouse, contre le gré de son frère, la reine douairière Catherine Parr. Elle meurt avant qu'il ait tiré de ce mariage les avantages qu'il en espéroit. Déçu de ce côté, il fait la cour à la princesse Elisabeth, et mon-

tre tant d'ambition, que Sommerset en prend de justes ombrages, l'exhorte, le conjure, le menace, et enfin lui fait trancher la tête.

Le mécontentement, contenu par la terreur qu'inspiroit Henri VIII, éclatoit de tous côtés, malgré la prudence de Sommerset. Des provinces entières redemandoient la messe, leurs prêtres et leur culte. Le protecteur transige avec les unes, réprime les autres. Il faut néanmoins en venir aux armes. Sommerset met à la tête des troupes Warwick, nom célèbre dans les agitations de l'Angleterre. Celui-ci remporte des victoires, et acquiert un grand crédit par l'estime que lui marque le jeune roi. Warwick, fort de cet appui, néglige le protecteur, et bientôt lui résiste ouvertement. Sommerset s'aperçoit trop tard que l'autorité lui échappe. Il veut la retenir. Le conseil de régence étoit gagné. Le protecteur est arrêté, envoyé à la tour, presque aussitôt jugé et décapité. Warwick prend sa place et sa puissance sous le nom de comte de Northumberland.

La santé d'Edouard dépérissoit. Il étoit aisé de s'apercevoir qu'il ne vivroit pas long-temps. Le nouveau protecteur prend ses mesures pour prolonger son autorité au-delà de la vie du roi. Il acquiert un empire absolu sur l'esprit du jeune prince. Comme il avoit un grand zèle pour la religion, Northumberland lui fait craindre, si l'ordre de succession établi par Henri VIII a lieu, que sa sœur Marie, qui professoit ouvertement le catholicisme, ne le rétablisse. Il lui inspire d'autres craintes sur Elisabeth, et lui propose d'appeler au trône Jeanne Grey, petite-fille, par sa mère, d'une sœur de Henri VIII, et d'une

branche de sa famille, dont l'attachement à la religion anglicane étoit connu. Le protecteur avoit marié à cette princesse le lord Guilford, son fils. Edouard goûte cet arrangement, l'ordonne et le fait ratifier par un parlement tout dévoué à Northumberland. Après une courte maladie, il meurt à seize ans. Prodige de science dans cet âge tendre, d'une douceur de caractère qui donnoit la flatteuse espérance d'un régne paisible, il fut généralement regretté, et laissa un sceptre que devoient se disputer quatre princesses: Marie, déclarée illégitime par arrêt du parlement non révoqué; Elisabeth, notée de la même tache, mais réhabilitée; Marie Stuart, reine d'Ecosse, alors en France, et Jeanne Grey.

Jeanne Grey. Marie 1553.

La dispute ne fut pas longue. Northumberland croyoit avoir bien pris ses mesures. Il cacha la mort du roi et écrivit, sous son nom, aux deux princesses de venir promptement, parcequ'il desiroit de les voir avant de mourir. Ayant le timon entre ses mains, il lui auroit été facile de placer sa bru sur le trône. Mais elles furent averties à temps et s'éloignèrent. Alors il fait proclamer Jeanne Grey; mais, comme il étoit haï, la proclamation ne passa pas Londres et le voisinage de cette capitale. Les provinces se déclarèrent pour Marie avec d'autant plus d'empressement, qu'elle promit solennellement de ne rien changer à la religion prescrite par son père, quoique pour elle-même elle continuât l'exercice de l'ancienne. Ainsi ses promesses lui attachoient les anglicans, et sa pratique les catholiques.

Elle se donna d'ailleurs tous les mouvements convenables, au lieu que Jeanne Grey ne s'en donna

aucun. Celle-ci se laissoit porter sur le trône plutôt qu'elle n'y montoit. Elle n'avoit pas seize ans; mais ses qualités auroient pu faire l'ornement de l'âge mûr. Elle aimoit beaucoup l'étude et étoit très avancée dans les sciences. Pendant que ses compagnes se livroient aux amusements de leur sexe et aux plaisirs de la cour, il lui arrivoit de se retirer à l'écart et de s'occuper des bons auteurs grecs et latins, qu'elle lisoit dans leur langue. Quand son père vint lui annoncer son élévation, elle l'apprit avec une douleur égale à sa surprise. Elle refusa même la couronne, disant que les deux princesses avoient un titre supérieur au sien, qu'elle craignoit les suites d'une pareille entreprise, et que, si elle étoit écoutée, elle y renonceroit. Jeanne ne céda qu'aux instances réitérées de son père et de son époux, le jeune Guilfort, âgé d'un an seulement plus qu'elle.

Marie tint d'abord sa parole, donna une amnistie générale, partagea également sa faveur entre les sectateurs des deux religions, fit la remise de quelques impôts et se rendit populaire, autant que son caractère sombre le permettoit. Elisabeth, sa sœur, vint lui rendre un hommage qu'elle trouva un peu tardif. Quant à Northumberland, il fut tout-à-coup presque généralement abandonné. Cependant il leva quelques troupes; mais, hors d'état de se défendre, il se rendit, demanda grace, ne put l'obtenir, et eut la tête tranchée. Dans la sentence qui le condamnoit, furent compris beaucoup de ses partisans, ainsi que lord Guilford et Jeanne Grey son épouse; mais l'exécution de leur sentence fut différée. On se contenta de les garder dans la tour.

Délivrée de toute crainte de ce côté, Marie s'abandonna à son humeur aigre et farouche. Tous ceux qui avoient contribué au divorce de sa mère tombèrent, malgré l'amnistie, sous la hache du bourreau. Heureux ceux qui ne subirent que ce supplice! L'évêque Gardiner fut brûlé vif, comme coupable d'apostasie. Les bûchers s'allumèrent, les potences s'élevèrent, les prisons se remplirent des malheureux prêtres ou moines qui, cédant à la crainte, avoient pris des épouses et s'étoient permis le serment de suprématie. Marie ne tint aux non-catholiques aucune des promesses qu'elle leur avoit faites. Aussi absolue que son père, elle changea ses institutions, rétablit le clergé, donna aux cérémonies de l'église romaine la plus grande publicité, jusqu'à forcer le parlement de recevoir au nom du royaume l'absolution des censures encourues pour le changement de religion.

Ces actes d'autorité absolue, et sur-tout les persécutions dont ils étoient accompagnés, causèrent des soulévements dans les provinces. Un des chefs révoltés vint jusqu'à Londres avec quatre mille hommes déterminés, et demanda qu'on lui livrât la tour. Sa troupe fut repoussée et lui-même fait prisonnier. On découvrit, par son interrogatoire, que son dessein et celui de ses complices étoit de retirer Jeanne Grey de la tour et de l'opposer à Marie. Quoique la jeune princesse n'eût contribué ni de fait, ni de volonté à l'entreprise, sa mort fut résolue ainsi que celle de son mari. Comme la sentence étoit portée, on lui envoya dire seulement de se préparer à mourir dans trois jours.

Jeanne reçut cette annonce avec une fermeté héroïque. Elle se plaignit seulement de ce délai de trois jours.

Elle les employa à ses occupations ordinaires, sans prières ni démarches pour obtenir sa grace. Le jour de l'exécution, son mari demanda à la voir; elle lui fit répondre que la tendresse de leur entrevue seroit trop vive pour qu'elle pût la supporter. « Dites-lui, ajouta-« t-elle, que notre séparation ne sera que d'un ins-« tant. Bientôt nous nous réunirons dans un lieu où nos « affections seront pour jamais confondues, et où les « malheurs ne troubleront pas notre félicité éternelle. » En marchant au supplice, elle rencontra le corps de son époux qu'on alloit enterrer dans la chapelle; elle s'arrête, fixe le cadavre sans marquer d'émotion, prend des tablettes et y écrit quelques lignes. Il se trouva que c'étoient trois sentences, en grec, en latin, et en françois, relatives au spectacle de ce corps inanimé qui frappoit ses yeux, et à l'espérance que Dieu et la postérité rendroient justice à leur innocence.

Sur l'échafaud, elle dit aux spectateurs : « Mon cri-« me n'est pas d'avoir porté la main sur la couronne, « mais de ne l'avoir pas repoussée avec assez de fer-« meté. Ma faute vient moins de l'ambition que de ma « vénération pour mes parents, auxquels on m'a appris « de rendre respect et obéissance. Je reçois volontiers « la mort, comme l'unique satisfaction que je puisse « maintenant faire à l'état outragé. Si j'ai enfreint les « lois, ce n'est que par force; et je souhaite faire voir, « par ma soumission volontaire à la sentence qui me « condamne, combien je desire expier la désobéissance « où la piété filiale m'a entraînée. » Elle fit signe à ses femmes de s'éloigner, et posa, sans aucune apparen-ce de trouble, sa tête sous la hache de l'exécuteur.

Marie étoit beaucoup moins tranquille. Deux pas-

sions également violentes l'agitoient, l'intolérance et l'amour : l'amour, si on peut appeler ainsi une ardeur de tempérament qu'elle laissa trop apercevoir dans l'impatience qu'elle marquoit de voir arriver Philippe II, roi d'Espagne, qu'elle s'étoit choisi pour mari, contre le gré d'une grande partie de la nation. A l'âge de trente-six ans, elle ne pouvoit se flatter que ses charmes feroient une impression favorable sur son jeune époux ; cependant elle l'attendoit comme si elle eût dû tout-à-coup subjuguer son cœur. Ses délais lui causoient de véritables anxiétés. Elle craignoit tantôt les vents qui pouvoient le retarder, tantôt une flotte françoise, qui pouvoit l'intercepter. Il arriva enfin, et fut reçu par la reine avec une effusion de joie trop remarquable, mais avec froideur par les Anglois.

Ce prince morne et taciturne n'eut point le talent de corriger les courtisans de leur répugnance. Son silence les éloignoit. La reine n'en étoit point fâchée, parceque cette solitude la mettoit souvent en tête à tête avec son époux, son unique plaisir. Ses absences les plus courtes lui donnoient de l'inquiétude. La moindre civilité à une autre femme la pénétroit de jalousie et lui en inspiroit toutes les fureurs. Marie s'aperçut bientôt, en étudiant le caractère de Philippe, que la méthode la plus sûre pour gagner son affection étoit de le rendre maître de l'Angleterre. Tout ce qu'elle avoit de pouvoir, elle l'employa pour le faire reconnoître roi, et après elle héritier de la couronne. Ses tentatives échouèrent. On s'opposa ouvertement à son desir. Comme elle crut que ce refus étoit cause de quelque froideur qu'elle apercevoit dans son mari, elle en conçut une haine implacable contre la nation, et sur-tout

contre les non-catholiques, qu'elle tourmenta comme les ennemis les plus acharnés du roi catholique son époux.

Il lui survint une lueur d'espérance de fixer Philippe, dont la passion ne répondoit pas à la sienne. Elle se crut enceinte et le publia. Il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances. Malheureusement sa grossesse n'étoit qu'un commencement d'hydropisie. Le mari ne s'y trompa point. La compagnie d'une femme infirme lui devenant de jour en jour plus désagréable, il la quitta pour de grandes affaires, disoit-il, qui l'appeloient en Flandre. Elle ne manqua pas de lui faire promettre de revenir au plus tôt, et il n'hésita pas de s'y engager. Tout le temps de son absence, elle l'employoit à lui écrire les lettres les plus passionnées. Elle pressoit son retour avec ardeur, le conjuroit, lui envoyoit tout l'argent qu'il demandoit, et même au-delà de ses desirs. Jamais il n'en étoit tant sorti d'Angleterre. Marie en prenoit à toutes mains sur les fonds, sur le commerce, par emprunt, par violence; mais l'indifférent ne revenoit pas. Le chagrin de l'éloignement aigrit l'esprit de la reine; sa mauvaise humeur se faisoit sentir à tous ceux qui l'approchoient. Son mal augmenta; une fièvre l'emporta après cinq ans d'un régne malheureux. Cette princesse n'avoit aucune des qualités du corps ni de l'esprit qui peuvent inspirer de l'amour et de l'estime. Sa personne étoit désagréable, son intelligence bornée, son cœur cruel, son caractère obstiné et inflexible. Elle montra dans son attachement conjugal tout l'emportement d'une vieille fille.

Elisabeth, sa sœur, monta sur le trône, instruite Elisabeth. 1558.

par l'adversité. Elle avoit été pour Marie un objet de jalousie et de crainte, et exposée par-là aux dangers que ces deux passions peuvent faire courir. On la tourmenta pour qu'elle professât la religion catholique. Elle fut enfermée dans la tour, et elle étoit en disgrace ouverte et bannie de la cour quand sa sœur mourut. Dans ces vicissitudes de la fortune, elle contracta l'habitude de dissimuler à propos, de se conduire avec prudence, et elle acquit dans un degré éminent les talents propres au gouvernement. Elle n'eut qu'un chagrin en prenant la couronne, ce fut de la voir réclamée par Marie Stuart, qui cependant se contenta de joindre dans son écusson les armes d'Angleterre à celles de France et d'Ecosse. Jamais Elisabeth ne lui pardonna cette prétention.

Le meurtre juridique de cette princesse est la tache la plus marquante de la vie d'Elisabeth. On l'attribue à la jalousie de la reine d'Angleterre plutôt qu'à la politique; jalousie non de puissance, mais de beauté, de graces et d'esprit. Elle s'efforça de rejeter sur ses ministres ce forfait. Quand ils vinrent lui annoncer l'exécution de la sentence qu'elle avoit fait prononcer, elle leur dit : « Vous avez commis un grand crime, en faisant mourir ma sœur et ma cousine, quoique ce ne « fût pas mon intention, ainsi que je vous l'avois assez « dit; » et pour ce *grand crime*, aucun ne perdit sa confiance, ni sa faveur. Toute la punition tomba sur le secrétaire du conseil, qui n'avoit cependant fait partir l'ordre que par le commandement exprès des ministres; et cette punition consista en un emprisonnement momentané et une amende, dont la reine eut soin de le dédommager par des libéralités secrètes.

D'ailleurs le régne d'Elisabeth doit être regardé comme un des plus fortunés de l'Angleterre. Elle la trouva agitée sur-tout par des troubles de religion, les plus dangereux de tous, et vint à bout de les calmer, à la vérité, à l'aide de quelque rigueur, mais qui n'est pas comparable aux cruautés, à la barbarie, à l'horreur des supplices commandés par Henri VIII et Marie. Sous Elisabeth, la religion souffrit un troisième bouleversement, et ce fut le dernier. Son père proscrivit le catholicisme, sa sœur le rétablit; Edouard avoit publié une liturgie; Élisabeth y corrigea, retrancha, ajouta, et fit une religion nationale, telle qu'elle existe encore. Elle établit un ordre permanent dans toutes les parties de l'administration. Ses soins se portèrent avec succès sur la marine et le commerce. Les encouragements qu'elle donna à l'une et à l'autre produisirent les célèbres marins Drake, Hawkins, Forbisher et d'autres hardis navigateurs qui ont illustré son régne.

Elisabeth a été heureuse dans toutes ses entreprises. Il faut attribuer autant à la fortune qu'à la sagesse de ses mesures le bonheur qu'elle eut de préserver l'Angleterre de l'invasion de Philippe II, et des troupes que la flotte nommée l'Invincible devoit vomir sur ses côtes. Elle secourut Henri IV et les Flamands contre ce même prince, qui, n'ayant pu l'épouser, vouloit la faire précipiter du trône. En général, toutes les actions de sa vie publique sont d'une reine; mais on doit avouer que dans sa vie privée elle a quelquefois payé le tribut à la foiblesse de son sexe.

Qu'elle ait refusé sa main à des princes et à des rois, pour ne point s'assujettir, ni partager son autorité, elle a cela de commun avec plusieurs grandes prin-

cesses; mais, en déclarant cette résolution, elle se targuoit d'un amour de la virginité auquel personne ne croyoit. On lui remarque pour quelques courtisans des égards qui excédoient la mesure de la faveur ordinaire. Le dernier, qu'elle parut aimer avec le plus de tendresse, qu'elle combla de graces, et qu'elle laissa mourir sur l'échafaud, fut le comte d'Essex. Elle approchoit de la décrépitude, pendant qu'il ne touchoit qu'à la vigueur de l'âge, quand ses qualités brillantes le lui firent distinguer. Les bontés de la reine lui inspirèrent un orgueil qui lui fit beaucoup d'ennemis. Dans les accès de sa présomption, il ne la ménageoit pas elle-même. Irritée de ce qu'il s'étoit un jour obstiné contre elle jusqu'à vouloir faire prévaloir dans le conseil son opinion d'une manière peu respectueuse, elle lui donna un soufflet: punition plus convenable de la part d'une amante irritée que d'une souveraine offensée.

Ils avoient souvent des brouilleries et des raccommodements. Dans une de ces alternatives, la reine lui donna une bague, en lui disant que, si jamais il se trouvoit en danger, il eût à la renvoyer, et que ce présent seroit pour lui un gage de sûreté. Ce fatal moment arriva. Essex, après avoir manqué à la reine jusqu'à prendre les armes contre elle, fut condamné à perdre la tête. Dans cette extrémité, il remit la bague à la comtesse de Nottingham, pour être présentée à Elisabeth. Il se trompa dans sa confiance. La comtesse, par jalousie ou pour faire du chagrin à la reine, garda la bague. Elisabeth l'attendoit avec anxiété. Elle étoit vivement affectée de ce qu'il sembloit que le coupable préférât la mort au plaisir de lui devoir la vie. Elle

hésitoit, prenoit la plume pour ratifier la sentence, la laissoit tomber, la reprenoit encore. Les ministres, qui redoutoient le crédit d'Essex, profitent d'un instant de dépit, la font signer, et envoient l'ordre, qui est aussitôt exécuté.

Peu de temps après, la comtesse de Nottingham tombe malade. Sur son lit de mort, elle envoie dire à la reine que le comte d'Essex l'a chargée de lui remettre une bague, qu'elle lui renvoie. Elisabeth court chez la comtesse pour savoir la cause de cette étrange omission. Après l'avoir entendue, elle lui dit: « Dieu peut « vous pardonner; mais moi, jamais », et elle se retire consternée. Depuis ce moment on ne lui vit plus que les signes d'une douleur profonde; elle refusoit la nourriture, gardoit un morne silence, qui n'étoit interrompu que par des soupirs et des sanglots. Elle mourut dans cet état de langueur et d'abandon, à l'âge de soixante-dix ans. Aucun souverain n'a fait jouir l'Angleterre d'une tranquillité aussi longue et d'une prospérité aussi constante. Elle eut, comme on l'a dit, les foiblesses de son sexe, la jalousie de l'amour, la rivalité de beauté, le desir d'être admirée; mais on lui reconnoît aussi la vigilance, la pénétration, la vigueur de jugement, l'application au travail, de la fierté, de la magnanimité, et, il faut le dire aussi, un peu de fausseté.

Jacques I. 1603.

Elle recommanda, en mourant, le fils de l'infortunée Marie Stuart, roi d'Ecosse, auquel réellement la couronne d'Angleterre appartenoit comme petit-fils de Henri VII. Deux choses sont principalement à remarquer sous le régne de ce prince, parcequ'elles ont influé sur le régne suivant. Jusqu'alors la police du

parlement avoit appartenu au chancelier, par rapport aux élections; c'est-à-dire, que c'étoit lui qui décidoit les contestations à ce sujet; de manière que, s'il s'élevoit quelque difficulté à l'égard d'un membre élu pour la chambre des communes, elle se portoit devant le chancelier, qui admettoit le député ou l'excluoit. Or, si quelque ville ou bourg venoit à nommer un homme qui déplût à la cour, il étoit aisé de trouver dans sa nomination quelque défaut, qu'on dénonçoit au chancelier. Comme il étoit l'homme du roi, il ne manquoit jamais de raisons pour exclure le membre suspect, et pour en admettre ou pour en appeler un autre d'une complaisance moins équivoque. Par-là le monarque devenoit maître des opinions. Cette puissance du chancelier lui fut disputée. Le parlement prétendit avoir droit de juger ces causes. Il l'emporta, moyennant quelques légers sacrifices à la prérogative royale.

Il s'étoit glissé dans l'église anglicane une secte sévère, d'un zéle ardent, comme les premiers moments de ferveur ont coutume d'en produire. Ses disciples s'appeloient puritains, parcequ'ils se prétendoient plus purs que les autres dans leurs mœurs et leur doctrine. Ils ne vouloient point d'hiérarchie dans l'église; ils vouloient une égalité parfaite entre les ministres du culte, et point d'évêques. Jacques, au contraire, regardoit la gradation et la subordination des pouvoirs dans l'église comme très utile à l'autorité royale. Il la soutint contre les puritains; mais ceux-ci, sans obtenir une victoire compléte, acquirent de l'ascendant et se multiplièrent assez pour devenir très dangereux.

Sous Jacques I arriva la fameuse conspiration des poudres. Des catholiques fanatiques, irrités de ne pas

trouver dans le fils de Marie Stuart la protection qu'ils en espéroient pour la religion, conçurent l'affreux projet de se défaire d'un seul coup du roi, du parlement, et de tout ce qu'il y avoit de grands dans le royaume. En même temps que cet odieux dessein s'exécuteroit, ils devoient assassiner le prince de Galles, et ne conserver qu'une jeune princesse, sa sœur, qu'ils auroient élevée dans les principes de la religion catholique. L'exécution étoit fixée pour le jour d'une séance solennelle du parlement, à laquelle devoient se trouver le roi, la reine et les pairs du royaume.

Un des complices, fâché de voir un de ses amis, que sa dignité appeloit à l'assemblée, dans le cas d'être enveloppé dans la catastrophe générale, lui écrit de s'abstenir de s'y rendre : « Dieu et les hommes, lui di- « soit-il dans son style enthousiaste, sont d'accord pour « punir la méchanceté de ces temps malheureux. Pro- « fitez de mon avis. Il n'y a aucune apparence de trou- « bles. Cependant je vous assure que le parlement « recevra un terrible coup, et ne verra pas d'où ce « coup sera parti. » Ce billet, porté au roi et soumis à l'examen du conseil, causa un grand embarras : « Point « de troubles...... Cependant un terrible coup.... sans « qu'on voie d'où il partira ! » Les conseillers se perdoient en conjectures. Le roi fut le premier qui imagina que ce coup terrible, invisible dans son principe, fulminant pour ainsi dire, ne pouvoit être que l'effet d'une mine. On chercha sous la salle, et on trouva tout si bien préparé, qu'il étoit impossible, sans l'avis, que le projet n'eût son entier effet. On prit quelques uns des exécuteurs, très peu des auteurs, qui eurent le temps de se sauver.

Ce complot étoit d'autant plus odieux, que Jacques, ferme à la vérité pour le soutien de la religion anglicane, n'étoit point cruel pour les non-conformistes. Il étoit livré à ses favoris; mais cette foiblesse n'influoit pas sur les affaires d'état. En condamnant cependant, on ne l'a noté d'aucune imputation flétrissante. Il étoit très instruit et aimoit à le paroître. Ainsi, sa science étoit mêlée de quelque pédantisme. On a fait de lui ce portrait en contraste: sa libéralité dégénéroit en profusion; son caractère pacifique, en pusillanimité; sa prudence, en fourberie; Jacques I a réuni les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande en un seul, sous le nom de Grande-Bretagne.

Charles I. 1625.

Quiconque veut connoître la marche des révolutions, les degrés par lesquels elles arrivent aux dernières catastrophes, s'en instruira dans la vie de Charles I. Il avoit vingt-cinq ans quand le sceptre lui échut. Jusqu'alors il s'étoit laissé conduire par le duc de Buckingham. Lorsqu'il s'assit au timon de l'état, il laissa flotter entre les mains de ce favori les rênes du gouvernement, qu'il auroit bien mieux maniées lui-même. Les subsides dont il eut besoin commencèrent la querelle entre lui et la nation. Il y eut dès-lors dans le parlement une résolution de profiter de ce besoin, et de lui faire acheter les subsides par des concessions préjudiciables à l'autorité royale. Le monarque, de son côté, se roidit contre ce systéme et se mit en tête de tout obtenir sans rien accorder. Ainsi s'établit une lutte dans laquelle néanmoins chacun, selon les circonstances, se relâcha de temps en temps. Le parlement donna, sans qu'on le satisfit sur toutes ses prétentions, et le roi se tint content, quoiqu'il ne reçût pas

tout l'argent qu'il desiroit. Il se lassa de paroître en suppliant devant ses sujets, et cassa ce parlement si opposé à ses intérêts. Il n'auroit pas été obligé d'en venir à cette extrémité, si, comme autrefois, le chancelier eût pu, sous des prétextes, exclure au moment de sa formation les membres dangereux. Ainsi la perte de ce privilége, due à la foiblesse du père, fut peut-être la première cause de tous les malheurs du fils.

Pour suppléer aux impôts que Charles ne pouvoit plus exiger, puisqu'il n'y avoit pas de parlement, le ministère imagina de demander aux riches un prêt général. Mais cet emprunt se trouva par sa nature même exposé à des discussions sur le plus ou le moins, encore plus que ne l'auroit été un impôt. Les non-prêtants, ou les prêtants insuffisants, étoient contraints par des amendes, des saisies et même la prison. Ce moyen d'emprunt n'empêcha pas qu'il ne fallût recourir à un parlement. Le roi en convoqua un second. Celui-ci voulut prendre connoissance des vexations employées pour l'emprunt. Charles le congédia aussi, mais il se trouva forcé d'en assembler un troisième, à l'occasion de la guerre qu'il déclara à la France.

Rien ne pouvoit être plus mal imaginé que cette entreprise qui alloit exiger de nouveaux impôts. On croit qu'elle eut pour principe la vanité de Buckingham, blessé de ce que Richelieu, mécontent des airs avantageux qu'il se donna à la cour de France dans une ambassade, l'avoit fait sortir du royaume et lui en interdisoit l'entrée. Le favori persuada au prince que cette guerre seroit un excellent moyen de remplir ses coffres, parceque la nation angloise, toujours envenimée contre son ancienne rivale, s'empresseroit de fournir

au roi de quoi l'humilier. Buckingham ne vit pas les suites funestes de son erreur ; il fut assassiné. Ce parlement qui devoit être si favorable à la levée des deniers, le roi fut obligé de le proroger, c'est-à-dire de suspendre ses séances, parcequ'elles prenoient un air de faction, et enfin de le dissoudre avec la résolution de n'en plus convoquer. A la place de Buckingham il prit pour ministres Wentworth, comte de Strafford, et Laud, évêque de Londres.

Les puritains, que Jacques, pour seconde faute, n'avoit pas assez réprimés, avoient fait de grands progrès. C'étoit la plus dangereuse des sectes pour la monarchie, parceque dans tous les endroits où elle établissoit l'anarchie religieuse, elle ne manquoit pas d'y introduire des principes de résistance à la puissance civile, sous le titre de liberté. Sans doute, sans en avoir le dessein, Laud donna à ces principes, qui fermentoient, occasion d'éclater : il s'avisa d'introduire dans le rit anglois des cérémonies qui ressembloient à celles des catholiques. Les puritains s'alarmèrent. Ils répandirent le bruit que le but de l'évêque étoit de réunir l'église anglicane à l'église romaine, et que le saint-siége alloit rétablir son ancienne autorité dans le royaume.

L'impression de leurs discours fut si forte, que beaucoup d'Anglois, dans la crainte de ce changement, qui faisoit prévoir quelque secousse violente, se retirèrent en Amérique. L'émigration fut considérable, le mécontentement presque général. Le roi perdit presque totalement l'amour du peuple, que ses entreprises fiscales avoient déja affoibli. En Ecosse, où les innovations de Laud avoient été proposées, les murmures

dégénérèrent en révolte ouverte. Le roi se trouva contraint de payer des troupes, et, pour les payer, de convoquer, malgré ses résolutions, un quatrième parlement.

Dans celui-ci entrèrent beaucoup de puritains, ou du moins beaucoup de membres qui professoient plus ou moins leurs principes. L'opinion la plus répandue dans la chambre des communes étoit que les droits régaliens n'étoient au fond que des usurpations qu'il falloit restreindre ou détruire. On présenta au roi une longue requête, partagée en trois chapitres : *Priviléges du parlement, propriété des sujets, et religion.* Charles, effrayé de ce Cerbère à trois têtes qu'il alloit avoir à combattre, cassa ce parlement ; mais les malheurs de la guerre d'Ecosse, le besoin d'argent, le vœu de la nation, le forcèrent d'en convoquer un cinquième, qu'on a appelé le long parlement. Il commença en 1641.

Dès l'entrée, le roi pa[illegible] d'argent. Les communes, qui n'avoient pas perdu de vue le plan de réformation de leurs prédécesseurs, répondirent par un acte d'accusation contre le comte de Strafford. Les griefs, au nombre de vingt-huit, revenoient à un seul ; savoir : qu'il s'étoit efforcé par des entreprises illégales, d'augmenter l'autorité royale au préjudice du peuple. Strafford se défendit avec vigueur et noblesse. Il prouva que les plus grands abus d'autorité s'étoient commis avant son ministère. C'étoit un homme sage et d'une probité reconnue ; mais il commit la faute inexcusable en politique de croire que, dans un temps de troubles, il pourroit rester neutre entre les deux partis, et que, sans abandonner la cause du roi, il viendroit à bout

d'amener les communes à la modération. Les esprits étoient trop échauffés. Il faut du sang aux factions : on le condamna à la mort.

Le roi fit ce qu'il put pour le sauver. Il refusa de signer la sentence, descendit lui-même aux prières, envoya la reine et le prince de Galles, son fils, supplier qu'il lui fût permis de ne point ordonner l'exécution. On lui fit voir le peuple en fureur, demandant à grands cris la mort du condamné, et menaçant des derniers excès le monarque et sa famille. Strafford pria son maître de ne pas s'exposer pour lui. Charles prit en gémissant la plume fatale. Ainsi se consomma l'injustice dont les remords tourmentèrent ce prince jusque sur l'échafaud. On accusa ensuite Laud, qui se sauva. Tous les ministres, tous ceux qui étoient attachés à la personne du roi, ou furent mis en cause, ou s'enfuirent, et se dispersèrent. Charles resta sans conseil, exposé seul aux entreprises journalières des communes, qui, sous prétexte de supprimer les abus, bouleversèrent le gouvernement.

Pendant qu'il demeuroit triste spectateur des atteintes portées à sa puissance, un nouveau malheur vint augmenter ses peines. Les catholiques d'Irlande se persuadèrent que, dans ces commotions, le moment étoit venu de secouer le joug de l'Angleterre. A jour dit, ils prirent les armes de tous côtés et se jetèrent en furieux sur les Anglois. Ceux-ci, au lieu de se réunir pour se défendre, ou s'enfuirent ou se renfermèrent dans leurs maisons, et tombèrent séparément sous le fer des Irlandois, qui n'épargnèrent ni rang, ni sexe. Charles demanda au parlement des subsides pour lever des troupes. On les accorda, mais si mo-

diques, qu'il ne put s'opposer à la rebellion; et, après lui avoir refusé les moyens de la réprimer, on lui fit un crime de sa continuation. Ainsi le malheureux prince se trouvoit entre les Irlandois, fanatiques de liberté, les Ecossois, entraînés par un sombre zèle de religion, et les Anglois, moins vifs en apparence, moins outrés dans leurs prétentions, mais plus méthodiques et plus dangereux.

L'esprit républicain se montroit sans déguisement dans la chambre des communes. Au lieu de réformer les abus, elle méditoit de détruire la monarchie. Les chefs de l'opposition au parti royaliste, qui subsistoit dans la chambre des pairs, commencèrent leur entreprise en attaquant l'épiscopat, qu'ils regardoient comme un des forts boulevards de la puissance royale. On lâcha dans le public, contre le haut clergé, une espèce de manifeste, qui contenoit des vérités dures et des faussetés, de malignes insinuations et des injures grossières. On décora cet écrit du titre *d'appel au peuple*. Les communes flattèrent le peuple en faisant entendre que toute l'autorité émanoit de lui. Une foule d'écrits semblables sortirent des presses, et les chaires occupées par le clergé inférieur, dont on avoit aiguisé la jalousie, retentirent des mêmes principes.

Il étoit peut-être possible d'arrêter le torrent qui grossissoit, si Charles y eût opposé une fermeté soutenue. Il fit ce qu'on pourroit appeler une demi-tentative. Cinq membres de la chambre des communes lui avoient été représentés comme les plus dangereux; Charles entre dans la chambre, laissant deux cents hommes armés à la porte. Comme il ne connoissoit point ces particuliers, il ordonne à l'orateur de les montrer. Celui-ci

se jette à genoux et répond qu'il n'a des yeux pour voir, une langue pour parler, que quand la chambre le lui ordonne. Elle ne dit mot. Le roi, au lieu de faire entrer son escorte, se retire, et va du même pas dans la cité demander familièrement à dîner à un des magistrats du peuple. Cette démarche populaire ne lui réussit pas. Les murmures augmentèrent. Il ne se crut plus en sûreté à Londres, quitta sa capitale, et la guerre civile commença.

Charles abhorroit le sang. Il ne craignoit pas de répandre le sien : sa conduite à la tête de ses troupes atteste son courage; mais il étoit avare de celui de ses sujets. A la moindre ouverture de conciliation, il suspendoit volontiers les hostilités. Le parlement ne manquoit pas de profiter de ces dispositions pacifiques quand il essuyoit quelque échec; mais, aussitôt que la fortune lui redevenoit favorable, il reprenoit toute sa fierté, et il falloit de nouveau tenter le sort des armes.

L'armée du roi étoit composée de nouvelles levées mal disciplinées; soldats et capitaines presque tous chancelants dans leur fidélité. Voici au contraire le portrait que l'on fait de l'armée du parlement. Le fanatisme religieux y dominoit. Les officiers remplissoient les fonctions de ministres de la religion. Dans l'intervalle des exercices militaires, ils faisoient des prières, des sermons, des exhortations aux soldats. Des extases subites suppléoient à l'étude. C'étoit, disoient-ils, l'opération de l'esprit qui descendoit en eux. Les simples soldats, saisis d'un pareil enthousiasme, passoient leurs heures de loisir dans la prière, dans la lecture de livres pieux adaptés à leur disposition, et de l'écriture sainte, qu'ils interprétoient à leur manière.

Quand ils marchoient au combat, le chant des hymnes et des cantiques se mêloit au bruit du tambour et au son des instruments guerriers. A la tête de ces troupes étoient Fairfax et Olivier Cromwell : Fairfax, peu fait pour l'intrigue ; Cromwell, dont le caractère n'est plus un problème, ne passoit alors que pour un enthousiaste fanatique.

Il étoit d'une bonne famille, mais peu fortunée. Sa jeunesse fut licencieuse. Il dissipa la plus grande partie de son petit patrimoine. En se mariant, il se réforma et se déclara *puritain*. Sa maison devint le rendez-vous des ecclésiastiques les plus rigides. Les dépenses qu'il fit pour les recevoir journellement dérangèrent ses affaires. Il prit une ferme, et embrassa l'état de laboureur. Mais ses longues prières et méditations, celles qu'il faisoit faire à toute sa famille, même aux garçons de charrue, lui enlevoient le temps nécessaire à la culture des terres ; il l'abandonna. Les plus zélés *puritains* cherchoient alors un asile en Amérique. Cromwell résolut d'y passer. Près de partir, il fut arrêté par les défenses qui suspendoient l'émigration. Par un heureux hasard, ses intrigues lui procurèrent un siége au long parlement.

Sa fortune étoit dans le plus grand désordre. Il paroissoit n'avoir aucun talent qui dût le rendre célèbre. Sa personne étoit désagréable. Malpropre dans ses habits, il avoit la voix discordante, l'élocution triviale, prolixe, obscure et embarrassée. Sa ferveur le fit souvent lever dans la chambre pour parler ; mais on ne l'écouta point. Il tourna donc ses vues du côté du militaire. Dans quelques commissions dont il fut chargé, il s'étoit déja fait de la réputation à l'armée. Il passoit

pour brave, et propre au commandement. Ce qui lui avoit nui dans le parlement, savoir, son air dur et repoussant, sa négligence sur sa personne, ses discours longs et tortueux, mais pleins de phrases véhémentes, fut ce qui lui servit auprès des soldats. Il mit toute sa confiance dans leur suffrage, rechercha le commandement et l'obtint. Mais il se tint confondu dans la foule des membres du parlement, sans distinction ni présidence, content de ne rien ignorer de ce qui s'y passoit, et de se mettre en état d'en diriger les opérations par son influence indirecte. Ainsi on peut dire que tout ce qui arriva ensuite, soit dans l'armée, soit dans le parlement, fut l'ouvrage de Cromwell.

Les levées du roi, nouvelles et peu aguerries, ne tinrent pas contre les soldats enthousiastes du parlement. Son armée, après des échecs multipliés, fut mise en déroute totale. Charles se sauva dans Oxford. Les hostilités, commencées en Ecosse avant celles de l'Angleterre, y continuoient toujours. Les deux parlements, d'accord comme les armées, poursuivoient à outrance le malheureux monarque. Les Anglois étoient les plus proches et les plus redoutés de ce prince. L'horreur d'être exposé, s'il étoit fait prisonnier, aux outrages d'une soldatesque frénétique qui haïssoit sa personne et abhorroit la monarchie, lui fit prendre le parti de se rendre à l'armée écossoise, dont il espéroit un meilleur traitement.

Résolution imprudente! comme si on pouvoit compter sur la compassion dans des temps de faction! Les Ecossois avoient été appelés en Angleterre par le parlement, mais ils n'étoient pas payés. On leur offre l'arriéré de leur solde et au-delà. Ils se laissent gagner,

et livrent le monarque qui s'étoit confié à eux. Il fut renfermé dans le château de *Holmby*, et traité avec assez de dureté. Le parlement crut la guerre finie par sa captivité, et songea à licencier l'armée. Les officiers, tirés la plupart de la lie du peuple, n'ayant pas d'autre perspective, s'ils abandonnent leur grade, que de retourner chacun chez eux languir dans l'obscurité où ils étoient nés, demandent pour eux et leurs soldats des retraites et des récompenses. Le parlement trouve leurs pétitions exorbitantes, et les menace. L'armée oppose puissance à puissance, et se fait un parlement. Les principaux officiers formoient un conseil, qui représentoit la chambre haute. Les soldats choisirent deux hommes par compagnie, sous la dénomination d'*agents*, qui composoient la chambre des communes. Cromwell, qui avoit imaginé ce parlement, trouva aisément moyen d'être un de ses membres, et de faire passer dans l'esprit des mécontents les idées séditieuses qu'il nourrissoit.

Les deux parlements ne tardèrent pas à se choquer. Le civil accuse le militaire de révolte. Celui-ci prétend que l'autre ne retient le roi prisonnier que pour dominer sous son nom, et tyranniser la nation. Mais Cromwell ne s'en tient pas aux paroles. Persuadé que celui-là deviendra véritablement le maître, qui disposera de la personne du roi, il insinue à l'armée la résolution de s'en emparer. Joyce, autrefois tailleur, devenu officier général, part à la tête de cinq cents hommes de cavalerie, arrive à Holmby, se présente au roi, le pistolet à la main, et lui dit de le suivre. « Où? demanda « Charles. — A l'armée, répondit Joyce. — Par quel « ordre? réplique le prince. » Joyce lui montre ses sol-

dats. « Votre ordre, dit le roi, est écrit en caractères « très lisibles. » Il se laisse emmener.

Le parlement, instruit de cet événement, accorde à l'armée ce qu'elle demande. Mais plus il marque de timidité, plus elle devient exigeante. Elle prétend avoir droit de fixer seule la nouvelle forme du gouvernement. Pour préliminaire de l'exercice de son pouvoir, elle exige la démission de onze membres des communes qui lui étoient suspects; et afin de ne pas éprouver de refus, l'armée marche à Londres, sous le commandement de Fairfax, qu'elle déclare généralissime. Cromwell se tient modestement dans un rang inférieur; mais réellement à la tête des délibérations. Il s'ouvre des conférences entre des députés du parlement d'un côté, et les *agents* de l'armée de l'autre. Pendant les pourparlers, Fairfax s'empare de la tour. On fait transporter le roi au château d'Hampton-Court, où il étoit gardé si négligemment, qu'on croit que Cromwell desiroit qu'il se sauvât.

Il le tenta en effet; mais les mesures étoient si mal prises, qu'il fut contraint de s'arrêter dans l'île de Wight. Il ne s'y trouva pas plus en liberté que dans Hampton-Court, par l'infidélité du gouverneur, qu'il avoit autrefois obligé. Néanmoins il eut quelque lueur d'espérance. Le parlement, près d'être opprimé par l'armée, aime mieux plier sous une autorité légitime, et fait porter au roi des propositions d'accommodement. Le traité avançoit. Cromwell, qui auroit volontiers donné les mains à l'évasion du roi, redoute un accommodement qui pouvoit replacer le souverain sur le trône, et lui rendre une autorité dont il seroit peut-être la première victime. Il tire le roi de l'île de Wight, et le met sous la garde de quatre mille *puritains*, l'élite

de son armée, gens féroces, dévoués à leur chef, incapables de réflexions et de remords, en exécutant ce qu'il commandoit.

En même temps il envoie le colonel Pride, autrefois charretier, investir la chambre des communes, fait enfermer, dans une espéce de cachot, nommé l'*Enfer*, quarante-un membres, en exclut cent cinquante-neuf, et n'en conserve que soixante, connus pour *presbytériens* furieux. Ces hommes de sang, sous la main de Cromwell, deviennent les instruments de son audacieuse ambition. Ils dressent une plainte contre le roi, et nomment une commission pour lui faire son procès. Elle étoit composée de cent trente-trois personnes, tirées du corps des officiers de l'armée, la plupart de la basse populace; mais il n'y en eut que soixante-dix qui suivirent la procédure. Un jurisconsulte, nommé Bradshaw, accepta la présidence de ce tribunal.

Charles s'attendoit bien à ne pas vivre long-temps, à être assassiné ou empoisonné, mais jamais à subir une sentence revêtue des formes juridiques, et à tomber sous la hache du bourreau. Amené devant ce tribunal, il refusa de le reconnoître. Sa conduite, dans ce dernier période de sa vie, fut ferme et noble. Quand, menacé d'être condamné s'il ne répondoit, il consentit de parler, il le fit avec force, présence d'esprit et tranquillité. Il réfuta victorieusement tous les griefs de l'acte d'accusation, qu'on avoit d'autant plus multipliés, que chacun en particulier étoit moins grave. Mais la sentence étoit portée dans l'esprit des juges avant de l'entendre. Pour lui, il l'écouta avec le plus grand sang-froid. Pendant trois jours de délai qu'on lui accorda, il ne donna pas le moindre signe de foiblesse.

Il reçut avec sensibilité et reconnoissance les témoignages d'attachement des lords, auxquels on permit de l'approcher. Quatre d'entre eux, Richmond, Hertford, Southampton et Lindesey, se présentèrent au tribunal. « Nous sommes, dirent-ils, conseillers du roi; « c'est par nos avis qu'il a été entraîné dans les fautes « qu'on lui reproche : nous demandons à mourir à sa « place. » Ce généreux effort les couvrit de gloire; mais ils ne furent pas écoutés. Charles marcha à la mort d'un pas intrépide. Son visage ne perdit rien de sa sérénité ordinaire. Arrivé sur l'échafaud, il justifia en peu de mots sa conduite, et reconnut qu'il méritoit la mort pour avoir laissé exécuter la sentence injuste prononcée contre Strafford. Il mit courageusement sa tête sur le billot. Au signal qu'il donna, elle fut d'un seul coup séparée du corps. Les spectateurs témoins de ce tragique événement ne se bornèrent pas à une morne stupeur. Les sanglots n'étoient pas interdits : ils éclatèrent et retentirent de la capitale dans tout le royaume.

Comme homme privé, Charles I mérite des éloges. Il avoit toutes les vertus morales, étoit bon mari, bon père, bon ami. Comme roi, on ne lui reprochera ni injustices, ni cruautés; mais on fera observer qu'il fut irrésolu, timide, incapable de prendre un parti décisif; enfin, foible et temporiseur, défauts les plus dangereux de tous dans les circonstances critiques où il se trouva. Charles, entouré de toute sa puissance, n'ose arrêter dans le parlement cinq membres rebelles. Cromwell se trouve investi par deux cents *nivelleurs*, secte fanatique, qui ne reconnoissoient, disoient-ils, d'autre général que *Jésus-Christ*. Il leur ordonne de se séparer; ils résistent. Il fond sur eux, en abat deux à ses pieds,

fait pendre sur-le-champ les plus mutins, et envoie les autres en prison. Aussi Cromwell monte sur le trône, et Charles périt sur l'échafaud.

Cromwell, protecteur. 1653.

Plusieurs scélérats, après avoir souillé de sang les marches du trône, ont péri lorsqu'ils étoient sur le point de s'y asseoir. Cromwell, plus heureux, s'y plaça fièrement. Les soixante-dix membres du parlement qui avoient suivi le procès du roi rappelèrent ceux qui s'en étoient exclus, à condition de signer tout ce qui s'étoit fait. On nomma un conseil de trente-trois personnes, chargées de préparer les affaires qui devoient être présentées à l'assemblée. Ce parlement défendit, sous peine de mort, de reconnoître pour roi Charles Stuart; déclara que désormais l'état seroit gouverné en forme de république par les représentants du peuple, siégeant dans la chambre des communes. La chambre des pairs fut cassée. On érigea une chambre de justice, dont Bradshaw fut encore nommé président. Les exécutions de ce tribunal, qu'on nomma *tribunal de sang*, se bornèrent à la condamnation de six seigneurs distingués, accusés d'avoir porté les armes contre le parlement, quoiqu'ils l'eussent fait dans un temps où il n'étoit pas encore défendu d'obéir au roi.

Charles II, apprenant la mort de son père en Hollande, où il s'étoit réfugié, prit aussitôt le titre de roi. Il n'avoit que dix-huit ans. Auprès de lui s'étoient rangés des proscrits, qui lui formoient un conseil, et entretenoient des intelligences en Angleterre. A l'exemple de quelques uns de ses prédécesseurs, il résolut de rentrer dans son royaume par l'Irlande. Pendant qu'il faisoit des préparatifs, les Ecossois, croyant sans doute diminuer la honte dont ils s'étoient couverts en

livrant le père, firent au fils des propositions pour lui rendre leur couronne. Elles étoient dures, cependant il les accepta.

Il acheta bien cher le trône chancelant sur lequel ils le placèrent. Les puritains avoient dans ce royaume un empire absolu. Leurs ministres dominoient jusque dans l'armée. Le jeune Charles en étoit continuellement obsédé. Ils l'obligeoient d'assister à leurs prières, à leurs sermons, où ils faisoient toujours des sorties contre la tyrannie de son père, l'idolâtrie de sa mère, Françoise et catholique. Ils ne lui épargnoient pas les reproches sur ses propres défauts, principalement sur sa légèreté, inclination perverse, disoient-ils, et pleine de malice. On lui faisoit observer les dimanches avec plus de rigueur que le sabbat chez les Juifs. Ses moindres gestes étoient remarqués. S'il lui arrivoit de sourire ou de témoigner de l'ennui pendant leurs éternelles exhortations fanatiques, il étoit censuré durement. Pour comble de chagrin, il étoit sans pouvoir dans le conseil et dans l'armée. Ces imprudents ministres, se disant toujours inspirés par le Saint-Esprit, se donnoient le droit de diriger les opérations militaires. Ils forcèrent les généraux de Charles à des manœuvres hasardées, dont Cromwell sut bien profiter. Il s'étoit fait déclarer généralissime des troupes du parlement. Il harcela les Ecossois, et les força près de Worcester à une bataille qu'il gagna. Charles y fit des prodiges de valeur; mais, tout étant désespéré, il prit un des derniers la fuite, ne sachant où il pourroit se réfugier.

On lui indiqua une maison isolée, habitée par un François, nommé Penderel. Dès qu'il fut arrivé, il se fit couper les cheveux, endossa un habit de paysan,

et se livra, comme un domestique, aux travaux de la campagne, couché sur la paille, nourri grossièrement comme les autres, afin de n'être pas reconnu. Sa principale occupation étoit d'aller faire des fagots dans la forêt. Elle se trouva un jour tellement battue par les troupes que Cromwell avoit mises sur ses traces, qu'il n'eut d'autre ressource que de monter sur un grand chêne. Il y resta vingt-quatre heures. Il voyoit passer sous ses pieds ceux qui le cherchoient, et entendoit les vœux ardents qu'ils faisoient pour le trouver. Quand la rigueur de la recherche cessa, il sortit de cet asile pour s'approcher de la mer. Après beaucoup d'aventures, sous toutes sortes de déguisements, principalement sous l'habit de femme, travestissement que son âge lui rendoit favorable, soupçonné, reconnu et jamais trahi, après quarante jours d'inquiétudes et d'angoisses, il arriva au bord de la mer, et s'embarqua pour la France.

Les succès de Cromwell donnèrent de l'ombrage au parlement. Il sut que cette compagnie formoit des projets contre lui. L'armée sous ses ordres s'étoit rapprochée de Londres. Il trouve le moyen de la brouiller avec le parlement en lui suggérant des demandes que celui-ci ne pouvoit accorder, et auxquelles il refusa de faire droit, comme l'avoit prévu Cromwell. Sans s'amuser à des propositions nouvelles et à des instances, il prend sur-le-champ son parti, va au parlement, escorté de ses principaux officiers, garnit de soldats le vestibule, l'escalier et les portes, entre dans la chambre d'un air irrité, et prend la première place.

En s'asseyant, il dit d'une voix basse à un de ses confidents: « Je suis forcé de faire une chose qui me

« fait dresser les cheveux à la tête, c'est de dissoudre « le parlement. » Celui-ci le conjure d'y réfléchir mûrement, parceque la chose est dangereuse. « Je le sais, « répond Cromwell ; mais voici le moment. » Sans doute il examinoit la contenance des membres, et remarquant qu'à la vue des troupes qui les environnoient ils montroient plus de frayeur que d'indignation, il se lève, fait au parlement les plus vifs reproches sur son ambition, ses déprédations, ses tyrannies; en finissant, il frappe du pied ; à ce signal, les soldats entrent. « Fi, fi! s'écrie-t-il, allez-vous-en; faites place « à de plus honnêtes gens, vous n'êtes plus le parle« ment. Le Seigneur n'a plus besoin de vous. Il a choisi « d'autres instruments pour travailler en son nom. » *Toi*, dit-il à l'un d'eux, en le saisissant à la cravate, *tu es un débauché;* à un autre, *tu es un adultère;* un troisième, il le traite d'*ivrogne*, et successivement, en les chassant à mesure qu'ils passoient devant lui, il les apostrophe des noms de *gourmand*, de *voleur*, de *concussionnaire*. Il ordonne à un soldat de prendre la masse de l'orateur, qui étoit la marque de l'autorité, ferme la porte sur les pas du dernier, et met la clef dans sa poche. Tous ces membres du parlement, un moment auparavant souverains, honteux, confus, se jettent dans la foule qui attendoit aux portes, et s'y confondent, pour n'être pas reconnus.

Dès-lors Cromwell auroit pu décorer d'un titre le pouvoir suprême dont il jouissoit réellement; mais il crut qu'il n'en étoit pas encore temps, qu'il devoit auparavant se faire desirer, et il en prit un bon moyen. Dans un conseil des principaux officiers il fit statuer qu'il seroit créé, pour l'administration de l'état, un

parlement composé de cent quarante personnes. Cromwell se chargea de les choisir, et les prit entre les hommes du peuple les plus ignorants, les plus grossiers et les plus fanatiques.

Leur première opération fut de provoquer l'inspiration de Dieu par la prière. Ils chargèrent de cette fonction dix d'entre eux, vrais illuminés. Ceux-ci appelèrent l'Esprit-Saint avec tant de succès, que jamais, disoient-ils, il ne s'étoit communiqué si visiblement aux hommes. Ils se donnèrent des noms, ou tirés de l'ancien Testament, ou composés de phrases de l'Écriture : *Zorobabel, Habacuc, Mésopotamie, louez Dieu, les os découverts*, et autres semblables. Quand on alloit leur parler d'affaires, on étoit étonné de leur langage mystique, auquel on n'entendoit rien. Les Hollandois reconnoissoient la république. Ils s'adressèrent à ce parlement ou conseil pour un traité d'alliance. « Vous êtes des hommes charnels, répondirent les con« seillers, des mondains, uniquement occupés de com« merce et d'industrie. Les saints, loin de former au« cune liaison avec vous, devroient vous exterminer. »

Etrangers et régnicoles, tout le monde se récria contre un parlement si ridicule. Cromwell feignoit d'être honteux de leurs absurdités. Il fit conseiller à quelques uns de ceux qui lui étoient le plus dévoués de dissoudre l'assemblée. Ils s'arrangèrent pour se trouver un jour en nombre suffisant, et, avant que les autres ne fussent arrivés, ils allèrent résigner entre les mains de Cromwell l'autorité qu'il leur avoit donnée. Ceux qui n'avoient pas été prévenus n'approuvèrent point cette démarche, et continuèrent de s'assembler. Cromwell leur envoya un colonel, à la tête

d'une troupe de soldats. « Que faites-vous ici? leur dit-« il en entrant. Ils répondirent : Nous cherchons le « Seigneur. Le colonel répliqua : Allez le chercher ail-« leurs ; il y a long-temps qu'il n'est plus ici. » Ils sortirent sans résistance. Ce simulacre d'autorité détruit, l'armée, de sa propre autorité, déféra à Cromwell la souveraine puissance, le déclara *Protecteur de la république d'Angleterre*, lui donna le titre d'Altesse, et lui fit prendre, avec grande solennité, possession de Whitehall, ancien palais des rois.

Par l'acte du protectorat, toute la puissance civile et militaire étoit attribuée à Cromwell. Il y eut cependant quelques restrictions qui la bornoient. Le protecteur les souffrit ; mais sans doute il espéroit trouver le moyen de n'en être pas trop gêné. On établit un conseil souverain de vingt-un membres à vie. Cromwell, selon le droit de sa charge, les nomma. Il lui fut aussi accordé de nommer les remplaçants de ceux qui manqueroient. Tous les trois ans, il devoit assembler un parlement dont la durée étoit fixée à cinq mois, sans prorogation ni cassation. Enfin, on lui accorda une armée de vingt mille hommes de pied et dix mille chevaux.

Muni de tous ces avantages, il gouverna despotiquement, mais avec gloire pour la nation angloise. Son exacte et rigide équité lui en concilia l'estime. Il la rendit victorieuse de l'Ecosse et de l'Irlande, fit respecter son pavillon sur les mers, et étendit son commerce. Ce protecteur se vit rechercher par toutes les puissances. Il leur dictoit lui-même les conditions de son alliance. La famille royale, cachée en divers asiles, s'estimoit heureuse qu'il n'exigeât pas des princes qui

la recevoient qu'ils la chassassent de leurs états. Charles II parcouroit en fugitif la France, la Hollande et l'Allemagne, redoutant dans toutes ces contrées la fureur du meurtrier de son père. Il recommandoit à ses partisans en Angleterre de cacher leur attachement pour sa personne. Malgré ses exhortations, ils firent des entreprises; elles échouèrent et attirèrent sur les imprudents la colère du protecteur, la confiscation des biens, le bannissement, la déportation, la prison et la mort.

Au faîte de la puissance, Cromwell délibéra s'il quitteroit le titre de protecteur, ou s'il prendroit celui de roi. Il s'en tint au premier, parceque c'étoit une puissance nouvelle, à laquelle il pouvoit donner toute la force et toute l'étendue dont il auroit besoin; au lieu que les droits de la royauté étoient connus et avoient souvent été restreints par des lois qu'il lui seroit difficile de transgresser. Armé de cette autorité indéfinie, il fit dans toutes les administrations les changements qui lui convinrent. Il faut avouer que ce fut presque toujours à l'avantage de sa république. Les bornes qu'on avoit prétendu mettre à ses volontés l'embarrassoient peu. Quand il ne pouvoit surmonter les oppositions, il savoit les éluder. Il convoqua jusqu'à trois parlements. Une de ces assemblées devenoit pressante pour obtenir une décision désagréable au protecteur. Il traînoit l'affaire en longueur. Des cinq mois de séance qu'il ne pouvoit abréger, il restoit encore cinq jours, pendant lesquels le parlement se flattoit d'emporter ce qu'il desiroit; mais Cromwell le dissout au moment qu'on s'y attendoit le moins, et donne pour raison que les cinq mois sont expirés, parcequ'il faut

compter les mois du parlement comme ceux des troupes, qui n'ont que vingt-huit jours.

Ces subterfuges déplaisoient autant que les coups d'autorité. On en murmuroit. La tranquillité dont jouissoit l'Angleterre étoit dangereuse pour le protecteur. Les esprits, n'étant pas occupés des objets extérieurs, se tournoient sur le gouvernement. Le mécontentement gagnoit l'armée. Lorsque Cromwell méditoit autrefois ses hardies entreprises, il avoit coutume de faire coucher auprès de lui ceux en qui il reconnoissoit la plus grande influence sur les soldats. C'étoient ordinairement des caporaux et des sergents. Après les prières et les exhortations qu'il leur faisoit, il discouroit avec eux de ses projets et des principes religieux et politiques qu'il vouloit leur inculquer. Parvenu au comble de ses vœux, il négligea ces hommes, et en chassa même quelques uns des places qu'il leur avoit données. Cette conduite les irrita tous, et il remarqua en eux assez de mécontentement pour craindre qu'ils ne l'assassinassent.

Il n'étoit point rassuré par sa famille; il lui avoit si bien inspiré l'horreur de l'autorité absolue quand il avoit voulu l'ôter au roi, que ses gendres et ses filles trouvoient mauvais qu'il la gardât sous un autre titre, et lui reprochoient de n'avoir eu en vue, dans tout ce qu'il avoit fait, que de satisfaire son ambition. Leur censure étoit quelquefois si amère, qu'il ne se croyoit pas en sûreté au milieu d'eux. Toutes ses actions portoient l'empreinte de la terreur qui le poursuivoit. A peine osoit-il sortir du palais pour faire de courtes promenades. L'aspect des étrangers l'offusquoit. Il portoit toujours une cuirasse sous ses habits, et des

pistolets dans ses poches. S'il alloit en voyage, il ne revenoit jamais par le même chemin. Il ne paroissoit qu'environné de gardes. On ne savoit dans quelle chambre il couchoit. Ce n'étoit jamais trois nuits de suite dans la même. Il ne se reposoit que sur lui-même du soin de fermer les portes et de poser les sentinelles. Qu'on se représente Cromwell dans le fond d'un appartement reculé, prêtant l'oreille au moindre bruit, retenant son haleine pour mieux entendre, promenant autour de lui des regards inquiets, sondant les murailles, effrayé de son ombre; et qu'on envie, si on l'ose, l'autorité achetée à pareil prix. Dans sa dernière maladie, il se refusa le soulagement de se plaindre. Les médecins, disoit-il, se trompoient sur son état; il étoit sûr d'en revenir. Jusqu'au dernier soupir il commanda. Son dernier ordre fut qu'on mît à sa place Richard, son fils. Il mourut à cinquante-neuf ans, après en avoir régné cinq comme protecteur.

La crainte qu'il inspiroit avoit seule conservé dans la nation l'ordre qu'il y avoit établi. En général, on étoit fatigué de l'état précaire où l'on se trouvoit. On sentoit qu'il ne pouvoit durer, et l'on desiroit qu'il finît au plus tôt. Cependant Richard fut nommé protecteur avec l'applaudissement des trois royaumes, et proclamé en Irlande par Henri, son frère, qui la gouvernoit, et en Ecosse par Monk, soldat de fortune, estimé de Cromwell, qui lui en avoit donné le commandement. Richard, comme il y étoit tenu, convoqua un parlement; mais, sans y être obligé, il eut l'imprudence d'assembler les officiers de l'armée. Se trouvant réunis, ils raisonnèrent sur l'incapacité de Richard, qui n'avoit jamais paru à leur tête, et de-

mandèrent un autre général. Le protecteur fut d'ailleurs instruit qu'on se préparoit à lui faire d'autres propositions aussi peu agréables ; comme il n'aimoit pas les affaires, et qu'il en craignoit les embarras et les suites, il abdiqua le protectorat. Cet homme, qu'on a blâmé, vécut heureux, avec une fortune médiocre, jusqu'à une extrême vieillesse.

Le parlement étoit convoqué. En attendant qu'il se mît en activité, on forma un conseil de vingt-trois personnes qu'on appela *Comité de sûreté*. Il commença à agir en souverain, et ne demandoit pas mieux que de rester seul maître du gouvernement ; mais le peuple demanda l'installation du parlement, et il fallut le satisfaire. C'étoient en grande partie les membres qui avoient composé le long parlement. Ils se mirent à gouverner et à donner des ordres. Le comité de sûreté ne se regarda pas pour cela comme interdit, et commanda aussi de son côté.

Ce conseil fut très favorable à Monk, qui avoit levé en Ecosse une armée avec laquelle il s'avançoit vers Londres. Il y trouva encore une puissance ; c'étoit celle du conseil de la cité, qui balançoit lui-même entre le parlement et le comité. On ne sait quel étoit d'abord le dessein de Monk, ni à quelle époque il commença à pencher pour la monarchie ; parceque jamais il n'a écrit, qu'il parloit très peu, et que toutes ses actions étoient enveloppées de mystère. Il traitoit tantôt avec le parlement, tantôt avec le comité, sans que ni l'un ni l'autre pussent le pénétrer. Il ne s'ouvroit pas plus aux négociateurs que le jeune roi lui envoyoit.

Cependant, arrivé près de Londres, il parut embrasser de préférence les intérêts du parlement. Sur les

plaintes que celui-ci fit des magistrats de la cité qui étoient réfractaires, et paroissoient vouloir rivaliser de puissance, Monk tomba sur la ville, brisa les herses, enleva les portes, la mit hors de défense, et le lendemain alla lui faire des excuses de ces violences, qu'il rejeta sur le parlement. Du même pas il alla faire des protestations d'un entier dévouement au parlement et au comité.

Cette conduite oblique et équivoque donnoit de l'inquiétude à ceux des membres qui, dans le long parlement, avoient été le plus contraires à Charles I. Dans la crainte de voir rétablir le fils, qui ne manqueroit pas de venger les injures faites à son père, ils font proposer secrétement à Monk de lui procurer un pouvoir semblable à celui de Cromwell. Il répond qu'il ne peut les écouter qu'au moment où tout le parlement sera réuni. En conséquence, les cent cinquante-neuf membres que Cromwell avoit exclus sont rappelés. Ils font décider qu'on assemblera un parlement libre: libre dans ce sens, qu'on pourra nommer indifféremment ceux qui avoient porté les armes pour Charles, ou dont les pères avoient servi l'infortuné monarque.

Ces candidats se présentent en foule, et presque par-tout obtiennent la préférence. Quand ils sont assemblés, le taciturne Monk rompt le silence, et fait dire à Charles II, mais sans écrire, de se rapprocher de l'Angleterre. Le prince se transporte d'Allemagne en Hollande. Les esprits étoient si bien préparés, qu'une simple lettre du roi, adressée aux communes, délia, pour ainsi dire, la langue de tous ses sujets. Elle portoit amnistie et les promesses les plus flatteuses. Le parlement la reçut avec transport. La joie

passa du lieu de ses séances dans la ville, de la ville dans les provinces. Tout le monde voulut être et avoir été royaliste. Charles débarqua à Douvres, et fut reçu par Monk, qu'il embrassa tendrement. Cette révolution fut l'affaire de sept mois. Le roi entra dans Londres, aux acclamations de tout le peuple, le 29 mai 1660. Ce jour a été appelé le jour de la restauration.

1660. Charles II, âgé de 29 ans, ayant jusque-là vécu sans occupation fixe, s'étoit fait une habitude de dissipation, qu'il porta sur le trône. Il ne prit des affaires que ce qui pouvoit l'amuser, abandonna le reste à ses ministres, et se laissa aller nonchalamment aux circonstances. Telle fut en général sa conduite, suite d'un caractère doux et insouciant. Cependant il fut forcé, au commencement de son régne, de donner une attention sérieuse à des choses importantes. Il devoit à la mémoire de son père et à lui-même la punition des régicides : il les fit condamner, en mêlant néanmoins à la juste rigueur quelque indulgence pour les moins coupables. Il auroit bien voulu retenir sous ses drapeaux les soldats aguerris qui avoient combattu sous Cromwell ; mais, sur la remontrance que cette armée, accoutumée à la mutinerie, pourroit devenir dangereuse, il la licencia.

L'ouvrage de la constitution nationale lui demanda du temps et du travail. Après avoir rempli cette tâche, de concert avec le parlement, il le congédia. L'ouvrage de la religion le regardoit, comme chef de l'église; il s'y appliqua, rétablit la prélature, le rit, les cérémonies, cependant avec des exceptions propres à ne pas laisser fermenter la bile âcre des puritains. Ces deux opérations, menées à leur but avec sagesse, prou-

vent le bon sens de Charles II. Il épousa, par politique, Catherine, princesse de Portugal. Ce mariage lui procura une forte dot en argent, et à l'Angleterre les forteresses de Tanger et de Bombay, qui lui donnèrent deux bons ports en Afrique et dans l'Inde. Il permit au duc d'Yorck, son frère, d'épouser lady Hyde, sa maîtresse, fille de Clarendon, son ministre, qui n'avoit pas été complice des amours de sa fille. Le sage Clarendon ne donna qu'avec répugnance son consentement à cet hymen. Il appréhendoit qu'en le portant à un rang trop élevé ce mariage n'excitât la jalousie. En effet, elle le persécuta et lui ôta la confiance du roi. On le mêla malgré lui dans des intrigues, et il fut forcé, pour sauver sa tête, de se réfugier en France, où il mena une vie obscure.

Sous un roi pacifique et conciliant, la nation fut cependant agitée de troubles qui firent répandre du sang; la religion y eut grande part. La lutte perpétuelle entre les catholiques et les anglicans, appuyés des autres sectes, tenoit tous les partis en haleine. Charles professoit ouvertement la religion nationale; mais on lui connoissoit du penchant pour le catholicisme. On l'a même soupçonné de l'avoir exercé en secret. Cela ne l'empêchoit pas de mener une vie licencieuse, d'entretenir des maîtresses de tout âge et de toutes conditions. Une des plus distinguées lui donna un fils, qu'il nomma duc de Montmouth. Il étoit veuf alors. Une faction contraire à Jacques, duc d'Yorck, son frère, prétendit s'appuyer du nom de ce jeune prince, pour exclure Jacques du trône; mais Charles déclara en plein parlement que jamais il n'avoit eu d'engagement légitime avec la mère de Montmouth.

Ainsi il confirma le droit de son frère à la couronne et le soutint constamment.

Jacques professoit la religion catholique et la pratiquoit publiquement. Ce zèle trop affecté aigrit contre lui une grande partie de la nation. On en vint au point de proposer dans le parlement de l'exclure de la couronne, et peu s'en fallut que le bill ne passât. La chaleur du roi à défendre son frère, et le soupçon qu'on avoit de son propre catholicisme, refroidirent le zèle du parlement en faveur du monarque. Dans ces occasions, on lui refusoit les sommes qu'il demandoit pour ses dépenses domestiques, ce qu'on a appelé depuis *la liste civile;* croyant qu'en le mettant à l'étroit, il se relâcheroit de la protection qu'il accordoit à son frère. Mais Charles ne ménageoit pas plus pour cela ses richesses. Toujours prodigue et toujours indigent, il passoit sa vie dans les plaisirs, très capable d'affaires, s'il eût voulu s'en occuper. A considérer sa facilité à changer de ministres et de conseil, le sang-froid avec lequel il souffroit les contradictions, sans jamais s'en venger que par des plaisanteries, on croiroit qu'il se regardoit comme placé plutôt pour voir que pour agir. Il joua ce rôle pendant vingt-cinq ans de règne, et mourut à cinquante-cinq.

Jacques II. 1685. Charles I fut arraché du trône; Jacques II, son fils, s'en laissa glisser. En y montant il se pressa de donner à la nation les témoignages les plus éclatants de son catholicisme. Il fit célébrer la messe publiquement devant lui, s'entoura de prêtres, sur-tout de jésuites, reçut un nonce du pape avec une déférence soumise. On accusa ce prince de vouloir rendre cette religion dominante en Angleterre. Innocent XI, qui

tenoit le siége pontifical, lui conseilla sagement de ne rien précipiter. L'ambassadeur d'Espagne lui fit observer qu'il donnoit trop de crédit aux prêtres dans sa cour. Jacques lui dit : « N'est-il pas d'usage en Espa- « gne que le roi consulte son confesseur ? — Oui, ré- « pondit l'ambassadeur, voilà pourquoi les affaires « vont si mal. »

Le mécontentement que cette affectation fit éclater dans le royaume persuada au jeune duc de Montmouth qu'il devoit profiter de la circonstance. Il revendiqua par un manifeste la couronne de son père, et leva des troupes. Mais quelques hommes du peuple se rangèrent seuls sous ses drapeaux; presque aucune personne de distinction ne se joignit à lui. Sa foible troupe fut bientôt dispersée. Lui-même tomba entre les mains de son oncle, et quoiqu'il implorât sa clémence au nom de son père, auquel Jacques avoit tant d'obligation, il ne lui en fit pas moins trancher la tête. Cette sévérité fut d'autant plus blâmée, que Charles II avoit, dit-on, exigé de son frère que si ce jeune homme, dont il connoissoit l'imprudence, mais qu'il aimoit, venoit à se révolter, il s'assureroit de sa personne, mais lui accorderoit la vie.

Ce succès enhardit le monarque. La complaisance qu'il avoit trouvée dans le parlement, à l'occasion de cette révolte, lui persuada qu'il pouvoit tout oser, même contre cette compagnie. Il ne craignit pas de la mécontenter, et devint d'autant plus entreprenant qu'alors il se crut plus assuré sur le trône par la naissance d'un fils. Il n'avoit que deux filles, nées pendant qu'il n'étoit encore que duc d'Yorck : Marie, épouse de Guillaume, prince d'Orange, stathouder de Hol-

lande, et Anne, qu'il maria au prince George, frère du roi de Danemarck.

Guillaume, son premier gendre, voyant la conduite impolitique de son beau-père, se conduisoit très politiquement à son égard; sans éclats qui pussent lui être reprochés, il entretenoit un commerce secret avec les mécontents, recevoit comme par politesse les disgraciés, et leur donnoit un asile qui ne paroissoit que de pure bienveillance. Les dispositions qu'il montroit firent desirer de le voir à la place du père de sa femme. Le petit prince, né pour ainsi dire sur le trône, étoit un obstacle; mais on fit courir le bruit que cet enfant né si à propos, étoit supposé, et que le roi ne l'avoit fait paroître que pour éloigner son gendre, dont il connoissoit la sagacité, et le frustrer du droit de son épouse. Guillaume se fit inviter à exercer d'avance une portion de ce droit, en venant écouter les griefs de la nation, et réparer les torts de son beau-père. On lui fait entendre, ou il se fait dire que s'il ne prend ce soin, un autre pourra bien s'en charger, et qu'ainsi la couronne échappera à sa femme, et tombera au pouvoir d'un homme plus hardi.

Sur cette invitation, qu'on a toujours cru mendiée, Guillaume part de Hollande avec une petite armée. Elle se grossit à son débarquement. Il se disoit dans son manifeste, appelé par toute la nation. En effet, la plus grande partie desiroit d'être délivrée du gouvernement despotique de Jacques. Guillaume avance; tous les grands seigneurs le joignent. Le roi ne put mettre sur pied même une apparence d'armée. Tout le monde l'abandonne, jusqu'à Anne, sa fille chérie, et

George, son mari, qui gagnent le camp de leur beau-frère.

Réduit à cette extrémité, Jacques demande une entrevue à son gendre. Au lieu de se prêter à une conférence, Guillaume signifie à son beau-père l'ordre de quitter Londres et de se rendre dans un château qu'on lui marque, peu éloigné de la mer. Le dessein qu'avoit eu le gendre, en indiquant ce lieu, réussit. Jacques s'embarque et se sauve en France. Le parlement déclare que, par sa fuite, il a abdiqué la couronne.

Il s'agissoit de décider quel titre, en déférant la couronne à Marie, on donneroit à son époux. Un nombreux parti opinoit à le nommer régent. Ce titre auroit supposé que le sceptre n'appartenoit pas à son épouse, ou qu'elle n'étoit pas capable de le porter. Il pouvoit d'ailleurs laisser des prétentions à l'enfant qu'on avoit nommé en naissant prince de Galles. Guillaume, qui ne prétendoit pas s'être exposé pour autrui, déclare nettement, dans une adresse au parlement, que la place de régent lui paroît environnée de difficultés insurmontables, et qu'il est résolu de ne pas l'accepter. Il ajoute : « Je vous préviens aussi que, quoique je con« noisse le mérite de la princesse mon épouse, je n'ac« cepterai même pas la couronne sous ses ordres. « Ainsi, si vous n'avez pas d'autres projets, ne comptez « pas sur mon secours pour rétablir la tranquillité en « Angleterre. Je m'en retournerai chez moi, content des « efforts que j'ai faits pour rendre la liberté au peuple « anglois. » Cette fière menace eut son effet : Guillaume fut proclamé roi, avec Marie, son épouse.

Monté sur le trône d'une manière si impérieuse, Guillaume et Marie. 1689.

Guillaume fut souvent obligé de rabattre de sa hauteur. On a dit de lui qu'il étoit roi de Hollande et stathouder d'Angleterre. Ces qualifications expriment le genre d'autorité qu'il exerça dans l'un et dans l'autre pays. En Angleterre, son autorité étoit circonscrite par les formes du gouvernement, qu'il tenta en vain de rendre moins génantes. L'Ecosse le reconnut comme l'Angleterre; mais l'Irlande resta attachée à Jacques. Ce prince y passa, aidé par la France. En modérant son zéle pour le catholicisme, il auroit pu réunir sous ses drapeaux l'universalité des Irlandois: mais il ne cacha pas sa répugnance aux sectateurs du protestantisme, et les éloigna de lui. D'ailleurs il ne montra ni capacité, ni énergie dans son invasion, de tous les genres d'expédition, celui qui demande le plus d'audace. Guillaume, au contraire, déploya ses talents de politique, déja connus, et toute son habileté militaire. Elle lui avoit été souvent inutile: quoique général estimé, rarement il fut vainqueur. Mais, en cette occasion, la fortune couronna sa valeur.

Jacques retourna en France, où il vécut jusqu'en 1700, d'une pension que lui faisoit Louis XIV, et de quelques sommes que ses filles lui envoyoient. Quinze mille familles irlandoises le suivirent. On donne à ce prince les vertus d'un saint; mais on doit lui refuser celle du pardon des injures, s'il est vrai que, ne pouvant vaincre son gendre, il ait voulu le faire assassiner, ou du moins qu'il ait trempé dans plusieurs complots formés contre sa vie; mais ce sont les historiens protestants qui le chargent de ces accusations peut-être injustes.

Toutes les conspirations ne furent point tramées

par les seuls partisans de Jacques. La conduite cauteleuse de Guillaume lui fit beaucoup d'ennemis. Sous le régne de ce prince se pratiqua ouvertement l'usage d'acheter la majorité dans le parlement. La contagion se communiqua au peuple, et l'esprit mercenaire s'empara de la nation. Il étoit plus aisé à ce monarque de gagner les suffrages par argent que par ses manières. Grave, froid et brusque, il ne montra jamais aucune vivacité que sur le champ de bataille. Jamais roi n'a été moins affable, ni moins populaire. Il mourut sans enfants, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la treizième de son régne.

Anne, sœur de feue Marie, femme de Guillaume, Anne. 1702.
lui succéda. Elle avoit trente-huit ans. On loue sa grande tendresse pour son mari qui la précéda au tombeau, ainsi que six enfants qu'elle avoit eus. Son régne a été à l'extérieur glorieux pour l'Angleterre; mais troublé dans l'intérieur par les factions des Whigs et des Torys, qui réunirent toutes les autres et subsistent encore. Par les Torys, on entend ordinairement le parti des ministres et de la cour; par les Whigs, celui du peuple, et de l'opposition dans le parlement. Cependant les intérêts changent quelquefois, et il arrive que les Whigs sont pour le ministère et les Torys pour l'opposition. Au reste, ces mouvements ne passent guère l'enceinte de la capitale. Il est ordinaire que les provinces soient fort tranquilles, pendant que les passions fermentent à la cour et dans le parlement. Les ministres en place et ceux qui veulent y parvenir se combattent. C'est entre les possesseurs et les prétendants une lutte perpétuelle. On remarque que les haines, les animosités, les provocations ambitieuses

des grands, sont une espèce de sauvegarde pour le peuple, parceque, surveillés avec jalousie par la cabale opposée, ceux qui tiennent le timon des affaires hésitent à se permettre des actions qui donneroient lieu à des accusations souvent capitales.

Anne se laissoit gouverner par ses favorites. Celle qui jouit le plus long-temps de ses bonnes graces fut l'épouse du célèbre Marlborough, que le crédit de sa femme maintint à la tête des armées contre la France, pour la gloire de l'Angleterre. On croit que cette reine avoit dessein de faire passer sa couronne à son jeune frère, le prince de Galles, réfugié en France, et qu'elle étoit à la veille d'exécuter ce projet quand elle mourut. On l'a nommée la *bonne reine Anne*. Elle est la dernière reine d'Angleterre, descendant par les mâles de la famille des Stuart, famille à jamais célèbre par ses malheurs.

George I. 1714.

George I, fils d'Ernest-Auguste, premier électeur d'Hanovre, fils d'une petite-fille de Jacques I, fut appelé au trône après Anne, par une loi de Guillaume, qui déféroit la couronne à la ligne protestante. Le prince de Galles, qu'on a appelé le prétendant, s'en exclut lui-même par la profession ouverte qu'il fit de la religion catholique. Cependant il avoit un puissant parti, qu'on nomma les Jacobites. Appelé par eux, il auroit été possible qu'il eût triomphé, s'il avoit été mieux secondé par la France. La nouvelle de son débarquement répandit d'abord la terreur parmi ses ennemis : bientôt accablé par le nombre, il fut obligé de se rembarquer pour la France. Ses partisans les plus marquants périrent sous la hache des bourreaux.

George n'éprouva que cette légère inquiétude pen-

dant son règne. L'Angleterre partagea son attention avec ses états d'Allemagne, et même ceux-ci lui tenoient plus à cœur. Avant que les Anglois eussent pris un roi sur le continent, ils n'avoient que des guerres volontaires; mais elles sont devenues comme indispensables en conséquence de la part que leurs souverains sont obligés de prendre à ce qui arrive hors de leur île. Du reste, ils n'ont jusqu'à présent eu qu'à se louer du caractère des princes de la maison d'Hanovre. George I, leur chef, étoit plus familier que ne le sont ordinairement les monarques. Il connoissoit bien ses intérêts. Pendant tout le cours de sa vie, la prudence régla ses démarches. Il monta sur le trône à l'âge de cinquante-cinq ans, et en régna treize.

Son fils, George II, en avoit quarante-trois. Il y eut de son temps de grands débats dans le parlement, au sujet des vrais intérêts de l'Angleterre. Les ministres dévoués au roi, souverain d'Hanovre, présentèrent les alliances étrangères et les liaisons continentales comme devant produire la sûreté de la Grande-Bretagne. Le parti de l'opposition, contraire aux liaisons avec le continent, se plaignoit de ce qu'elles ne servoient qu'à faire entrer l'Angleterre dans des guerres inutiles, et à l'épuiser par les subsides. A la tête des ministres étoit Robert Walpole, gentilhomme, mais d'une famille médiocre, en qui l'on doit remarquer entre autres qualités une heureuse insensibilité pour les reproches. Il faut qu'il ait possédé ce talent à un degré rare, pour n'être pas ému des sarcasmes qu'un membre du parlement, nommé Windham, lui lança en face.

George II. 1727.

On disputoit vivement dans le parlement sur la question de savoir s'il étoit important de l'assembler

tous les trois ans, comme l'ordonnoient d'anciennes lois, ou si on ne le convoqueroit qu'au bout de sept, comme il arrivoit quelquefois. Windham, sans doute ennemi de Walpole, prit la parole, et, pour mieux faire sentir l'inconvénient d'un parlement de sept ans, dit : « Supposons qu'un homme qui ne seroit pas d'une « grande naissance, et qui n'auroit qu'une fortune « médiocre, d'ailleurs sans foi et sans honneur, soit « élevé au rang de premier ministre; supposons que « cet homme s'enrichisse des dépouilles de la nation, « secondé par un parlement composé de membres qui « auroient acheté leurs siéges, et qui vendroient leurs « suffrages; supposons qu'on fasse dans ce parlement « de vains efforts pour rechercher la conduite de ce « ministre, et mettre le royaume à l'abri de ses vexa- « tions; supposons qu'une majorité de ses créatures « qu'il soudoieroit tous les jours le mette à couvert; « supposons qu'il domine insolemment sur tous ceux « qui attendent des places. Comme il n'a aucune vertu, « il ridiculisera la vertu dans les autres et s'efforcera « ou de l'empêcher de paroître, ou de la corrompre.

« Avec un tel ministre et un tel parlement, suppo- « sons un cas, qui, j'espère, n'arrivera jamais; suppo- « sons, dis-je que le trône soit occupé par un prince « sans talents, ignorant, et ne connoissant pas les « vrais intérêts de son peuple, foible, capricieux, d'une « ambition sans bornes, et d'une avarice insatiable. « J'espère que cela n'arrivera pas; mais il est possible « que dans la suite la nation soit soumise à un tel roi, « gouvernée par un tel ministre, et que ce ministre « soit soutenu par un tel parlement; les soins des hom- « mes ne peuvent changer la nature du genre humain,

« et aucun acte du parlement ne pourroit prévenir « l'existence d'un tel roi, ou d'un tel ministre. Mais on « peut prévenir les abus d'un tel parlement, en bor- « nant sa durée. » Ce discours faisoit impression. Le ministre en craignit l'effet. Le roi aima mieux casser le parlement que de se voir enlever par une décision le droit de le prolonger jusqu'à sept ans, s'il en étoit content.

Charles-Édouard, fils du prétendant [illegible] sous ce régne une excursion en Angleterre. On [illegible] peler autrement une entreprise devenue infr[illegible] peut-être moins faute de moyens que pour avoir été mal conduite. Ce jeune prince met à la voile des côtes de France, sur une simple frégate, quelque argent et des armes pour deux mille hommes. Il aborde en Ecosse. Le nom de Stuart, cher aux Ecossais du Nord, lui procure aussitôt une armée. Elle obtint des succès, et l'on convient que s'il eût marché droit à Londres, dont il n'étoit éloigné que de trente lieues, il auroit pu opérer une révolution. Mais, mal conseillé, il s'amuse à faire proclamer son père avec des cérémonies qui font perdre du temps. Au lieu de se contenter de ses braves montagnards, et d'autres Ecossois, qui lui avoient déja remporté des victoires, il attend des troupes de France qui tardent trop et ne viennent qu'en petit nombre. La valeur de ses soldats céda à la discipline des vieilles troupes angloises. L'armée de Charles fut complétement battue et entièrement dispersée.

Pour lui, après s'être éloigné du champ de bataille, tant que son cheval eut de forces, il gagna l'extrémité de l'Ecosse. Il se cachoit dans les cavernes et les chaumières, passoit d'une île à l'autre parmi les Hébrides,

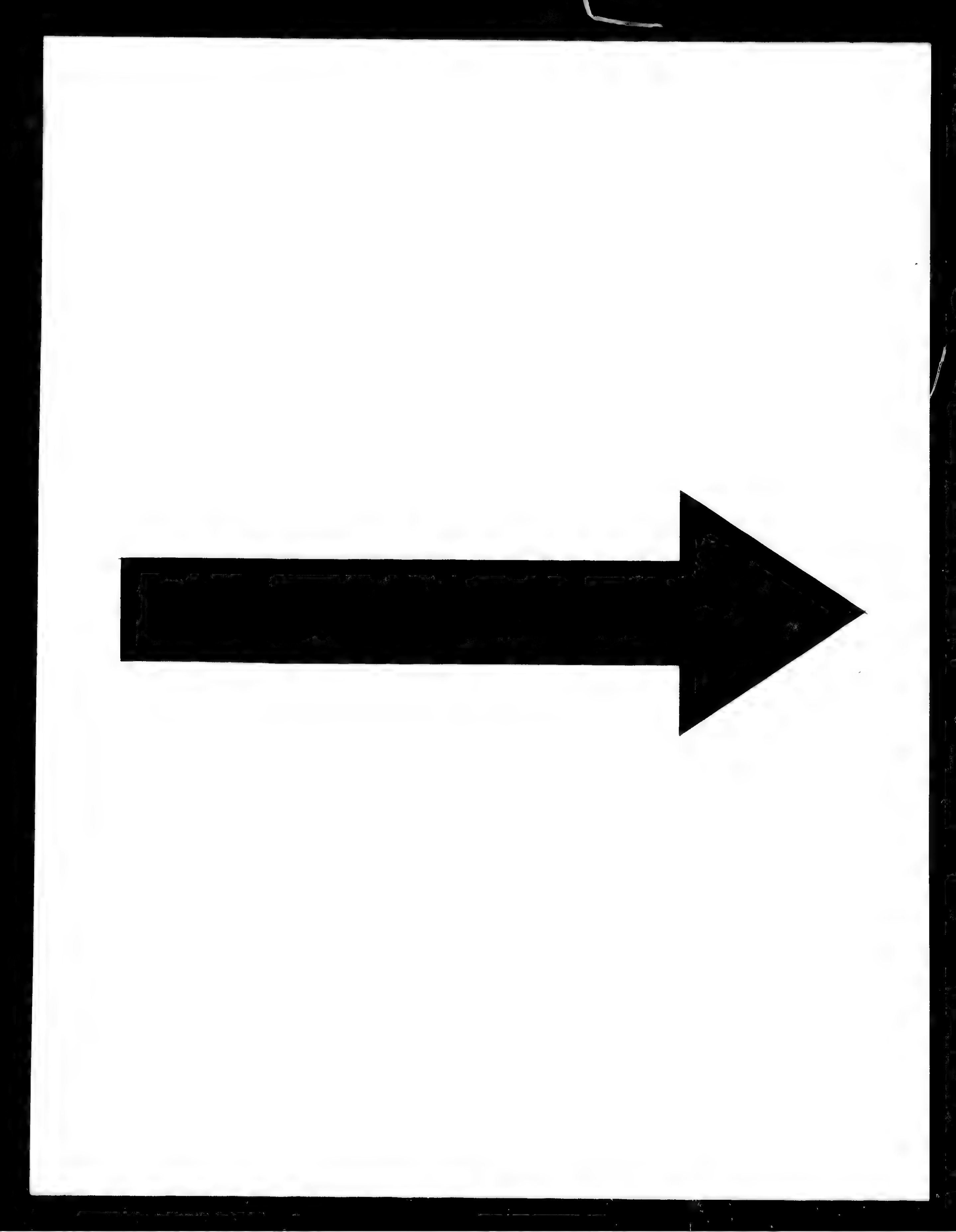
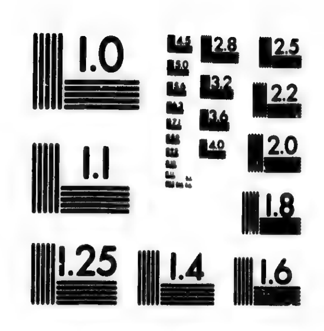


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

sur les petites embarcations qu'il pouvoit trouver, souvent à la vue de ceux qui le poursuivoient, animés par la récompense promise à quiconque le livreroit mort ou vif. Il marcha plusieurs jours, déguisé en femme, entre les patrouilles ennemies qui le cherchoient. Plus de cinquante personnes eurent sa vie entre leurs mains. La vénération pour l'infortunée famille des Stuart l'emporta sur la cupidité et sur l'appât de la récompense. Il trouva enfin un vaisseau qui le reçut, couvert de haillons, pâle, défiguré, et exténué par les fatigues, et le mena en France. Il n'y trouva pas un asile hospitalier. Louis XV ne crut pas sacrifier son honneur en obéissant aux Anglois, qui demandèrent impérieusement que ce jeune prince fût éloigné du royaume. Ces insulaires venoient d'obtenir des succès qui les rendoient exigeants. George II mourut en 1760, dans la soixante et dix-septième année de son âge, au milieu des triomphes de sa nation, qui le regretta quoiqu'il n'eût aucune qualité brillante.

George III. 1760.

George III, son fils, qui lui a succédé, fait croire que, pour gouverner tranquillement l'Angleterre, il faut plus de prudence que d'audace. En effet, les tempêtes politiques qui ont agité cet empire font penser que les talents nécessaires à un roi de la Grande-Bretagne sont ceux qu'on demanderoit à un pilote naviguant sur des mers orageuses: savoir louvoyer, céder à l'impétuosité des vents, profiter des bonaces, craindre jusqu'aux calmes, n'aborder que la sonde à la main, et sur-tout se défier de son équipage.

ÉCOSSE.

L'Ecosse est séparée de l'Angleterre par des montagnes et par des rivières. Les Romains avoient coupé, par un fossé retranché, l'espace que ces bornes naturelles laissent entre elles. On en trouve encore les vestiges. Elle étoit connue chez les anciens sous le nom de Calédonie. Les habitants des montagnes ont un caractère âpre, plus adouci dans les plaines. Le goût des sciences et des arts règne dans les villes. De nombreux troupeaux bondissent dans les prairies, et de riches moissons couvrent les guérets. Le bois n'y manque pas, et la mer présente de trois côtés une pêche abondante. Les îles en grand nombre qui terminent l'Ecosse ressemblent, par leurs morcelures, à des débris de terre rongés par les eaux. Comme les flots s'y brisent avec violence, cette partie de l'Ecosse fournit d'excellents matelots et de hardis navigateurs. Tous les Ecossois sont endurcis à la fatigue, avantage qu'ils tirent de la température de leur pays, froid et souvent glacé. Ecosse, partie septentrionale de l'Angleterre. Description.

Il seroit difficile de dire quels ont été les anciens habitants. Le pays a pu se peupler par l'Angleterre de proche en proche. Alors couvert des Gaulois, des Pictes, des Germains, des individus d'autres nations seront venus habiter ce pays, et s'y seront naturalisés. Il en sera aussi venu par les anses qui découpent l'Ecosse, même avant les irruptions des Danois et des Norwégiens ; car les anciennes annales disent que ceux-ci y trouvèrent des géants. L'empreinte des mœurs Habitants.

antiques s'est conservée parmi les habitants des montagnes.

Gouvernement.

Ils étoient, comme ils sont encore, divisés par tribus, très attachés à leurs chefs, dont ils adoptoient sans examen les prétentions, et qu'ils suivoient aveuglément à la guerre: ce qui a rendu les révoltes des seigneurs fréquentes et dangereuses. Ce n'est pas sans peine que les rois ont fait pénétrer dans ces contrées l'idée d'une obéissance due à d'autres qu'à ces chefs de tribus.

Mœurs et habitudes.

Quant aux habitudes, leur vie est frugale, ils s'habillent avec simplicité; leur modération dans ces deux besoins de la vie est, chez les Ecossois, dit Buchanan, leur historien, une vertu de tous les temps. Leurs mets ordinaires sont le poisson et le gibier. Ils faisoient cuire celui-ci dans la peau des bêtes qu'ils avoient tuées. Quelquefois à la chasse ils se désaltèrent avec le sang de leur proie. Dans les festins, ils boivent le bouillon des viandes et du lait fermenté, gardé long-temps. Les habits bigarrés leur plaisent plus que les autres. Autrefois ils préféroient le rouge et le bla[illegible] maintenant ils affectionnent la couleur brune, et [illegible]-tout le vert de la *roquette*. Cette plante est chez eux d'un grand usage. Ils font leurs lits de ses feuilles, non seulement à cause de leur souplesse, mais parcequ'ils leur croient la propriété d'absorber la transpiration, de donner du ton aux nerfs, et de la vigueur pour tous les exercices.

Leurs habits extérieurs sont très larges. La plupart du temps ce ne sont que des piéces d'étoffes non façonnées, dans lesquelles ils s'enveloppent. Roulés dans ces espéces de manteaux pendant leurs voyages ou à l'armée, ils dorment paisiblement, quoique chargés

quelquefois de neige et trempés par les pluies glaciales de leurs climats. Ils se complaisent dans la négligence et le désordre de leur ameublement. Si on leur présente un lit garni de matelas et de coussins, ils le relèvent et couchent à plate terre, pour ne point, disent-ils, perdre l'habitude de l'austérité nationale.

Leurs armes défensives et offensives sont un casque de fer et une cotte de maille qui descend jusqu'aux talons. Ils se servent, pour l'attaque, du sabre, de la hache, des flèches dentelées et barbues. Ils n'ont point de tambours. Leurs trompettes sont d'os et donnent un son aigu. En général, ils aiment beaucoup la musique. Les cordes d'une espèce de lyre commune parmi eux sont de nerfs ou d'airain; ils les font résonner avec l'archet, ou les pincent avec l'ongle, qu'ils laissent grandir exprès. C'est sur ces instruments que leur luxe se déploie. Ils les ornent d'or, de pierreries, et de ce qu'ils ont de plus précieux. Ils s'accompagnent de la voix, et chantent les hauts faits de leurs héros, recueillis anciennement par leurs bardes. Ces poésies, destituées de grace, sont pleines de verve, et offrent souvent des images sublimes. Pêcheurs, pasteurs, chasseurs, les Ecossois sont grossiers, mais francs dans l'amitié, fidèles dans leurs mariages, religieux selon leurs lumières, et plus heureux dans leurs antres et leurs forêts que les habitants des villes sous leurs lambris et sur le duvet, où ils s'endorment entre la perfidie et la mollesse.

On a des notions sur l'histoire d'Ecosse, même trois cents ans avant notre ère vulgaire. Alors les habitants, attaqués par des Pictes et des Germains, ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix d'un chef, en firent

Ancienne histoire.

venir un d'Irlande, appelé Fergus. Ils le nommèrent roi, et s'engagèrent à en conserver le titre à sa postérité. Sous ces princes, les Ecossois repoussèrent les Romains, qui, loin de pouvoir les subjuguer, furent obligés de se faire un rempart contre eux. Sept cents ans après ce premier Fergus, vers l'an 400 de notre
Kenneth I. 820. ère, un autre monarque du même nom purgea son royaume du reste de ces conquérants, qui s'y étoient introduits. Ces deux Fergus, si éloignés l'un de l'autre, passent pour les fondateurs du trône d'Ecosse, et Kenneth, qui régnoit vers 820, onze cents ans après la fondation, passe pour en avoir été le restaurateur, parce qu'il rendit à la couronne son éclat, obscurci, tant par les divisions intestines, que par les invasions des étrangers. Il est regardé comme le soixante-neuvième roi.

Malcolm I. 943. Indulfe. 958. Duffe 967. Culne. 972. A Kenneth succédèrent six princes bons et mauvais, heureux ou troublés par des intrigues qui ont occasioné des querelles, des vengeances, des assassinats et autres événements qui se retrouvent dans toutes les histoires. Le dernier de ces rois se fit moine, à l'exemple de quelques uns de ses prédécesseurs. Buchanan remarque que les évêques, alors moins jaloux de richesses et d'honneurs que de science et de sainteté, n'avoient pas de siége fixe. Ils prêchoient dans tous les lieux indistinctement. Le principal but de leur mission étoit la réformation des mœurs, alors dépravées. En voulant les seconder, Malcolm I, soixante-seizième roi, fut assassiné, après quelques années d'un régne assez heureux. Indulfe, poursuivant avec trop d'ardeur les ennemis qu'il avoit vaincus, tomba mort, frappé d'une flèche. Duffe, fils de Malcolm, reprit la

succession qu'Indulfe avoit interrompue. C'étoit un excellent prince. Il fut assassiné comme son père, pour avoir entrepris de réprimer les vexations des nobles, oppresseurs du peuple. Les états élurent Culne, fils d'Indulfe. Il vengea la mort de Duffe; mais, après avoir, durant les premières années, régné avec sagesse, il se laissa aller à des déréglements qui ruinèrent sa santé, et le rendirent méprisable; son esprit en souffrit: on songea à lui ôter le diadême; la mort lui épargna ce déshonneur. Les uns disent qu'elle fut violente; d'autres qu'elle fut occasionée par une maladie de langueur, juste punition de ses désordres.

Le souvenir des vertus de Duffe fit appeler au trône Kenneth, son fils. Il soutint, pendant presque tout son régne, la guerre contre les Danois qui s'étoient établis dans des cantons de l'Ecosse. Dans une bataille entre les deux peuples, les Ecossois, culbutés par les Danois, fuyoient en désordre. Près du lieu du combat, un paysan, nommé Hajus, labouroit son champ, accompagné de ses deux fils, forts et courageux comme lui. A la vue de ses compatriotes vivement poursuivis, le père prend le joug de ses bœufs; les fils s'arment de ce qu'ils trouvent sous leurs mains. Tous trois vont attendre les fuyards dans un passage étroit. Ils s'efforcent de les arrêter, les prient, les menacent, et enfin frappent les plus avancés, en criant qu'ils vont être pour les lâches pires que les Danois. Les plus timides, qui se précipitoient, s'arrêtent; les plus braves, qui se laissoient entraîner par la foule, se joignent aux trois laboureurs. Comme la crainte avoit grossi le danger, l'espérance fait croire le succès plus facile. Les fuyards, ayant fait volte-face,

Kenneth II. 972.
Constantin et Grime. 976.
Malcolm II. 993.

fondent avec impétuosité sur ceux qui les poursuivoient; et la bataille est gagnée.

Le roi offrit au laboureur et à ses enfants des habits superbes, pour une entrée triomphale qu'il leur destinoit; mais ils refusèrent ces vains ornements. Au milieu des seigneurs qui leur faisoient cortége, ils parurent avec leurs habits ordinaires, plus remarquables par leur simplicité qu'ils ne l'auroient été par une riche magnificence. Hajus portoit sur l'épaule son joug redoutable. Pour récompense on lui donna le champ le plus fertile de l'Ecosse, que ses descendants ont longtemps possédé. On y joignit des titres de noblesse, et, pour armoiries, trois boucliers, emblêmes des trois défenseurs de la patrie. Mais le joug, l'instrument de leur victoire, et le type de leur honorable profession, fut oublié.

On a vu que la succession au trône n'étoit point fixée dans la ligne directe; au contraire, il paroît qu'on se plaisoit à croiser les lignes collatérales. C'étoit ordinairement le frère ou le neveu qui héritoit, au préjudice du fils. Kenneth se proposa de changer cet usage; et, afin d'éprouver moins d'obstacles, il fit empoisonner un Malcolm, son plus proche parent, d'un âge mûr et généralement estimé, afin que Malcolm, son fils, en bas âge, fût débarrassé d'un rival. Il se donna en même temps les mouvements nécessaires pour faire ériger en loi l'objet de ses desirs, et y réussit. Jusque-là la conduite de Kenneth avoit été pure et irréprochable. L'ambition, l'amour déréglé de sa postérité lui firent souiller, par un crime, plusieurs années de vertus. Il s'en repentit et traîna dans les remords une vie malheureuse qu'un assassinat termina.

Il ne réussit même pas à transmettre pacifiquement la souveraineté à Malcolm, son fils. Constantin, oncle du prince, et Grime, fils de Duffe, s'emparèrent chacun d'une partie de l'Ecosse, et laissèrent peu de pays au fils de Kenneth. Parvenu à l'âge des combats, le prince fit la guerre à ses rivaux. Ses succès furent si complets, que ses compétiteurs se virent réduits à lui céder le trône et disparurent; mais leurs partisans lui dressèrent des embûches : il tomba sous le fer des assassins, et ne laissa pas d'enfants mâles.

Deux de ses filles, mariées à de grands seigneurs d'Écosse, avoient chacune un fils. L'enfant de l'aînée, nommé Duncan, scucéda à son grand-père. Il étoit indolent et paresseux, défauts toujours dangereux, mais principalement dans des temps de troubles. Tourmenté par des cabales, il confia le soin de ses affaires à Maccabet, son cousin. Celui-ci les conduisit très bien, et triompha des factions. Mais avec le succès, vint le desir de s'en attribuer le fruit. Maccabet fit donc assassiner son cousin, s'empara du trône, et tâcha de s'y affermir en poursuivant ceux qui auroient pu s'opposer à son usurpation.

Duncan I, 1033. Maccabet, 1040.

Cependant Malcolm et Donalde, fils du prince massacré, échappèrent à ses recherches. Ils se sauvèrent en Angleterre. L'usurpateur fit paroître d'abord des qualités qui auroient pu honorer un roi légitime. Il publia des lois sages, les fit observer, et se piqua de justice à l'égard de tout le monde. Cette conduite estimable n'empêcha pas qu'il ne s'élevât des mécontents. La facilité que Maccabet avoit trouvée à soulever les grands contre son cousin lui fit craindre d'éprouver le même traitement de leur part. S'il ne pou-

voit leur enlever l'envie de lui nuire, il crut leur en ôter les moyens en les suivant, s'emparant de leurs châteaux, les accablant d'affronts et les avilissant aux yeux du peuple, pour les mettre hors d'état de former des partis.

Un des plus maltraités, nommé Macduf, après avoir long-temps souffert, se sauva en Angleterre, où il trouva le jeune Malcolm, fils du défunt monarque Duncan. Il l'exhorta à venger la mort de son père, à reprendre la couronne dont Maccabet s'étoit emparé, et lui montra le chemin au trône, tracé, pour ainsi dire, par les vices qui rendoient l'usurpateur odieux. Le jeune prince avoit déja été plusieurs fois tenté par des émissaires secrets de son oncle, qui, par l'appât du diadême, s'étoient efforcés de l'attirer en Ecosse, pour le livrer au tyran. Voulant éprouver si Macduf n'étoit pas aussi un de ces traîtres chargés de le faire tomber dans le piége, il lui répondit : « Ce que vous me dites de « l'usurpateur ne m'est pas nouveau. Mais vous qui « m'excitez à courir après une couronne, me connois- « sez-vous? Je dois vous l'avouer, je me sens dominé par « les passions qui ont souvent perdu les rois; sur-tout « l'amour effréné des femmes et l'avarice. Je me ca- « che à présent; mais quand l'autorité souveraine me « permettra de me livrer à mes penchants, j'appréhende « bien de ne pouvoir me contenir; et, au lieu de me pro- « curer un avantage, comme vous m'en flattez, vous « m'aurez véritablement précipité dans l'abyme. »

« Cette passion effrénée pour le sexe, dont vous me « parlez, un mariage avec une princesse aimable, « répliqua Macduf, peut y mettre un frein; quant à « l'avarice, la cessation du besoin et l'abondance vous

« en corrigeront. — Il faut tout vous dire, reprit le « prince, je ne me sens aucune estime pour la vertu. « Comme je juge des autres par moi-même, je ne me « fie à personne, et je ne me crois obligé de tenir au- « cune parole. — O monstre! s'écrie Macduf, monstre « à chasser dans les déserts les plus sauvages! » Il partoit après cette exclamation; Malcolm le retient, et lui dit que son indignation si franchement exprimée, loin de lui déplaire, lui donne la meilleure opinion de lui; qu'il auroit eu de la peine à mettre sa confiance en un homme qui auroit cru pouvoir se concilier avec les vices qu'il montroit, mais que sa franchise le rassuroit. Ils s'expliquèrent, et furent bientôt d'accord. Les moyens de réussite que présentoit Macduf se réalisèrent. Quand Malcolm se montra, le peuple, aussi las que les grands, abandonna Maccabet et courut avec empressement au-devant du nouveau roi. Il étoit naturel qu'un tyran détesté finît tragiquement. Sa mort fut accompagnée de circonstances qui attestent que la vengeance divine y prit part; circonstances effrayantes et surnaturelles, plus propres, dit Buchanan, à figurer sur le théâtre que dans l'histoire. On l'a fait frapper de la foudre et expirer dans d'affreuses douleurs.

Malcolm, porté sur le trône avec l'applaudissement du plus grand nombre, éprouva des inquiétudes de la part de quelques mécontents. Averti qu'un d'entre eux avoit formé contre sa vie une entreprise qui devoit s'exécuter dans une embuscade, le monarque prend le coupable avec lui, sous prétexte d'une promenade, et le mène dans un vallon écarté. Le tenant seul, il lui rappelle amicalement ses bienfaits, Malcolm III, 1057.

lui reproche ses funestes desseins, et, mettant l'épée à la main : « Si tu en veux à ma vie, lui dit-il, au « lieu de me poursuivre en assassin, attaque-moi en « homme de cœur, et obtiens par ta bravoure la « couronne que tu voulois m'enlever par la trahison. » Le conjuré, frappé d'étonnement, se jette à ses pieds. Le monarque lui pardonne. Cet acte de générosité, devenu public, fit rentrer les autres dans le devoir, dont ils ne s'écartèrent plus jamais.

Ce prince régna longuement et glorieusement, et périt par un excès de confiance. Il assiégeoit une ville que les Anglois lui avoient prise. La garnison, quoique réduite à l'extrémité, refusa de remettre les clefs à d'autres qu'au roi en personne. Il approche des murs, et il se présente sans précaution pour les recevoir. Un soldat aposté le perce de sa lance. Edouard, fils aîné, voulant venger la mort de son père, attaque les traîtres avec plus d'impétuosité que de prudence, et reçoit aussi une blessure mortelle.

Duncan II. 1094. Ce double accident jette le trouble dans le royaume. Trois enfants légitimes restoient au roi, et un bâtard, nommé *Duncan*. Les trois prêmiers, appelés *Edgard*, *Alexandre* et *David*, furent jugés trop jeunes pour remplacer leur père. Donalde, leur oncle, frère de Malcolm, se présenta ; mais le bâtard Duncan signifia des prétentions avec assez de fermeté pour faire abandonner la partie par le frère de son père. Durant leur querelle, la veuve de Malcolm, craignant pour ses fils, se sauva avec eux en Angleterre. Duncan garda quinze ou seize mois le titre de roi. Une précaution qu'il prit pour se l'assurer fut précisément ce qui le lui fit perdre. Cette précaution consistoit à re-

chercher l'alliance du roi de Norwége. Il l'acheta par des conditions préjudiciables à l'honneur de son royaume. Les grands découvrirent ce honteux traité; l'indignation qu'ils en conçurent les fit renoncer à l'obéissance de Duncan.

Ils allèrent chercher Edgar, le fils aîné de Malcolm, dans son asile. Il revint avec ses deux frères. Duncan, hors d'état de résister, se retira en Norwége. Edgar régna en paix, et mourut sans enfants. Alexandre, son successeur, privé aussi de postérité, laissa le trône à David, son dernier frère. Le régne de celui-ci fut long et avantageux à l'Ecosse. Les auteurs ne varient pas sur les louanges qu'ils donnent à la sagesse de ces trois frères, à leur prudence, à leur amour de la justice et aux autres vertus qu'ils tenoient de Malcolm, leur père; mais ils ne sont pas d'accord sur ce qu'on doit penser de leur libéralité envers le clergé; les uns la louent, les autres la blâment excessivement. La censure de ces derniers est juste, s'il est vrai que ces princes aient poussé la générosité jusqu'à dépouiller la maison royale de ses biens en faveur de l'église.

Edgar. 1098. Alexandre. 1107. David. 1124.

David eut le malheur de survivre à un fils unique, que ses belles qualités firent autant regretter de toute l'Ecosse que de son père. Quoique accablé de ce coup, dans une assemblée générale convoquée à cet effet, le bon roi prit sur lui-même de consoler ses sujets affligés. Il le fit en ces termes : « Ce qui est arrivé à mon « fils est le sort commun. La vie est un gage, un prêt « qu'il faut rendre tôt ou tard. Peu importe le mo- « ment auquel la dette sera exigée. Quand nous « voyons mourir un homme de bien, pourquoi nous af-

« fliger ? Il ne nous quitte que pour aller dans sa vé-« ritable patrie, où nous le suivrons bientôt. Si mon « fils a fait le premier ce voyage, il a l'avantage de « voir le premier mes vertueux frères et mes autres « parents, et de jouir dès à présent de leur compa-« gnie. Cessons donc nos plaintes et nos regrets, de « peur qu'il ne paroisse, en les continuant, que nous « sommes plus touchés de notre perte que sensibles « à la félicité de mon fils. Je vous remercie pour lui « et pour moi de votre amitié, et je vous la demande « pour ses enfants. »

Malcolm IV. 1153. Ils étoient au nombre de trois. Malcolm, l'aîné, succéda à son père. La bonne éducation qu'il avoit reçue, et les fruits qu'elle produisit, donnèrent de grandes espérances qui ne furent point déçues. Cependant ses vertus civiles et religieuses lui firent un peu trop craindre la guerre, et la candeur de son caractère l'exposa à être trompé par Henri II, roi d'Angleterre. Ce monarque l'attira à sa cour sous des prétextes couverts d'une apparence d'amitié. Lorsqu'il l'eut à sa disposition, il le mena malgré lui à une expédition contre la France, afin de lui faire perdre l'amitié des François, et de le priver des secours qu'il pourroit tirer de ce royaume, quand lui-même voudroit l'attaquer, comme il en méditoit déja le projet. Cette complaisance forcée de Malcolm lui enleva pour un temps l'affection de ses sujets, et les porta à une rébellion dont Henri profita, ainsi qu'il se l'étoit promis. Cependant les Ecossois ouvrirent les yeux et eurent pitié de la foiblesse de leur jeune roi. Ils montrèrent même le desir de le voir s'asseoir sur le trône par un mariage qui lui donneroit des héritiers

Sur la proposition qui lui en fut faite, le pieux Malcolm déclara qu'il avoit fait vœu de virginité, et qu'apparemment ce vœu n'étoit pas désagréable à Dieu, puisque, dans la vigueur de la jeunesse, il lui avoit accordé la grace de ne le pas enfreindre, et de lui préparer des héritiers. Il mourut célibataire à vingt-cinq ans.

Ces héritiers dont parloit Malcolm étoient ses deux frères, dont l'aîné, nommé Guillaume, lui succéda. Il essuya encore plus de chagrin que son frère de la part du roi d'Angleterre. Comme lui, il fut traîné à une expédition contre la France. Renvoyé dans son royaume, il entreprit de se venger de cet affront, et de reprendre les cantons que l'Anglois avoit envahis. Il tomba dans une embuscade, et fut mené une seconde fois en France, où étoit Henri. Ce monarque mit la liberté de l'Ecossois à prix, et ne l'accorda qu'en se faisant confirmer ses usurpations. Les troubles qui survinrent en Angleterre fournirent à son tour au roi d'Ecosse l'occasion de recouvrer ce qu'il avoit été contraint d'abandonner. Par ce moyen, il laissa son royaume un peu restauré à Alexandre, son fils, qui lui succéda. Un traité régla les droits débattus entre les deux couronnes, et procura au nouveau monarque un régne aussi tranquille qu'il pouvoit l'être dans un pays rempli de seigneurs turbulents.

Guillaume. 1165. Alexandre II. 1214.

Les mêmes agitations se firent sentir sous son fils, nommé comme lui *Alexandre*. Ceint du diadême de son père à l'âge de seize ans, il fut plus heureux, parceque l'Angleterre étoit gouvernée par un prince foible. On lui restitua toutes les possessions usurpées sur ses ancêtres. Les succès d'Alexandre contre l'étran-

Alexandre III. 1249.

ger affermirent sa domination sur ses sujets. Son mariage avec la fille du roi d'Angleterre assoupit, durant sa vie, les querelles entre les deux nations. Alexandre essuya des chagrins de la part du clergé trop ambitieux, de la part du pape et de ses avides légats, dont les foudres, quoique lancées mal-à-propos, l'effrayèrent assez pour qu'il leur abandonnât toutes leurs prétentions, afin d'obtenir la paix. Ce prince publia des lois très sages; il avoit divisé son royaume en quatre parties, et demeuroit trois mois dans chacune. Pendant ce temps, les plus pauvres de ses sujets avoient le droit de s'adresser à lui. Il les écoutoit avec bonté. Les grands d'une province l'accompagnoient avec leurs vassaux armés jusqu'à la province voisine, où il étoit reçu de même. Il vivoit au milieu de ses peuples, sans leur être à charge par aucun luxe; aussi fut-il singulièrement regretté, lorsqu'un accident funeste abrégea ses jours. Il se fendit la tête en tombant de cheval.

Interrègne. Au chagrin de perdre un si bon prince, se joignit l'inquiétude sur l'état où il laissoit l'Ecosse. Toute la race masculine de ses rois étoit éteinte. Il ne restoit qu'une fille au berceau, née de la fille d'Alexandre, morte épouse du roi de Norwége. Cette enfant étoit l'héritière légitime du trône. Afin d'éteindre jusqu'aux étincelles qui pouvoient allumer des querelles entre les deux royaumes, Edouard, roi d'Angleterre, demanda la petite princesse en mariage pour son fils, enfant comme elle. La proposition fut agréée; mais les ambassadeurs envoyés en Norwége pour ramener ce gage de paix et d'union trouvèrent que la mort venoit de frustrer l'espérance des deux peuples. La

lice alors s'ouvrit à une foule de prétendants. Les principaux étoient Jean Bailleul et Robert Bruce, tous deux descendants d'une nièce du roi défunt, et apportant des droits qui embarrassoient les Ecossois. Les rivaux avoient chacun un si grand nombre de partisans, qu'après des discussions armées qui durèrent plusieurs années, les états jugèrent à propos de remettre la décision du procès à Edouard, roi d'Angleterre.

Ce monarque crut l'occasion favorable de ne faire de l'Angleterre et de l'Ecosse qu'un seul et même royaume : réunion que ses prédécesseurs avoient plusieurs fois inutilement tentée, et qu'il desiroit ardemment. Il employa toutes les ruses d'une politique frauduleuse, sema la division entre les grands, les mit aux mains les uns contre les autres, éloignant toujours la décision sous différents prétextes; mais, convaincu par la répugnance qu'il trouvoit dans les esprits qu'il ne parviendroit jamais à son but, au défaut du tout, il se rabattit sur une partie, et borna sa prétention à un hommage et à des droits utiles. A ces conditions, il offrit secrétement la couronne à Robert Bruce, dont le droit paroissoit le plus douteux, persuadé que ce seigneur n'hésiteroit pas à fixer à ce prix l'incertitude de ses espérances; mais il trouva un prince magnanime qui lui répondit fièrement : « Le desir de régner n'est pas en moi assez vif pour que je « lui sacrifie l'indépendance de ma couronne et la li« berté de mes peuples. » Jean Bailleul ne fut pas aussi délicat : il accepta la proposition d'Edouard, qui le proclama roi.

Il arriva de cette mauvaise foi d'Edouard, qui avoit abusé de la confiance des Ecossois, ce qui arrive or- Jean Bailleul. 1292.

dinairement des grandes injustices. Parmi les seigneurs convoqués pour l'installation du nouveau roi, les uns refusèrent de signer la convention de Bailleul, les autres ne donnèrent leur nom que forcés et à regret. Le monarque lui-même, pour obtenir l'estime de son peuple, se vit obligé de renoncer à l'engagement honteux qu'il avoit contracté. Il envoya signifier sa rétractation au roi d'Angleterre. Cet acte de fermeté alluma la guerre; elle ne fut pas heureuse pour Bailleul. Il tomba entre les mains d'Edouard qui le confina dans ses états de France. Il y traîna une vie peu honorable, pendant que plusieurs braves Ecossois, abandonnés de la principale noblesse, s'efforcèrent de secouer le joug d'Edouard, que les grands portoient avec une patience honteuse.

Le chef de ces hommes courageux se nommoit Guillaume Wallace, d'une bonne famille à la vérité, mais dénuée de fortune. Ses parents l'avoient élevé dans la haine des Anglois, que la perfidie de leur roi rendoit odieux à beaucoup de patriotes. Wallace en rassembla un assez grand nombre des plus animés. Il harcela les garnisons angloises et obtint des succès qui le firent nommer vice-roi, non par les grands qui lui portoient envie, mais par le peuple. Edouard dédaigna de marcher en personne contre un pareil chef. Il envoya des généraux qui n'étoient pas sans mérite, et qui cependant furent battus. En un seul jour, ce brigand, comme il l'appeloit, remporta trois victoires.

La force devenant inutile, et cette guerre prenant un caractère inquiétant, le roi d'Angleterre eut recours à des offres, à des promesses, ainsi qu'aux autres moyens de séduction. Il les fit présenter à Wallace

par les premiers de la nation qu'il avoit attirés à son parti, entre autres par Robert Bruce, fils du monarque prisonnier, Robert, le compétiteur de Bailleul. Edouard attira ce jeune prince à sa cour après la mort de son père. Il le tenoit flottant entre l'espérance d'obtenir le sceptre d'Ecosse, s'il se montroit docile à ses volontés, et la crainte de s'en voir privé, s'il manifestoit trop ouvertement ses desirs. Pour le tenir dans cet état de fluctuation qui le rendoit dépendant, les ministres anglois lui insinuoient que Wallace portoit ses prétentions jusqu'au trône.

Après une victoire importante que ce général remporta, Bruce lui demanda une conférence. Elle eut lieu à la tête de leurs troupes, un ruisseau entre deux. Le prince lui marqua son étonnement de ce que, sur le frêle espoir de la faveur populaire, il se donnoit tant de mouvements et s'exposoit à tant de dangers : « car, « ajouta-t-il, quand même vous extermineriez tous les « Anglois, ne vous flattez pas que jamais les grands « d'Ecosse consentent à vous reconnoître pour leur sou- « verain. » Wallace répondit : « Jamais je ne me suis « proposé un pareil prix de mes travaux. Le sceptre « n'est point l'objet de mes desirs et ne convient point « à ma fortune; mais vous voyant, vous à qui le trône « est dû, abandonner lâchement nos concitoyens, les « laisser exposés non aux chaînes, mais à la hache « d'un ennemi cruel, j'ai pris leur cause en main, et, « tant qu'il me restera un souffle de vie, je défendrai « leurs biens et leur liberté. Pour vous, qui préférez la « sûreté d'une honteuse servitude aux dangers d'une « honnête liberté, suivez la fortune, puisqu'elle seule

« mérite votre estime. Quant à moi, je mourrai libre « dans ma patrie, avec la gloire de l'avoir défendue « jusqu'à l'extrémité. »

Cette espérance de l'infortuné Wallace ne se réalisa point. Le roi d'Angleterre l'entoura de traîtres qui le lui livrèrent. Au lieu d'en agir généreusement avec un homme de ce mérite, Edouard le fit battre de verges comme un vil scélérat, et décapiter sur la grande place de Londres. Afin de soumettre pour toujours l'Ecosse à son sceptre, il travailla à effacer chez les Ecossois jusqu'à la mémoire de ce qu'ils avoient été. Il abolit les anciennes lois. On ne jugea plus que par celles d'Angleterre. Il substitua aux rites écossois la liturgie angloise. Les diplômes, les traités, les actes les plus respectables furent tirés des archives et détruits. L'usurpateur ne laissa pas subsister un monument, pas même une pierre qui pût rappeler des traits capables de ressusciter dans les cœurs l'ancienne magnanimité de la nation.

Le tyran crut avoir étouffé par-là toute semence de révolte, d'autant plus qu'il avoit fait transporter en Angleterre les principales familles que l'on gardoit à vue. Robert Bruce, et les autres seigneurs les plus suspects, étoient retenus à la cour, afin d'être surveillés de plus près. Ces précautions n'empêchèrent pas que la plupart, fatigués de l'esclavage qu'on appesantissoit sur leurs têtes, ne se concertassent pour se soustraire à la tyrannie. Ils profitèrent d'un jour d'hiver où la neige couvroit la terre, firent ferrer leurs chevaux à rebours, afin que leurs traces trompassent ceux qui voudroient les poursuivre, et arrivèrent sans acci-

dent en Ecosse, où s'étoit secrètement formé un parti disposé à les recevoir.

Robert Bruce fut proclamé roi ; mais s'il avoit beaucoup de partisans, il avoit aussi une faction contraire, qui, jointe aux Anglois, le réduisit à des extrémités cruelles. Non seulement ses premiers efforts furent sans succès, mais tous les malheurs semblèrent se réunir contre lui. Il eut la douleur de voir ses troupes dispersées, ses amis massacrés. Lui-même fut contraint de fuir de retraite en retraite ; tantôt seul, tantôt suivi d'un unique compagnon, il couroit des forêts dans les cavernes ; jamais en sûreté que quand il pouvoit passer pour ce qu'il n'étoit pas. Son diadême, plus propre à désigner sa tête aux assassins qu'à lui attirer respect et protection, fut teint du sang de ses quatre frères et de beaucoup de personnes de sa famille, hommes, femmes et enfants, qui périrent victimes de la cruauté des Anglois. Robert Bruce. 1306.

Enfin il trouva un asile sous le toit agreste d'un vieux gentilhomme. Il y resta quelques mois. Comme on n'entendoit plus parler de lui, on le crut mort. Les Anglois commencèrent à oublier cet ennemi, et à se conduire avec la fierté et l'insolence, compagnes trop ordinaires de la sécurité. Profitant de leur négligence, Robert reparoît, et s'introduit par surprise dans une citadelle importante. Ce coup d'éclat réveille ses partisans. Ils accourent en foule auprès de lui. Bientôt il se trouve à la tête d'une troupe de braves, résolus de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Les détachements que les Anglois envoyèrent contre lui furent battus. Alors ils se déterminèrent à en-

trer en Ecosse avec une armée qu'ils rendirent formidable, autant par le nombre que par l'espérance donnée aux soldats de leur partager les biens des vaincus. Robert en opposa une moins considérable, mais enflammée de l'ardeur qu'inspire la nécessité de défendre ses foyers et de sauver ce qu'on a de plus cher.

Lorsque les Anglois entrèrent en Ecosse, Robert étoit attaqué d'une maladie que l'on crut quelque temps mortelle. Sa convalescence étoit à peine commencée quand les deux armées se trouvèrent en présence. Loin de fuir le combat, le monarque, sans se laisser intimider par ces nombreux bataillons, montre à ses troupes un front serein et un air assuré. Il se fait mettre à cheval. Deux soldats le soutenoient. Il marche à la tête. Animés par ce spectacle, les Ecossois fondent avec impétuosité sur l'ennemi, et remportent une victoire complète.

Dès ce moment sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de prospérités. Il faut avouer que Bruce les mérita, et que, si la fortune lui demeura fidèle, ce fut par sa prudence et sa bonne conduite qu'il sut fixer son inconstance. Buchanan, qui ne passera pas pour panégyriste des rois, en fait ce portrait : « Robert Bruce s'est « rendu célèbre par tous les genres de vertus. Il seroit « difficile de trouver depuis les temps héroïques un « prince qui lui ressemblât. Courageux à la guerre, il « étoit un modèle de modération et de justice dans la « paix. Quoique ses succès inespérés, après que la for- « tune, rassasiée de ses malheurs, se fût lassée de le « persécuter, le rendent un prince étonnant, il est « encore plus admirable dans l'adversité que dans la

« prospérité. Quel courage n'a-t-il pas fallu pour n'être pas ébranlé par tant de maux qui tomboient sur lui à-la-fois? Sa femme chargée de chaînes, ses quatre frères, princes pleins de vaillance, cruellement massacrés, presque tous ses amis affligés en même temps de toute espèce de calamités, ceux qui avoient pu échapper à la mort bannis et dépouillés de leurs biens, lui-même privé, non seulement d'un riche patrimoine, mais de son royaume, par le monarque le plus puissant et le plus habile de son siècle. Cependant, assiégé en même temps par cette foule de maux, au milieu des ombres de la mort qu'une maladie dangereuse faisoit voltiger autour de sa tête, il ne désespéra pas de recouvrer sa couronne. Jamais il ne dit, jamais il ne fit rien qui fût indigne d'un roi. Comme Marc Brutus et le dernier Caton, il ne porta pas sur lui-même des mains homicides. Comme Marius, il ne se laissa pas dominer par la colère, et n'exerça pas contre ses ennemis une cruelle vengeance. Au contraire, après avoir reconquis son royaume, il se conduisit avec ceux qui lui avoient fait le plus de mal, non en ennemi réconcilié, mais en roi. » Jusqu'à la fin, même dans les angoisses d'une maladie douloureuse qui le conduisit au tombeau, le bonheur de ses peuples étoit son unique occupation. Robert laissoit ce royaume, qui lui avoit tant coûté, à un fils de huit ans, sujet de réflexions inquiétantes. Il les calma comme il put, en nommant un tuteur si bien choisi, qu'après sa mort les états le confirmèrent. Ils statuèrent de plus, selon sa volonté, que, si ce fils venoit à décéder sans enfants, la couronne passeroit à Robert Stuart, fils de sa fille.

David II. 1329 Selon le vœu de son père, David Bruce fut couronné avec la permission du pape. On la demanda afin de donner plus d'authenticité à la cérémonie. Cette précaution n'empêcha pas que le droit du jeune monarque ne fût contesté et attaqué tant par les Anglois, qui entretenoient chez eux des Bailleul, qu'ils se préparoient à opposer aux Bruce, que par des Ecossois mécontents, ou entraînés par le desir de tirer avantage des troubles. Les fidéles sujets de David, persuadés que la présence d'un enfant pouvoit leur être plus nuisible qu'utile, l'envoyèrent en France avec sa mère. Débarrassés de ce soin, ils se battirent avec courage contre les Anglois et leurs infidéles compatriotes.

De temps en temps ils envoyoient visiter leur jeune roi, pour connoître par eux-mêmes quelles espérances ils pouvoient en concevoir. Quand ils le crurent en état, sinon de les seconder, du moins de donner par sa présence de la prépondérance à leur parti, ils le rappelèrent. Il combattit à leur tête avec succès; mais, dans une bataille décisive, son armée fut entièrement détruite par Philippine, reine d'Angleterre, pendant que le roi faisoit la guerre en France. Edouard, heureux en femme, heureux en fils, vit dans ses chaînes Jean, roi de France, amené par Edouard, surnommé le *Prince Noir*, son fils, et David, roi d'Ecosse, prisonnier de son épouse. Des raisons politiques abrégèrent la captivité de David. Il retourna libre dans son royaume, et gouverna sagement, mais avec dureté. Les circonstances exigeoient de la sévérité. L'humeur remuante des grands ne put être domptée que par l'extinction de plusieurs familles. David mourut à quarante-sept ans, plus craint qu'aimé, avec la réputation

d'un prince habile, dont la fortune avoit souvent trahi la capacité.

David ne laissa pas d'enfants. Selon les dispositions de Robert I, son père, le sceptre passa à Robert, fils de sa sœur. Par lui la famille des Stuart monta sur le trône d'Ecosse. Ce prince étoit ami de la paix, mais ses sujets ne lui permirent pas toujours de suivre son inclination. C'étoit le temps de la *chevalerie*. Les nobles se seroient crus déshonorés s'ils eussent joui de la tranquille indolence de leurs châteaux. Ils se provoquoient les uns les autres. L'amour de la gloire étoit le motif principal de leurs combats; mais le pillage étoit le véritable aiguillon des vassaux qu'ils entraînoient à leur suite. Anglois et Ecossois, pendant tout ce régne, se provoquèrent avec des succès variés. Les lois de la chevalerie étoient sévèrement observées entre gentilshommes. Quiconque n'auroit pas rempli fidèlement les conditions du cartel; quiconque, rendu libre, sur sa parole, ne seroit pas venu à jour dit se remettre entre les mains du vainqueur, auroit été méprisé et banni à jamais. La chevalerie entretenoit ainsi la nation dans un état de guerre perpétuelle. Robert II. 1371.

Stuart souffroit cette manie qu'il ne pouvoit faire cesser, mais tâchoit d'y mettre un frein par des tréves qu'il ménageoit entre les rivaux les plus ardents. Les soins qu'il se donnoit maintinrent quelque police dans son royaume, malgré les obstacles qu'opposoit la folie du temps. Ce monarque est célèbre par sa constance dans ses résolutions, et sa fidélité à sa parole. L'alliance des François, déja ancienne, mais confirmée par son prédécesseur, qui avoit été élevé chez eux, lui servit à bannir presque entièrement les Anglois de

l'Ecosse. Mais si le courage de ces alliés lui fut utile, leur caractère turbulent, et le prix exagéré qu'ils mettoient à leur service, lui causèrent de grands embarras.

Robert III. 1390. Son fils portoit le nom de Jean. Les états lui firent prendre celui de Robert, sans doute par estime pour les rois de ce nom qui les avoient gouvernés. Il avoit les inclinations pacifiques de son père. Aussi abandonna-t-il les soins militaires à son frère, nommé comme lui Robert, et il lui donna même le titre de *gouverneur* du royaume. On croit que le gouverneur, vu le caractère de son frère, avoit déja conçu le projet de s'emparer de l'autorité souveraine. Cette confiance excessive lui fournit les moyens d'exécuter ce criminel dessein. Une autre imprudence du roi en accéléra et facilita l'exécution.

Il paroît que le monarque foible et indolent ne savoit pas prendre, même dans sa famille, l'autorité qui convient à un père et à un roi. Tout le monde se plaignoit des désordres de David, son fils aîné. Tant que la reine, femme de mérite, avoit vécu, le jeune prince, contenu par ses avis et sa fermeté, s'étoit renfermé dans de certaines bornes. Après sa mort, il lâcha la bride à toutes ses passions. Séductions, violences, meurtres, rien ne lui coûtoit, pour s'emparer des femmes et des filles qui lui convenoient. Le roi, excédé des plaintes qu'on lui portoit de tous côtés, et n'ayant plus la force de faire rentrer son fils dans le devoir, écrivit à son frère d'arrêter son fils, et de le retenir auprès de lui jusqu'à ce qu'il pût compter sur quelque changement.

Le gouverneur, ravi d'avoir un si beau prétexte de se débarrasser de son neveu, au lieu de travailler à le

réformer, l'enferme dans une citadelle avec l'affreuse résolution de le faire mourir de faim. Le supplice du malheureux jeune homme traîne en longueur par la compassion d'une jeune personne, fille du geolier, et celle d'une femme qui étoit nourrice. La première le substanta quelque temps avec des galettes minces qu'elle cachoit sous son chapeau en allant visiter le prisonnier. La seconde lui faisoit sucer son lait avec une sarbacane, à travers une fente de muraille. Toutes deux furent découvertes et punies de mort. L'infortuné prince, privé de ces secours, mourut après s'être rongé les bras de rage et de désespoir.

Le roi sut la mort de son fils aîné. A la vérité, on lui en cacha les lamentables circonstances; mais il en apprit assez pour ne pas douter que ce ne fût le crime de son frère. Craignant le même sort pour Jacques son second fils, il le fit partir pour la France. Une tempête le jeta sur les côtes d'Angleterre; quoique l'Anglois n'eût point alors de guerre avec l'Ecosse, il n'en retint pas moins le prince comme prisonnier. Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, le triste père tomba sans connoissance entre les bras de ceux qui l'environnoient. Ce premier accident fut suivi d'une maladie de langueur, pendant laquelle il repoussoit toute nourriture. Le marasme dont il étoit attaqué le rendit hideux, et lui donna la figure d'un cadavre avant sa mort: spectacle d'autant plus touchant, qu'il avoit été le plus bel homme de son royaume: il étoit aussi un des plus honnêtes; mais c'étoit un roi plus que médiocre.

Les états confirmèrent au gouverneur l'autorité dont il jouissoit. On conçoit qu'il ne se pressa pas de rede- Jacques I. 1424.

mander son neveu. D'un autre côté, les Anglois le gardèrent volontiers comme un garant de la paix dont ils avoient besoin, parcequ'ils étoient en pleine guerre avec la France. Par cette raison, pendant l'administration du gouverneur, il n'y eut que des hostilités passagères et peu importantes entre les deux nations angloise et écossoise. Le roi d'Angleterre se piqua même de donner une bonne éducation à son jeune prisonnier. Il lui fit faire ses premières armes sous ses yeux, contre la France, et il le traitoit à sa cour avec beaucoup de distinction.

A la mort du gouverneur, qui régna quinze ans sous le nom de son neveu, les états reconnurent Morduce, son fils. Il ne se trouva ni les qualités d'un administrateur, ni même celles d'un père de famille: son incapacité et ses défauts dégoûtèrent les seigneurs écossois, et les déterminèrent à demander leur roi. Ils trouvèrent les Anglois disposés à le rendre d'autant plus volontiers, qu'ils croyoient avoir inspiré au jeune monarque, par l'éducation, des dispositions favorables à leur nation. Afin de se l'attacher par des liens encore plus forts, ils lui donnèrent en mariage une belle Angloise qu'il aimoit.

Jacques revint en Ecosse après dix-huit ans d'absence, accompagné de son épouse. Ce jeune couple fut reçu et couronné au milieu des transports d'alégresse du peuple, ivre de joie de se voir un roi légitime. Cette grande satisfaction dura peu. Dans tout ce que les Anglois avoient fait pour le roi d'Ecosse, en se donnant des airs de générosité, ils n'avoient pas oublié leurs intérêts. Le monarque fut contraint de s'engager à payer une forte somme, tant pour sa pension

que pour sa rançon de prisonnier. Voulant remplir son obligation, il demanda des contributions à ses peuples. Les impôts consentis furent levés avec une dureté qui causa des murmures, et occasiona des révoltes. Les révoltés trouvèrent des grands qui les appuyèrent. Jacques se saisit des chefs. Leur sang coula sur les échafauds. Aux actes de justice sévère, on lui reproche d'avoir ajouté des circonstances barbares. Par exemple, il envoya à sa propre tante la tête sanglante de son mari et de ses fils. Il prétendoit par-là, non seulement la punir d'avoir soufflé la rebellion à ses proches, mais il espéroit de plus que, dans le premier transport de sa fureur, cette femme hautaine laisseroit échapper des paroles qui donneroient des lumières plus étendues sur la conjuration. Il fut trompé. Elle se contint, et dit seulement avec une tranquillité affectée : « S'ils sont coupables, le roi a fait justice. »

Au reste, les excès que se permettoient les chefs de bandes, conspirateurs et autres, demandoient peut-être, et autorisoient des excès de rigueur. Un de ces hommes féroces, impatienté des plaintes d'une veuve qu'il avoit dépouillée de ses biens, irrité des menaces qu'elle faisoit continuellement d'aller se plaindre au roi, lui fit attacher avec des clous du fer sous la plante des pieds, comme à un cheval, afin, dit-il, qu'elle fût moins blessée des aspérités du chemin. Quand elle fut guérie, elle porta ses plaintes au roi. Il fit amener le mauvais plaisant, et, l'ayant fait ferrer de même, il le fit promener trois jours dans les rues de la capitale.

Le monarque employa aussi contre ces brigands un moyen déja mis en œuvre avec succès par son

père, c'étoit de se défaire des uns par les autres. Comme ils se réunissoient par familles, et pilloient de concert, le partage du butin excitoit souvent entre eux des querelles qui se terminoient par des actions sanglantes. Robert envoya dans leurs cantonnements des négociateurs. Mais, au lieu de les réconcilier, ils étoient chargés d'attiser leurs haines par des motifs de point d'honneur. On les échauffa si bien, qu'ils regardèrent comme une proposition très digne de leur courage celle qui leur fut faite de se rassembler le plus grand nombre qu'ils pourroient, et de vider leurs querelles, en champ clos, dans un combat à outrance. La lice s'ouvrit sous les yeux du roi et de sa cour. Ils lui donnèrent, au nombre de trois cents de chaque côté, le spectacle d'une bataille que l'acharnement fit dégénérer en une espéce de boucherie. Ceux qui étoient blessés et renversés n'obtenoient aucune grace. Il n'en resta vivants qu'un d'une part et deux de l'autre. Jacques, fils de Robert, se servit de cette ruse de son père avec un pareil succès, et ce massacre, pour ainsi dire, juridique, rétablit quelque temps le calme dans les cantons que ces guerriers infestoient.

Robert travailla à adoucir les mœurs de ses sujets, en inspirant l'amour des sciences. Il tâcha de leur persuader, par son exemple, que ce goût n'étoit pas incompatible avec les exercices militaires, la seule occupation dont les Ecossois se fissent gloire alors. Il réforma les poids, les mesures et la monnoie. Par-là il donna quelque activité au commerce. L'émulation des études qu'il fit refleurir chez le clergé, et dans les monastères, fut très utile à la religion. Robert, sobre et modeste, s'opposa au luxe, aux repas trop somp-

tueux prolongés dans la nuit, repas dont on s'étoit fait une mode. Il réprima aussi beaucoup de désordres; mais il ne ramena pas ses sujets à l'antique modération.

Ces réformes, quoique très sages, excitèrent des murmures. Un de ses parents, qui depuis long-temps cherchoit l'occasion d'usurper le trône, la crut arrivée dans ce moment de mécontentement. Il prit si bien ses mesures, qu'à la tête d'une troupe de conjurés il put attaquer le roi désarmé dans l'appartement de la reine. Cette princesse se jeta au-devant des coups qu'on portoit à son époux, dont plusieurs l'atteignirent; mais, malgré ses efforts, le roi reçut vingt-huit blessures, dont un grand nombre étoient mortelles. Il expira sous le poignard.

Les conjurés, qui croyoient le roi haï, furent étonnés de l'indignation qui éclata de toutes parts. On oublia les défauts du monarque pour ne plus songer qu'à ses grandes qualités et à ses vertus. Ses sujets regrettèrent véritablement ce prince, misérablement massacré à l'âge de quarante-quatre ans, lorsque la police établie dans son royaume, ses soins et ses travaux pour y parvenir, commençoient à lui promettre un avenir tranquille. Les assassins furent tous punis du dernier supplice. Celui du chef dura trois jours, avec ces raffinements de cruauté qu'on toléreroit en frémissant, s'ils devenoient un frein pour le crime.

Jacques son fils avoit à peine sept ans. On partagea, Jacques II.
pendant sa minorité, l'autorité entre deux personnages 1437.
des plus illustres familles : Alexandre, auquel on confia le soin de la guerre, avec le titre de *vice-roi*, et Guillaume, déja *chancelier*, à qui on confia le soin de la police. Celui-ci fut chargé de plus de l'éducation du roi

et de la garde de sa personne. La reine, comptée pour rien dans ces arrangements, en fut très piquée. Elle s'insinua auprès du chancelier par des manières engageantes, et, lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui enleva son fils, de l'aveu du vice-roi. Honteux d'être la dupe d'une femme, le vieux ministre lui déroba son pupille à son tour; contre l'attente de ceux qui avoient intérêt à les tenir brouillés, les deux chefs du gouvernement se réconcilièrent. Leur administration mena le roi jusqu'au moment où il put prendre lui-même le gouvernail en main. La reine, sa mère, les laissa maîtres de son fils et du royaume. Elle s'étoit remariée par goût à un jeune seigneur qui fixoit exclusivement ses attentions.

On peut juger de la manière d'administrer la justice par les deux faits suivants, l'un du tuteur, l'autre de son élève : il y avoit un jeune seigneur très riche et très accrédité, dont les manières hautaines marquoient beaucoup d'ambition. Elles étoient, comme il n'arrive que trop ordinairement, mêlées d'actions licencieuses, qui donnèrent au ministre un prétexte pour l'appeler à la cour. Il vint avec l'assurance de son âge. Le roi le reçut bien, l'admit à sa table; mais, pendant que l'imprudent se réjouissoit d'un accueil si flatteur, le chancelier le fit arracher des côtés du monarque, transporter en prison, et décapiter sans forme de procès. Comme la jeunesse est naturellement portée à la compassion, Jacques laissa échapper quelques larmes sur le sort de l'infortuné. Le chancelier le reprit avec aigreur de cette marque d'attendrissement, lui remontrant que, quand il s'agissoit d'un homme qui pouvoit devenir dangereux, l'humanité devoit faire place à la politique. Jacques ne se souvint que trop de cette leçon dans une

circonstance à-peu-près pareille. Il pressoit un seigneur puissant de se désister d'une alliance formée avec d'autres, pour soutenir quelques prérogatives. Le confédéré s'en défendoit, en disant que l'honneur ne lui permettoit pas de rompre un traité confirmé par son serment. « Vous ne le voulez pas, répond le monarque irrité? Eh « bien! je le romprai moi-même! » Aussi prompt que la parole, il lui enfonce son poignard dans la poitrine, et l'étend mort à ses pieds.

On donne d'ailleurs à Jacques II de la noblesse dans les sentiments, beaucoup de courage contre les ennemis opiniâtres, et de la clémence pour les vaincus. Il se peut que les guerres continuelles qui occupèrent son règne, et des principes durs, inculqués par l'éducation du chancelier, aient aigri son caractère. Il mourut à vingt-neuf ans, d'un coup de feu, devant une place qu'il assiégeoit. Au moment de cet accident, la reine arrivoit au camp de son époux. Sans se déconcerter, elle assemble les chefs de l'armée, leur présente son fils qui n'avoit que sept ans, et le fait proclamer. La mort du roi fut cachée à la garnison ennemie, qui, mieux instruite, auroit peut-être continué à se défendre. Croyant se rendre au père, elle remit les clefs au monarque enfant.

Sa mère garda la tutèle jusqu'à l'époque de l'assemblée des états. Ceux-ci remirent la régence à un conseil composé de seigneurs de toutes les factions qui étoient écloses depuis la mort du roi. L'éducation du jeune monarque Jacques, de ses deux frères Alexandre et Jean, et de ses deux sœurs, fut laissée à la reine. Chose étonnante! la concorde régna entre les membres d'un conseil si bizarrement composé. A quelques troubles près, Jacques III. 1460.

bientôt réprimés, l'Ecosse jouit six ans d'une tranquillité parfaite. Quand le roi atteignit sa treizième année, des flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit d'âge à gouverner par lui-même, et l'engagèrent à faire beaucoup de choses, non seulement a l'insu, mais contre le gré des régents. Ils l'arrachèrent à la surveillance des tuteurs, qui, n'étant pas les plus forts, se retirèrent. Une faction dominante les remplaça. Elle fit nommer par les états, composés de ses partisans, le duc d'Athol, son chef, à la dignité de *vice-roi*, avec une pleine puissance, jusqu'à ce que Jacques eût atteint sa vingt et unième année.

Mais les mêmes artifices qui avoient livré le jeune monarque à une faction le mirent entre les mains d'une autre. Le duc d'Athol s'étoit emparé de Jacques par l'adulation et une complaisance entière à la volonté du monarque. Quand il se vit maître de l'esprit du prince, il cessa de le flatter dans ses vices et ses passions. La faction rivale persuada au roi que, ne pas lui céder en tout, c'étoit vouloir l'asservir. Elle lui rendit odieux ce pédagogue. Non seulement il retira sa faveur au duc d'Athol, son beau-frère, mais encore il lui retira, par le divorce, sa femme, dont il avoit deux enfants, Jacques et Grécine, et la maria à un Hamilton, dont elle eut aussi deux enfants, Jacques et Marguerite, et lui-même épousa une fille du roi de Danemarck.

Jacques, gâté par la flatterie, souffroit avec peine la contradiction, plus impatiemment encore la censure, ce qui lui donnoit de l'aversion pour les grands seigneurs que leur naissance et leur rang autorisoient quelquefois à lui dire leur avis. Il les écarta par ses manières dures. Ils s'éloignèrent, piqués de sa conduite. Alors

la cour devint comme un marché, une foire, où se vendoient publiquement les emplois et les dignités civiles et ecclésiastiques. Entre les personnages dangereux que le roi admit auprès de sa personne, on cite des devins, de prétendues sorcières, en qui il avoit une grande confiance. Elles lui prédirent qu'il seroit assassiné par ses sujets. Cette menace, à laquelle il ajouta foi, le rendit soupçonneux et cruel. Il s'entoura de gens du plus bas étage, comme ceux dont il avoit le moins à craindre. Un maçon devint son ministre, un chanteur anglois son favori préféré, qu'il combla de richesses et décora de ses ordres.

De pareils choix excitèrent de violents murmures. Jean, frère du roi, pour avoir parlé trop librement, fut mis en prison, et on lui coupa les veines. Alexandre, son autre frère, enfermé dans la citadelle d'Edimbourg, n'auroit peut-être pas évité un sort pareil, s'il n'eût trouvé moyen de se sauver. On cite au sujet de son évasion un trait qui lui fait honneur. Son valet de chambre, envoyé devant par son maître pour essayer la corde par laquelle il devoit descendre de sa prison, la trouva trop courte, et se cassa la cuisse en tombant. Le prince, parvenu en bas, de crainte que le valet trouvé à terre ne fût puni de sa fidélité, le prit sur ses épaules et le porta un assez long espace de chemin, jusqu'au vaisseau qui le reçut.

Tant de violences lassèrent la patience des grands. Une guerre contre l'Angleterre leur fournit l'occasion de se réunir en corps d'état. Les indignes courtisans qui tenoient le roi comme captif paroissoient craindre vivement l'issue de cette assemblée. Ce n'étoit pas sans raison; car, se trouvant en force, les seigneurs saisirent

ces favoris et les livrèrent au peuple. Celui-ci, irrité de l'altération des monnoies, de la cherté des vivres et des autres calamités dont il étoit accablé, fit prompte justice de ceux qu'il en croyoit les auteurs. Il massacra les uns, pendit les autres, et ceux qui ne périrent point furent obligés de s'enfuir. Les grands relâchèrent le roi, sous la promesse qu'il leur fit de changer de conduite; mais il ne leur tint pas plus parole qu'à son frère Alexandre. Ce prince, secouru des Anglois, chez lesquels il s'étoit sauvé, secondé de plusieurs Ecossois, dont ses malheurs lui avoient concilié l'amitié, se trouvoit en état de détrôner son frère, s'il l'eût voulu; mais il n'usa pas de ses forces et lui laissa généreusement la couronne. Pour reconnoître un procédé aussi magnanime, Jacques lui fit faire son procès et le contraignit de fuir une seconde fois en Angleterre. Il passa de là en France, où il mourut, laissant deux fils, Alexandre et Jean.

Le roi perdit sa femme, qui, selon l'opinion publique, contribuoit à le retenir encore dans quelques bornes. Débarrassé de ce frein, il s'abandonna de nouveau aux flatteurs et aux devins, qui, pour lui rendre la noblesse odieuse, lui prédisoient toujours des entreprises funestes de la part de ce corps. Ses terreurs recommencèrent donc, et avec elles ses cruautés. Il prit, disent quelques historiens, la résolution de se délivrer en une seule fois de toutes ses craintes, par un massacre général. Il avoit imaginé un prétexte pour appeler les principaux nobles auprès de lui dans la citadelle d'Edimbourg, qu'il habitoit. Son dessein étoit de les y faire tous assassiner. Il communiqua son projet à l'un d'entre eux, qu'il croyoit lui être dévoué; mais, se défiant d'un prince de ce caractère, et craignant d'être enve-

loppé dans le massacre, le confident révéla le secret aux autres.

Avertis du piége, il leur fut aisé de l'éviter. Non contents de se tenir sur la défensive, ils se présentèrent en état d'attaquer, et, afin de donner plus de considération à leur cause, ils enlevèrent le fils du roi, et se mirent en campagne sous ses drapeaux. Le père, ne se voyant pas le plus fort, fit des propositions. Les grands déclarèrent nettement qu'ils n'en écouteroient aucune, que le monarque n'abdiquât la couronne et ne la remît à son fils : point de milieu. On en vint donc aux mains. Jacques périt dans la bataille; les uns disent par le fer des conjurés; les autres par la main d'assassins soudoyés par son propre parti. Il n'avoit que trente-cinq ans; il en avoit régné vingt-huit.

Dans l'armée qui le vainquit il fut déclaré tyran. Jacques IV. 1488.
Les chefs de l'insurrection eurent le crédit de faire décider, dans des états assemblés sous leur influence, que ceux qui avoient levé l'étendard contre lui avoient bien mérité de la patrie, et que jamais ils ne seroient recherchés pour cette action. La décision ne plut pas à toute la noblesse. De la diversité de sentiments s'enfantèrent des querelles qui troublèrent la jeunesse de Jacques IV. Arrivé au trône à l'âge de quinze ans, il montra beaucoup de prudence. Sans approuver la révolte contre son père, il parut oublier qu'il y avoit des coupables. Quant à lui-même, il ne se crut jamais entièrement innocent d'avoir favorisé les rebelles, ne fût-ce que de son nom. Il s'engagea, par une espèce de vœu, à faire, lorsqu'il le pourroit, le pélerinage de Jérusalem, en expiation de sa faute; et, pour preuve qu'il

ne l'oublioit pas, il porta sur sa peau, tant qu'il vécut, une chaîne de fer, qu'il allongeoit d'un anneau, chaque année.

La belle prestance de Jacques IV, ce qui n'est pas dans un prince un avantage à mépriser, déterminoit d'abord les cœurs en sa faveur; son esprit vif et gai les attachoit. Tout lui réussissoit. On a dit de lui que la fortune paroissoit être à ses ordres. Il la maîtrisoit par ses belles qualités : accessible, juste, sévère contre les méchants, mais ennemi des supplices; si assuré de la pureté de ses intentions, qu'il écoutoit, sans s'émouvoir, et les censures des malveillants, et les remontrances même amères de ses amis. On ne lui reproche que des manières trop populaires et une familiarité qui faisoit tort à sa dignité.

La seule faute importante qu'il ait commise fut cruellement punie. Il faisoit la guerre aux Anglois. Très inférieur par le nombre des soldats, il crut pouvoir y suppléer par la bravoure de sa noblesse, dont presque toute son armée étoit composée. Se trouvant en présence de l'ennemi, il se décida à livrer bataille malgré les conseils et les prières de ses chefs les plus expérimentés. Ce furent peut-être la honte de son obstination et le remords qu'il en ressentit qui causèrent sa mort. Le courage, comme on le lui avoit prédit, fut contraint de céder au nombre. Voyant son armée en désordre, il se précipita dans les bataillons ennemis et disparut. Comme on ne trouva pas son corps, les Ecossois, qui aimoient ce prince, s'obstinèrent long-temps à croire qu'il n'étoit pas mort, que peut-être il étoit allé acquitter son vœu à Jérusalem, et qu'on le reverroit un jour. Quand il périt, ses grandes dépenses, plus

fastueuses qu'utiles, venoient de l'engager à mettre des impôts extraordinaires. Il n'avoit que quarante ans, et il laissa de Marguerite, son épouse, sœur de Henri VII, roi d'Angleterre, deux fils, dont le plus âgé n'avoit que deux ans.

Par un testament fait avant d'entrer en campagne, il avoit nommé la reine régente, tant qu'elle ne se marieroit pas. Quoique ce fût contre la coutume du royaume, la dernière bataille avoit détruit tant de nobles, que cette dernière disposition ne rencontra pas de contradicteurs. On laissa la reine en possession de l'autorité; mais l'année n'étoit point révolue qu'elle se remaria. Elle auroit desiré, malgré cela, conserver la régence. Cependant elle ne fit que de foibles efforts, et vit sans chagrin apparent la tutèle passer entre les mains d'un grand-oncle de ses enfants, qu'on nomma vice-roi. Il appela à la cour un bâtard de Jacques IV, plus âgé que ses enfants légitimes. Ce prince a été connu sous le nom du comte de Murray; il joua un rôle célèbre dans les troubles qui ont agité le royaume.

Jacques V. 1513.

L'indifférence de la reine pour la régence ne dura pas. Des conseillers intéressés lui persuadèrent qu'elle n'auroit pas dû abdiquer si facilement l'autorité, et l'exhortèrent à la reprendre. Elle se disposa à suivre ce conseil. Le vice-roi, averti à temps, se saisit du jeune monarque, qu'on avoit laissé à la garde de sa mère, et fit reconduire honnêtement cette princesse en Angleterre auprès de Henri VII, son frère. Mais la régence, objet continuel de la jalousie, étoit convoitée par tous les princes du sang, qui étoient en grand nombre, et s'en croyoient également dignes;

de sorte que la minorité de Jacques V peut être regardée comme un conflit perpétuel entre ses parents, une querelle de famille à laquelle les peuples étoient forcés de prendre part, quoique l'issue leur fût assez indifférente.

Tous ces parents ne s'épargnoient pas. Pendant cette minorité, et même lorsque l'âge du roi lui permit de prendre en main le pouvoir, l'Ecosse fut comme un échafaud dégoûttant du sang de la principale noblesse. Les portes des villes, les gibets des campagnes, chargés des têtes des proscrits, présentoient un spectacle d'horreur. Tel arrachoit en gémissant la tête de son frère, de son ami, du clou où elle étoit accrochée, et y attachoit avec rage celle de son ennemi, qui, entraîné devant le pal funeste, voyoit enlever celle que la sienne alloit remplacer. Il n'est point étonnant que Jacques V, élevé au milieu de ces alternatives sanglantes, ait contracté le caractère sombre et mélancolique qu'on lui a reproché.

Ce ne fut qu'à vingt-six ans qu'il songea à se marier. Jacques se seroit volontiers accommodé de cette vie favorable à ses passions, si le bien de son royaume n'avoit exigé qu'il se donnât des héritiers légitimes. Henri VIII, son oncle, lui proposoit une de ses filles. Il étoit possible qne ce mariage réunît sous sa main les deux sceptres d'Angleterre et d'Ecosse, parceque la postérité de Henri VIII, malgré tous ses mariages, menaçoit ruine. Mais ces convenances ne prévalurent point sur la crainte de se donner un maître dans un beau-père tel que Henri VIII. Il refusa sa cousine, et il épousa Magdeleine, fille de François I. En allant la chercher lui-même en France, il remar-

qua Marie, fille du duc de Guise, veuve du duc de Longueville, d'une beauté frappante. Il se la destina intérieurement pour femme, si Magdeleine, dont la santé étoit chancelante, venoit à lui manquer. En effet, elle mourut au bout de deux mois, et le roi d'Ecosse épousa Marie.

Elle étoit nièce du fameux cardinal de Lorraine, d'une famille qui se piquoit d'un entier attachement à la religion catholique. Quoique cette religion reçût depuis quelque temps des atteintes en Ecosse, elle y étoit toujours dominante. Jacques avoit été élevé dans son sein, et s'y montroit très attaché. C'étoit une des raisons qui l'avoient éloigné de contracter une alliance avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui avoit fait divorce avec ses anciens principes.

Il est probable que les exhortations et les largesses du clergé écossois contribuèrent à faire préférer la princesse lorraine. Henri VIII en fut très piqué. Sous d'autres prétextes, il déclara la guerre à son neveu. Jacques accepta le défi, et se présenta hardiment sur la frontière à la tête de trente mille hommes. Les Anglois, ne s'attendant pas à un pareil effort, firent retraite. Le roi d'Ecosse s'apprêta à les poursuivre; mais quel fut son étonnement quand la noblesse refusa de lui obéir ! Elle étoit jalouse de la faveur que le monarque accordoit au clergé, ou plutôt elle étoit avide des biens de l'église. Le plus grand nombre des nobles avoit déja embrassé les opinions des sectaires. Ils regardoient les richesses ecclésiastiques comme une proie que le changement de religion leur assureroit, ainsi que cela étoit arrivé en Angleterre.

Leur défection non seulement empêcha Jacques

de profiter de ses premiers succès, mais encore lui attira des revers. Comme il étoit sensible, fier et opiniâtre, le chagrin s'empara de lui. La mélancolie lui causa une fièvre qui fit désespérer de sa vie. Pendant qu'il luttoit contre la mort, on lui annonça que sa femme venoit d'accoucher. « D'un fils, demanda-t-il « avec empressement, ou d'une fille? — D'une fille, ré- « pondit-on. — D'une fille! reprit ce prince tristement, « et il ajouta, en se laissant retomber sur son lit : La « couronne vient d'une femme, elle s'en retournera « par une femme. Bien des calamités sont réservées à « ce pauvre royaume. Henri se l'appropriera, soit par « les armes, soit par un mariage. »

Il survécut quelques jours seulement à cette prédiction. Jacques mourut à vingt-neuf ans. Il ne sentit de la royauté que les peines, et n'en connut ni l'éclat, ni les plaisirs, s'il y en a. Dès sa jeunesse, il vécut errant, ou dans des forteresses fermées de murailles comme des prisons, ou dans des palais dégradés, souvent dépouillés du nécessaire par les pillards des différentes factions. La fureur des guerres civiles avoit fait prendre aux hommes un air atroce. Il sembloit que tous ceux qui approchoient le prince ne l'abordassent que pour exiger de lui des vengeances. A sa cour, ces nobles hautains, divisés en factions, se mesuroient des yeux en sa présence, et faisoient, par leur contenance menaçante, craindre des éclats funestes. Tels étoient les courtisans qui environnèrent le berceau de l'infortunée Marie Stuart.

Marie Stuart. 1542.

Aussitôt qu'elle put se passer des soins maternels les plus nécessaires, la reine Marie l'envoya en France, pour y être élevée à la cour de Henri II, avec Fran-

çois, l'aîné des enfants du monarque françois, qui lui étoit destiné pour époux. Par ce que nous avons dit des minorités précédentes, on peut juger des troubles qui agitèrent celle de Marie Stuart. La régence fut disputée entre les concurrents comme un privilége du sang ou un apanage de famille. Légitimes et bâtards y prétendoient également. La reine s'appuyoit tantôt des uns, tantôt des autres. A la fin, lasse d'être le jouet et le prétexte des factions, elle abandonna le gouvernail à qui voulut s'en saisir. Aux tempêtes soulevées par l'ambition et la jalousie, se joignoient les bourrasques excitées par le fanatisme religieux. Le catholicisme luttoit contre la réforme avec un désavantage déja marqué, et le vaisseau de l'état, battu par ces orages, étoit sans cesse à la veille de se briser.

Telle étoit la situation du royaume lorsque Marie Stuart en vint prendre le gouvernement après la mort de François II, qui la laissa veuve à dix-huit ans. Elle quitta la France avec des pressentiments douloureux, présage de ses malheurs. Cette jeune reine arrivoit en Ecosse, ornée de deux couronnes, avec de justes prétentions sur une troisième. Elisabeth, qui portoit celle-ci, avoit vu avec chagrin sa cousine prendre le titre de reine d'Angleterre à la mort de Henri VIII. Elle ne lui pardonna jamais cette ostentation de ses droits, et se proposa de ne rien négliger pour l'empêcher de les faire valoir. Les dissentions religieuses qui troubloient l'Ecosse servirent utilement sa vengeance. Elle gagna l'affection des protestants, et leur rendit suspecte leur souveraine. Née du sang des Guises, niéce du cardinal de Lorraine, le fléau des anticatholiques, il n'étoit pas difficile de la rendre un sujet d'alarme pour eux.

Ces nouveaux évangélistes, comme il arrive dans la ferveur des réformes, affectoient une sombre austérité, dont la jeune reine, naturellement gaie, et élevée dans une cour idolâtre des plaisirs, ne pouvoit s'accommoder. Elle rioit et s'indignoit tour-à-tour de ces manières sévères. Mais cette gravité plaisoit au peuple, pendant que le caractère folâtre de la reine et sa légèreté, quoique innocente, présentée sous un jour défavorable, devenoient un motif de scandale. Ce fut la cause d'une aversion décidée entre la souveraine et ses sujets. Pour faire tomber les bruits que le célibat d'une princesse de cet âge et de ce caractère commençoit à accréditer, son conseil l'engagea à se marier. Elle épousa Darnley, son cousin. Elisabeth, qui s'étoit arrogé le droit de se mêler de toutes les affaires d'Ecosse, témoigna son mécontentement de ce mariage. Par le peu de justice de ses plaintes, on juge qu'elle n'avoit d'autre intention que de conserver un prétexte de brouillerie avec sa cousine. Elle ne lui pardonnoit pas d'avoir un parti puissant en Angleterre. Ce parti travailloit à faire déclarer Marie héritière présomptive de la couronne, et, malgré ses intrigues et la mauvaise volonté d'Elisabeth, il auroit réussi, si Marie Stuart ne se fût décréditée auprès de ses partisans par une conduite qui d'imprudente devint criminelle.

Son jeune époux, après lui avoir plu assez pour qu'elle partageât avec lui l'autorité et qu'elle lui fît donner le titre de roi, montra des défauts qui du mépris firent passer la reine à l'aversion. Comme il est difficile qu'on se donne des torts, Darnley se persuade que le changement de la reine vient moins des défauts qu'elle

lui reproche, que de l'inclination qu'elle a prise pour un autre. Ses soupçons se tournèrent sur David Rizzio, musicien italien. A la vérité, Marie honoroit Rizzio d'une confiance imprudente; mais, quoique jeune, il étoit d'une figure désagréable, qui prêtoit peu à l'accusation d'une passion criminelle. Cependant le dépit de voir les affaires les plus importantes entre les mains d'un pareil aventurier fit trouver au roi, parmi les grands seigneurs, des complices de la vengeance qu'il méditoit contre son épouse.

Marie étoit enceinte de six mois. Sans égard pour son état, les conjurés entrent en furieux dans la salle où Rizzio mangeoit avec la reine et plusieurs autres convives. Le roi paroissoit à leur tête. Il saisit son épouse et la retient, pendant que les autres plongeoient leurs poignards dans le corps de ce malheureux. Une action si atroce fut blâmée dans le public, malgré les préventions dont Marie étoit l'objet. L'époux ne trouva rien de mieux à faire que de tâcher de se réconcilier avec elle. Il rejeta la faute sur les complices, qu'il lui abandonna. Elle les punit, et la bonne intelligence parut se rétablir entre les deux époux.

Un prince dont la reine accoucha paroissoit devoir cimenter cette union; mais, lorsque l'amitié la plus vive sembloit animer ce couple, lorsque la reine donnoit elle-même ses soins à son mari malade, qu'elle avoit fait transporter dans une maison isolée, pour l'éloigner du bruit de la cour, au milieu de la nuit un bruit épouvantable alarme toute la ville d'Edimbourg. On apprend que la maison qu'habitoit le roi a sauté. On trouve son corps dans un champ peu éloigné, sans contusion, ni aucune marque de mort violente. Personne ne

douta que ce ne fût le crime du comte de Botwell, seigneur écossois, qui avoit remplacé Rizzio dans la confiance de Marie et dans le maniement des affaires. Beaucoup plus âgé que cette princesse, retenu dans les liens du mariage, il seroit difficile de décider quel genre d'inclination elle eut pour lui : non seulement elle ne voulut pas le trouver coupable, mais elle promit au contraire des récompenses à ceux qui révéleroient les auteurs des placards dans lesquels il étoit accusé du meurtre du roi, et n'en proposa aucune pour ceux qui découvriroient les meurtriers.

C'étoit déja trop que cette espèce de connivence. Marie combla la mesure des soupçons, en continuant de vivre avec Botwell dans une intimité scandaleuse. On apprit enfin que, ne se croyant pas en sûreté avec elle dans une cour sans défense, le comte l'avoit enlevée et conduite dans la citadelle de Dunbar. Plusieurs seigneurs trouvèrent moyen de faire parvenir jusqu'à elle l'offre d'armer pour la tirer de sa captivité. Elle répondit qu'à la vérité on avoit employé la violence pour la conduire dans cette forteresse, mais que, depuis qu'elle y étoit, on la traitoit si bien, qu'elle vouloit y rester. Cette résolution fut suivie du mariage de cette reine avec Botwell, qui fit divorce avec sa femme.

Ce mariage fit pousser un cri d'indignation dans tout le royaume. Plusieurs seigneurs se liguèrent pour laver dans le sang de Botwell la honte de leur souveraine. Il échappa à leur poursuite, et se sauva en Danemarck, où il vécut dix ans, et mourut dans des accès de frénésie. La reine tomba entre les mains des confédérés. Ils la mirent au milieu de leur armée. On portoit devant elle un étendard, sur lequel étoit représenté son époux, tel

qu'il avoit été trouvé dans le jardin. Quand elle vouloit en détourner les yeux, on la forçoit à le regarder. Après cette marche insultante, ils l'enfermèrent dans une forteresse, la forcèrent d'abdiquer la couronne, et de la résigner à son fils, qui n'avoit que deux ans.

En signant cet acte, elle le mouilla de ses larmes; ce n'étoit pas un bon indice de ses dispositions à l'exécuter. Aussi elle ne manqua point de protester contre cette violence aussitôt que l'occasion s'en présenta. Comme les circonstances changent les inclinations, Marie trouva des partisans parmi ceux mêmes qui lui avoient été le plus contraires. Par leurs secours, elle leva une armée. Le comte de Murray, son oncle, avoit été nommé régent. Il étoit bâtard. Cependant on ne doute pas que, ne voyant entre le trône et lui qu'un enfant de trois ans et une femme déshonorée, il n'ait aspiré à la couronne. Il attaqua sa nièce, et défit ses troupes. La déroute fut complète, et l'infortunée Marie, dans l'alternative de s'abandonner à son oncle, ou de se livrer à Elisabeth, préféra d'aller chercher un asile en Angleterre.

Cette résolution fut le comble de l'imprudence, s'il est vrai que, pendant les jours heureux de son règne en Ecosse, lorsque sa cousine se mêloit de lui donner des avis, elle lui avoit répondu par la lettre ironique rapportée par plusieurs historiens. Marie y disoit à la reine d'Angleterre, sur la licence de sa vie privée, sur son affectation de vertu, et même sur des imperfections corporelles, des choses que les femmes ne pardonnent pas. Ajoutez que Marie avoit en agréments réels tout ce qu'Elisabeth n'avoit qu'en prétentions; que les droits de l'une à la couronne d'Angleterre étoient clairs

par sa naissance, et que ceux de l'autre étoient susceptibles de contestation par sa bâtardise. Que de motifs de haine et de jalousie! Ils expliquent la conduite de la princesse angloise à l'égard de sa cousine.

La politique d'Elisabeth ne lui permit pas de montrer d'abord sa mauvaise volonté contre Marie. Elle ordonna qu'on la reçût dans ses états avec tous les égards dus au rang d'une reine; mais quand la princesse réfugiée demanda à sa protectrice la permission d'aller la visiter, la délicatesse d'Elisabeth répugna d'accorder cette faveur à sa parente, avant qu'elle se fût justifiée du meurtre de son mari. La reine d'Ecosse se tira mal des conférences établies pour éclaircir ce fait. Ses avocats, au lieu de répondre directement aux accusations, comme ils s'y étoient engagés, se voyant pressés, éludèrent la justification, en disant qu'étant reine et indépendante, elle ne devoit reconnoître aucun tribunal : évasion qui fournit à Elisabeth un prétexte pour faire renfermer sa cousine.

Cette détention illégale choqua la fierté écossoise. Des Anglois eux-mêmes furent irrités de voir ainsi traiter celle qui auroit dû être assise sur leur trône, ou qui du moins en étoit l'héritière présomptive. Il se forma des conspirations pour la délivrer. La prisonnière se prêta aux unes, eut simplement connoissance des autres, et l'acquit même quelquefois seulement par ce qu'on lui en apprit en l'accusant. Chaque découverte servoit à Elisabeth de nouveau prétexte pour resserrer les liens de sa cousine, qui étoit transférée d'une prison à l'autre. L'ennemie de Marie faisoit couler sur les échafauds le sang des complices vrais ou prétendus, afin que

la punition du crime en assurât aux yeux du peuple la réalité et la complicité de sa parente.

Il fut un temps que Marie Stuart écrivoit à sa cousine, et qu'elle sollicitoit sa pitié par des lettres touchantes. Mais, voyant ses prières payées de réponses pédantesques et hautaines, elle renonça aux supplications, et se résigna à son sort. Elisabeth aussi se lassa de donner aux deux nations le spectacle d'une reine accusée, non convaincue, et cependant toujours retenue dans les fers, moins pour le mal qu'elle faisoit, que pour celui qu'elle pouvoit faire. Enfin, après dix-neuf ans de captivité, il se présenta une conjuration dans laquelle tous les griefs se réunissoient : tentatives pour soulever le royaume d'Angleterre; séduction de plusieurs grands seigneurs; intelligence avec les princes étrangers, surtout avec le roi d'Espagne et le pape, ennemis déclarés d'Elisabeth, et attentat à la vie même de cette princesse.

On produisit beaucoup de lettres à l'appui de cette accusation, et quelques témoignages. Marie Stuart, pour tout ce qui regardoit la conspiration contre la tranquillité du royaume, répondit froidement qu'elle n'avoit pu empêcher ceux qui avoient pour elle de la bonne volonté, de lui en donner des preuves, en tâchant de la tirer de la captivité, et qu'elle-même se croyoit autorisée, par le droit naturel, à chercher tous les moyens possibles de recouvrer sa liberté. Quant au projet contre la vie d'Elisabeth, elle le nia formellement, soutint que les lettres qu'on lui présentoit à ce sujet, comme écrites par elle, étoient fausses; que les témoignages qu'on objectoit, ou étoient supposés, ou avoient été arrachés aux témoins par la crainte de la torture. Elle demanda qu'ils

lui fussent confrontés, persuadée qu'ils n'auroient pas l'audace de persister dans leurs dépositions en sa présence.

On lui répondit que la loi sur les crimes de haute trahison ne permettoit pas d'accorder cette demande. Ainsi, regardée comme convaincue, elle fut condamnée à perdre la tête. Elisabeth signa la sentence en pleurant. Marie Stuart subit la mort avec courage; elle dit, et on peut croire qu'elle le pensoit, que c'étoit un bienfait qui la délivroit de toutes ses misères. Elle vécut quarante-cinq ans; et si l'on en retranche le temps de son enfance et celui qu'elle passa en France, elle fut malheureuse plus de la moitié de sa vie. Nulle princesse ne la surpassa en graces et en délicatesse, et ne l'égala en imprudence. Elle fut punie pour un crime qu'elle n'avoit pas commis. Ainsi la Providence lui réservoit, après dix-neuf ans de souffrance, ce châtiment, sinon du meurtre, du moins de son indifférence pour l'exécrable attentat exercé sur son mari. Cette leçon de la justice souveraine fut donnée aux rois en 1587.

Jacques VI. 1567.

On doit commencer le régne de Jacques VI du moment où sa mère abdiqua et lui résigna la couronne, lorsqu'il n'avoit pas encore deux ans. Les états le nommèrent régent, et lui donnèrent pour tuteur le comte de Murray, oncle bâtard de sa mère. Dans les différentes catastrophes de sa niéce, il affecta contre elle la rigueur d'un censeur sévère; mais il montra beaucoup d'égards pour son petit-neveu. Ses démarches obliques, et sur-tout sa connivence à laisser Marie Stuart en prison, pendant qu'avec un peu de fermeté il auroit pu l'en tirer, ont fait croire qu'il n'étoit pas fâché de tenir cet obstacle éloigné, sûr de faire disparoître, quand il

voudroit, celui qu'un foible enfant lui opposoit. Au milieu de ces projets, s'il les eut, Murray fut assassiné pour une querelle particulière. Jacques, sorti de ses mains, passa sa minorité dans celles de plusieurs autres, qui se disputèrent et s'enlevèrent alternativement la régence.

Devenu majeur, il n'en fut pas plus indépendant. Les prétentions des familles, celles du clergé puritain, les intrigues d'Elisabeth, l'autorité qu'elle s'étoit arrogée dans tous les genres d'administration, le maintenoient dans une servitude perpétuelle, de sorte qu'à peine osa-t-il se plaindre de l'assassinat juridique de sa mère. La reine d'Angleterre lui répondit par une lettre hautaine et pédante, qui contenoit bien moins d'excuses que de conseils, de se mieux comporter que l'infortunée Marie Stuart. La crainte d'offenser une princesse despote, qui tenoit sa fortune dans ses mains, et qui pouvoit lui conférer la couronne d'Angleterre ou l'en priver, lui fit supporter cet affront d'autant plus patiemment, qu'après quelques murmures que la première nouvelle de ce meurtre fit naître chez les Ecossois, le roi les trouva peu disposés à seconder par les effets les efforts de son ressentiment.

Il attendit donc, avec déférence aux volontés d'Elisabeth, que la mort de cette princesse le rendit souverain tant dans ses propres états qu'en Angleterre. Il obtint cette couronne sans difficultés, du chef de sa grand'mère Marguerite, fille aînée de Henri VII. Cet événement eut lieu en 1603. Il mit sous son sceptre les deux royaumes, qui, depuis ce prince, n'en ont plus fait qu'un. L'Ecosse a trouvé dans cette réunion le double avantage d'être délivrée des guerres qu'elle

avoit à soutenir perpétuellement contre l'Angleterre, et des guerres civiles que les seigneurs, trop puissants pour être contenus par leur roi, ne cessoient d'exciter dans son sein, au grand détriment des peuples.

Quant aux princes de la maison de Stuart, leur sort est un phénoméne si singulier dans l'histoire, qu'il ne sera pas hors de propos d'en rassembler, comme dans un tableau, les principales circonstances. On empruntera le pinceau d'un auteur habile dans les rapprochements.

« Le premier des rois d'Ecosse, du nom de Jacques,
« de la maison de Stuart, après avoir été dix-huit ans
« prisonnier en Angleterre, mourut, assassiné par la
« main de ses sujets. Jacques II périt à vingt-neuf ans,
« dans une bataille contre les Anglois. Jacques III, mis
« en prison par son peuple, fut tué par les révoltés,
« dans une bataille. Jacques IV disparut dans un com-
« bat qu'il perdit. Marie Stuart, sa petite-fille, après
« avoir langui dix-huit ans en prison, eut la tête tran-
« chée en Angleterre. Charles I, petit-fils de Marie,
« vendu par les Ecossois, et jugé à mort par les An-
« glois, périt sur un échafaud. Jacques, son fils,
« deuxième d'Angleterre, et septième d'Ecosse, fut
« chassé de ses royaumes. Pour comble de malheur,
« on contesta à ce fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne
« tenta de remonter sur le trône de ses pères que
« pour faire périr ses amis par des bourreaux, et nous
« avons vu le prince Charles-Edouard, réunissant en
« vain les vertus de ses pères, et le courage de Jean
« Sobieski, son aïeul maternel, exécuter les exploits et
« essuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque
« chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle

« rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle « de malheurs qui a persécuté la maison de Stuart « pendant plus de quatre cents années. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.)

IRLANDE.

Irlande, le long de l'Angleterre et de l'Écosse.

L'île d'Irlande présente la figure d'un œuf, sauf ses irrégularités. Celles-ci donnent ouverture à une multitude d'excellents havres. On lui reconnoît la moitié de la grandeur de l'Angleterre. La terre, très fertile, abonde en toutes sortes de productions. Les pâturages font sa principale richesse. Elle ne manque point de minéraux. Le fer et le plomb s'y trouvent facilement. Il y a de grands lacs, de belles rivières, des sources thermales et pétrifiantes; les montagnes, peu élevées, sont assez boisées. On trouve des loups, mais point de bêtes venimeuses. Elles meurent même subitement, dit-on, quand on y en apporte.

Description.

Habitants et mœurs.

Les Irlandois sont grands et robustes. Leurs antiquaires les font descendre des Espagnols, qui abordèrent dans cette île mille ans avant Jésus-Christ, sous leur chef nommé Milésius, d'où ils ont été appelés Milésiens. Ils avouent cependant qu'ils y trouvèrent déja d'autres habitants, même des géants très idolâtres. Outre le soleil, la lune et les autres astres, ils adoroient les ustensiles de ménage et de labourage, sans doute en mémoire de ceux qui les avoient inventés. A ce culte a succédé la religion des druides, qui probablement leur est venue des Gaulois transplantés chez

eux. Comme les Ecossois, ils ont eu des bardes, dont les poésies se chantoient. Leurs mariages se faisoient en public, avec des cérémonies propres à inspirer du respect pour cette union. La musique étoit en honneur. Ils s'en disputoient le prix dans les fêtes publiques. Là aussi la supériorité dans les exercices militaires obtenoit des couronnes. Ils prétendent avoir eu des annales sept cents ans avant Jésus-Christ. Des hommes recommandables par leurs vertus étoient, dit-on, entretenus par la nation pour les rédiger, et leurs ouvrages étoient soumis à l'examen de l'assemblée générale. Aussi leurs écrivains nous présentent-ils avant notre ère commune une suite de soixante-seize rois, qu'ils citent par noms et par surnoms, dont ils débrouillent les généalogies ; mais ils sont bien embarrassés pour trouver quelques faits qui méritent place dans l'histoire.

Gouvernement.

Vers l'an 70, lorsque la tribu milésienne dominoit encore, il s'éleva une guerre civile entre les nobles et les plébéiens. Les premiers se disoient issus des chefs et soldats espagnols qui avoient fait la conquête de l'île. Ils tenoient sous un joug de fer, comme vassaux et esclaves, le reste de la nation, composé d'artisans, d'ouvriers, descendants des premiers habitants, ou d'autres races livrées aux arts mécaniques, qui successivement s'étoient établies en Irlande. Comme cette peuplade l'emportoit par le nombre, elle vainquit les Milésiens, et chassa le roi avec ses nobles; mais cet assemblage ne put jamais s'accorder sur le gouvernement qu'ils choisiroient. Après plusieurs années de troubles, les plébéiens rappelèrent les descendants

des nobles, et l'héritier de leur roi, qu'ils remirent sur le trône.

Industrie.

On trouve dans le testament d'un roi du second siècle une énumération de legs qui font connoître les arts d'utilité et de luxe qui étoient alors cultivés en Irlande. Il laisse à ses enfants, entre lesquels il avoit partagé son royaume, des navires de charge, des boucliers relevés en bosse, dans leurs étuis garnis de broderies d'or et d'argent; il leur laisse aussi des épées à poignée d'or d'un travail exquis, des chariots avec leurs attelages, des coupes d'or, des tonnes de bois d'if, cinquante chevaux pies, avec leurs brides et leurs mors d'airain, des tables à jouer d'un bois précieux, des damiers et leurs échecs; des trictracs; le tout ciselé, frangé, doré; cinquante billes d'airain, avec les masses et les queues de même matière, et des tables à jouer à l'usage des athlétes, vraisemblablement espéces de billards auxquels étoient destinés ces lourds instruments: des surtouts d'étoffes de différentes couleurs, principalement safranés, des drapeaux militaires éclatants d'or, des chaudières de cuivre, des chevaux de plaisir en grand nombre, tous enharnachés, et cent vaches tachetées de blanc, avec leurs veaux, couplées deux à deux, sous leur joug d'airain. On omet les ustensiles de ménage et les instruments d'agriculture, vraies richesses, mais communes à tous les temps et à tous les pays.

Si les rois irlandois n'avoient partagé entre leurs enfants que des trésors, leur monarchie auroit formé une unité redoutable; mais ils séparèrent leurs provinces pour leur en faire des apanages. Peut-être éta-

blirent-ils d'abord quelque subordination entre ces princes, et une dépendance à l'égard de l'aîné, ou de celui qui possédoit la principale partie. On croiroit même apercevoir que long-temps l'Irlande se gouverna comme l'Allemagne. Le monarque, qui occupoit la capitale, étoit comme l'empereur; les autres étoient comme les électeurs. Il y avoit des assemblées générales, dans lesquelles se rapportoient les affaires communes. Autant vaudroit-il entreprendre de débrouiller le chaos, que de vouloir suivre ces princes dans leurs filiations. Ce seroit aussi se jeter dans des répétitions continuelles, que de rapporter les guerres qu'ils se faisoient, et qui ne sont, la plupart du temps, que des incursions et des brigandages. Les autres faits de ces règnes ne présentent pas beaucoup plus d'importance.

Religion. Le christianisme pénétra en Irlande dès le commencement du second siécle. On peint cette religion si florissante, que l'île fournit un grand nombre de saints qui se sont répandus dans l'Angleterre et jusqu'en France. Il y a peu de royaumes où les monastères aient été plus multipliés et mieux peuplés, principalement au temps de la prédication du célèbre saint Patrice, apôtre des Irlandois. On peut juger du zéle du peuple par ce qui arriva à Aongus, un de leurs rois. Ce prince se faisoit baptiser par un évêque. Le prélat, pendant l'exhortation, s'appuyant sur son bâton pastoral, garni d'une pointe de fer, perça le pied du roi. Le néophyte resta immobile sans donner aucun signe de douleur. « Pourquoi ne vous êtes-vous pas plaint, dit le pontife « étonné, quand il s'aperçut de sa distraction. — Je « croyois, répondit le roi, que cela faisoit partie de « la cérémonie. »

Au milieu du neuvième siècle, les Danois firent en Irlande une irruption qui les rendit maîtres d'une partie du pays. Turgésius, leur chef, afin d'assurer sa conquête, établit dans chaque province un roi, dans chaque territoire un capitaine, dans chaque monastère un abbé, dans chaque village un sergent, et dans les principales maisons un soldat, tous Danois. Malachie, un des princes de ces cantons subjugués, se trouva soumis comme les autres à cette honteuse servitude, heureux cependant de ce que l'étranger le laissoit jouir de son château, où il l'honoroit quelquefois de sa présence. Dans une de ces visites, Turgésius aperçut Melcha, fille de Malachie. Il en devint amoureux, et il signifia clairement au père le desir de la posséder au nombre de ses concubines. L'Irlandois, qui ne se seroit peut-être pas refusé à un mariage légitime, eut horreur de cette proposition; mais, dissimulant, il demande seulement au tyran qu'il soit permis à sa fille de prendre quinze jeunes filles de sa nation pour compagnes. Cet arrangement convenoit à merveille à Turgésius, qui avoit quinze capitaines à pourvoir comme lui-même. La condition est accordée. Malachie travestit en filles quinze jeunes gens imberbes, qu'il arme de poignards. Introduits auprès des Danois, ils égorgent chacun le leur, se réunissent auprès de Melcha, et la délivrent des pressants efforts de l'infame Turgésius. Lui-même est saisi, promené avec ignominie dans les principaux lieux de sa tyrannie, et précipité dans un lac. Les Danois furent massacrés de tous côtés. Malachie, dont la prudence avoit opéré cette révolution, monta sur le trône. Sa famille s'y soutint jusqu'à un second Malachie, au commencement du onzième siècle.

Les Danois entretenoient toujours la guerre par les recrues qu'ils envoyoient en Irlande. Malachie II, destitué de talents militaires, ne parut pas aux Irlandois propre à les gouverner dans un temps où il falloit avoir toujours les armes à la main contre les étrangers. On lui fit entendre qu'il devoit se contenter de son petit royaume paternel, sans prétendre conserver la principale couronne, qui lui donnoit une espèce de droit sur les autres rois. Il consentit à ce qu'il auroit peut-être inutilement voulu empêcher. On lui donna pacifiquement un successeur, nommé Brien. Le nouveau roi tint une assemblée générale pour donner une sanction aux lois sages qu'il publia. Il rétablit les écoles publiques anciennes, en fonda de nouvelles, fit élever des forteresses, construisit des ponts et des chaussées, s'appliqua à faire fleurir le commerce; et, afin d'écarter des familles la confusion causée par l'identité des noms, il ordonna que les pères, enfants et parents fussent distingués par des surnoms.

Pendant qu'il donnoit ses soins à ces institutions utiles, l'imprudence d'un de ses fils fut cause qu'il se forma contre lui une ligue de plusieurs autres rois. Ce jeune homme avoit insulté un d'entre eux dans la cour même de son père. Peut-être Brien n'eut-il pas la fermeté de faire réparer une telle injure. Les autres monarques prirent fait et cause pour l'offensé. On en vint aux armes. Malachie, qui avoit été détrôné, leva des troupes comme les autres; il avança jusqu'auprès du champ de bataille; mais pendant l'action il resta tranquille, n'inclinant ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette neutralité n'étoit pas indifférente. Elle fut utile aux confédérés, qui remportèrent la victoire. Brien survécut peu à

la honte de sa défaite, et la ligue des rois irlandois, réconciliés avec Malachie par son inaction, le remit sur le trône principal, dont on l'avoit fait descendre. Il porta cette couronne avec la réputation d'un bon prince jusqu'à sa mort, en 1022. Depuis ce prince, il n'y a pas eu en Irlande de monarque vraiment dominant sur les autres. Ceux même qui ont porté le diadême en quelques contrées sont connus sous un mot irlandois qui signifie *roi avec opposition*.

Cependant, à la fin du douzième siècle, on voit en cour un roi à-peu-près dominant : il se nommoit Roderik O' Connor. Pendant son régne, Derfoguill, fille du roi de Midie, fut engagée par son père à donner la main à Roinrke, roi de Besny; mais elle réserva son cœur à Dermod, fils du roi de Lagénie. Quand son amant fut devenu roi lui-même par la mort de son père, elle profita de l'absence de son mari, et se fit enlever par Dermod, qui la mena en Lagénie. Roinrke s'adressa à Roderik, pour qu'il l'aidât à tirer vengeance de cet affront. Celui-ci assembla les autres rois. Tous ensemble ils tombèrent sur le ravisseur. Derfoguill fut prise et confinée dans un couvent, et Dermod, privé de son royaume, chercha un asile chez les Anglois.

Depuis long-temps ces ambitieux voisins méditoient la conquête de l'Irlande. Ils y avoient déja des établissements. Dermod offrit à Henri II, qui régnoit alors, de lui faire hommage de ses états, s'il vouloit l'aider à les recouvrer. L'Anglois accepta la proposition. Il envoya des troupes en Irlande; mais, à son entrée dans cette île, il fit bien voir qu'il ne se contenteroit pas du vasselage d'un seul prince. Deux bulles du pape qu'il fit proclamer lui enjoignoient de réformer les mœurs

des Irlandois, et d'y soutenir la religion chrétienne. Elle y étoit plus florissante qu'en Angleterre; ainsi ces bulles ne pouvoient être qu'un prétexte et un moyen d'envahissement. Henri en retira le plus grand avantage

Les rois irlandois, sous Roderik, se réunirent contre Dermod et contre le roi d'Angleterre. Celui-ci les divisa par des propositions insidieuses. Ceux qui se soumettoient à l'hommage étoient traités favorablement; leurs états jouissoient de la tranquillité, pendant que les états de leurs voisins étoient dévastés par le fer et par la flamme. Après les avoir ainsi fatigués, le roi d'Angleterre leur offroit la sauvegarde de sa protection. Ils l'achetoient par l'hommage. Roderik se trouva quelque temps seul à soutenir l'indépendance de la couronne; mais enfin il plia comme les autres. Par sa soumission, Henri se vit, en 1172, seigneur suzerain de l'Irlande. Cependant ce n'est qu'à la longue et à mesure que les familles royales se sont éteintes, que les Anglois y ont joui d'une autorité sans bornes, qui leur fut cependant contestée.

Les rois d'Angleterre ont mis en œuvre tous les moyens pour courber sous le joug les Irlandois, peuple fier et jaloux de son indépendance. Au défaut de rois, ils leur ont donné des princes, des ducs, des grands justiciers, et par la suite un vice-roi et un parlement, comme ils en ont encore. Ils ont employé jusqu'à la persécution et l'anarchie. Refuser la justice à l'offensé, sauver le coupable, tel a été le système de quelques ministres anglois. L'un d'eux, repris par son roi de ce qu'il n'avoit pas puni un exécrable assassinat, lui répondit : « Laissez les rebelles s'égorger; tant qu'ils

« se battront, ils ne vous feront pas la guerre; c'est autant de gagné pour votre trésor. » Si on mesuroit le sang qu'a fait verser Elisabeth, celui qui a coulé sous la hache de Cromwell, les flots qu'en ont répandus et les catholiques martyrs de leur religion, et les partisans de la maison de Stuart, toujours prêts à s'armer pour cette infortunée famille, on seroit étonné que la nation irlandoise n'ait pas été exterminée; mais, malgré l'identité du souverain, malgré les intérêts commerciaux et civils communs aux deux peuples, il est resté entre eux une haine nationale, expressive dans les termes, et souvent jusque dans le regard.

AMÉRIQUE.

En 1492, Christophe Colomb, Génois, au service de Ferdinand et d'Isabelle, roi et reine de Castille et d'Aragon, découvrit l'hémisphère occidental du globe, qu'on nomma *Indes occidentales*, parcequ'on croyoit qu'il faisoit partie de la région d'Asie connue sous le nom général d'*Indes*. Améric Vespuce, Florentin, visita après Colomb ces contrées, et, le premier, en donna une relation publique. Comme elle portoit son nom, on s'accoutuma à dire la *Relation*, le *Voyage*, les *Terres d'Améric*, et enfin tout le pays fut nommé par abréviation Amérique, nom qui est resté. On l'a aussi appelé et on l'appelle encore le *Nouveau Monde*. Ce nom lui convient, parcequ'en effet presque tout ce qu'on y voit est nouveau pour le voyageur des trois autres parties. Les habitants sont imberbes, les quadru-

L'Amérique, entre les cercles polaires arctique et antarctique, les mers du Nord et du Sud.

pèdes, de même espèce que les nôtres, sont de moindre taille. Ceux que nous y transportons dégénèrent. Les animaux féroces, le tigre même, y sont moins courageux. Au contraire, les insectes et les reptiles venimeux y parviennent à une grosseur étonnante.

Depuis le *condor*, le plus grand, le plus fort, le plus hardi des oiseaux, jusqu'à l'*oiseau mouche*, le plus petit, tous brillent par une riche variété de couleurs. Les coquillages même, peints par la nature, jettent un éclat qu'on ne se lasse pas d'admirer. Cette vaste étendue renferme tous les climats. Ses montagnes sont les plus hautes du monde; et ses fleuves les plus grands sont navigables, en les remontant, jusqu'à plusieurs centaines de lieues. Enfin la nature semble avoir pris plaisir à enfouir ses trésors dans le centre de ce vaste continent, les mines d'or et d'argent, les pierres précieuses, et à répandre sur sa surface le sucre, le cacao, la cochenille, l'indigo, le tabac, les plantes salutaires, et les fruits les plus délicieux.

Il est vraisemblable que les anciens ont eu connoissance de cet autre monde; du moins est-il certain qu'ils en ont soupçonné l'existence. Colomb s'en convainquit par la force de son génie, par les notions qu'il eut soin de recueillir, et par ses profondes réflexions sur la figure ronde que la terre devoit avoir; mais il eut beaucoup de peine à persuader les autres, et ce ne fut qu'après bien des contradictions qu'il obtint de Ferdinand et d'Isabelle les secours nécessaires pour les découvertes qu'il méditoit. Il éprouva dans sa navigation tous les désagréments et les dangers auxquels on doit s'attendre quand on traîne avec soi des hommes auxquels on ne peut inspirer de la confiance que

par des espérances vagues. Ses équipages, alternativement indociles et soumis, étoient pour lui un objet perpétuel d'inquiétude. Une erreur de route les déconcertoit, la vue d'une terre ranimoit leur courage. Ils vouloient quelquefois jeter ce grand homme dans l'Océan. Effrayés de se voir si loin de leur patrie, les Espagnols ne lui donnèrent que trois jours; au bout de ce temps, ils devoient retourner en Europe. C'est au milieu de ces agitations qu'il aborda la première île de Lucayes. Il l'appela San Salvador, nom qui marquoit qu'il la regardoit comme un sauveur dont il avoit grand besoin. Il s'y rafraîchit, visita quelques îles adjacentes, bâtit un fort dans une d'elles, qu'il appela Hispaniola, et, après y avoir mis garnison, il retourna en Espagne avec de l'or et des naturels du pays, témoins irrécusables de l'existence de ce nouveau monde, et des avantages qu'on pourroit retirer de cette importante découverte.

Ces espérances flattèrent la cour. On donna à Colomb le titre d'amiral, et une escadre dont la force marquoit la confiance qui commençoit à naître. Mais en arrivant à la colonie, en 1493, il la trouva détruite. Les Espagnols s'étoient si mal comportés avec les Indiens, que ceux-ci se jetèrent sur ces nouveaux hôtes, et les accablèrent par le nombre. Colomb apprit ces détails par un cacique ou roi dont il avoit gagné l'amitié dans son premier voyage. Il rétablit le fort, y mit une garnison plus nombreuse, sous le commandement de Barthélemy, son frère, et, après avoir reconnu plusieurs îles, et s'être assuré par des conjectures fondées qu'au-delà se trouvoit un continent, il retourna en Espagne porter de nouvelles espérances; mais on le fit

languir jusqu'en 1498. Quand il arriva de nouveau à Hispaniola, il trouva la colonie en mauvais état. La division s'y étoit mise. On avoit forcé Barthélemy de faire la guerre aux habitants. Colomb réconcilia les Espagnols entre eux et avec les naturels. Il jeta les fondements d'une ville qu'il nomma San Domingo, parceque la première pierre fut posée le dimanche. Toute l'Ile a pris ensuite ce nom. Après avoir pacifié les esprits, ou du moins se l'être persuadé, Colomb se prépara à la découverte du continent, l'objet principal de ses desirs.

Pendant les cinq ans qu'on l'avoit retenu en Espagne, occupé à solliciter les moyens de continuer son entreprise, d'autres navigateurs, tentés par ses succès, s'étoient engagés dans la même carrière. Alonzo d'Ojéda fut expédié par le commerce de Séville. Il étoit accompagné de Jean de Casa, Biscayen, et d'Americ Vespuce, Florentin, tous instruits dans la cosmographie: le dernier avoit navigué avec Colomb. Sous la direction de ces deux hommes, Ojéda découvrit le continent en 1499. Ils y descendirent. Mais Colomb l'avoit déja reconnu et côtoyé. Alonzo Nugno, un de ses officiers, commença à y commercer sur un vaisseau particulier, pour son compte et pour celui d'un associé, en 1500. La même année, Pinson, aussi un des officiers de Colomb, passa la ligne et découvrit le Brésil. Les Portugais prétendent y avoir abordé dans le même temps, sous Alvarez Cabral.

Pendant que des aventuriers profitoient des lumières de Colomb pour leurs découvertes, ce grand homme n'osoit abandonner Saint-Domingue, où l'insubordination des principaux Espagnols, ceux qu'il avoit le

plus comblés de bienfaits, lui faisoit essuyer des mortifications sans nombre. Il en fit passer ses plaintes en Espagne. Ses présents à la cour lui avoient fait plus d'envieux que d'amis. Ceux qui n'en avoient pas reçu lui savoient mauvais gré de son oubli ou de sa négligence; ceux qu'il avoit gratifiés croyoient ne l'avoir pas été assez. On publioit qu'il avoit déja amassé des richesses immenses, que lui et ses frères fraudoient les droits du roi, et se comportoient en tyrans à l'égard des Espagnols de la colonie. Ces calomnies, généralement répandues, engagèrent la cour à envoyer pour commissaire à Saint-Domingue François Bovadilla, avec des ordres sévères.

Arrivé dans cette île, Bovadilla déploie l'autorité de gouverneur-général, dont la cour l'avoit revêtu. Il se fait remettre les armes, les provisions et les munitions des magasins royaux, écoute avec partialité les plaintes contre l'amiral, saisit ses effets, et, sans vouloir entendre la justification de Colomb, le charge de fers, ainsi que ses deux frères, et le fait partir pour l'Espagne. Alonzo de Valéjo, commandant du vaisseau, n'imita pas le procédé barbare du gouverneur-général. Il traita ses prisonniers avec beaucoup de douceur, et offrit à Colomb de lui ôter ses chaînes. « Non, répliqua-t-il avec une généreuse indignation, « je porte ces fers par l'ordre du roi et de la reine; « j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que « j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma « liberté, leur volonté seule peut me la rendre. »

Le roi et la reine, instruits de son arrivée, furent courroucés de la manière dont il avoit été traité; ils ordonnèrent qu'on le mît sur-le-champ en liberté,

l'admirent en leur présence, l'écoutèrent avec bonté, le consolèrent, et, sur la demande qu'il faisoit, malgré son grand âge, qu'on lui confiât encore une expédition, ils lui promirent qu'il seroit satisfait aussitôt qu'un nouveau commissaire qu'on envoyoit à Saint-Domingue auroit rendu compte de l'état des choses.

Le rapport se trouvant tout à l'avantage de l'amiral, on lui donna une escadre. Revenu à Saint-Domingue en 1502, il eut la consolation de voir embarquer et ramener en Espagne Bovadilla et ses autres ennemis. Il se mit ensuite à parcourir et à reconnoître les côtes du continent. Il y jeta les fondements d'un fort qu'il abandonna à la vérité; mais cet essai assure à Colomb l'honneur de la priorité de la découverte, et sa supériorité sur les autres navigateurs, qui n'ont fait que l'imiter. Il n'y a point de traverses que l'amiral n'essuya dans ce dernier voyage. Ses vaisseaux échouèrent sur la côte de la Jamaïque, ses équipages se révoltèrent; il se vit à la veille d'être condamné à finir ses jours au milieu des sauvages. Sa prudence, sa valeur, sa fermeté, le firent triompher de tous ces obstacles. De retour à Saint-Domingue, il ne trouva qu'indifférence dans les colons qui lui devoient leur existence; quand il voulut se plaindre à Ferdinand, ce monarque écouta très froidement les plaintes d'un vieillard dont les services pouvoient être utiles sans lui. Dégoûté de l'ingratitude des hommes, il se retira à Valladolid; il y mourut en 1506. Après sa mort, on lui rendit tous les honneurs qu'on lui avoit refusés pendant sa vie.

La première observation que firent les navigateurs, sur-tout Christophe Colomb, c'est que les habitants des

pays nouvellement découverts étoient des nations toutes neuves, qui n'avoient pas la moindre idée des objets présentés à leur vue. Ils croyoient que les vaisseaux étoient des monstres marins, les cavaliers des centaures qui ne faisoient qu'un avec leur cheval. Ils regardoient avec la dernière surprise les Espagnols, la barbe, les armes et les habits de ces Européens. Véritables enfants, ils recevoient avec transport les modiques présents qu'on leur offroit, des grains de verre, des grelots, de petits miroirs; pour ces bagatelles, ils donnoient leurs pendants d'oreilles, leurs bagues d'or, des perles, des pierreries s'ils en avoient. Ils suivoient jusque dans la mer les généreux dispensateurs de ces frivolités, et se mettoient à la nage pour en avoir encore; mais quand, afin de se débarrasser de leur importunité, ou par d'autres motifs, on tiroit un coup de fusil, ils fuyoient effrayés comme une bande d'oiseaux. L'épouvante étoit à son comble lorsqu'ils entendoient le bruit du canon; alors ils se jetoient à terre, et si quelqu'un frappé de la balle se traînoit ensanglanté, ou tomboit immobile, ils regardoient comme des dieux ces êtres puissants qui manioient la foudre et envoyoient la mort.

Leurs mœurs et leurs habitudes fournirent aussi une ample matière d'observations. Colomb trouva dans Hispaniola, ou Saint-Domingue, un gouvernement établi. Il y avoit un roi, ou cacique, fort respecté de ses sujets. Ces hommes étoient blancs, polis, d'une taille moyenne, mais fortement constitués. Ils avoient les narines larges, le front uni et élevé. Colomb eut lieu de croire que le cacique qu'il vit le premier en avoit d'autres sous sa dépendance. Selon le rapport

fait par ce grand homme à Ferdinand et à Isabelle, ils avoient des habitations de pierre ou de bois peints, des images nommées *cémis*, qu'ils regardoient comme des dieux tutélaires, auxquels ils faisoient des sacrifices. Le roi étoit grand pontife. Lorsqu'il mouroit, on faisoit sécher son cadavre au feu, pour le préserver de la corruption. Dans la caverne où on le déposoit, on enterroit avec lui ses armes, ses vivres, et la plus chérie de ses femmes. Toutes se disputoient cet honneur. Les habitants étrangloient les malades qu'ils ne pouvoient pas guérir.

Lorsqu'un médecin soignoit un cacique, il étoit obligé de suivre lui-même le régime qu'il prescrivoit au malade. Quand celui-ci mouroit, les parents l'interrogeoient sur la cause de sa mort. On prétend que, moyennant certaines formules de conjuration, le mort répondoit. Si le médecin étoit accusé, on le mutiloit et on le tuoit: mauvais pays pour les médecins, où il leur falloit vivre en malades, et où les morts parloient. En général, on trouva par-tout les sauvages de ces îles et des côtes excellents nageurs, habiles à manier la rame. De grands arbres creusés formoient leurs canots. Ces barques étoient d'une seule pièce. Les femmes filoient et tissoient le coton. Tous avoient des massues, des sabres de bois, qui meurtrissoient, brisoient les os, et faisoient quelquefois des blessures plus dangereuses que le tranchant. Ils étoient très adroits à se servir de l'arc, et tiroient avec une extrême justesse. La cruelle habitude d'empoisonner les flèches étoit fort commune parmi eux. Ils prétendoient savoir si bien graduer leur poison, qu'ils faisoient

mourir au bout d'un ou de plusieurs jours, selon leur volonté.

L'Amérique est partagée en deux grands continents qui se tiennent par une langue de terre fort étroite, nommée l'Isthme de Panama ou de Darien. Cette langue sépare la mer du Sud de celle du Nord. Colomb et les navigateurs qui suivirent ses traces abordèrent le continent par celle-ci. Après avoir parcouru les côtes, ils s'enfoncèrent dans les terres, attirés par l'appât de l'or. Ils trouvoient ce métal plus commun à mesure qu'ils avançoient. Ces aventuriers fouilloient, pour ainsi dire, le pays en plusieurs bandes. Ils se quittoient, se rejoignoient, se supplantoient dans leurs établissements respectifs. Le motif de leurs désunions étoit toujours l'attrait et le partage de l'or. Dans une de ces querelles scandaleuses qui se passoient devant les Indiens étonnés de ces divisions, un jeune cacique s'adressant à Balboa, un des chefs de ces aventuriers, lui dit: « L'or est quelque chose de trop peu important pour qu'il puisse diviser les chrétiens. Si cependant vous y attachez tant de prix, je vous montrerai une province où vous en trouverez tant que vous voudrez: il n'y a d'ici que six jours de marche jusqu'à l'Océan du Sud. Là, les habitants ont des vaisseaux presque aussi gros que les vôtres. Ils boivent et mangent dans l'or. »

Une mer où l'on pouvoit ouvrir un nouveau commerce; des gens qui *buvoient et mangeoient dans l'or*, quels motifs d'émulation pour Balboa! Il inspire de nouveau à ses compagnons l'ardeur que des échecs avoient d'abord ralentie. Ils se mettent en marche et

surmontent des obstacles de tous genres : montagnes à gravir, froid glacial sur les sommets, chaleur étouffante dans les plaines, rivières et torrents à traverser, incertitude sur la route et sur les dispositions de tant de nations inconnues, rien ne les rebute ; dociles aux ordres de leur chef, qui montra dans cette entreprise la plus grande prudence et la plus grande fermeté, ils arrivent enfin sur le rivage de la mer du Sud. Balboa y plante une croix, et prend possession du pays au nom de Ferdinand, roi d'Espagne. Pendant que le gros de la troupe se reposoit de ses fatigues, il détache son lieutenant, François Pizarre, pour visiter la côte et les pays voisins ; mais auparavant il entra dans un canot qu'il trouva sur le bord, et prit ses compagnons à témoin qu'il étoit le premier Européen qui eût vogué sur la mer du Sud.

On doit, en effet, le regarder comme le fondateur de la colonie du Darien, dont les malheurs mêmes ont été utiles au progrès des découvertes. Elle fut d'abord florissante. Sur la réputation de ces *gens qui mangeoient et buvoient dans l'or*, les Espagnols y accoururent. La brigue fit ôter le commandement à Balboa.

Le gouverneur qu'on envoya d'Espagne dans cette colonie, jaloux de son mérite, après plusieurs vexations, lui fit trancher la tête. Il s'en falloit que les richesses dont on s'étoit flatté abondassent dans cette colonie. La plupart des colons se dispersèrent pour en chercher ; quelques uns portèrent à Vélasquez, gouverneur de l'île de Cuba, des conjectures sur un pays dont ils n'avoient fait que parcourir les côtes, en regagnant la mer du Nord ; mais ils dirent en avoir assez vu pour pouvoir assurer que ce pays étoit ha-

bité par un peuple civilisé, très riche en or, avec lequel il seroit possible de faire un commerce avantageux.

Vélasquez brûloit du desir de se rendre indépendant de l'amiral Diego, fils de Colomb, gouverneur-général, qui, en cette qualité, avoit autorité sur le gouverneur de Cuba. Il se flatta qu'en formant un établissement dans la terre ferme, il seroit de droit affranchi de la sujétion au commandant des îles: c'est pourquoi il favorisa les courses sur le continent. Quand, par les rapports qui lui revinrent, il se fut assuré que l'entreprise étoit praticable, il chercha un homme en qui il desiroit de la prudence et de l'intrépidité, mais sur-tout une grande soumission à ses ordres, et de la disposition à la reconnoissance pour son bienfaiteur. Vélasquez crut avoir trouvé ces qualités dans Fernand Cortez. Il le choisit. En peu de jours le nouveau commandant fit ses préparatifs et partit.

MEXIQUE.

Fernand Cortez étoit né à Médellin, petite ville de l'Estramadure. Son père le destinoit à la jurisprudence et dirigea son éducation de ce côté. Mais le goût du fils l'appeloit aux armes. Prêt à partir pour en aller faire l'apprentissage en Italie, sous le célèbre Gonzalve de Cordoue, il fit une chute en voulant entrer par une fenêtre chez sa maîtresse; cet accident l'empêcha de s'embarquer. Quand il fut guéri, il prit parti pour Hispaniola, où beaucoup de jeunes gentilshommes

comme lui alloient chercher fortune. Il n'avoit que dix-neuf ans, étoit d'une belle taille, d'une figure agréable, d'un caractère aimable, avoit beaucoup d'esprit et de discrétion. Ces qualités le firent généralement estimer dans la colonie. Vélasquez, nommé gouverneur de Cuba, le prit pour son secrétaire; il plut à une dame de distinction qui en voulut faire son époux. Vélasquez s'y opposa, et fit mettre son secrétaire en prison; mais il consentit à la fin au mariage, combla Cortez de bienfaits, et le fit alcade ou grand-juge de Saint-Jago, place dans laquelle ses premières études lui servirent. Il la remplissoit avec l'applaudissement universel, lorsqu'il fut nommé commandant de l'expédition sur le continent, à l'âge de trente-trois ans, en novembre 1518.

Il ne fut pas plutôt parti, que Vélasquez se repentit d'un tel choix. Les ennemis de Cortez firent entendre au gouverneur que jamais son secrétaire ne lui pardonneroit sa première disgrace; que c'étoit un ambitieux, un caractère indépendant; que même il avoit déja laissé échapper des paroles qui marquoient des projets d'insubordination. Sur ces soupçons, Vélasquez envoie deux fois ordre de l'arrêter: d'abord dans l'île de la Trinité, ensuite à la Havane, où il rassembloit ses troupes; et deux fois Cortez échappa à la mauvaise volonté de Vélasquez, par l'estime et l'affection de l'armée, qui prit hautement son parti. Ses forces, lorsqu'il en fit la revue dans l'île de Cozumel, où il avoit marqué son rendez-vous, consistoient en cinq cent huit soldats, cent neuf tant matelots qu'ouvriers, et seize cavaliers; en tout six cent trente-trois hommes.

C'est avec cette troupe, plus digne du nom d'escorte que d'armée, que Cortez s'avança contre un empire puissant, chef de plusieurs autres, où, par les premiers renseignements qui lui parvinrent, il reconnut que régnoient les arts, la politesse, un gouvernement réglé, et qui pouvoit mettre sur pied des armées innombrables. Ce seroit prêter à Cortez des idées gigantesques, que de dire qu'il eut d'abord dessein de renverser cet empire, ou de s'en emparer. Se trouvant à la tête d'une troupe aguerrie et déterminée, aussi entraîné par l'ardeur de la gloire que par l'appât des richesses, sûr de l'estime de ses soldats, de leur amitié et de leur confiance, vraisemblablement il résolut de s'abandonner à la fortune, sans borner ses faveurs par trop de circonspection, et sans en abuser par trop d'audace. C'est ce mélange de prudence et de hardiesse qui est sur-tout remarquable dans le caractère de ce grand homme.

La première occasion importante qu'il eut de se mesurer avec les Indiens fut dans l'île de Tabasco. Il se trouva en tête une armée de plus de quarante mille hommes. Il auroit pu négliger cette île si bien défendue, et passer sur le continent; mais il fit remarquer à ses soldats que les succès ne pouvoient être que le fruit de la réputation; que sans doute les habitants de terre-ferme observoient avec inquiétude ce qui arriveroit chez les insulaires; que si les Espagnols évitoient ces ennemis, les premiers, encouragés par cette conduite, défendroient leurs côtes avec opiniâtreté, au lieu que si les Espagnols abordoient aux cris de la victoire, encore fumants de carnage, la terreur qui les précéderoit pourroit leur ouvrir un

chemin facile à des conquêtes brillantes et utiles. Sur ce raisonnement, la bataille est résolue. Les Indiens se précipitèrent avec l'assurance qu'inspire le grand nombre. Il y eut des endroits où le poids seul de la masse pouvoit écraser les Espagnols qui se trouvoient hors d'état de charger leurs armes et de faire usage de leurs épées ; mais l'artillerie, placée avantageusement, l'irruption subite des chevaux dans ces bataillons de gens nus, étonnés de cette diversion, y eurent bientôt mis le désordre.

Le carnage fut horrible : tout ce qui résista fut massacré ; mais, après la victoire, Cortez traita humainement les prisonniers. Il fit porter au cacique des paroles de paix ; elles furent reçues avec plaisir ; on se fit des présents réciproques ; le cacique envoya entre autres au général vingt femmes esclaves, habiles à faire le pain de blé d'Inde, ce qui fut très utile à l'armée. Il s'en trouva une entre elles qui s'attacha aux Espagnols ; elle apprit aisément leur langue, et les servit beaucoup en qualité d'interprète. Au baptême qu'elle reçut on lui donna le nom de Marina. Parmi les intentions que Cortez manifestoit, comme but de son entreprise, il mettoit toujours en avant la propagation de la foi chrétienne. Afin d'entretenir ou de faire naître ce desir dans ses soldats il étoit très exact à en remplir tous les devoirs. Il le faisoit avec éclat ; l'office divin se célébroit pompeusement dans le camp; volontiers il y admettoit les Indiens, pour les frapper par la majesté des cérémonies, et jeter en eux, s'il pouvoit, des germes de conversion.

Ce qu'il avoit prévu en combattant les Tabascans arriva. Au lieu de troupes disposées à le repousser du

continent, il ne trouva que des négociateurs glacés par l'effroi. Pilpatoé et Teutilé, le premier gouverneur, le second commandant-général de la province où il abordoit, lui envoyèrent demander à quel dessein sa flotte s'approchoit de la côte, et lui offrit de la part de Montézuma, empereur du Mexique, les secours nécessaires à la continuation de son voyage; mais ils ne firent aucun mouvement pour l'empêcher de débarquer. Il mit donc tranquillement à terre, se fortifia, dit qu'il ne venoit qu'avec des vues pacifiques, et demanda une conférence aux gouverneurs. Ils parurent avec une suite très brillante. Cortez les reçut entoure de ses officiers et de ses soldats. Après les premières politesses, il leur fit dire par son interpréte qu'avant de leur exposer le motif de son voyage il vouloit remplir les devoirs de sa religion, et recommander au dieu des dieux le succès de son entreprise. On plaça les seigneurs dans la chapelle; ils regardoient avidement et admiroient.

Après ce préliminaire vint le repas, qui fut assaisonné de tous les agréments qu'on put imaginer. Quand il fut question de la réponse, Cortez prit un air sérieux et un ton ferme, et dit: « Je suis venu « au nom de don Carlos d'Autriche, monarque de l'Est, « pour traiter avec le grand empereur Montézuma, « sur des affaires qui intéressent essentiellement, non « seulement sa personne et son empire, mais encore « le bien-être de ses sujets. Pour exécuter les ordres « de mon maître, il faut absolument que je sois ad- « mis en la présence de l'empereur; j'espère que dans « cette audience on aura pour moi les égards et le res- « pect dus à la grandeur du roi mon maître. » A ces

paroles, les gouverneurs changèrent de couleur, et parurent fort tristes. Ils demandèrent que le présent destiné pour le général fût apporté avant de faire leur réponse; sans doute ils espéroient que sa grandeur et sa beauté leur mériteroient une réponse plus satisfaisante. Celle qu'ils firent ne pouvoit être plus adroite. Ils dirent qu'ils avoient ordre de traiter avec toutes sortes d'égards les étrangers qui paroissoient sur les côtes; que c'étoit avec plaisir qu'ils se conformoient pour lui à cette volonté de leur souverain; mais qu'ils l'exhortoient, après s'être rafraîchi, à continuer son voyage. « Nous ne vous dissimulerons pas, ajoutèrent-« ils, qu'étant très difficile de parler à l'empereur, « nous espérons que vous nous saurez gré de notre « franchise. Nous ne voulons pas vous tromper, et « nous vous avertissons, avant que vous ayez perdu « du temps, et que vous ayez vu par votre expérience « la difficulté de votre dessein. »

« Les souverains, répliqua Cortez, ne refusent ja-« mais audience aux ambassadeurs des autres princes, « et leurs ministres ne peuvent, sans un ordre exprès, « s'opposer à un ordre raisonnable. Votre devoir est « d'avertir Montézuma de mon arrivée. » Il leur dit d'envoyer un courrier, déclarant qu'il attendroit sa réponse. « Mais j'insiste, ajouta-t-il, pour que vous « informiez l'empereur que je suis déterminé à être « admis en sa présence, et que je ne quitterai point le « pays, chargé de la honte d'un refus. » On remarquera que, pendant l'audience, des artistes peignoient les vaisseaux, le camp, les habits, les armes, les chevaux. Pour animer leurs tableaux, Cortez fit déployer les voiles, rangea les soldats en bataille, monta à che-

val avec ses officiers, fit feu de la mousqueterie et du canon, et donna le spectacle d'un combat feint, qui étonna beaucoup les gouverneurs; les peintres sur-tout se trouvèrent dans le plus grand embarras. Comment représenter tant de choses nouvelles? On observa que, pour suppléer à l'expression, ils mettoient certains caractères sous les figures; et, après avoir peint le feu sortant des canons, pour faire comprendre l'effet de l'explosion, ils peignirent les objets environnants comme tremblants. Ces tableaux, l'écriture des Mexicains, portés à la cour de Montézuma, inspirèrent plus le desir d'éloigner ces étrangers, que de les recevoir.

En attendant la réponse, les gouverneurs fournirent aux Espagnols, avec abondance et générosité, des vivres et toutes sortes de rafraîchissements. Elle vint, cette réponse, accompagnée d'un présent magnifique, pour tâcher de la faire écouter favorablement. Quand les gouverneurs eurent étalé ce présent aux yeux des Espagnols surpris de sa richesse, ils dirent au général qu'ils le prioient d'accepter ces bagatelles, comme une preuve de l'amitié que leur empereur vouloit conserver pour le roi son maître; mais qu'il ne jugeoit pas convenable, ni même possible dans la circonstance, de lui accorder la grace de venir à *Mexico*. Ils alléguèrent la difficulté des chemins, les dangers de la part des nations sauvages, et toutes les autres raisons qu'ils purent imaginer. Cortez les écouta froidement, et leur dit: « Mon intention n'est pas de manquer de respect à Mon-« tézuma; je desirerois même pouvoir lui obéir; mais « il ne m'est pas possible de partir sans déshonorer mon « maître. Votre empereur ne doit pas trouver mauvais

« que je persiste dans ma demande avec toute la fermeté « que mérite la réputation d'une couronne honorée et « respectée par les grands souverains du monde. » Comme il s'échauffoit sur cet article, de peur qu'il n'en vînt à un éclat, le gouverneur promit d'envoyer encore un courrier. Quand il se fut retiré, les Espagnols se mirent à examiner plus en détail le présent de l'empereur. Ils admirèrent non seulement les chefs-d'œuvre de l'art, mais encore plus la matière, l'or, l'argent, les perles, les pierreries de toute espèce, et en quantité surprenante. « Que de richesses, s'écrioient-ils tous de « concert, que de trésors doit renfermer une capitale qui « fournit tant de merveilles! que de butin on pourroit « y faire! »

Pendant qu'ils s'extasioient d'admiration, et qu'ils petilloient de desirs, que Cortez n'avoit garde de réprimer, Montézuma délibéroit tristement sur l'embarras où le mettoit l'obstination de cet étranger. Ce prince n'étoit pas aimé. Quoique de la famille royale, il avoit obtenu l'empire par ruse. Cette circonstance l'avoit obligé d'user de sévérité. Il y avoit des mécontents dans sa cour et dans les provinces. Une guerre ne l'embarrassoit pas : depuis qu'il étoit monté sur le trône, il l'avoit presque toujours faite avec succès; mais la faire contre des hommes chargés de fer et rendus invulnérables, la faire contre des monstres moitié hommes et moitié chevaux, contre des tonnerres qui vomissoient la mort; cette entreprise lui paroissoit téméraire et très hasardeuse; cependant, après avoir tout pesé, il envoya un dernier présent à Cortez, avec ordre de sortir de ses états.

Le général répondit à Teutilé, qui lui insinuoit ce

commandement : « Un des principaux objets de mon « ambassade est d'établir ici la religion chrétienne, « d'extirper l'idolâtrie, et d'étendre la vraie foi, comme « la seule voie du bonheur éternel. Venu d'un pays si « éloigné, pour des affaires qui intéressent ma religion « et ma conscience, je ne puis me dispenser de conti« nuer mes efforts pour obtenir une audience. » Le Mexicain, à ces mots, tressaillit de colère, et dit d'un ton fier et emporté : « Jusqu'à présent le grand Montézuma « vous a traité avec douceur, et a exercé à votre égard « toutes les lois sacrées de l'hospitalité. Si vous le forcez « à employer sa puissance, vous vous repentirez de « votre opiniâtreté. » Sans prendre congé, il se retira. Cortez, en le regardant aller, dit d'un ton moqueur à ses soldats : *Ils menacent, ils ont peur*. Dès ce moment, les vivres et les douceurs cessèrent d'arriver dans le camp.

Cette privation y causa des murmures. Un officier, nommé *Ordaz*, protégé de Vélasquez, que ce gouverneur même avoit voulu substituer à Cortez, fomenta le mécontentement. Il blâmoit l'inflexibilité du général, et disoit qu'il auroit été bien convenable de s'accommoder avec Montézuma, et d'en tirer une bonne composition ; qu'il étoit hors de toute prudence d'aller, en si petit nombre qu'ils étoient, affronter un grand empire; que si l'on ne vouloit pas renoncer à l'entreprise, le plus sage étoit de retourner à Cuba, pour revenir avec des forces plus proportionnées. Il s'offrit d'en faire la proposition au général. Les mécontents l'en chargèrent volontiers. Il s'acquita de la commission avec une liberté et même une grossièreté capable de choquer, assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cor-

tez l'écoute sans s'émouvoir, et, sans répliquer un mot, il ordonne que l'armée soit prête, le jour suivant, à se rembarquer pour Cuba.

Quand cette résolution fut divulguée, les aventuriers, se voyant à la veille d'être frustrés de leurs espérances, se mutinèrent. Ils étoient en grand nombre, pauvres gentilshommes réunis sous les drapeaux, pour chercher fortune. Les émissaires que Cortez lâcha parmi eux pendant la nuit aigrirent le mécontentement. Ils décidèrent qu'ils ne partiroient point, et que si le général n'avoit pas le courage d'exécuter les plans qu'il avoit formés, ils en nommeroient un autre. Dès le matin, ils vinrent en grand tumulte signifier cette résolution. Cortez paroît fort surpris; il dit n'avoir pris ce parti que parcequ'on lui a assuré que c'étoit le vœu de toute l'armée, qu'on l'a trompé; qu'il les voit, avec grand plaisir, pleins de ce desir de gloire qui doit animer tout Espagnol; que cette certitude va lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, et qu'il est bien sûr de les conduire par le chemin de la victoire, à la fortune, dont leur valeur les rend dignes. Cette déclaration fut reçue avec des acclamations et des cris de joie.

Heureusement, dans le même temps, arrivèrent des ambassadeurs du cacique de Zempoalla, ennemi déclaré de Montézuma, dont ce cacique refusoit de reconnoître la souveraineté. Ils dirent qu'ils venoient admirer les braves dont les exploits chez les Tabascans avoient répandu la renommée dans tout le pays; mais le principal but étoit d'attirer Cortez dans une ligue que le cacique vouloit former contre l'empereur. Si l'Espagnol avoit été tourmenté de quelques doutes sur la réussite de son

entreprise, la connoissance des divisions qui régnoient dans le Mexique dut lui persuader la possibilité du succès; mais, avant d'aller plus loin, il crut d'une bonne politique d'entourer son autorité de formes imposantes, et de lui ménager par ce moyen une force inexpugnable contre tous les efforts de la malveillance.

Pendant les délais des réponses de Montézuma, il s'étoit occupé du soin d'assurer un abri à ses vaisseaux, et de fonder une colonie, précaution nécessaire en cas de revers. On lui reproche d'avoir mal choisi l'emplacement; mais il étoit dans ce lieu : combien n'auroit-il pas fallu prendre de peines pour se transporter ailleurs? Il nomma la ville *Vera-Cruz*, parcequ'il y aborda le *vendredi-saint*. Quand cette colonie eut été fondée, il y établit un conseil composé d'alcades, de corrégidors, de procureurs et de tous les officiers nécessaires, auxquels il fit faire serment de rendre la justice avec impartialité. Après l'installation, Cortez s'avance avec une contenance respectueuse, propre à relever l'autorité du tribunal, représente aux magistrats la nécessité de nommer un général, avouant l'illégalité de son autorité, parceque Vélasquez a révoqué sa commission; il ajoute que c'est à eux à y pourvoir, puisqu'ils représentent le roi. « Dès ce moment, ajoute-t-il, je vous « résigne toute l'autorité dont je suis en possession; je « vous remets le titre en vertu duquel je l'ai exercée, « afin que vous nommiez celui que vous en croirez le « plus digne. Quant à moi, sans me faire aucune vio- « lence, je prendrai une lance de la même main qui « tenoit le bâton de commandement, et j'agirai avec au- « tant de joie comme soldat, que j'ai pu le faire dans « le poste important de général; car, si, dans le métier

« des armes, c'est en obéissant qu'on apprend à com« mander, il se trouve beaucoup d'occasions où il faut « avoir commandé pour sentir la nécessité d'obéir. » Il pose sa commission sur la table, remet aux alcades son bâton de commandement, et se retire.

On ne fut pas long-temps à le rappeler. Tous les membres lui étoient dévoués; d'une commune voix on l'élit, et on lui expédie une commission au nom du roi. On communique ensuite l'acte d'élection aux soldats, pour savoir si elle leur est agréable. Tous y acquiescèrent. Les partisans de Vélasquez n'osèrent se montrer publiquement. Ils se contentèrent de l'accuser en secret de fourberie. Le terme est dur, mais on ne peut disconvenir que ce ne fût l'action d'une adroite politique. Il cessa dès-lors d'user de dissimulation et de ménagements pour les mécontents, comme il avoit fait auparavant. Ordaz, Pedro, Escudero et un jeune Vélasquez furent mis en prison. Il les relâcha ensuite, à la recommandation de leurs amis. Par ce seul acte de sévérité, Cortez prévint toute révolte ultérieure, et par sa clémence il gagna le cœur des mutins, qui ne l'abandonnèrent jamais et se montrèrent les plus braves de l'armée, ainsi que ses amis les plus fidèles.

Ce qui reste à dire n'est plus, pour ainsi parler, que l'histoire de deux hommes, Cortez et Montézuma; celui-ci, souverain d'un empire vaste, opulent, où tous les arts sont cultivés, gouverné par des lois fixes, défendu par des armées nombreuses, qui pouvoit voir périr des cent mille hommes sans que ses forces en fussent abattues; Cortez, chef de cinq ou six cents aventuriers, qui ne pouvoit pas perdre un seul homme de sa petite troupe sans que cette perte ne fût une plaie

sensible, un coup mortel pour le corps; entouré de traîtres, perpétuellement à la veille d'être écrasé par des nations barbares, dont la surveillance apparente, arrachée par la crainte, devoit toujours lui être suspecte.

Et qu'avoient ces deux hommes à démêler ensemble? Rien, ou du moins si peu de chose, que l'un étoit obligé de prendre pour prétexte de son agression, le desir de voir l'autre, et que celui-ci ne s'en défendoit que par des raisons évasives. Mais s'ils eussent osé annoncer les vrais motifs qui les animoient, Cortez auroit dit : J'ai entendu parler de vos richesses; vous m'avez prouvé, par des présents splendides, qu'elles sont encore au-dessus de leur réputation; je commande à des aventuriers qui n'ont rien à perdre non plus que moi : nous voulons du moins partager ces trésors, si nous ne les prenons pas tout entiers. Il auroit pu ajouter l'amour de la gloire, l'envie de faire connoître la supériorité des Espagnols dans des contrées si éloignées, et d'y établir leur religion. Montézuma auroit répondu : Je me trouve dans le plus grand embarras; votre arrivée a remué tous les esprits, elle a rappelé d'anciennes prophéties qui alarment tous mes peuples et moi-même; je crois voir en vous les conquérants qui, selon une ancienne prédiction, crue par mon peuple, doivent venir de l'est, et détruire l'empire du Mexique. Je ne puis abandonner ma religion. Les ministres en sont puissants; si vous ne vous contentez pas des richesses que je vous ai envoyées, je serai forcé de me défendre, avec la triste perspective peut-être de le faire en vain. Telle étoit la disposition d'esprit des deux rivaux, lorsque Cortez, par sa nouvelle nomi-

nation au généralat et par le dévouement de ses troupes, se trouva le maître comme il le vouloit.

Il arrive et se trouve au milieu des provinces moins fidèles que tremblantes sous le joug de l'empereur du Mexique. Elles se plaignent des impôts énormes dont on les écrase, que Montézuma fait enlever leurs femmes et leurs filles pour ses plaisirs, et leurs jeunes gens pour être immolés à ses dieux. Cortez se trouvant dans une de ces villes mécontentes, voit arriver six de ces exacteurs, portés dans de superbes litières sur les épaules des Indiens; ils étoient richement vêtus, chargés de bijoux d'or et de pierres précieuses, accompagnés d'un grand nombre d'officiers et de domestiques qui rafraîchissoient l'air autour d'eux avec des éventails de plumes. Du haut de cette espèce de trône, ils jetoient un regard dédaigneux sur la multitude servile dont ils alloient dévorer la substance. Tous les habitants trembloient. Cortez leur inspire du courage, promet de les soutenir. Ils arrêtent les six commissaires. Toujours extrême, le peuple vouloit les faire périr d'une mort ignominieuse. Le général espagnol les prend sous sa sauvegarde, en délivre deux en grand secret, et leur dit en les renvoyant à Montézuma: « Assurez l'empereur que je ne négligerai rien pour « délivrer les autres, et pour convaincre les révoltés « de la faute qu'ils ont commise, en refusant d'obéir « aux ordres sacrés de leur maître; quant à moi, je « ne desire que la paix, et de pouvoir donner des « preuves de mon respect à l'empereur, à ses minis- « tres et à ses officiers. » Après cette protestation hypocrite, il engage le peuple à faire des avances de soumission. Il fait promettre par les quatre prison-

niers qu'ils s'abstiendroient du moins de prendre des victimes pour les sacrifices. Les commissaires sauvés deviennent auprès du trône les intercesseurs du peuple. Tout s'arrange par l'adresse de Cortez, et tout le monde lui en a l'obligation.

C'étoit son grand talent que cet art de concilier les esprits. Il l'employoit toujours très utilement, non seulement pour des particuliers, mais pour des nations entières. Après les avoir trouvées ennemies, ou les avoir mises lui-même aux mains, il les réconcilioit, et se faisoit des amis fidèles des deux peuples. Quand il les voyoit susceptibles de magnanimité ou d'enthousiasme, il étoit sûr de les gagner pas des procédés francs et généreux, eussent-ils été auparavant pleins de préventions contre lui. Tels furent les peuples de Tlascala. Cette fière république, toujours en guerre avec Montézuma qui faisoit de vains efforts pour l'assujettir, quoique charmée de voir l'Espagnol marcher contre son ennemi, ne put remarquer, sans être choquée, que le général, en demandant le passage sur son territoire, s'apprêtoit à le forcer si on ne le lui accordoit pas. Les Tlascalans lui opposèrent de fortes armées; vaincus dans trois batailles consécutives, et plus encore par la modération du vainqueur, après leurs défaites, ils devinrent ses amis inviolables, et lui montrèrent un zéle et un attachement qui ne se démentirent jamais, et qui furent très utiles à Cortez. Dans ces batailles, quelle que soit la supériorité des armes, on voit avec étonnement des milliers de morts du côté des Indiens, tandis que les Espagnols perdent tout au plus un ou deux hommes, et en ont à peine dix ou douze blessés. Où tomboient donc toutes les

flèches? Dans la première affaire contre les Tlascalans, il y eut un cheval de tué. Sa tête fut portée par eux en triomphe. Le trophée servit d'encouragement pour hasarder de nouveaux combats, d'autant plus que la mort d'un soldat leur apprit aussi que les Espagnols n'étoient ni invulnérables ni immortels, comme l'opinion s'en étoit répandue.

Cortez reçut sur la frontière, en quittant Tlascala, une nouvelle ambassade de Montézuma, encore chargée d'or et de pierreries; les ambassadeurs lui dirent en termes ménagés : « Prenez et retirez-vous. » Il prit et avança. Comme on se douta qu'il pourroit en agir ainsi, les ambassadeurs avoient ordre de lui dire que si cependant il étoit déterminé à venir à Mexico, l'empereur étoit disposé à le recevoir. Il y avoit deux routes, l'une plus longue, mais belle et facile; l'autre plus courte, mais traversée de rivières, hérissée de rochers, et très propre à dresser des embuscades. Les Mexicains avoient embarrassé l'entrée de la première afin d'en éloigner Cortez; au contraire, ils avoient nettoyé l'entrée de la seconde qui aboutissoit à des gorges affreuses, où étoient cachées des troupes. Cortez n'auroit certainement pas échappé à un tel danger. Il fut averti du piége. En arrivant à l'entrée des deux chemins, il demanda aux ambassadeurs lequel il falloit prendre. Ils répondirent que c'étoit celui qu'on avoit aplani, pour moins fatiguer ses troupes. L'adroit général leur dit : « Vous connoissez bien peu mes « Espagnols; ils marcheront dans ce chemin que vous « avez fermé, précisément parcequ'il est plus diffi- « cile; c'est toujours où est le danger qu'ils courent de « préférence. » Les ambassadeurs étonnés partent bien

convaincus qu'il est inspiré par quelque divinité, et vont porter à Montézuma la nouvelle de sa prochaine arrivée.

Ce prince avoit augmenté tous les sacrifices, redoublé les conjurations, consulté tous les devins. Se réglant sur les succès des Espagnols, dont ces devins étoient témoins, ils répondirent que le démon leur avoit apparu, et les avoit assurés que rien ne pourroit résister aux Espagnols, parceque les dieux avoient abandonné les Mexicains. « Hé bien, s'écria l'infortuné « monarque, que ferons-nous si nos dieux nous abandonnent? Que ces étrangers viennent, que les cieux « tombent sur nous! il ne nous serviroit pas plus de « nous couvrir la tête que de fuir. »

Ce que peut le découragement sur un esprit frappé! Montézuma n'étoit ni craintif, ni facile à déconcerter. Il avoit donné plus d'une fois, à la tête de ses armées, des preuves d'une valeur froide ou ardente, selon les occasions. Son conseil admiroit souvent la pénétration et la prudence de ce prince. Il se trouvoit dans sa capitale, au milieu d'un peuple accoutumé à obéir; rien de si aisé que d'en défendre l'entrée à une poignée d'étrangers. La ville, située entre deux lacs ne pouvoit être abordée que par des chaussées étroites. Celle par laquelle les Espagnols devoient arriver avoit deux lieues de long, et étoit coupée par des ouvertures qui donnoient communication d'un lac à l'autre. Il étoit facile, pendant qu'on arrêtoit ces étrangers par les coupures, de les percer de flèches des canots voguant sur les lacs. Si, malgré cela, ils avançoient, ils trouvoient une double porte bien fermée et bien terrassée. Si cependant ils pénétroient dans la ville, ils la trou-

voient toute traversée de canaux. En faisant déborder les eaux du lac par le moyen des écluses, on pouvoit les inonder. Les pierres lancées des toits, les meubles par les fenêtres, suffisoient pour les écraser. On ne conçoit pas, si on eût voulu faire la moindre résistance, comment il seroit arrivé un seul Espagnol au palais. Mais il paroît que Montézuma avoit pris le parti de tout souffrir, de tâcher de les gagner par la douceur, les égards, les complaisances, sauf à voir ensuite comment il s'en débarrasseroit. Si Cortez ne sut pas cette résolution, on ne sauroit trop admirer son intrépidité, pour ne pas dire sa témérité.

Elle lui réussit. Mais, avant de pénétrer à Mexico, il eut bien des dangers à courir dans Cholula, où l'attendoit une armée toute entière de Mexicains. On devoit égorger les Espagnols dans cette ville. Heureusement la conjuration fut découverte. Cortez tomba sur les traîtres, en fit un grand carnage, étourdit par ce coup d'éclat Montézuma, et abattit tout-à-fait le courage de ce prince. Les Espagnols marchèrent ensuite droit vers la capitale. L'empereur vint au-devant d'eux avec l'affabilité d'un ami. Il prit toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, les logea dans un quartier à part, aisé à fortifier, et où se trouvoit un palais pour Cortez et ses officiers. Il leur fut permis d'aller par-tout et à toute heure, et il fut défendu aux habitants de rien faire qui pût leur déplaire. Dès ce moment, Montézuma montra à Cortez une confiance qui dut le toucher. Il descendit, pour ainsi dire, du trône sur lequel il se tenoit toujours fièrement assis, en présence de ses sujets, et, à leur grand étonnement, il s'abaissa jusqu'à l'égalité avec le chef des étrangers.

Dans la première conversation, il s'ouvrit familièrement sur ses opinions, tant à leur égard qu'à l'égard de lui-même, et sur ce qui devoit terminer l'espèce de drame qu'ils jouoient ensemble. Il leur fit d'abord connoître qu'il ne croyoit pas les Espagnols plus immortels que les Indiens, et qu'il savoit bien que le tonnerre dont ils se servoient n'étoit qu'une découverte des sciences. « Il en est de même, ajouta-t-il, de ce qu'on « a dit de moi, que j'étois immortel et égal aux dieux ; « que la fortune m'accabloit de ses faveurs ; que les « murailles et les couvertures de mon palais étoient « d'or ; qu'enfin la terre s'affaissoit sous le poids de mes « trésors. On vous a dit aussi que j'étois cruel, tyran, « oppresseur, fier, incapable de pardonner : tout cela « est faux. Ceci (en découvrant la cicatrice d'une bles- « sure reçue au bras) prouve que je suis mortel. Mes « richesses, à la vérité, sont grandes ; mais la renom- « mée et la flatterie les ont exagérées. Il en est de même « de mes défauts ; suspendez votre jugement : vous « verrez si la cruauté et l'oppression qu'on me repro- « che ne sont pas souvent une mesure de gouverne- « ment nécessaire. Quant à vous, on m'a dit que vous « étiez méchants, vindicatifs, avides, orgueilleux, es- « claves de vos passions ; mais je crois que vous êtes « de la même espèce que les autres hommes, quoique « vous soyez distingués par quelques différences, qui « viennent seulement de celle du climat. Vous êtes « polis et affables ; vous êtes courageux et religieux ; « vous bravez les difficultés comme de vrais soldats. « Votre générosité, que j'ai moi-même éprouvée, me « prouve que vous n'êtes point sordides ; en un mot, « vous êtes hommes comme nous ; mais vous avez des

« qualités supérieures. » Il s'expliqua aussi sur les chevaux, dont on lui avoit fait un éloge exagéré par la frayeur « Je pense, dit-il, que c'est une espéce de cerf « docile, qui a le degré d'intelligence auquel les bêtes « peuvent atteindre. »

Venant aussi au but du voyage de Cortez et à ce qui devoit le terminer, il parla en ces termes : « Vous n'ignorez « pas que le grand prince auquel vous obéissez descend « de notre ancien Quezalcoal, seigneur des sept ca- « vernes de Novatlaques, et légitime souverain de ces « sept nations qui ont fondé l'empire du Mexique. Par « une ancienne tradition, que nous regardons comme « infaillible, nous savons qu'il partit de ce pays pour « aller soumettre les régions de l'Est, promettant que « ses descendants viendroient dans la suite nous donner « des lois et réformer notre gouvernement. Toutes vos « actions s'accordent avec cette prophétie, et le prince « de l'Est, qui vous envoie, manifeste par vos exploits « la grandeur de son illustre aïeul. Ainsi, je me suis « déterminé à me soumettre à lui, et j'ai voulu vous en « avertir, afin que vous me disiez franchement si vous « avez quelque autre chose à me prescrire. »

C'étoit mettre Cortez dans un cruel embarras, mais sans doute il ne savoit pas bien lui-même à quel but il vouloit parvenir. Il répondit très adroitement à chaque article. Le compliment de l'empereur sur le caractère des Espagnols, il le paya par d'autres, en avouant que les armes à feu, regardées par les Indiens comme le tonnerre, étoient une invention de l'art; et il en inféra la supériorité de l'esprit de ses compatriotes. « Quant au cheval, ce n'est pas, dit-il, une espèce « de cerf, mais un animal d'une nature plus généreuse,

« qui aime la guerre, qui devient alors furieux et avi-
« de de la gloire, pour la partager avec son maître. » Il fit ensuite un usage politique de la tradition absurde dont l'empereur paroissoit si convaincu, appuya peu sur l'hommage, mais parla de la religion absurde et cruelle des Mexicains, et dit que la destruction de cette impiété et l'établissement de la religion chrétienne, dont il fit un court exposé, étoient le principal objet de la commission que le roi lui avoit donnée. Il finit par offrir une alliance inaltérable avec son monarque.

Montézuma répondit : « J'accepte avec beaucoup « de reconnoissance l'amitié que vous me proposez de « la part du descendant du grand Quezalcoal; mais « tous les dieux sont bons. Les vôtres sont bien dans « votre pays, et les nôtres dans le mien. Laissons-les « jouir de ce qui leur appartient sans les troubler. Re- « posez-vous actuellement, dit-il, en regardant avec « bonté tous les Espagnols; vous êtes dans votre pro- « pre maison, et vous y serez servis avec tous les égards « qui sont dus à votre valeur, et au grand prince votre « maître. »

Cortez se voyoit à Mexico, parvenu, à ce qu'on croiroit, au but de ses desirs; néanmoins, on peut penser qu'il étoit embarrassé de son personnage. Que faire avec un monarque hospitalier, prévenant, généreux? le détrôner, le rançonner, piller le peuple? Mais lui ni les siens ne donnoient matière à la moindre plainte. Cortez étoit réduit à aller visiter l'empereur dans son palais, à le recevoir dans le sien, à faire avec ses officiers le simple rôle de courtisan, ou bien à assister à des fêtes que Montézuma donnoit très souvent aux

Espagnols. Pendant qu'ils vivoient dans cette inaction, des lettres de la Vera-Cruz apprirent à Cortez que la colonie avoit été attaquée par Qualpopoca, général mexicain, et qu'elle avoit perdu huit hommes. Cette hardiesse étonna le général espagnol. Il prit des informations; on l'assura qu'une tête avoit été envoyée à l'empereur; qu'il l'avoit examinée avec un air de satisfaction. Cette tête, à la description qu'on en faisoit, parut être celle d'un des huit qui avoient disparu dans l'affaire de la Vera-Cruz. Donc l'empereur étoit d'accord avec Qualpopoca; donc celui-ci n'avoit agi que par ses ordres. A chaque instant, l'on pouvoit être attaqué; que faire en pareille circonstance? Ce fut la matière d'un conseil secret entre le général et ses officiers.

Il faut, disoit l'un, nous retirer secrètement; l'autre vouloit qu'on demandât un passe-port, afin d'emporter toutes ses richesses; un troisième, qu'on restât jusqu'à l'occasion sûre de se retirer; mais en attendant, il falloit garder le plus grand secret sur la nouvelle de la Vera-Cruz. « Ce n'est point tout cela, dit Cortez; « nous retirer secrètement, le pourrions-nous, investis « comme nous sommes? Demander un passe-port, « nous qui nous sommes ouvert le chemin les armes à « la main jusqu'à la capitale; que penseroient les In« diens de cette foiblesse, et ne fondroient-ils pas de « tous côtés sur nous, tant au départ que dans la route? « Il faut rester ici, c'est mon avis, non pas en palliant « et dissimulant, mais en faisant quelque grande action « qui étonne les Mexicains, et nous rende l'estime et « la vénération que ce dernier événement nous a fait « perdre. Le seul moyen qui se présente à mon esprit,

« c'est de nous assurer de la personne de l'empereur, « et de l'amener prisonnier dans notre quartier. » Le conseil resta pétrifié à cette proposition. Une poignée d'hommes arrêter un puissant monarque, le faire prisonnier au milieu de sa cour et de sa capitale. Quel projet ! quelle révolution ! Cependant, lorsqu'on y eut mûrement réfléchi, il ne parut plus si effrayant. On chargea Cortez de l'exécution.

Il entre chez l'empereur comme à l'ordinaire, avec ses capitaines. Trente soldats d'élite se promenoient par pelotons. Il aborde Montézuma, se plaint à lui de la trahison de Qualpopoca. Le prince change de couleur. « Ce n'est pas, dit le général, que je croie « que votre majesté trempe dans cet affreux complot, « mais il est essentiel que vous me donniez une preuve « de votre innocence, pour effacer l'impression qu'une « pareille calomnie ne manqueroit pas de faire, et « cette preuve, c'est de venir volontairement, sans bruit, « sans scandale, habiter notre quartier, et d'y de- « meurer jusqu'à ce qu'il soit parfaitement démontré « que vous n'avez aucune part à cette horrible perfi- « die. » La foudre tombant en éclat n'auroit pas plus étonné le monarque. Il eut peine à écouter jusqu'au bout ce que Cortez ajouta pour adoucir et justifier cette mesure. « Non, dit l'empereur, les princes de « mon rang ne sont pas accoutumés à se rendre d'eux- « mêmes prisonniers. Si j'avois la foiblesse d'y consen- « tir et d'oublier ce que je me dois à moi-même, mes « sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront « à leur souverain. Vos sujets ! repartit Cortez, pourvu « que vous vouliez bien ne pas forcer les Espagnols

« à oublier le respect qu'ils vous doivent, nous nous « embarrassons peu des obstacles qu'ils pourroient « nous susciter. »

L'empereur proposa tous les expédients qu'il crut devoir satisfaire les Espagnols : de livrer Qualpopoca et ses officiers pour être punis, de donner ses propres fils en otages et comme garants de sa parole. Cortez restoit inflexible. La dispute s'échauffoit. Les officiers espagnols commencèrent à craindre que le retard ne leur devînt funeste. Vélasquez de Léon, jeune homme brave et impétueux, s'approche. « A quoi bon tant de « paroles, dit-il ? qu'il se laisse conduire, ou je lui « perce le cœur. » L'interpréte Marina étoit présente. Montézuma lui demande avec inquiétude ce que vient de dire ce jeune emporté. Elle étoit instruite. Elle lui répond, comme de confiance, qu'elle sait les intentions des Espagnols, qu'elle connoît leur caractère, que s'il va avec eux, il sera traité avec tout le respect dû à un grand prince, mais que s'il résiste les suites lui seront funestes. Cette confidence adroite le détermine. Il ordonne qu'on prépare ses équipages, appelle ses ministres, et déclare qu'il va passer quelques jours au quartier des Espagnols. « Annoncez, « dit-il, que c'est volontairement, pour l'intérêt de « ma couronne et l'avantage de mon empire. » Il se met au milieu des Espagnols. La douleur et le chagrin se peignent sur tous les visages ; on vit des particuliers répandre des larmes, d'autres jeter les hauts cris, mais on ne vit personne faire le moindre effort pour délivrer son prince. Il disoit d'un air de gaieté qu'il alloit se divertir avec ses amis les étrangers. La foule étoit accourue à l'entrée du quartier, il la fait dis-

perser par ses gardes, et publier que quiconque occasionera du trouble sera sur-le-champ puni de mort. Qu'on cherche un autre trait semblable dans l'histoire.

Cependant il n'est pas encore temps de cesser d'être étonné. L'infortuné Qualpopoca arrive. On lui fait son procès. Il est condamné à être brûlé vif. Au moment du supplice, Cortez entre dans l'appartement de l'empereur, suivi d'un soldat qui portoit des chaînes, et s'approche du monarque d'un air sévère. « Vous êtes « accusé, lui dit-il, d'être le premier aute[illegible]ime ; « vous expierez votre faute par une mort [illegible]er- « sonnelle. » Sans attendre de réponse, il ordonne qu'on lui mette des fers, et sort. Ses courtisans, plus consternés que lui, restent saisis d'horreur et tombent à ses pieds, les baignent de leurs larmes, et, soutenant ses fers, ils s'efforcent, avec une tendresse respectueuse, d'en rendre le poids plus léger. Pour lui, après le premier moment de surprise, il reprend sa magnanimité ordinaire, et se propose de mourir en héros. L'exécution étant faite, Cortez rentre. « Les traîtres sont « punis, dit-il, votre majesté est justifiée par sa com- « plaisance, et est libre. » Il lui ôte lui-même ses fers, et se jette à ses genoux. L'empereur l'embrasse. On trouva que la joie qu'il montra nuisoit à l'honneur qui lui revenoit de la fermeté qu'il avoit fait paroître. Cortez lui proposa de retourner dans son palais, puisque la cause de sa détention n'existoit plus. La réponse lui avoit été auparavant suggérée par Marina, plus dévouée au général espagnol qu'au prince mexicain; elle sut qu'il aimoit mieux rester avec les étrangers, parceque sa réputation souffriroit si l'on savoit qu'il avoit été leur prisonnier.

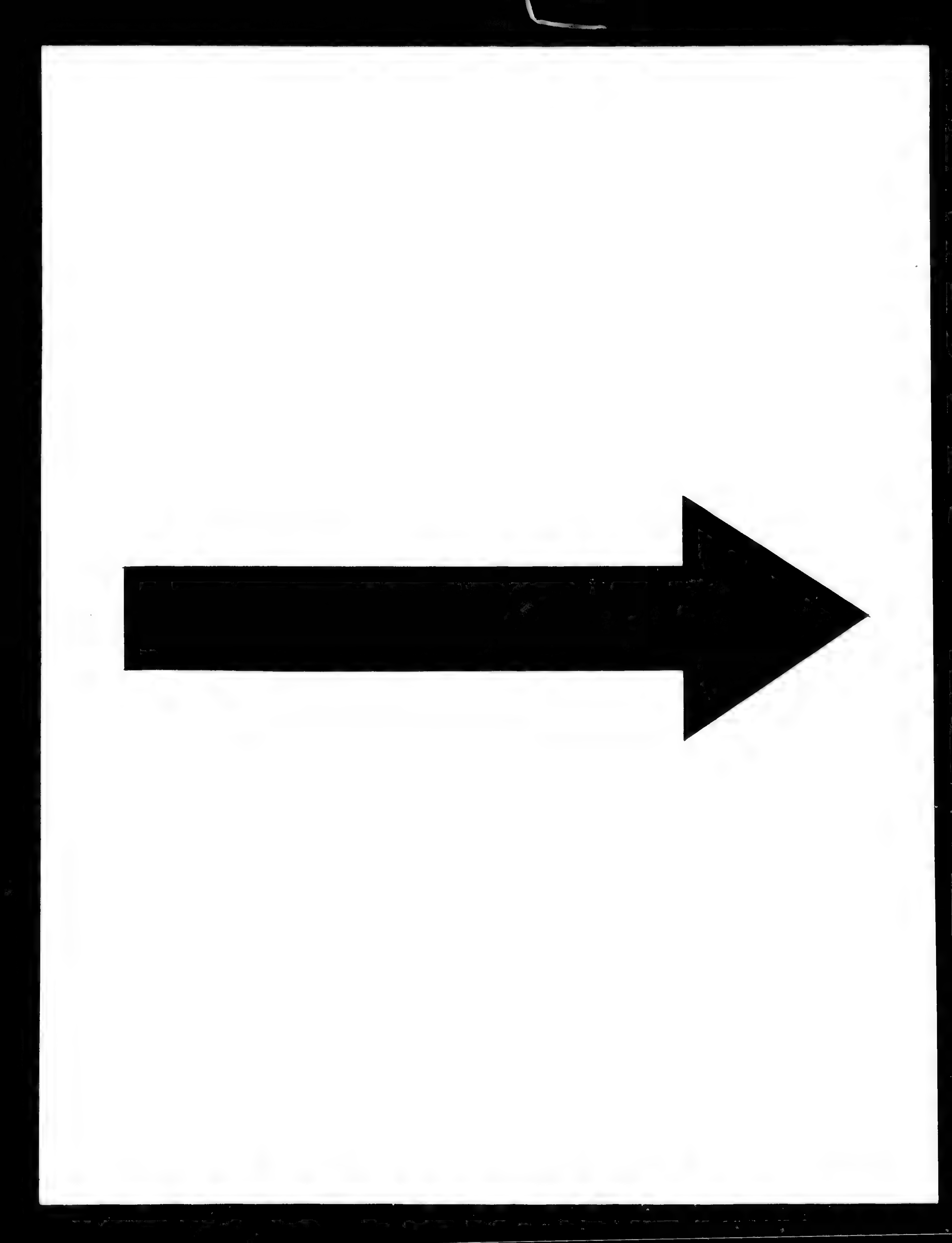
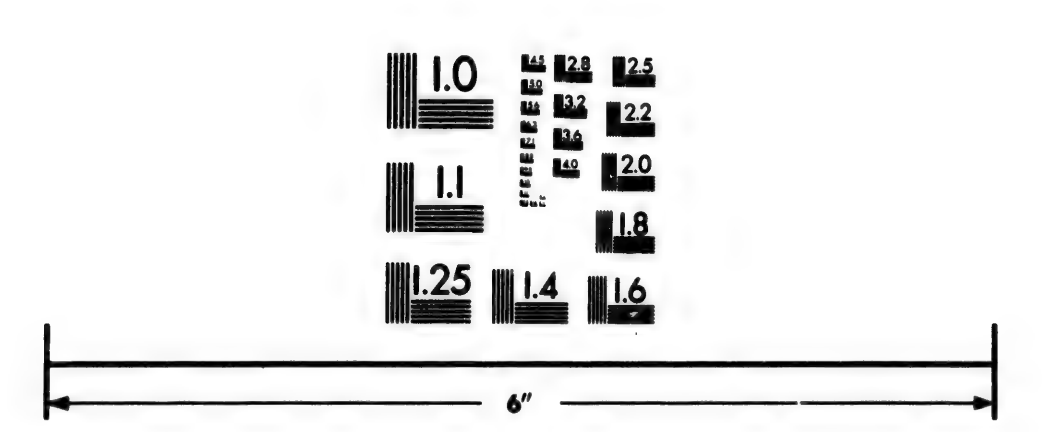
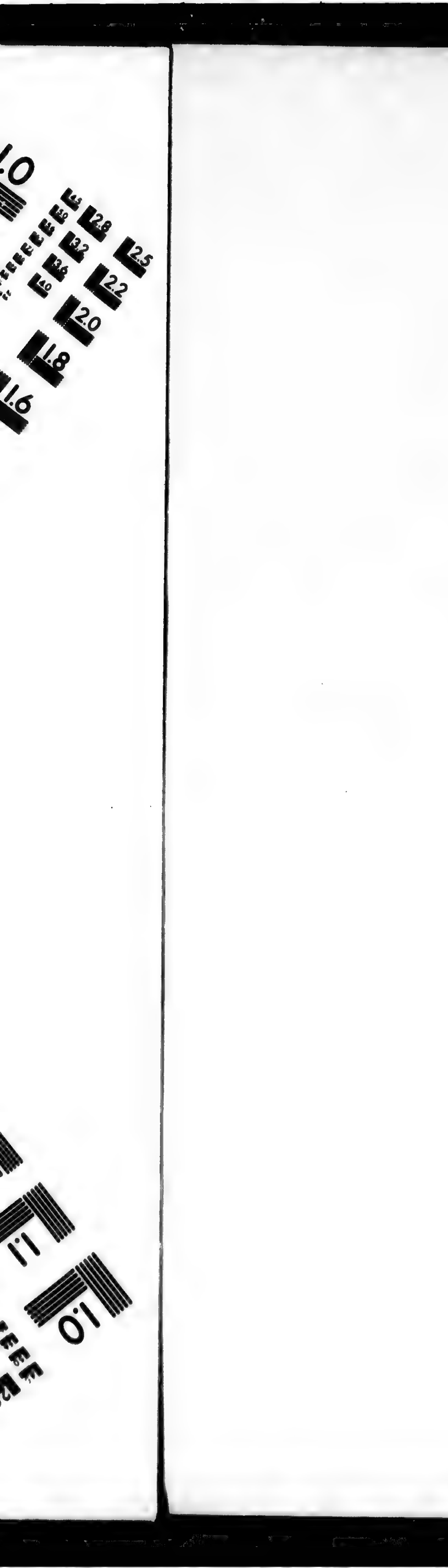


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Soit résignation, soit dissimulation, il parut s'accoutumer à sa prison et s'y plaire. Les Espagnols mirent tant d'adresse dans leur conduite, qu'ils lui persuadoient, ainsi qu'à ses sujets, qu'il jouissoit d'une entière liberté. Rien n'étoit changé dans son train de vie. Les ministres venoient tenir conseil comme à l'ordinaire; les courtisans avoient le même accès auprès de lui. Les ordres, les graces, émanoient toujours de lui. Il sortoit, se promenoit dans la ville, alloit au temple, tantôt seul, tantôt accompagné de Cortez, qui cependant avoit eu soin de lui faire promettre qu'il reviendroit fidèlement au quartier; mais on auroit dit que l'empereur y étoit ramené par l'inclination, tant il prenoit plaisir en la compagnie et à la conversation de ses geoliers. L'adroit Cortez profitoit habilement de cette confiance. Il obtint que des officiers mexicains allassent visiter les mines. Montézuma fit faire et donna au général une carte de l'empire, ne lui cacha rien sur ses revenus, ses forces, sa police, le gouvernement, et lui fit connoître tout ce qu'il pouvoit lui être utile de savoir.

Par forme de curiosité ou d'amusement, Cortez alloit toujours à son but. Il avoit compris combien il lui auroit été difficile de pénétrer dans la ville, si, pendant qu'un corps de troupes l'auroit arrêté sur la chaussée, les Indiens l'avoient attaqué en flanc de dessus le lac dans des canots. Il lui étoit donc important de s'en rendre le maître. Il profite d'une course de canots qui se faisoit sous ses yeux. En rendant justice à la vitesse de ces petits bâtiments, l'Espagnol dit que les siens, s'il en avoit, l'emporteroient *sans rames*. *Sans rames!* Cette espèce de défi parut bien étonnant à Montézuma.

Il voulut en voir l'expérience. A l'exemple d'autres conquérants, hasardeux comme lui, Cortez, du consentement de ses soldats, auxquels il ne vouloit point laisser d'autres ressources que la victoire, avoit fait dépecer ses vaisseaux; mais on avoit conservé les voiles, les cordages et autres agrès. Il demanda la permission de les faire venir.

En attendant, on abat les bois, on les façonne. Montézuma ordonne à ses sujets d'aider les Espagnols, afin de jouir plus tôt de cette joute si inégale de bâtiments *sans rames*, contre d'autres pleins de rameurs. Les agrès arrivent. Enfin deux brigantins bien équipés paroissent majestueusement sur le lac. Que pouvoient faire ces lourdes masses auprès de leurs légers canots? se disoient les Indiens. Ils doublent cependant le nombre des rameurs. Le signal se donne, les voiles se déploient, un vent frais les enfle. Ce sont les ailes de ces grands oiseaux; ils volent avec une célérité que ne peuvent égaler tous les efforts des rameurs. Les plus intelligents regardent ces vaisseaux comme une superbe invention qui atteste le génie des Espagnols, et en conçoivent pour eux encore plus d'estime.

Une démarche téméraire pensa en un moment priver Cortez des fruits de son habileté. Il avoit obtenu de Montézuma qu'on ne serviroit plus de chair humaine sur sa table; mais il entreprit de faire cesser les sacrifices. Ce dessein fit trembler l'empereur. Il avertit le général des suites fâcheuses qu'il pouvoit avoir. En effet, les prêtres, très puissants, murmuroient; le peuple commençoit à s'agiter. Cortez réprima ce zèle inconsidéré assez à propos pour qu'il n'éclatât point de révolte; mais les préventions qui restèrent donnèrent

beaucoup de partisans à Guatimozin, neveu de l'empereur, qui entreprit de délivrer son oncle des mains des étrangers. Il auroit peut-être réussi, si Montézuma lui-même ne se fût opposé à ses efforts. Le jeune prince, qui étoit cacique d'une ville importante, appelé à la cour, fut déposé. L'investiture de ses états fut donnée à un autre. On eut grand soin de faire observer à ce successeur que c'étoit à la recommandation de Cortez qu'il devoit son élévation.

Cependant cette entreprise du neveu fit faire à l'oncle de sérieuses réflexions. Au fond, il ne pouvoit la désapprouver, et il ne doutoit pas que celle-ci manquée ne fût bientôt suivie de plusieurs autres. C'étoient donc des révoltes renaissantes qu'il se préparoit en restant à la merci des étrangers. D'ailleurs quel étoit enfin leur dessein? Pourquoi restoient-ils? Que lui demandoient-ils encore? Il résolut de faire cesser cette honteuse comédie d'un monarque prisonnier entre les mains de l'ambassadeur d'un prince étranger, et encore obligé de paroître content. Il appela Cortez, lui dit qu'il étoit résolu de se déclarer publiquement vassal du roi d'Espagne, comme successeur de Quezalcoal, et en cette qualité seigneur propriétaire du Mexique; qu'il assembleroit les caciques et la noblesse de l'empire, pour être témoins de cette déclaration; que cette reconnoissance seroit appuyée d'une contribution volontaire de chaque cacique, laquelle attesteroit leur consentement; qu'en son particulier il avoit ramassé une quantité de joyaux et de pierreries d'une valeur inestimable pour remplir cette obligation.

Les caciques et les grands furent convoqués. Mon-

tézuma parut dans l'assemblée avec un air de majesté qu'il avoit oublié depuis long-temps. Il donna à la vassalité qu'il s'imposoit, et dont il chargeoit son empire, un motif qui en diminuoit la honte. Ce n'étoit qu'une restitution qu'on faisoit au grand Quezalcoal, en la personne de ses descendants; c'étoit un acte juste, religieux; les dieux eux-mêmes le lui avoient ordonné. Il y eut quelques murmures dans l'assemblée. Cortez crut devoir prendre la parole, et assurer que l'intention du roi d'Espagne n'étoit point d'ôter la couronne à l'empereur, ni de faire aucun changement dans le gouvernement, mais seulement de réclamer son droit de succession en cas d'événement. Le serment fut prêté à cette condition. On en dressa un acte qui fut remis à Cortez, avec le présent ou tribut de l'empereur, et celui des caciques, qui étoit d'un prix inestimable.

On ignore si Cortez s'attendoit à la résolution qui termina cette assemblée. Quand les présents eurent été acceptés, Montézuma prit un air de fermeté, et dit aux Espagnols : « Maintenant vous pouvez vous pré« parer à partir; vous n'avez plus rien qui vous ar« rête ici. L'objet de votre ambassade est rempli. Les « Mexicains prennent ombrage d'nn si long séjour. Ils « vous soupçonnent de nourrir des projets plus dange« reux que ceux que vous avez annoncés, et mon au« torité ne seroit pas long-temps capable de vous mettre « à l'abri de leur ressentiment, si leurs soupçons se réa« lisoient. Les dieux, ajouta-t-il adroitement, sont ir« rités de voir que je favorise leurs ennemis. Ils m'ont « refusé la pluie; ils menacent de détruire mes mois« sons, et d'anéantir mon peuple par la peste. Deman-

« dez-moi tout ce que vous voulez, je vous l'accorderai, « parceque je vous aime ; mais allez-vous-en. Les dieux « et mon peuple exigent ce sacrifice. »

Cortez, étonné, dit-on, de la résolution avec laquelle le monarque lui donnoit son congé, fut d'abord tenté de lui répondre sur le même ton; mais il se retint. « Oui, « répondit-il, j'ai rempli le but de ma mission, et je « vais, avec toute la diligence possible, me préparer « à retourner en Espagne. Je venois même vous deman- « der la permission de construire des vaisseaux pour « ramener mes soldats, parceque ceux dans lesquels « je suis venu sont détruits, et ne peuvent être répa- « rés pour un si long voyage. » Charmé de ne point essuyer un refus qu'il craignoit, Montézuma réplique qu'ils peuvent prendre leur temps, que son dessein n'est pas de les presser; en même temps il donne les ordres pour abattre promptement les bois et faire les diligences nécessaires.

De son côté, Cortez, avec l'apparence d'un grand empressement, donne à son constructeur l'ordre de mettre le plus de lenteur qu'il pourroit. On ne conçoit pas trop quel pouvoit être l'avantage de ce retard. Peut-être le général ne le voyoit-il pas lui-même. Sans doute il comptoit se conduire selon les événements. Pendant qu'il vivoit dans l'attente, on lui mande de la Vera-Cruz qu'on voit dix-huit voiles au loin. « A pré- « sent, lui dit Montézuma qui fut instruit de l'appa- « rition de la flotte, vous n'avez plus besoin de prépa- « ratifs, voilà des vaisseaux qui arrivent sur mes côtes, « vous pouvez vous y embarquer. » La seconde lettre de la Vera-Cruz annonce que ces vaisseaux sont mon-

tés par huit cents Espagnols que Vélasquez, gouverneur de Cuba, envoie pour ôter à Cortez le commandement. La troisième apprend qu'il y a eu une action sous les murs de la Vera-Cruz, dont les nouveaux débarqués vouloient s'emparer, et on lui envoie huit prisonniers faits en cette occasion.

Qu'on juge de la perplexité où se trouvoit Cortez. Il falloit cacher ses inquiétudes, dissimuler, et avec les Mexicains et avec les Espagnols. Il dit à Montézuma : « C'est un second ambassadeur du roi d'Espagne qui « vient pour donner du poids aux négociations. Il est « suivi d'une armée selon l'usage ; mais je me pro« pose de le déterminer à s'en retourner, et je partirai « moi-même pour cela. En vérité, disoit-il à ses trou« pes, je dois des remerciements à Vélasquez pour « m'avoir envoyé si à propos un renfort si considérable, « parceque je ne doute pas de faire autant de com« pagnons de ceux qui sont venus pour nous combat« tre. » Quand on lui annonce l'arrivée des prisonniers, il sort au-devant d'eux, fait ôter leurs fers, les embrasse avec beaucoup d'amitié, sur-tout le licencié Guévara, le plus distingué d'entre eux ; dit qu'il sait très mauvais gré au commandant de la Vera-Cruz d'avoir ainsi traité un homme de sa qualité et de son mérite, et qu'il l'en réprimandera. Qu'au reste il est charmé que l'expédition ait été confiée à Narvaez, son ancien et intime ami ; qu'il espère le trouver bien disposé, et qu'ils s'accommoderont aisément. Il eut soin que les prisonniers fussent bien accueillis par les soldats, et leur fit part des présents de Montézuma. Tous ceux qui les abordoient ne les entretenoient que des succès

de Cortez, de sa capacité, du grand crédit qu'il avoit auprès des Mexicains, et de ses tendres attentions pour les Espagnols.

Quand les prisonniers eurent été ainsi endoctrinés, sans qu'on montrât en avoir intention, le général crut ne pouvoir employer de meilleurs négociateurs qu'eux-mêmes auprès de Narvaez, et sur-tout Guévara. Mais Narvaez étoit un esprit altier et opiniâtre. Il s'imaginoit que Cortez ne pourroit jamais résister aux troupes qu'il amenoit, du double supérieures à celles de l'ancien général. Il ne voulut entendre à aucune négociation. Cortez lui envoya aussi inutilement Olmedo, son aumônier, homme de grand mérite; il fut très mal reçu, et Guévara lui-même fut mis en prison, parcequ'à ses propositions il ajoutoit l'éloge de Cortez, qui blessoit les oreilles de son jaloux rival.

Tout en négociant, le général ne négligeoit pas de prendre ses sûretés. Il sentit l'imprudence qu'il y auroit à attendre Narvaez dans la capitale, et à rendre les Mexicains spectateurs d'un combat entre les Espagnols. Il alla trouver l'empereur, et lui dit qu'il étoit à craindre que le nouvel ambassadeur espagnol ne suscitât des troubles, qu'il pourroit y avoir du malentendu, parceque, venant comme lieutenant d'un gouverneur éloigné, il ignoroit les dernières instructions de la cour d'Espagne, et croyoit que l'ambassade de Cortez faisoit partie de sa commission. « Il suffira, « ajouta-t-il, que je lui montre mes patentes, et je vais, « avec une partie de mes troupes, les lui porter moi-« même, dans la crainte que cette armée mal disci-« plinée ne fasse de la peine à vos sujets et ne cause « du chagrin à votre majesté. »

Cette partie des troupes étoit presque toute son armée. Il ne laissa que quatre-vingts hommes auprès de Montézuma, sous le commandement d'Alvarado, officier très aimé de ce prince. Il eut l'attention de demander, pour le renforcer, deux mille hommes de Tlascala, soldats indiens à la vérité, mais fiers d'être appelés au secours des Espagnols, et d'être pour ainsi dire adoptés par eux. Pendant la marche, les instances auprès de Narvaez recommencèrent, et toujours elles furent inutiles. Ce général étoit dans un état de fureur continuel, et contre les envoyés de Cortez, qu'il traitoit d'espions et de corrupteurs, et contre ses soldats, qui se laissoient séduire, et contre ses officiers, qui prenoient ouvertement le parti de Cortez. Aylon, membre du conseil suprême de Saint-Domingue, qui s'étoit joint à l'expédition pour être médiateur, alla jusqu'à défendre à Narvaez, sous peine de la vie, d'avancer contre Cortez. Narvaez n'en devint que plus furieux, et fit mettre les médiateurs aux fers. Cortez lui dépêcha Vélasquez de Léon, proche parent du gouverneur de Cuba. Il ne fut pas mieux reçu que les autres. Cependant cette conduite impétueuse et irréfléchie lui faisoit grand tort dans son armée. De plus il avoit affaire à un général expérimenté et infatigable, qui doubla ses marches, le surprit au moyen d'un orage, le battit complétement et le fit prisonnier. Disposés comme ils l'étoient, les soldats vaincus n'eurent pas besoin d'être vivement sollicités pour s'incorporer aux vainqueurs. Par cet événement, qui devoit le perdre, Cortez se trouva en possession d'une flotte de onze vaisseaux et de sept brigantins, d'une armée composée

de mille hommes d'infanterie et de cent de cavalerie, sans comprendre la garnison de Vera-Cruz.

Cette expédition fut l'ouvrage de peu de jours; mais ils avoient suffi pour opérer des changements dans Mexico, malgré Montézuma, qui étoit constamment resté, selon sa promesse, dans le quartier des Espagnols. Les Indiens, voulant apparemment profiter du petit nombre de ces étrangers pour délivrer leur empereur, avoient pris les armes et livré plusieurs assauts. Selon plusieurs historiens, cette émeute fut provoquée par un pillage commis par les Espagnols sur les Mexicains, qu'ils surprirent parés de leurs joyaux précieux, un jour de fête. Quel que fût le motif, la rixe avoit été sérieuse. Un des brigantins du lac étoit brûlé, les ponts étoient brisés, les rues désertes. Il régnoit un silence qui ne fut interrompu que par les compliments de Montézuma, qui alla jusqu'à l'entrée de la ville féliciter le vainqueur. Fier des forces qu'il ramenoit, le général oublia ses égards ordinaires. On dit qu'il tourna le dos à l'empereur, quoique ce prince ne fût aucunement coupable de ce qui s'étoit passé, qu'il eût exposé sa personne pour défendre ses hôtes, et que ce fût l'ombre seule de l'autorité royale résidant encore en lui qui eût empêché les Indiens de sacrifier les Espagnols à leur fureur.

Ils auroient pu, rassemblés et animés comme ils étoient, empêcher Cortez de rentrer, mais ils méditoient un grand coup: c'étoit de laisser les Espagnols se réunir, afin de les détruire tous ensemble. On prétend qu'en blâmant Alvarado de ce qu'il n'avoit pas su maintenir la paix entre les Indiens et lui, Cortez n'étoit pas néanmoins mécontent du soulévement

parcequ'il lui fournissoit l'occasion si desirée d'employer les armes à l'appui de ses finesses, pour parvenir à un événement décisif. Bientôt il en survint un auquel il ne s'attendoit pas. Les Mexicains avoient pris secrétement leurs mesures. Ils fondirent avec fureur sur le quartier des Espagnols. Repoussés plusieurs fois, ils revenoient à la charge, et toujours avec une fureur qui tenoit du désespoir. Montézuma veut interposer sa médiation et son autorité. Il paroit à une fenêtre. Une pierre, ou dirigée ou lancée au hasard, lui fracasse la tête. Il mourut, deux jours après, de cette blessure.

Si les Espagnols n'avoient point été respectés quand ce prince vivoit, ils furent encore moins ménagés quand ils eurent perdu cette sauvegarde: les Indiens les harcelèrent jour et nuit. A force d'être battus, ils apprirent à mettre plus de sagesse dans leurs attaques. Les Espagnols, investis de tous côtés, se voyoient près de mourir de faim. Il fallut abandonner cette belle conquête: les bijoux, les richesses, les trésors, devenus un poids dangereux, rendoient la retraite pénible et périlleuse. Une multitude innombrable d'Indiens se jetoient au-devant des Espagnols. A mesure qu'ils périssoient par le fer, ou précipités dans le lac, il s'en présentoit d'autres. Jamais Cortez ne s'étoit trouvé dans un péril si pressant. Plusieurs fois il se vit dans la nécessité de remplir les devoirs de soldat et de capitaine, et il s'en acquitta avec une bravoure qui relevoit encore le courage de ses troupes. Il fit des pertes considérables en hommes. Lui-même manqua d'être pris. Les Espagnols tombés au pouvoir des Mexicains furent immolés aux faux dieux. Cette retraite est en-

core connue dans le nouveau monde sous le nom de *journée de la désolation*.

La dernière épreuve l'attendoit quand il fut sorti des chaussées, dans les vallées d'Otumba, où toutes les forces du Mexique s'étoient rassemblées pour l'envelopper. En voyant cette multitude, Cortez s'écria : « Compagnons ! c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. « Point de crainte, Dieu combattra pour nous. » Comme la victoire balançoit, il se met à la tête de sa cavalerie, fond au grand galop sur le centre de l'ennemi, s'ouvre le chemin jusqu'à l'étendard royal, dont le sort, suivant l'opinion des Mexicains, devoit décider de celui de l'armée. Il pénétre jusqu'au capitaine qui le portoit, le renverse d'un coup de lance et enléve l'étendard. Les Indiens perdent aussitôt courage, jettent leurs armes, et s'abandonnent à la fuite. Le carnage fut horrible. De deux cent mille hommes il en resta plus de vingt mille sur le champ de bataille. Les Espagnols n'étoient que six cent cinquante, et ne perdirent pas seize des leurs.

Après la bataille, ils entrèrent sur les terres de Tlascala, où ils se reposèrent de leurs fatigues. Lorsqu'ils arrivèrent, la république armoit pour envoyer à leur secours. Fidèles à leur alliance, les Tlascalans avoient refusé celle de Quetlavaca, successeur de Montézuma, parcequ'il mettoit pour condition qu'ils abandonneroient les Espagnols. Il n'y a point d'honneurs qu'ils ne rendissent à Cortez. Ce général étant tombé malade dans leur ville, ils se montrèrent aussi sensibles que ses soldats au danger qui le menaçoit, et aussi réjouis de sa convalescence.

Forcé de quitter Mexico, Cortez n'avoit pas renoncé

au projet d'y rentrer les armes à la main; mais les circonstances l'obligèrent de changer son plan de guerre. Il n'avoit plus dans les mains le foible Montézuma, que la crainte des troubles et l'espérance de se tirer de sa détresse sans effusion de sang faisoient plier à tous les ménagements que l'Espagnol trouvoit bon de lui inspirer. Le malheureux empereur fut puni de ses tergiversations par ses propres sujets. Cortez, qui peut-être ne l'auroit pas épargné si la mort de ce prince lui eût été utile, prit pour prétexte de l'entreprise qu'il méditoit l'obligation de venger son ami, le vassal de son maître. Il s'occupa, dans le repos de Tlascala, des préparatifs du siége. Il jugea que pour n'être pas détruit, quoique vainqueur, à force de petites pertes, à une multitude il falloit opposer une multitude.

Le gouvernement tyrannique de Montézuma, l'orgueil des Mexicains, qui, courbés eux-mêmes sous le joug, se faisoient un plaisir de l'imposer aux autres, avoient aigri contre eux la plus grande partie de leurs voisins. Cortez rassemble toutes ces haines, leur donne une vie, une ame commune. Toutes ces nations s'empressent de lui fournir leur contingent contre cette ville superbe. Ces troupes ne coûtoient rien pour l'habillement, dont la nature seule faisoit les frais chez les Indiens, ni pour la nourriture, que chaque soldat portoit avec lui. On fait monter à cent mille hommes l'armée qu'il mena contre Mexico. Les Tlascalans étoient les meilleurs, mais les autres n'étoient pas sans mérite. Il les avoit plus ou moins aguerris, selon leurs dispositions à la discipline. Les dangers qu'il avoit éprouvés en revenant par les chaussées du lac lui suggérèrent l'idée de s'ouvrir le chemin par le lac

même. Il fit dans ce dessein construire des pirogues ou grands canots supérieurs à ceux des Mexicains, et trente brigantins pour les seconder. La flotte de Narvaez lui fournit les agrès.

Ces préparatifs étoient nécessaires contre l'ennemi qu'il se proposoit de combattre. A Quetlavaca, qui ne fit que paroître sur le trône, avoit succédé Guatimozin, ce même cacique, neveu de Montézuma, que Cortez fit priver de sa dignité, pour avoir entrepris de tirer son oncle de prison. Quoique jeune, Guatimozin étoit déja célèbre par son mérite militaire. On lui connoissoit d'ailleurs beaucoup de vertus, sans mélange de ces vices qui accompagnent ordinairement le pouvoir absolu. Porté dans des circonstances si critiques sur ce trône ébranlé, il crut devoir l'affermir par l'affection du peuple, que ses prédécesseurs avoient trop négligée. Il diminua les impôts, et rendit lui-même la justice. Les grands, dispensés des hommages serviles qu'ils rendoient à leur maître, et admis à sa familiarité, n'étoient plus tentés de se dédommager de leurs humiliations sur les petits. Guatimozin encourageoit les soldats par les honneurs et les récompenses, et employoit tout son temps aux affaires de l'empire.

Au système imaginé par Cortez, de soulever contre le Mexique les nations voisines, Guatimozin opposa celui d'armer ses tributaires et alliés, afin de tenir l'ennemi à une certaine distance de sa capitale; mais ces auxiliaires furent toujours battus. Ils ne purent empêcher Cortez d'avancer : il s'empara de toutes les villes qui entouroient le lac, auxquelles aboutissoient les chaussées, se rendit maître des chaussées elles-mêmes, et commença à dominer sur cette petite mer, par ses

grands canots et ses brigantins. Ainsi Mexico, où tous les hommes étoient devenus soldats et toutes les femmes guerrières, et qui, par-là, contenoit plus de trois cent mille combattants, se trouva bloqué par huit cent soixante-dix hommes, qui n'avoient que dix-huit canons. Quant aux Indiens, ils servirent plus à garder les villes et les chaussées qu'à combattre.

Les détails de ce siége donnent la plus grande idée de l'habileté de Cortez, de son esprit de ressources, de son sang-froid dans le péril, et de la valeur de ses troupes. Il faut aussi estimer l'intrépidité des Indiens, leur patience dans les travaux et dans les horreurs de la famine, enfin leur tendre attachement à leur souverain. La défense la plus opiniâtre ne put empêcher Cortez de pénétrer jusqu'au centre de la ville. Pendant les attaques, il s'étoit fait des propositions de paix. L'empereur ne s'en éloignoit pas; mais elles furent rendues inutiles par le zèle des prêtres des idoles. Ils voyoient dans un accord le renversement presque assuré de leur religion et de leur autorité; c'en étoit assez pour les rendre contraires à tout accommodement. Ils inspirèrent leur obstination au peuple et au conseil même. L'empereur céda à la pluralité des suffrages et aux assurances que donnèrent ces pontifes, que leurs dieux, apaisés par le sacrifice de quelques Espagnols faits prisonniers, alloient redevenir favorables, et que la victoire s'attacheroit désormais aux drapeaux des Indiens. Cependant, se fiant très peu à ces belles promesses, les courtisans et les ministres de l'empereur le pressoient de se mettre en sûreté; mais il répondit que jamais il n'abandonneroit son peuple.

Néanmoins, lorsque les Espagnols se furent rendus

maîtres d'une partie de la ville, lorsqu'ils étoient déja dans la grande place, Guatimozin prit le parti de s'évader, dans le dessein de se mettre à la tête d'une armée au-dehors, et de revenir défendre ou conquérir sa capitale. Pour lui donner moyen d'exécuter ce projet, et pour couvrir sa retraite, les Mexicains composent une grande flotte de tous les canots qui leur restoient, et vont attaquer les Espagnols. Au plus fort du combat, un capitaine, nommé Sandoval, s'aperçoit que dix pirogues s'étoient détachées du gros de la flotte et fuyoient à force de rames. Il se met avec son brigantin à la poursuite, les atteint, saute dans la principale. L'empereur se découvre et se rend prisonnier, sans marquer de chagrin ni d'inquiétude, que pour l'impératrice, son épouse, qui l'accompagnoit.

A un signal du prince captif, les rames cessent de se mouvoir dans toute la flotte, les armes tombent des mains des combattants et plusieurs les jettent dans le lac en signe de soumission. Les nobles qui étoient pris dans les autres barques demandoient d'une manière touchante d'être menés auprès de l'empereur pour mourir à ses pieds. La consternation fut égale dans la ville. Tout se soumit. En un instant Cortez put se regarder comme empereur du Mexique. Guatimozin lui fut présenté. Il aborda son vainqueur avec noblesse et un air plus ferme que ne paroissoit devoir comporter son infortune.

Il s'assit devant Cortez, qui se tenoit debout; puis se levant tout-à-coup, il porte la main sur la garde de l'épée du général, et lui dit: « Pourquoi hésitez-vous à « prendre ma vie? Des prisonniers de mon rang occa« sionent toujours des inquiétudes au vainqueur. Puis-

« que je n'ai pas été assez heureux pour sacrifier ma « vie en défend t mon peuple, donnez-moi la satis- « faction de mourir de votre main. » Heureux ce prince, si son desir eût été sur-le-champ accompli! Cortez calme son émotion, lui promet un traitement favorable, et lui laisse même entrevoir la possibilité d'être rétabli sur le trône.

Après les premiers soins pour assurer sa conquête, le général songea à s'emparer des trésors de l'empire. Il parut bien alors que leur possession avoit toujours été son principal but. Lecteurs qui estimez Cortez, détournez les yeux d'une action qui le déshonore. Il demande à l'empereur où sont ces trésors qu'on disoit avoir été enfouis par Montézuma. Il n'est pas certain qu'il y en eût de cachés ni que Guatimozin connût le lieu du dépôt. Cependant l'opinion en étoit généralement répandue. Cortez, persuadé de ce fait, interroge l'empereur et son principal ministre. Comme celui-ci n'avouoit rien, il le fait mettre à la torture, sous les yeux de son maître. Le malheureux regardoit tristement le monarque, et sembloit lui jurer une fidélité et un attachement inviolables : il expira dans le supplice.

L'aveu qu'on n'avoit pu obtenir du sujet, on espéra le tirer de l'empereur. L'avare général fit essayer sur lui les tourments. L'impératrice étoit présente, jeune princesse d'une figure charmante, dont on admiroit les graces, l'affabilité et l'air de douceur. Les larmes et les sanglots que lui arrachoit ce spectacle amollirent le cœur des bourreaux eux-mêmes. Disons, pour affoiblir l'indignation contre Cortez, que les larmes lui tombèrent aussi des yeux, et qu'il fit éloigner les instruments du supplice. L'empereur avoit souffert sans sour-

ciller l'affreux tourment d'être étendu sur un gril rouge. Un de ses courtisans, appliqué à la même torture, jetoit de grands cris. Guatimozin, le regardant avec fermeté, lui dit : « Et moi suis-je sur des roses? » Cortez traîna ce prince à sa suite dans différentes expéditions militaires. L'infortuné fit des efforts pour se tirer de sa captivité. Une de ces tentatives fut traitée par Cortez de trahison : il le fit pendre.

Après avoir fait nettoyer la ville, converti les temples en églises, établi des magistrats et mis tout l'ordre possible, le général vola à de nouvelles conquêtes. Dans diverses courses, non seulement il soumit tout ce qui composoit l'empire du Mexique, mais ses exploits lui attachèrent encore d'autres tributaires et d'autres alliés. On ne peut guère douter, avec la réputation dont il jouissoit, qu'il n'eût pu ceindre son front du diadême impérial, en gagnant les Indiens par des graces, et en faisant part des dignités et de l'autorité aux principaux Espagnols ; mais il se fit toujours un devoir de dépendre de la couronne de Castille. Charles-Quint, qui la portoit alors, lui donna le titre de *capitaine-général et gouverneur de la nouvelle Espagne* ; mais, au moment que Cortez s'y attendoit le moins, il vit arriver d'Europe des trésoriers, des inspecteurs, des contrôleurs, une foule d'officiers et de juges destinés à remplacer ceux qu'il avoit nommés lui-même.

Pendant une des expéditions lointaines de Cortez, sur un bruit de sa mort, répandu par erreur ou à dessein, ces officiers vendirent tous ses biens, et s'en partagèrent le prix, comme s'ils eussent été ses héritiers. Il les punit à son retour, et leur fit rendre ce qu'ils avoient pris. Les plaintes qu'il fit passer en Espagne

sur leur insubordination, et les récriminations des accusés, fournirent un prétexte pour nommer un vice-roi, qui ne fut pas Cortez. On ne lui laissa que le commandement des troupes. Mendoza ne voulut pas d'égal; Cortez ne pouvoit souffrir de supérieur : il retourna en Espagne, où il avoit déja fait un voyage pour obtenir justice. Toujours reçu avec beaucoup d'égards et de distinction, il reconnut cependant qu'on n'étoit pas disposé à lui rendre une autorité dont on craignoit qu'il n'abusât. Il fit ce qu'il put pour éloigner ces soupçons, suivit l'empereur en bon courtisan dans son expédition d'Alger, s'y distingua à son ordinaire, eut un cheval tué sous lui dans une bataille livrée en Afrique, et y perdit deux émeraudes, inestimables dépouilles de l'Amérique. Trop convaincu que ses complaisances ne lui feroient pas rendre la puissance et le rang qu'il méritoit, Cortez se retira dans un village près de Séville, et y mourut en 1554, âgé de soixante-trois ans.

Quoiqu'il eût tout lieu de se complaire dans le souvenir de ses glorieux exploits, ne peut-on pas croire que le calme de sa retraite a été quelquefois troublé par le regret d'avoir travaillé pour un maître ingrat, par les reproches de sa conscience au sujet de tant de malheureux Indiens immolés à sa cupidité et à son ambition, et par l'ombre de l'infortuné Guatimozin.

Les Mexicains n'ont que des traditions orales sur leur origine. Ils la font remonter seulement à une époque qui se rapporte au commencement de notre dixième siècle. Sept tribus partirent l'une après l'autre de sept cavernes, dont ils ne fixent pas la position. Elles chassèrent devant elles des sauvages nus, vivant de fruits

et de racines, la plupart géants, et très cruels, qui peuploient les plaines ; et elles les repoussèrent dans les montagnes, où leurs descendants vivent encore. Ces tribus, arrivées sur les bords du lac, y bâtirent des villes. La dernière des sept tribus vomies par les cavernes est celle des Mexicains. Elle erra quatre-vingts ans avant de trouver à se fixer. Son dieu Vitzliputzli lui avoit promis un pays abondant en nourriture, en or, en argent, en pierreries, et qu'elle régneroit sur toutes les autres.

Comptant sur la vérité de cette prophétie, ce peuple se mit en marche, avec l'image de son dieu enfermée dans une caisse portée sur les épaules des prêtres. La caisse, consultée par ces ministres de la divinité, régloit les mouvements de la multitude, et indiquoit le chemin qu'il falloit prendre. Le peuple n'osoit asseoir ni lever le camp sans leur aveu. Quand il désobéissoit, il étoit frappé et puni par une main invisible. Par-tout où les prêtres s'arrêtoient, ils dressoient un autel au milieu du camp. On y plaçoit l'idole. Elle y rendoit des oracles, que les prêtres interprétoient à leur manière. Pendant ce long pélerinage, ils imaginèrent le culte religieux, et rédigèrent tous les réglements d'une société civile.

Quand les Mexicains arrivèrent au lac, les bords en étoient occupés par les autres tribus. Elles cédèrent, par grace, une petite île à charge de tribut. Ils y bâtirent une ville qu'ils appelèrent de leur nom *Mexico*, placèrent au milieu leur idole, et lui élevèrent un temple. La cité fut insensiblement agrandie par d'autres petites îles adjacentes, qu'ils joignirent par des chaus-

sées. Ainsi se forma cette ville, traversée par des canaux sans nombre, et aussi singulière que magnifique.

La nation, resserrée dans un petit espace, et se multipliant, fut obligée d'envoyer des colonies au-dehors; de là naquirent des guerres, pour soutenir leurs émigrants contre ceux qui les repoussoient. Il y eut aussi des divisions dans la ville. Ces différentes causes déterminèrent à abjurer le gouvernement sacerdotal, et à se mettre sous la conduite d'un roi. Comme les chefs et les riches prétendoient tous à l'être, on convint, pour ne point causer de jalousie, de le prendre dans une nation voisine. Ce fut un vieillard qu'on chargea de l'installer. En le plaçant sur le trône, il lui fit un discours touchant et instructif sur les devoirs de la royauté; et cet usage, qui n'étoit pas une simple formule, a toujours subsisté.

Ce premier roi ne fut pas conquérant. Il se contenta de défendre les Mexicains contre les habitants riverains, envieux de leur prospérité. Pendant quarante ans de règne, il s'appliqua à embellir la ville et à perfectionner les lois. Ce bon prince laissa une nombreuse famille, et ne voulut pas y choisir un successeur : « Persuadé, » disoit-il, que donner un souverain à une nation, » c'est la priver de sa liberté naturelle. » Les Mexicains reconnoissants élevèrent sur le trône un de ses fils. Ce prince eut l'adroite politique d'épouser la fille d'un roi voisin, le plus implacable et le plus dangereux ennemi des Mexicains, dans l'espérance de procurer, par cette alliance, la paix à ses sujets : ce qui arriva.

Le troisième roi fut aussi pacifique. Le quatrième, guerrier et conquérant, soumit les nations voisines. Il

fit voir à la sienne des inconvénients dans l'élection populaire, jusqu'alors en vigueur, et persuada aux Mexicains de céder le droit de choisir le souverain à six électeurs seulement, savoir : deux rois voisins tributaires, et quatre princes du sang. Son successeur, nommé Montézuma I, étendit la coutume barbare de sacrifier les prisonniers faits sur l'ennemi. Elle existoit déja; car on voit qu'à la fondation de Mexico les Mexicains immolèrent le fils d'une magicienne, qui leur avoit montré l'emplacement, et dès-lors ils étoient dans l'usage de frotter leur idole de sang humain. Ce cinquième roi tint une cour magnifique, s'appliqua au gouvernement, établit des tribunaux de justice et des censeurs chargés de surveiller les mœurs de ses sujets. Il fit aussi élever, en l'honneur de son dieu Vitzliputzli, un temple qui a fait l'admiration des Espagnols.

Le huitième roi, nommé Antzal, est célèbre par sa clémence, ses charités et son humanité. Il renonça à la gloire des conquêtes, recherchée par ses prédécesseurs. Ce monarque employa ses trésors à agrandir et embellir sa capitale, à faire fleurir l'industrie, et à rendre ses peuples heureux. Placés sur deux lacs, l'un salé, l'autre bourbeux et saumâtre, réduits à l'eau de puits, imprégnée de ces mauvaises qualités, les Mexicains étoient obligés d'aller chercher des eaux potables au-delà des lacs. Antzal rapprocha, pour ainsi dire, des sources qui se trouvoient éloignées. Il fit percer des montagnes, exhausser des vallées, cacher des aquéducs dans les flancs des chaussées, et fit voir aux habitants étonnés des rivières entières d'eaux salubres, coulant dans leur ville. Il fut le prédécesseur de Montézuma II, neuvième et dernier empereur du Mexique,

si on ne veut pas compter Guatimozin, qui ne ceignit qu'un diadême sanglant, et passa du trône à la potence, à la honte éternelle des conquérants espagnols.

L'année des Méxicains étoit composée, comme la nôtre, de mois et de semaines. A la fin, il se trouvoit quatre jours surnuméraires, qui devoient être employés uniquement à se réjouir. Tous les travaux cessoient, le commerce étoit interrompu, les cours de justice suspendues; la religion même paroissoit oubliée; on ne pensoit qu'au plaisir. Le commencement de l'année étoit fixé au premier jour du printemps; il auroit peut-être mieux été placé en automne, la saison de la récolte et des fruits, parceque, commencer à jouir, c'est commencer à vivre.

Les Mexicains avoient une tradition, qu'au bout de chaque cinquante-deuxième année de leur ère, le monde étoit en danger d'être détruit. Le soir du dernier jour de la cinquante-unième année, ils disoient adieu au soleil en pleurant et sanglotant, s'embrassoient comme ne devant plus se revoir, et se renfermoient tristement dans leurs maisons jusqu'au lendemain, qu'étonnés de se trouver en vie et que rien ne fût changé autour d'eux, ils entroient dans des transports de joie, chantoient des hymnes et se félicitoient de ce qu'un nouveau période avoit commencé, et de ce qu'ils pouvoient vivre sans crainte encore cinquante-deux années.

La religion et les rites mexicains, entre beaucoup de pratiques louables, présentoient des cruautés, des absurdités, des indécences bien étonnantes chez un peuple civilisé. Ils reconnoissoient un Dieu créateur, conservateur et bienfaisant. Pour exprimer ce grand

maître de toutes choses, la langue mexicaine n'avoit point de terme. Ces peuples marquoient qu'ils croyoient à l'existence de cette divinité en levant les yeux au ciel avec une grande vénération. Quoiqu'ils accordassent la toute-puissance à ce dieu, ils ne concevoient pas qu'il pût être par-tout; mais ils croyoient que, pour gouverner l'univers, il avoit sous lui des divinités subalternes, chargées de ce soin. Après ce Dieu suprême et ses adjoints, ils honoroient particulièrement le soleil, la lune, l'étoile du matin et la mer. L'idole de Vitzliputzli étoit le plus grand dieu visible, et étoit chargée de la prospérité de l'empire; après lui venoit Tescatilputza, qui présidoit aux expiations. Il portoit des dards à la main pour signifier qu'il punissoit les méchants. Son trône étoit incrusté de crânes et d'ossements humains, emblême de son autorité sur la famine et sur la peste.

Dans quelques endroits, ils avoient une idole vivante. C'étoit un prisonnier. Ils lui donnoient le nom du dieu auquel il devoit être sacrifié. Pendant un an, il étoit adoré, orné de joyaux précieux, nourri des plus délicieuses offrandes. On lui faisoit donner sa bénédiction aux enfants et aux malades, et au bout du terme on le sacrifioit. Plonger le couteau sacré dans le cœur de la victime, l'arracher des entrailles palpitantes, l'offrir fumant à l'idole, en exprimer le sang sur elle, c'étoit le privilége honorable du grand-prêtre ou de celui qui le remplaçoit. Le collége des prêtres avoit la plus grande influence dans les affaires politiques, parcequ'ils dirigeoient la conscience des peuples et des souverains. Ils achetoient cette considération par une

vie austère, mêlée de privations. L'office des prêtres de Vitzliputzli étoit héréditaire dans quelques familles. Dans les temples des autres dieux, on parvenoit au sacerdoce par l'élection, ou bien on y étoit destiné par l'éducation dès l'enfance.

Le mariage avoit un rit public. Le prêtre interrogeoit les futurs sur leur inclination, leur faisoit une exhortation, et nouoit un coin du voile de la femme avec le vêtement de l'homme. Serrés par cet emblême d'union, ils visitoient, suivis du prêtre, le feu domestique, l'adoroient prosternés, comme devant être le témoin de leur bonheur, et s'asseyoient pour recevoir une portion égale de nourriture. Il y avoit des dépôts publics pour recevoir et conserver les stipulations. Le divorce dépendoit de la volonté des deux époux. Il leur étoit défendu, sous peine de mort, de se rejoindre quand ils s'étoient quittés. Pour peu qu'on conservât de tendresse pour une personne qu'on avoit aimée, l'impossibilité où on se mettoit de rallumer ces feux une fois éteints empêchoit de se laisser aller à l'impétuosité de la colère, ou aux erreurs du caprice.

Quand cela arrivoit, les garçons suivoient le père, et les filles la mère. La mauvaise conduite de la femme imprimoit une honte au mari.

Le nouveau-né étoit porté au temple avec beaucoup de solennité, et placé sur l'autel. Le prêtre faisoit un discours sur les misères de la vie. Il tiroit des gouttes de sang des parties secrètes de l'enfant, et le plongeoit dans l'eau en prononçant quelques paroles. On mettoit dans la main du mâle une épée, ou un ustensile mécanique, selon la profession du père; mais il

n'y avoit pas de distinction pour les filles : toutes, de quelque rang qu'elles fussent, recevoient une quenouille et un fuseau.

A certaines époques, les prêtres faisoient d'une espèce de pâte de petites figures humaines, qu'on appeloit le *dieu de pénitence* : ils en distribuoient des morceaux, qui étoient reçus et mangés avec beaucoup de vénération. Les sacrifices humains étoient portés à un excès incroyable. Pourra-t-on se persuader que dans un seul jour les autels aient été arrosés du sang de vingt mille victimes? Les funérailles d'un roi présentoient un spectacle terrible. Toute sa maison étoit obligée de mourir avec lui, sous peine d'ingratitude. Or, l'ingratitude étoit au Mexique le plus grand des crimes. Chez les grands, la femme s'enterroit avec son époux. Ils élevoient de magnifiques mausolées, et mettoient dans les tombeaux de l'or, de l'argent, des bijoux et des provisions pour l'autre monde, preuve qu'ils avoient du moins une idée de l'immortalité de l'ame.

L'empereur n'étoit couronné qu'après avoir fait quelque exploit militaire. Le grand-prêtre l'oignoit d'une espéce de baume, composé de beaucoup de drogues souveraines contre les sortiléges et les maladies, l'arrosoit d'eau sacrée; le pontife lui mettoit sur les épaules un manteau peint de têtes et d'ossements de morts, pour le faire souvenir qu'il devoit mourir un jour. Il juroit de maintenir la religion et les lois de ses ancêtres, de conserver au peuple ses droits et ses priviléges. Il promettoit que le soleil luiroit tous les jours, que les pluies tomberoient lorsqu'elles seroient nécessaires, qu'on n'éprouveroit sous son régne ni peste, ni fa-

mine, ni inondation. Cela vouloit dire qu'il se conduiroit de manière à n'attirer jamais ces vengeances célestes sur ses sujets innocents.

Les honneurs rendus au roi étoient une espéce d'adoration. Entre le grand nombre de ses concubines, il y en avoit deux favorites auxquelles il donnoit le nom de reines. Ses revenus étoient immenses. Chacun lui devoit le tiers de son bien ou de son industrie. Les levées s'en faisoient avec rigueur. Les soldats étoient favorisés par-dessus les autres sujets. Ils portoient des marques d'honneur et des distinctions militaires. Il y avoit un ordre de chevalerie auquel les grands seuls étoient admis, mais après s'en être rendus dignes par des actions éclatantes. C'étoit un ruban rouge qui nouoit leurs cheveux. Il en pendoit des glands, dont on augmentoit le nombre à chaque événement qui le méritoit : moyen sûr de tenir toujours l'émulation en haleine.

La justice étoit sommaire. Comme ils ne savoient pas écrire, les procès étoient courts; les châtiments étoient sévères, afin d'épouvanter. Le conseil du prince surveilloit attentivement les magistrats. Il y avoit tous les moyens de procurer l'éducation des enfants : des écoles publiques pour les gens du peuple, des colléges ou séminaires pour les jeunes Mexicains d'une naissance plus relevée. Les maîtres étoient fort respectés. On les appeloit quelquefois au ministère, comme possédant plus de lumières que les autres.

Les élèves dans les premières classes étoient instruits des régles du calendrier. On leur apprenoit des chansons faites en l'honneur des grands hommes, et les cantiques aux dieux. La seconde étoit destinée à

la morale. Les maîtres y étudioient le caractère des enfants. Ils leur inculquoient la nécessité d'être dociles, humbles et modestes, et de se bien conduire. Ce n'étoit qu'après leur avoir formé l'esprit et le cœur qu'on les faisoit passer à la troisième classe, où on les appliquoit aux exercices du corps, la course, la lutte, la natation. On les exerçoit à manier l'épée, à tirer la flèche, à franchir au saut des espaces, à faire de grandes courses, à porter des fardeaux, à souffrir la faim, la soif, et à s'aguerrir contre toutes les rigueurs des saisons.

Les jeunes nobles, formés à ces exercices, étoient envoyés à l'armée s'essayer pendant une campagne. On leur faisoit porter leur bagage, comme aux soldats, tant pour les endurcir que pour mortifier leur vanité, les accoutumer à la subordination et à l'obéissance. Cette campagne finie, il leur étoit libre de se retirer, et de prendre un autre état pour lequel ils se sentoient plus de goût. Malgré ces belles institutions, l'empire du Mexique a été renversé en quatre ans, et est maintenant gouverné par un vice-roi espagnol.

Ce pays est le vrai trésor des Espagnols. On l'appelle *la Nouvelle-Espagne* et leur *coffre-fort*. Ils y trouvent laine, coton, sucre, soie, cochenille, chocolat, plumes, miel, baume, bois de teinture, sel, suif, tabac, gingembre, plantes odorantes et médicinales, ambre, perles, pierres précieuses, or et argent.

La Nouvelle-Espagne est habitée actuellement par un peuple mixte, composé d'Indiens, d'Espagnols, d'autres Européens et même de nègres. Les descendants des Espagnols purs sont nommés *créoles;* ceux d'une conjonction espagnole et américaine, *métis*, à la

seconde génération; *tiercerons*, à la troisième; à la quatrième, *quarterons;* les descendants des Européens et des nègres sont nommés *mulâtres*. La dernière classe est celle des nègres mêlés aux Indiens. Les vrais Mexicains sont grands, beaux, bien faits, actifs, souples et alertes. Ils ont le teint olivâtre, les yeux grands, vifs, étincelants, le visage rond et les traits réguliers. Les femmes participent à tous ces avantages, mais sont les mieux partagées des qualités agréables. Les deux sexes sont curieux de leur chevelure. Ils aiment à la laisser flotter au gré des vents, et ne laissent croître aucun autre poil sur leur corps.

Dans un si grand pays, il faut s'attendre à des bizarreries. Il y a des peuples qui regardent un nez plat comme un grand agrément. Ils ne négligent rien pour renfoncer celui de leurs enfants. D'autres leur pressent la tête pour faire prendre à leur front une forme pyramidale. Comme leurs ancêtres, ils sont encore curieux de se défigurer par des peintures sur le visage. L'usage s'en perd sur le corps à mesure qu'on s'habitue aux vêtements.

Nulle part les vêtements ne sont aussi variés. Hommes et femmes retiennent généralement le goût des bagues, des bijoux et des joyaux. C'est chez les Indiens qui ont conservé la liberté dans les montagnes qu'il faut chercher le caractère primitif des Mexicains, leur génie et la véritable empreinte de la nature. On les y trouve braves, généreux et humains. Leurs mœurs sont pures. Ils s'occupent de la pêche, de la chasse, de l'agriculture. Ils ne sèment, ils ne plantent que les choses nécessaires à la vie. Toujours tourmentés et affligés par le souvenir de ce qu'ils ont été, il semble

qu'ils dédaignent les agréments pour s'en tenir à ce qui est purement nécessaire.

Le Mexique est partagé par les Espagnols en trois *audiences* ou tribunaux, sous l'autorité d'un vice-roi, qui demeure à Mexico. Cette ville est la plus régulière de l'univers. Toutes les rues sont droites et si bien percées que rien n'y borne la vue. Elle n'a ni remparts ni murailles ; le lac lui en tient lieu. Cinq belles chaussées y conduisent. Chacune part d'une ville bâtie sur le bord du lac. Il est de plus entouré de villages qui, du centre de la ville, offrent une perspective charmante. Le lac lui-même, couvert en tout temps de canots et de gondoles, est un vrai tableau mouvant. Rien ne manque à l'utilité et à la décoration de cette capitale, vastes hôpitaux, superbes palais, magnifiques églises. Le spectacle des boutiques richement garnies présente une espèce de foire continuelle.

PÉROU.

Pérou, dans l'Amérique méridionale, sur la mer du Sud.

Si jamais la fortune s'est jouée des desseins des hommes, ou plutôt si jamais la Providence a fait éclater sa justice vengeresse, et s'est en quelque façon justifiée des crimes qu'elle avoit permis, c'est dans les catastrophes des premiers conquérants du Pérou. Livrés à l'ambition, à tous les excès des passions, altérés de sang et d'or, ils sont tombés sous le fer, non pas des Indiens, mais des Espagnols, leurs compagnons de rapine et de cruauté, et se sont punis les uns les autres.

On doit se rappeler que Balboa, fondateur de la co-

lonie du Darien, en tournant vers l'orient, pour aller faire les découvertes qui lui coûtèrent la vie, abandonna à François Pizarre, officier sous lui, la recherche du pays *où l'on buvoit et mangeoit dans l'or*, du côté de l'occident. Avec ces espérances, il lui légua la certitude des peines, des fatigues et des dangers inséparables d'une pareille entreprise. Pizarre ne s'effraya pas. Il sonda le terrain par de petits voyages sur la côte, et quand il vit qu'on pouvoit risquer d'y poser le pied avec quelque apparence d'aller plus loin, il s'associa deux compagnons de fortune, Ferdinand de Lucques, ecclésiastique, déja propriétaire de l'île de Tabago, qui fournit la plus grande partie des fonds, et Almagro, qui, par sa bonne conduite, s'étoit déja acquis une grande réputation entre les aventuriers. Quant à Pizarre, il avoit servi pendant les guerres de Saint-Domingue et de Cuba, et commandé en chef dans plusieurs expéditions importantes. Ces trois hommes convinrent de ne se point abandonner et de ne se laisser décourager par aucune difficulté, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert et conquis le Pérou.

Ils équipèrent, en 1525, deux petits vaisseaux, sur lesquels ils mirent quatre-vingts hommes et quatre chevaux. Almagro et Pizarre prirent chacun la moitié de la troupe et se séparèrent, afin de découvrir plus de pays à-la-fois. Ils ne s'éloignoient pas beaucoup. Le besoin de se secourir les réunissoit de temps en temps. Mais déja éclatoit entre eux la jalousie du commandement, qui a été le vice dominant des conquérants du Pérou. Quant à Ferdinand de Lucques, il n'en est désormais guère plus question, qu'on ne parle ordinairement, dans les entreprises de génie et de fatigue,

des riches capitalistes qui y mettent leur argent à intérêt.

En trois ans de courses, Pizarre et Almagro ne firent aucun établissement; mais ils réussirent à s'assurer que le succès de leurs projets étoit possible. Comme leurs fonds étoient presque épuisés, Pizarre prit le parti d'aller présenter son plan à la cour d'Espagne, pour en obtenir des secours. Il y fut bien reçu; mais il n'en rapporta que le titre de marquis et celui de capitaine et gouverneur-général de tous les pays que les Espagnols soumettroient dans ces contrées. Il ramena quelques aventuriers et ses quatre frères, aussi braves et aussi entreprenants que lui. Pendant ce temps, Almagro recrutoit à Panama. Il fut très piqué de ce que Pizarre s'étoit fait décerner toute l'autorité. Celui-ci l'apaisa en le nommant son lieutenant. Ils partirent en 1530, sur trois vaisseaux qui portoient deux cents hommes et environ soixante chevaux. C'étoit là toute l'armée.

Almagro resta sur sa flotte; Pizarre s'avança dans les terres. La première opération de ses soldats, aventuriers ramassés, dont à la vérité il n'étoit pas tout-à-fait maître, fut le pillage d'une petite ville, où ils avoient été bien reçus. Le cacique se cacha. On le découvrit, et on l'amena au commandant, qui s'efforça en vain de lui persuader que les Espagnols n'avoient pas violé à son égard les lois de l'hospitalité. En cette occasion, les soldats mirent en pièces des émeraudes dont ils ne connoissoient pas le prix: le tout par simple amusement et pour en éprouver la dureté. Pizarre envoya des échantillons du butin à Almagro, qui partit avec cet appât pour aller recruter à Panama et aux environs. La petite armée avoit grand besoin de renfort.

Pizarre s'étoit instruit dans ses courses, et savoit quelle résistance l'attendoit.

L'empire du Pérou étoit déchiré par une guerre civile, qui empêcha deux princes rivaux qui se disputoient le trône de s'occuper d'une poignée d'étrangers débarqués sur leurs côtes. Cette guerre étoit entre Huascar et Atahualapa. Le premier, fils légitime du défunt empereur, et déja possesseur de la couronne; le second, bâtard, et qui y aspiroit. Trois victoires décidèrent en faveur d'Atahualapa. Huascar fut fait prisonnier. Ces avantages donnèrent au vainqueur le loisir de tourner son attention sur les étrangers. Ce prince n'en fut pas d'abord fort alarmé. Ils n'étoient que deux cents; que pouvoit un pareil nombre? Cependant cette poignée d'hommes avoit déja défait une grande armée que des caciques tributaires lui avoient opposée.

On se souvient que Cortez dut en partie ses succès à l'opinion répandue chez les Mexicains que Quezalcoal, fondateur de leur empire, en étoit parti pour soumettre des régions à l'Est, et que ses successeurs devoient renvoyer au Mexique des guerriers chargés de donner des lois à ce pays, et de réformer son gouvernement; que Cortez étoit cet envoyé du prince de l'Est, qu'il seroit par conséquent inutile de lui résister. Par une singularité bien remarquable, une opinion presque semblable régnoit au Pérou: savoir, que les Espagnols, reconnus par leurs armes maîtres du tonnerre, étoient frères des Péruviens, et descendants comme eux du soleil; que Pizarre, leur chef, étoit plus particulièrement issu de cet astre, Inca lui-même, fils du grand Virachoca, et par-là proche parent de

l'Inca Atahualapa; que les violences exercées par les Espagnols étoient des châtiments commandés par le grand Virachoca, qu'il falloit se soumettre à leur autorité et courber la tête sous le sceptre de Pacachamac, c'est-à-dire de l'empereur souverain, dont Pizarre se disoit l'envoyé.

On ne sait si Pizarre étoit instruit de ce préjugé, qui lui étoit si favorable, lors de la première ambassade qu'il envoya à Atahualapa. Ce commandant de soixante-dix hommes fit dire au général de cent mille soldats: « Je suis le sujet du plus grand monarque du monde. « Il m'a envoyé pour vous retirer, vous et votre peu-« ple, de la pratique d'une religion impie et abomina-« ble. J'espère que vous me recevrez avec bonté. En ce « cas, vous pouvez compter sur ma fidélité à vous ser-« vir; si au contraire vous cherchez à me nuire, si vous « préférez la guerre à la paix, vous verrez bientôt que « les Espagnols sont aussi terribles à leurs ennemis « qu'utiles à leurs alliés. »

La réponse de l'Inca fut soumise, et, dans les principes de sa prévention, Ferdinand Soto, jeune officier, d'une figure agréable, accompagna l'envoyé qui portoit à l'empereur cette espèce de défi du général. En le voyant, Atahualapa s'écria: « Voilà la vraie figure, le « port et l'habit de notre dieu Virachoca, exactement « décrite par l'Inca Virachoca, notre ancêtre. » Il dit ensuite que, persuadé que tout ce qui devoit arriver étoit ordonné d'avance par le grand Virachoca, quoique averti des victoires des Espagnols, il n'avoit pris aucune mesure contre eux, qu'il se soumettroit à ce qu'ils exigeroient de lui, qu'il réclamoit seulement leur clémence pour ses sujets, ses femmes et ses amis.

Ce langage paroît bien étrange de la part d'un homme qui avoit au moment même cent mille combattants sous ses ordres. Ils étoient placés en échelons rétrogrades vers le centre de son royaume. Cette disposition donnoit de la vraisemblance à l'opinion, que ce prince n'avoit laissé engager si avant les Espagnols dans ses états que pour les envelopper et les détruire. Aussi les auteurs conviennent-ils qu'il faut ajouter peu de foi à ces discours réciproques, et ils en donnent une bonne raison, c'est que Péruviens et Espagnols n'avoient que de mauvais interprétes et ne s'entendoient encore que difficilement, que pour les besoins ordinaires de la vie.

On peut mettre au rang des choses au moins hasardées le discours prétendu du moine Vincent Valverde. Si ce discours est vrai, ce moine étoit un enthousiaste bien surprenant. On le fait sortir des rangs au moment que les deux armées se mesuroient des yeux. Il avance vers l'Inca, étonné de son capuchon et de son froc, si différent de l'habit guerrier; il lui parle de l'empereur Charles-Quint, du pape, de Dieu le père, du fils, du Saint-Esprit, de la Divinité et de la vie de Jésus-Christ. « Et qui apprend toutes ces choses, dit Atahualapa? — Ce livre, répond Valverde, en lui présentant l'Evangile. » L'empereur le prend, le porte à son oreille, n'entend rien, et le jette à terre. On raconte de lui ces paroles: « Vous croyez que J. C. est Dieu? Il est mort. Pour moi, j'adore le soleil et la lune, qui sont immortels. Je ne dois de tribut à aucun prince. Je ne veux être vassal que des dieux. Je ne dois rien au pape. Je ne connois point le droit qu'il prétend avoir de disposer de mon royaume.

« Quant à ma religion, ce seroit une folie et une im-
« piété d'abjurer la doctrine que je tiens de mes ancê-
« tres, jusqu'à ce que vous m'ayez démontré la fausseté
« de la mienne et la vérité de la vôtre. »

Ces blasphêmes font fuir le moine. Il rentre dans les rangs. La charge sonne. Pizarre, convaincu que tout dépend du sort de l'Inca, fond, à la tête de quinze cuirassiers, sur les troupes qui environnoient la litière de ce prince. Il y eut autant de résistance que pouvoient en faire des corps nus contre des corps de fer. Un soldat nommé Michel pénètre le premier. Les autres suivent, renversent les porteurs et font l'Inca prisonnier. La nouvelle de ce malheur n'est pas plutôt répandue dans l'armée qu'elle se rompt et se disperse. Les Espagnols n'ont plus que la peine de tuer, et se trouvent en un instant les seuls êtres vivants sur le champ de bataille.

Le butin fut immense, parceque les Péruviens, comptant sur leur grand nombre, étoient venus à cette journée parés comme pour une fête. Atahualapa offrit pour sa rançon ce que l'appartement où on l'avoit renfermé pouvoit contenir d'or jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. On accepta cette proposition, et on prit de lui des ordres pour aller dans tous les temples de l'empire ramasser cette somme. Ces courses, pour lesquelles les Espagnols ne se fièrent point à d'autres qu'à eux-mêmes, leur donnèrent lieu de connoître le pays. Atahualapa apprit dans sa prison que Huascar, son frère, qu'il tenoit dans ses chaînes, avoit fait des offres à Pizarre pour être délivré. Il envoya ordre de le faire mourir, ce qui fut exécuté; mais lui-même ne tarda pas à éprouver le même sort.

Quoique l'or arrivât par monceaux, les Espagnols n'en trouvoient jamais assez. Les vainqueurs ne purent se dispenser d'en céder quelque partie à Almagro, quoiqu'il n'arriva qu'après la victoire. Il amenoit cent cinquante hommes et cinquante chevaux. Il y eut entre les anciens et les nouveaux soldats des querelles pour le partage. Les chefs eurent aussi des discussions assez vives. Cependant l'intérêt commun les porta à se réconcilier. Ils convinrent aussi que, pour garantir leurs soldats des maux inséparables de l'oisiveté, savoir, la débauche et sur-tout la passion effrénée du jeu, auquel ils se livroient avec fureur, il convenoit de continuer au plus tôt leurs conquêtes; mais l'Inca étoit un obstacle. Puisqu'on avoit sa rançon, il falloit lui rendre la liberté, et alors quel droit restoit-il sur l'empire? Le malheureux demandoit avec ardeur l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites. Il offroit de se soumettre au joug le plus pesant, de ne jamais rien faire de contraire aux intérêts des Espagnols, de se reconnoître vassal de Charles-Quint, de payer un tribut annuel, de recevoir le baptême aussitôt. Vains efforts! sa mort étoit nécessaire.

Pizarre et Almagro établissent un tribunal, dont ils étoient les premiers juges. On produit contre l'Inca six chefs d'accusation: que n'étant que bâtard, il s'est emparé de la couronne; qu'il a fait mourir Huascar, son frère et son souverain; qu'il a donné les ordres pour son supplice étant prisonnier, qu'il a autorisé et commandé des sacrifices humains; qu'il a suscité des guerres injustes, causes de la mort de beaucoup d'hommes; qu'enfin, depuis même que les Espagnols sont au Pérou, il a levé des taxes sans leur aveu, dissipé le

trésor public, qui étoit leur propriété, et s'est efforcé de faire révolter les Indiens. Atahualapa se défendit très bien. Après avoir prouvé l'incompétence des juges au sujet de la mort de son frère, des guerres et des impôts, il nia la conspiration des Indiens, dont on l'accusoit, et prit le ciel et la terre à témoins de la fidélité avec laquelle il avoit rempli ses engagements. Il n'en fut pas moins condamné à être brûlé vif, et par grace, parcequ'il voulut bien se soumettre au baptême, on l'étrangla auparavant. Sa mort ne fut pas plutôt sue, que les Péruviens proclamèrent empereur Manco-Capac, frère de Huascar.

La renommée, qui exagère tout, publia en Europe, avec ses cent bouches, qu'à Quito, à Cusco, à Lima, qui étoient les principales villes du Chili et du Pérou, l'or se ramassoit comme le sable, que les palais en regorgeoient, que les murs des temples qui n'en étoient pas bâtis en étoient couverts. Cette opinion attira beaucoup d'aventuriers. Les uns vouloient faire la guerre pour leur propre compte, d'autres se joignirent aux premiers conquérants, ou leur vendirent très cher les troupes qu'ils amenoient, et que Pizarre et Almagro incorporèrent. Ces deux hommes étoient toujours les chefs de l'entreprise, mais toujours jaloux et rivaux. Sous leurs ordres, des détachements espagnols lancés de tous côtés rançonnoient les villes et pilloient les provinces.

Touché de la misère des peuples, Manco-Capac conçoit le dessein d'aller trouver lui-même les Espagnols, et de leur demander la paix, à quelque condition que ce soit. « S'ils sont vraiment les enfants du soleil, dit-« il à son conseil, comme le furent nos ancêtres, dont

« la vérité étoit le premier principe, leurs actions ré-
« pondront à leurs paroles. Ils tiendront celles qu'ils
« m'auront données. Je ne puis me persuader qu'ils
« veuillent me priver de mon légitime héritage. J'irai
« les trouver avec l'appareil de la paix. Au lieu d'armes,
« portons-leur des présents. Ils serviront à nous gagner
« l'affection de ces hommes avides, ou bien à apaiser
« le courroux des dieux irrités. Si, après la démarche
« que je veux faire, les Espagnols ne me rendent pas
« l'empire, nous pourrons conclure que la prophétie
« de l'Inca, mon père, est accomplie, que notre em-
« pire est passé aux étrangers, que notre gouverne-
« ment politique est anéanti, notre religion abolie. Si
« le grand Pacachamac le veut ainsi, qu'avons-nous
« à faire que de nous soumettre ? »

Le conseil acquiesça au desir du bon empereur. Manco-Capac alla trouver Pizarre, qui fit avec lui un traité de circonstance; c'est-à-dire que Pizarre accorda des conditions avantageuses, parcequ'il apprit que plusieurs généraux indiens avoient des troupes qui pourroient l'accabler. Mais, quand il les eut désarmés par cette négociation, il reprit son premier plan de conduite, qui consistoit à établir des forteresses, à prendre des villes, à former des colonies d'Européens pour s'emparer insensiblement de l'empire. Le monarque fut donc obligé, malgré sa répugnance, de recourir aux armes. Le sort toujours contraire lui fit prendre une résolution définitive. Il assembla ses sujets. Dans un discours plein d'une tendresse paternelle, il les remercia du zèle qu'ils avoient montré, et leur dit qu'il ne vouloit pas soutenir son rang aux dépens de leur sang et de leur bonheur.

« La prophétie de l'Inca, mon père, est accomplie, « ajouta-t-il. Une nation étrangère m'a précipité de « mon trône, a aboli nos lois, et profané notre religion. « Si j'en avois été bien convaincu avant de prendre les « armes, je me serois soumis au décret du ciel; car il « faut avouer que sous tous les rapports, excepté quant « à la justice, la description faite dans la prophétie con- « vient aux Espagnols. Ils portent dans leurs mains le « tonnerre des dieux, et par-là ils prouvent que le tout- « puissant les protége. Avec une poignée d'hommes, « ils détruisent des armées innombrables; ils vivent « sans aliments; ils portent dans les combats une vi- « gueur toujours nouvelle. Il faut conclure de là que « la main de Pacachamac les soutient, et que, pendant « qu'il leur donne des forces, il répand la crainte et « l'abattement dans nos esprits.

« Soumettons-nous donc: c'est le seul moyen d'éviter « des calamités plus grandes encore. Quant à moi, je « me retirerai dans les montagnes des Andes. Ma plus « grande consolation sera d'apprendre que vous jouis- « sez, sous vos nouveaux maîtres, de la tranquillité et « du bonheur. Dans ma triste solitude je m'occuperai « de votre félicité. Je vous conjure de vous soumettre « aux Espagnols, de leur obéir autant que vous pour- « rez afin de les engager à vous bien traiter, et j'attends « de vous un soupir et une larme, lorsque vous vous « rappellerez le prince infortuné qui toujours aima et « chérit son peuple. » Ce discours prouve de nouveau l'opinion généralement répandue chez les Péruviens que le moment de la destruction de leur empire étoit arrivé. On peut regarder aussi ce discours comme une imprécation de ce bon prince contre les tyrans qui al-

loient opprimer son peuple. S'il fit dans sa solitude des vœux pour la destruction de ses tyrans, il fut exaucé.

Le premier qui éprouva les effets de l'espèce de malédiction prononcée contre les conquérants fut Almagro. Il avoit toujours été tantôt en querelle ouverte, tantôt en mésintelligence sourde avec les Pizarre. Ferdinand et Gonzalez Pizarre, frère du marquis, se trouvant assiégés dans Cusco par les Indiens, Almagro accourt comme pour les secourir; mais on prétend que son véritable dessein étoit de déposséder les Pizarre et de prendre la ville pour lui-même. On ajoute qu'il offrit à Manco-Capac, qui étoit à la tête de l'armée des assiégeants, de faire avec lui alliance contre les Pizarre, et de l'aider à se soutenir sur le trône, quand ce prince lui auroit remis Cusco. L'Inca répondit : « J'ai pris « les armes pour recouvrer mes droits, et rendre la li« berté à mon peuple, et non pour protéger les vils « desseins d'un usurpateur contre un autre. » Son conseil lui représenta en vain qu'en fomentant la discorde entre les Espagnols il les affoibliroit, et que c'étoit le plus sûr moyen de rétablir son autorité. Constant dans ses principes de bonne foi, que les politiques ne connoissent guère, il répliqua : « L'honneur défend « la dissimulation à un Inca. J'aime mieux perdre mon « empire et passer le reste de ma vie dans l'exil et dans « l'obscurité, que de maintenir ma dignité par la four« berie et la trahison. » Il arriva de cette résolution que les Indiens, rebutés et découragés par les avantages continuels des assiégés sur eux, se retirèrent; et Manco-Capac, comme on l'a vu, abdiqua.

Almagro prit dans les opérations du siége la place des Péruviens. Il joignit l'adresse à la force, gagna les sol-

dats des Pizarre, fut reçu dans la ville, et fit ses rivaux prisonniers. Il battit aussi un détachement que le marquis envoyoit au secours de ses frères, et mit dans ses chaînes Alvarado, leur capitaine. Fier de ses succès, il refusa d'abord des propositions assez justes que le marquis lui fit; il consentit cependant ensuite de suspendre les hostilités, à condition d'envoyer l'un et l'autre dans le même vaisseau des députés en Espagne, pour faire régler leurs prétentions. La principale étoit la possession de la capitale, que chacun disoit être de son département. Par ce traité Ferdinand Pizarre fut mis en liberté. Gonzalez s'étoit sauvé.

Quand celui-ci sut son frère hors de danger, au lieu d'attendre l'effet de la députation envoyée en Espagne, il revint contre Almagro avec de nouvelles troupes. Au lieu d'aller au-devant de Ferdinand, et de l'attaquer pendant que ses troupes n'étoient pas encore toutes réunies, ce qui auroit été à Almagro facile et avantageux, il se tint seulement sur la défensive, pour ne point paroître vouloir prévenir le jugement qui devoit être prononcé en Espagne. Ces délais donnèrent à Ferdinand le temps d'augmenter son armée. Quand la bataille devint inévitable, Almagro trouva son ennemi beaucoup plus fort qu'il ne s'y attendoit. De plus il étoit malade, et ses soldats étoient fatigués d'une longue route. Orgonnez et Pedro de Lerma, ses deux principaux officiers, quoique habiles, exécutèrent mal ses ordres. Ils se lancèrent imprudemment dans le bataillon ennemi. Une blessure fit tomber Orgonnez, et commença la déroute. En vain Almagro, porté sur un brancard, voulut s'opposer à la fuite : il fut entraîné. Les troupes de

Pizarre entrèrent dans Cusco en le poursuivant, et il y fut fait prisonnier.

Ferdinand, le tenant entre ses mains, crut devoir couper sans pitié toutes les têtes de cette hydre de division, sans cesse renaissante. Il ne fit grace à personne. Orgonnez, Lerma, de vieux soldats employés dès le commencement à l'expédition contre le Pérou, ceux qu'on crut amis, confidents d'Almagro, ou simplement portés pour lui, furent massacrés. Quant au chef, Ferdinand jugea à propos de lui faire son procès en régle. Il fut accusé de s'être emparé de Cusco par force, ce qui avoit causé l'effusion du sang espagnol; d'avoir voulu se liguer secrétement avec Manco-Capac; d'avoir empiété sur la juridiction de Pizarre, et livré deux batailles à ses compatriotes.

Pour ces forfaits, le vieux général fut condamné à la mort. Il appela à l'empereur, implora de la manière la plus touchante la clémence de Ferdinand, lui remontra que, le tenant son prisonnier, il lui avoit sauvé la vie; qu'il étoit le premier associé de Pizarre dans l'expédition du Pérou, et la cause de ses succès; qu'il étoit vieux et infirme : il demanda qu'on le laissât jouir tranquillement, comme un particulier, de ce reste d'une vie qu'il avoit passée dans une suite de travaux, de peines et de malheurs. Ferdinand fut inflexible. Il avoit ordre du marquis, son frère, de se défaire d'Almagro, comme le seul obstacle à son ambition, le seul qui pût l'empêcher de commander sans concurrent dans le Pérou. Almagro fut étranglé dans sa prison, et décapité ensuite publiquement sur un échafaud. Ainsi périt à l'âge de soixante-quinze ans, par l'ordre de son col

lègue, un des deux premiers conquérans du Pérou. Almagro étoit bon et humain. Les Indiens le regrettèrent, comme le seul rempart qui leur restoit contre la tyrannie des Pizarre.

En vain ceux-ci promenèrent la hache de la vengeance sur les têtes de tous les partisans d'Almagro qu'ils purent découvrir; il en resta beaucoup qui jurèrent une haine implacable aux bourreaux de leur chef. Le marquis Pizarre crut le meurtre de son rival une action assez éclatante pour avoir besoin d'être justifiée en Espagne. Il y envoya son frère Ferdinand, l'exécuteur de cette atrocité. On croit qu'il s'y rendit coupable d'un nouveau crime, en faisant empoisonner Jago d'Alvarado, tuteur du fils d'Almagro, qui étoit parti de son côté pour plaider la cause de son pupille. Ce jeune homme étoit tenu en prison par le marquis, qui avoit confisqué ses biens. Malgré les riches présents que Ferdinand répandit, il fut lui-même confiné dans la tour de Medina del Campo, où il resta vingt-trois ans.

Il est assez difficile d'asseoir une opinion sur la conduite du marquis Pizarre, à l'égard de la faction d'Almagro, qui étoit nombreuse et puissante. Les uns disent qu'il tenta tous les moyens de douceur pour la dissoudre, qu'il offrit aux principaux chefs des sommes considérables, les emplois les plus lucratifs, les places les plus honorables, s'ils vouloient lui faire le sacrifice de leur haine; et que ce fut seulement après avoir inutilement fait briller ces espérances qu'il résolut de les détruire. D'autres assurent que, sans recourir d'abord à ces voies de douceur, il se déclara tout d'un coup ennemi irréconciliable de tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir du penchant pour son rival, et qu'il prit tou

tes les mesures propres à les réduire à la misère la plus profonde.

Quelle qu'ait été d'abord sa marche, il est certain que ses vexations à leur égard furent portées à la fin au dernier degré. On nota comme rebelles ou suspects de rebellion tous ceux qui avoient servi sous Almagro. On publia un édit qui défendoit sous les peines les plus sévères de les recevoir ou de leur donner aucun secours. Non content de rendre ainsi leur condition déplorable, le marquis prit toutes sortes de mesures pour les empêcher d'aller porter leurs plaintes en Espagne. La nécessité, quelquefois mère du désespoir, leur mit le poignard à la main contre leur persécuteur. Malgré ses précautions, ils le surprirent dans Lima, qu'il avoit fondée, et le siége de sa prospérité et de sa gloire. Les conjurés l'attaquèrent dans son palais. Il se défendit vigoureusement, tua de sa main quatre des assaillants, en blessa plusieurs autres; mais il tomba enfin sous le fer des meurtriers, à l'âge de soixante et un ans.

Pizarre étoit affable, généreux, avant que la fortune l'eût rendu orgueilleux et avide. Il y a deux taches dans sa vie, la mort d'Atahualapa, et celle d'Almagro. La couronne d'Espagne lui doit ses principaux établissements dans l'Amérique méridionale. Il y bâtit les villes les plus florissantes, et il les construisit à la manière d'Europe. Il s'appliqua sans relâche à fonder des colonies, à enrichir le Pérou des fruits de l'industrie et des manufactures de l'Europe. On doit lui reprocher d'avoir introduit la servitude personnelle, qui a rendu les Indiens si malheureux. Il distribua aux colons espagnols les terres des indigè-

nes, qu'il fit esclaves sur leurs propres biens, obligés de travailler au profit de leurs nouveaux maîtres, soumis à des châtiments rigoureux et avilissants, s'ils osoient désobéir ou se plaindre de leur sort. Quand Pizarre demanda la confirmation de cette loi oppressive, Charles-Quint répondit : « Je veux m'informer « particulièrement des usages du pays, et savoir si « la demande est conforme à la justice. » Ceux qui gouvernent ignorent qu'en fait de lois tyranniques, différer de les abolir aussitôt qu'on en a connoissance, c'est les confirmer.

C'est ce que vouloit persuader à Charles-Quint le célèbre Barthélemi de las Casas, évêque de Chiapa, l'avocat, l'ami, le protecteur des Indiens tyrannisés par les Espagnols. Il n'y a point d'efforts qu'il n'ait faits pour mettre des bornes à la rapacité et à la tyrannie des conquérants, et pour rendre moins cruelle l'oppression sous laquelle les nouveaux possesseurs des biens de ces malheureux les faisoient gémir. On le vit plaider leur cause à la cour, devant les tribunaux, dans les conférences, de vive voix, par écrit, solliciter, presser, importuner, passer d'Amérique en Espagne, d'Espagne en Amérique, sans se lasser des fatigues, se rebuter des mauvais succès, se laisser intimider par le nombre et la puissance des ennemis que son zéle lui attiroit. Sa persévérance fut quelquefois couronnée du succès; il arracha à force d'instances des lois favorables aux opprimés, mais il eut encore plus de peine à les faire exécuter qu'à les obtenir. Il mourut à quatre-vingt-douze ans, emportant la douleur de laisser à ses chers Indiens moins d'espérances que de craintes.

Après la mort du marquis Pizarre, les conjurés commirent la même faute qu'ils avoient faite après la mort d'Almagro. Non seulement ils s'emparèrent de l'autorité et des richesses, mais ils voulurent contraindre tout le monde à approuver leur action et les mesures prises en conséquence. Ceux qui ne se prêtèrent pas à leurs vues furent maltraités, dépouillés, exilés, et plusieurs perdirent la vie. Sur ces entrefaites arriva Vaca de Castro, envoyé ou comme gouverneur, si Pizarre étoit mort, ou comme commissaire pour prendre connoissance des différents entre le marquis et Almagro, et des circonstances du meurtre du dernier. Son apparition étonna les partisans du jeune Almagro, qui avoient nommé le fils de leur ami gouverneur à la place de Pizarre. Mais déja la discorde étoit entre eux. Ils se dressoient des embûches. Almagro ne se sauva qu'avec peine d'une entreprise faite contre sa vie par un Alvarado, qui avoit été son zélé partisan. Celui-ci fut pris dans son propre piége, et subit le sort qu'il destinoit à son ami.

Cette mésintelligence donna de grands avantages à Castro. Quand Almagro eut communication de ses pouvoirs, il se réduisit à demander le gouvernement de Cusco, qu'il prétendoit avoir appartenu à son père. Ce qu'il donnoit comme une preuve de modération n'étoit pas regardé comme tel par l'envoyé d'Espagne; mais cette demande étoit appuyée d'une armée. Castro mit la chose en négociation, différa la réponse définitive, s'approcha du jeune imprudent, et lui débaucha ses troupes. Dans une action où Almagro montra une bravoure et une habileté dignes de son père, il se trouva trahi. Il auroit pu se sauver,

comme fit l'Inca Manco-Capac, qui enfin étoit descendu de ses montagnes, pour profiter de la division des Espagnols. Mais il voulut aller à Cusco enlever ses trésors : les magistrats qu'il avoit mis en place, ames vénales, amis perfides, dans l'espérance de mériter la faveur du vainqueur, l'arrêtèrent et le livrèrent à Castro. A vingt ans, Almagro s'étoit déja distingué dans la guerre et dans le conseil. Ces qualités qui le rendoient redoutable furent peut-être son plus grand crime. Castro, sans balancer, lui fit trancher la tête.

Gonzalez Pizarre arrivoit d'une expédition malheureuse qui avoit duré deux ans. Quoiqu'il vînt réduit au plus triste état, avec un foible reste des troupes qui l'avoient accompagné, son nom seul et les partisans de sa famille pouvoient donner beaucoup d'embarras au gouverneur. Castro alla le trouver. Moitié force, moitié persuasion, il l'engagea à se retirer dans ses terres, sans distinction ni autorité. Alors le gouverneur put vaquer aux occupations bienfaisantes qui illustrent son administration. Il s'appliqua à bannir les désordres, à réformer les abus, à faire des établissements utiles, dont les Indiens et les Espagnols sentirent également l'avantage.

Pour la police, la justice, la distribution des terres, la répartition des impôts, il rapprocha autant qu'il put son gouvernement de celui des Incas, dont il s'informoit soigneusement. A sa diligence, des écoles s'établirent dans les villes. Les Indiens y étoient appelés sans violence, pour y recevoir des leçons de morale et s'instruire dans le christianisme. La plupart des caciques rentrèrent dans leurs biens. Il leur accorda même une espèce de juridiction utile à leurs anciens sujets.

Castro pourvut à la sûreté et à la commodité des routes, arrêta la licence des soldats, les disposa par des encouragements au mariage et au travail, et osa rechercher la conduite des officiers du roi qui avoient amassé des fortunes prodigieuses par la rapine et l'oppression.

On dit osa, car il falloit de la hardiesse pour attaquer ces concussionnaires. Ce fut l'appui qu'ils donnèrent aux mécontents, comme il s'en trouve toujours, qui détermina la cour d'Espagne à envoyer un vice-roi. Il se nommoit Minès Véla. Il vint plein de préjugés contre le gouverneur, qu'il trouvoit avoir été trop modéré dans ses réformes. Ce que Castro avoit encore toléré d'usages peu favorables aux Péruviens, le vice-roi les regarda comme des usurpations vexatoires qu'il falloit tout d'un coup détruire. Telle étoit la servitude personnelle des Indiens, et d'autres coutumes aussi lucratives pour les conquérants que pénibles et ruineuses pour le peuple conquis.

Il arriva de là que ces mêmes officiers et magistrats qui avoient appuyé les plaintes contre Castro, tous intéressés à soutenir la servitude des Indiens, qui leur étoit très avantageuse, devinrent ennemis mortels du vice-roi. En vain l'ex-gouverneur lui remontra qu'il couroit des risques en se rendant odieux aux Espagnols, que les réformes devoient se faire peu-à-peu, de manière qu'on s'accoutumât à les suivre, sans les apercevoir. Véla prit ces représentations pour des murmures, qui annonçoient des dispositions à la révolte. Il fit arrêter Castro, le mit comme prisonnier sur un vaisseau, et l'envoya en Espagne.

Gonzalez Pizarre, que Castro avoit contenu par sa prudence, apprenant dans sa retraite la conduite peu

mesurée du vice-roi, offrit sous main aux mécontents de les soutenir contre lui. Quoiqu'il n'ignorât pas l'orage qui se formoit, cet homme opiniâtre n'en suivit qu'avec plus d'ardeur le dessein de faire observer son réglement, dont l'affranchissement des Indiens faisoit la partie la plus essentielle. Les magistrats s'élevèrent contre cette mesure. Pizarre, qui fomentoit le mécontentement, arma puissamment pour se faire craindre. Manco-Capac, attentif à profiter de ces divisions, fit offrir son secours au vice-roi. Il ne le refusa pas. Cette alliance donna lieu à Pizarre de publier qu'il combattoit pour l'Espagne contre ses ennemis naturels. Manco-Capac fut tué par accident. Véla, privé de cette ressource, abandonné de presque tous les Espagnols, irrités de sa conduite, qu'ils jugeoient condamnable, parcequ'elle nuisoit à leur cupidité, poussé par Gonzalez jusqu'aux extrémités du Pérou, fut tué dans une bataille.

Il n'y a point de doute que si Pizarre eût voulu alors profiter de ses avantages, il pouvoit se mettre la couronne sur la tête. Le plus grand nombre des Espagnols ou s'étoient ouvertement déclarés contre le vice-roi, ou avoient fait échouer ses opérations, en le laissant manquer d'argent, en traversant ses levées et en favorisant, au contraire, les projets de Pizarre. Ils avoient donc tous à craindre d'être punis; ainsi ils étoient très intéressés à se mettre à couvert sous l'autorité qu'ils lui conféreroient, et par conséquent à lui en donner une très grande. Cependant ils s'en tinrent à le gratifier de celle de *gouverneur-général*, et il s'en contenta.

1546. Gonzalez en étoit décoré, lorsqu'il arriva un homme

sans éclat, sans prétentions, nommé Pierre Gasca, simple licencié, revêtu du titre modeste de *président du conseil*, et qui n'étoit ni guerrier, ni opiniâtre dans ses résolutions, comme il s'annonçoit lui-même : « Je « suis, disoit-il, chargé d'un ordre de l'empereur pour « Gonzalez. S'il refuse d'obéir, je m'en retourne sur-le-« champ en Espagne, parceque je n'ai ni l'intention « ni le talent de le forcer à l'obéissance par les armes. »

Il envoya à Pizarre une lettre du roi d'Espagne, dans laquelle le monarque le plaignoit d'avoir été contraint de s'opposer à la rigoureuse inflexibilité du vice-roi, ajoutant qu'on étoit bien persuadé qu'il ne l'avoit fait que par amour du bien public, et on le prioit d'aider le président de ses conseils et de son crédit. Gasca accompagna cette lettre d'une autre en son nom, remplie d'expressions amicales et flatteuses. Il y avoit cependant à la fin une pointe d'amertume. « Vous n'a-« vez jamais vu, disoit-il, Charles-Quint, ni sa cour, « ni ses armées, et vous pourriez avoir une fausse idée « de sa puissance ; mais sachez que le grand-turc, qui « marchoit contre lui à la tête de trois cent mille hom-« mes, avancé jusqu'à la vue du camp impérial, saisi « de frayeur, s'est retiré précipitamment sans oser « livrer bataille. »

Ces mots fixèrent l'attention de Gonzalez Pizarre. Il y vit une menace implicite, qui lui rendoit suspecte la douceur de Gasca. De Cusco où il étoit, il envoya ordre à Lima de préparer un vaisseau, d'y embarquer le président et de le faire repasser en Espagne. Mais l'adroit licencié avoit si bien travaillé en peu de temps, que la flotte étoit déja gagnée, et le gouverneur ne s'en doutoit pas. Il voulut faire sortir de Cusco l'agent de Gasca,

qui avoit apporté ses lettres, parcequ'il découvrit que sous main il relevoit les espérances des partisans du défunt vice roi, qu'on appeloit royalistes; mais les magistrats, auxquels le président avoit promis pardon et récompenses, lui étoient déja dévoués, et protégèrent son agent. Pizarre ne vit d'autre parti à prendre que de quitter lui-même la ville et de se mettre à la tête de ses troupes.

L'humble licencié, « qui n'avoit, disoit-il, ni l'intention ni le talent de le forcer par les armes », se mit à sa poursuite. Il ne savoit pas se battre, mais il savoit diriger ceux qui se battoient. Cependant, dans une première rencontre, le sort des armes fut contraire à l'armée royaliste. Gasca ne voulut pas essayer un second combat; mais il se campa devant Pizarre, et en peu de jours il débaucha si bien son armée, que, la voyant passer tout entière sous les drapeaux du président, Gonzalez prit le parti désespéré de se présenter lui-même aux postes avancés et de rendre son épée.

Presque tous les officiers furent pris, entre autres Carjaval, un des principaux, qui ne s'étoit jamais fié aux manières bénignes du président, et qui avoit prédit tout ce qui arrivoit. Ils furent tous condamnés à la mort, comme traîtres au roi et à la patrie. Arrivés au lieu de l'exécution, Pizarre parla ainsi à la foule du peuple qui l'entouroit : « Messieurs, vous n'ignorez pas « les services que ma famille a rendus. Nous sommes, « mes frères et moi, les conquérants du Pérou. Plusieurs « d'entre vous ne possèdent de biens que ceux que le « marquis et moi nous leur avons donnés. Plusieurs « m'ont des obligations pécuniaires, et autres que je ne « veux pas spécifier. Quant à moi, je meurs pauvre et

dénué de tout. Les habits que je porte ne sont même pas à moi, ils appartiennent à l'exécuteur. Ils sont le prix du service sanglant qu'il va me rendre. » Il demande les prières de l'assemblée, et place sa tête sur le billot. D'un seul coup elle fut séparée du corps. Le grand embarras de Gasca fut ensuite de récompenser ceux qui l'avoient servi. Personne n'étoit content. Le président mit l'ordre qu'il put dans les affaires, demanda un successeur et partit sans appareil et sans éclat, comme il étoit venu.

Il vint un vice-roi nommé Mendosa qui mourut de maladie peu de temps après son arrivée. Tout tomba alors dans la confusion. Le Pérou se vit soumis à un gouvernement, ou plutôt à une anarchie militaire. Les soldats se donnèrent des chefs qu'ils massacrèrent les uns après les autres, et il faut remarquer que ces chefs étoient presque tous les premiers conquérants. La soldatesque s'empare des mines de Potosi, pille la caisse royale, nomme des juges et les destitue à son gré. On compte, entre ceux qui figurèrent sur le trône et sur l'échafaud, Nonajosa, aspirant à la puissance des Pizarre; Sébastien de Castilla, mis presque malgré lui à sa place par ses assassins et égorgé par eux en expiation de leur crime contre Nonajosa; Basco Gondinez, vengeur de l'un et de l'autre, condamné par les magistrats qui l'avoient appelé à leur secours contre les révoltés; enfin Giron, habile général, qui soutint longtemps sa rebellion, mais qui, enfin puni par le glaive de la justice, subit le sort des autres. Dans le cours de ses expéditions, il lui arriva de prendre les cloches et d'en fondre des canons. Le pieux historien Garcilasso remarque qu'il ne put se servir de cette artillerie, « Dieu

« ne voulant pas permettre que ce métal sacré servît à « la destruction du genre humain. »

Don Francisco de Tolède, marquis de Canetta, succéda à Mendosa en qualité de vice-roi. Il eut un gouvernement ferme qui fut heureux, étant secondé par les circonstances. Tout le monde étoit las des troubles et disposé à l'obéissance. Quelques mesures sévères qu'il prit en arrivant contribuèrent à ramener plus promptement la paix, en déconcertant les intrigants. Le vice-roi posta des gardes sur toutes les routes qui conduisoient aux grandes villes, avec ordre d'interroger les voyageurs et de visiter leurs papiers. Les Espagnols étoient obligés d'avoir des passe-ports pour aller d'une ville et d'une province à l'autre : ainsi le vagabondage fut détruit. On défendit le port d'armes. Les canons, mousquets, munitions de guerre, furent renfermés dans les magasins et les arsenaux. Ils ne pouvoient en être tirés sans la permission du vice-roi. Il prit en un mot toutes les précautions possibles pour éteindre jusqu'à la moindre étincelle de révolte et empêcher qu'il ne s'en rallumât de nouvelles.

1557. L'Inca Manco-Capac avoit laissé dans les Andes un petit-fils nommé *Sayri-Capac*, regardé par les Péruviens comme leur légitime souverain. Le vice-roi, afin d'assurer la paix de toutes manières, entreprit de le tirer de ses montagnes, de l'engager à accepter une pension et à venir vivre parmi les Espagnols. Tolède eut beaucoup de peine à obtenir cette faveur. Le jour qu'on remit au prince l'acte de ce traité, il prit un coin du tapis de velours garni d'une frange qui couvroit la table, et dit : « Cette table et cette frange m'appartenoient il n'y a pas long-temps. Aujourd'hui les Espa-

« gnols veulent que je me contente d'un fil. » La comparaison étoit juste et exprimoit bien la valeur des dédommagements. Sayri-Capac ne vécut pas long-temps. On crut que le vice-roi l'avoit fait empoisonner pour ne plus payer sa pension. Avoir pu être soupçonné de l'action et du motif est un déshonneur pour Francisco de Tolède; mais ce qui arriva ensuite met le comble à l'infamie.

Il y avoit dans les montagnes un autre frère de Sayri-Capac, nommé *Tapac-Amaru*. Le vice-roi tâcha de l'attirer aussi. Ce qu'on disoit de la mort du premier n'étoit pas encourageant pour le second. Il refusa de quitter son asile. Tolède entreprit de le forcer. Le prince n'opposa point d'autre défense que de se retirer plus loin, dans l'intérieur des Andes. Cependant, comme il étoit poursuivi, faisant réflexion qu'il ne pouvoit ni résister ni se cacher long-temps, il se rendit volontairement, persuadé que le vice-roi auroit pitié d'un prince nu, à demi mort de faim; mais le barbare ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il lui fit faire son procès. On l'accusa d'avoir pillé des marchands qui passoient dans ses déserts, et d'avoir ourdi une ligue avec ses caciques, pour renverser le gouvernement espagnol. Il se justifia victorieusement, appela à l'empereur et au grand Pacachamac de la sentence du vice-roi.

« C'est donc là, disoit cet infortuné, le prix auquel « les Espagnols me payent mon empire! Ce sont donc « là les récompenses de la confiance que j'ai eue en « eux! Si j'avois été coupable, me serois-je remis entre « leurs mains? C'est moi qu'on offense, et c'est moi « qu'on punit par le supplice d'une mort ignominieuse. « Les dieux ne laisseront pas ce crime impuni. Les re-

« mords au moins déchireront le cœur du tyran. » Les Indiens étoient dans une espèce de délire et de désespoir. Les Espagnols eux-mêmes demandoient sa grace, et supplioient le vice-roi de ne pas souiller son administration par un tel meurtre. Il demeura inflexible. Pendant qu'on conduisoit le prince à l'échafaud, un homme le précédoit en criant que c'étoit un traître et un rebelle. Tapac demanda ce que disoit cet homme. Quand on le lui eut expliqué, il s'écria dans une espèce de frénésie : « Qu'on publie dans tout le monde « que je suis faussement accusé, et que je meurs par« ceque c'est la volonté du tyran. » Il tendit le cou à l'exécuteur, qui lui abattit la tête d'un seul coup. Aussitôt l'air retentit des cris lamentables des Indiens, et des gémissements des Espagnols.

Ainsi s'éteignit la famille des Incas. Ainsi finirent les troubles du Pérou. Tolède fut rappelé et sévèrement réprimandé par le roi d'Espagne. Il voulut se justifier : il prétendoit même devoir être récompensé, pour avoir, disoit-il, délivré sa nation de toute inquiétude, en exterminant les restes de la maison des Incas. Le roi lui ordonna de se retirer. « Je vous avois choisi, lui « dit-il, pour aider les malheureux Indiens dans leur « infortune, et non pas pour être le bourreau des rois. » Il le fit renfermer dans une maison, où il mourut de remords et de chagrin. Il falloit que le crime fût bien atroce pour que Philippe II le jugeât tel.

« Le Pérou n'étoit autrefois qu'une forêt et un vaste « désert ; les habitants, des espèces de brutes, sans « religion ni gouvernement. Privés de tous les arts né« cessaires à la société, ils ne savoient ni semer, ni mois« sonner, ni bâtir, ni filer, ni fabriquer des étoffes

ils habitoient par couples les antres des rochers et des montagnes, se nourrissoient d'herbes, de racines, de la chasse et de la chair humaine. Ils n'étoient vêtus que de feuilles, d'écorces d'arbres ou de peaux de bêtes. En un mot, ils étoient entièrement sauvages, et n'avoient aucune femme en propre. » Tel est le portrait que l'historien Garcilasso de La Vega fait des ancêtres de sa femme, qui étoit de la race des Incas. Il continue : « Le Soleil, notre père, eut compassion de leur misère; il envoya en terre un de ses fils et une de ses filles pour instruire notre peuple de sa divinité, de la manière de lui rendre leurs hommages, et afin de leur donner eux-mêmes des lois et des préceptes pour se conduire comme des êtres doués de raison. »

Après ce premier miracle en viennent d'autres, comme il arrive toujours à la naissance des nations. Ces deux enfants, frères et époux, parcourent le monde, instruisant chacun de leur côté, et se réunissent à Cusco, qui devient la capitale de leur empire. Quand le Soleil, leur père, les y établit, il leur dit : « Vous avez appris à ces barbares à habiter des maisons, à vivre en société, à semer la terre, à planter des arbres, à cultiver les plantes, à nourrir les troupeaux et à s'en servir comme des personnes civilisées qui doivent faire usage de leur raison et de leurs facultés : maintenant votre devoir est de faire régner la justice, la piété, la clémence et la douceur : acquittez-vous-en envers vos sujets comme des parents envers des enfants chéris. Suivez l'exemple du Soleil, votre père, qui fait du bien à l'univers, lui fournit la lumière et la chaleur, fait germer les graines, croître les ar-

« bres, multiplier les troupeaux, rafraîchir les terres « par la rosée qu'il élève et laisse retomber, et fait « chaque jour son cours, visite toutes les parties du « monde, afin de découvrir ce qui peut être défectueux, « et y remédier. »

Le bon Inca, père de la femme de Garcilasso, qui racontoit toutes ces choses à son gendre, s'extasie ensuite sur les bienfaits que ses ancêtres, les descendants du Soleil, au nombre de treize empereurs, n'ont cessé de répandre sur les Péruviens et les nations qui les environnoient. Jamais, ajoute-t-il, ces princes ne prirent les armes que pour l'avantage des peuples. Ils les subjuguoient cependant, les attachoient à leur royaume, et s'en sont fait un grand empire. Mais, ajoute le crédule Garcilasso, c'étoit uniquement pour les civiliser, les policer, leur inculquer des principes de religion et de morale, et les faire jouir du bonheur que goûtoient leurs sujets. Malheureusement cette félicité, ces heureuses conversions, ont été achetées par beaucoup de sang et par le ravage de tous les fléaux qu'améne la guerre chez les peuples vaincus.

Il seroit plus juste de laisser chacun être heureux à sa manière. C'est ce que firent sentir à Yuparqui les habitants d'un pays qu'il vouloit instruire. « Nous sommes, répondirent-ils, parfaitement contents de nos « dieux. Ils ont accordé à nos ancêtres la jouissance de « la liberté et de l'indépendance. Nous n'avons aucun « sujet de les changer pour un fantôme de religion, « dont l'Inca se sert pour surprendre la simplicité de « ses voisins, et usurper sur eux une autorité tyran« nique. » D'autres nations, placées sous un climat brûlant, auquel ce même prince vouloit persuader le

culte du soleil, lui déclarèrent qu'ils ne vouloient reconnoître ni le soleil pour leur dieu, ni lui pour leur roi. « La mer, lui dirent-ils, est la seule divinité qui « nous convient, parceque ses eaux nous rafraîchissent, et nous fournissent du poisson pour notre nour« riture. Nous voudrions être plus éloignés du soleil, « dont les rayons ne servent qu'à nous faire souffrir. » Ils eurent beau dire, il les subjugua et les convertit les uns et les autres.

Il faut avouer, autant qu'on peut juger par le peu de connoissance qui en reste, que le paganisme ne présente aucune religion aussi sage, aussi pure, aussi exempte de fanatisme que la religion des Péruviens. Sa morale étoit douce et insinuante. On ne voit pas qu'elle ait eu aucune pratique gênante. Son culte étoit adressé au soleil. De jeunes vierges élevées dans les temples en étoient les principales prêtresses, en rendoient les rites agréables. Tout respiroit la gaieté dans les fêtes : chants, danses, parures élégantes, offrandes de fleurs et d'encens dans de superbes édifices, revêtus d'or, et éclatants de pierreries.

Les Péruviens, qui ne se servoient pour écriture que de bandelettes colorées, nommées *quipos*, n'ont pu nous laisser des descriptions étendues de ces augustes solennités. Nous avons obligation du peu que nous en savons à la mémoire du bon Inca, beau-père de Garcilasso. Il ne pouvoit se les rappeler, non plus que la gloire de ses ancêtres, sans ressentir un chagrin cuisant. « Je retiens mes pleurs, dit-il en finissant; mais « si mes yeux ne versent pas des larmes, mon cœur « n'en est pas moins attendri par la douleur que lui « causent les calamités de notre empire, et les mal-

« heurs de nos Incas. » Donnons aussi des regrets à une nation si puissante, qui ne léve plus qu'une tête humiliée entre les décombres de sa grandeur.

Ces deux grands royaumes, le Mexique et le Pérou, sont à la vérité les deux plus beaux fleurons de la couronne américaine du roi d'Espagne, mais ne la composent pas tout entière. Outre beaucoup d'îles, s'il ne posséde pas en totalité la Californie, le nouveau Mexique, la Floride et l'ancien Mexique même, appelé aussi la nouvelle Espagne, de grandes parties de ces immenses contrées lui appartiennent. L'opinion générale que les possessions espagnoles en Amérique ne sont point belles est vraie et fausse. Le territoire est aussi varié que les climats. Dans quelques uns on ne voit que de vastes plaines, des champs fertiles, de gras pâturages, et des prairies arrosées de clairs ruisseaux. D'autres, au contraire, n'offrent à la vue que des déserts arides, des lacs bourbeux, des montagnes raboteuses et escarpées, d'immenses forêts, aussi anciennes que le monde, en un mot, la nature la plus grossière et la plus sauvage.

Ici on est brûlé par le soleil, là on est glacé par le froid. Les cantons même les plus favorisés sont exposés à des fléaux qui devroient en éloigner le genre humain. Tels sont les fréquents tremblements de terre qui affligent le Pérou et le Chili, deux provinces limitrophes. Divers signes les annoncent. On entend circuler un bruit sourd dans les concavités de la terre. L'air frémit et semble vibrer. Les chiens poussent des hurlements lugubres. Les mules et les chevaux demeurent immobiles, les jambes écartées. Les oiseaux volent par élancements. On les voit se heurter contre les murs,

s'écraser contre les rocs ou les arbres, comme si un vertige les avoit saisis. Alors les hommes, remplis d'effroi, cherchent leur salut dans la fuite, quelquefois en vain. La campagne comme la ville leur sert de tombeau.

CALIFORNIE.

La Californie est une grande péninsule, qui, au nord, tient au continent par une terre peu connue et par le nouveau Mexique. Du reste, elle est entourée de la merPacifique, qui forme, entre elle et le nouveau Mexique, un golfe qu'on appelle le lac de Californie, ou la mer Vermeille. Il y a dans le lac beaucoup d'îles, où les jésuites avoient de belles habitations. C'est d'eux qu'on a obtenu le peu de connoissances qu'on possède sur l'intérieur de la Californie. Les habitants ne sont pas absolument sauvages; ils ont des principes de morale; ils ont des opinions qui les rapprochent du christianisme, telles qu'une notion vague de la Trinité et de l'Incarnation, ce qui les rend disposés à embrasser la religion chrétienne. On ne voit cependant pas qu'elle y ait fait de grands progrès, d'où l'on peut conjecturer que ces missionnaires se sont flattés, à l'exemple des gens ardents, qui voient toujours existant ce qu'ils souhaitent.

La langue est la même dans la Californie, entre les Indiens sauvages et les Indiens civilisés. Ils ne connoissent ni l'écriture, ni ses suppléments, tels qu'étoient les peintures du Mexique et les *quipos* du Pérou. Les Californiens sont bien faits: on n'en voit point de

22.

difformes. Ils ont l'insensibilité, l'indolence et la paresse qu'on reproche en général aux Indiens, et n'ont point d'idée de vice et de vertu. Tout ce qui leur est bon leur paroît permis. Point de tributs; mais beaucoup de magiciens sacrés, ce qui équivaut à des impôts. Ils n'ont point de chef général. Chaque canton a le sien, qui indique où il faut aller pêcher, arracher les racines, cueillir les fruits. En cas de besoin, il se met à leur tête pour la guerre. Ce chef est élu à la pluralité des voix. On leur connoît des espèces de nobles, nommés Rencherias, auxquels ils accordent quelque honneur, mais point d'autorité. Les Rencherias sont tous unis de parenté.

Les demeures des Californiens sont si petites, qu'ils ne peuvent s'y étendre. Les plus industrieux les couvrent de roseaux; les autres les laissent découvertes. Ils sont nus, à moins qu'on ne prenne pour habits les figures qu'ils gravent sur la peau. Les femmes cachent leur nudité un peu moins mal que les hommes. Les cérémonies de leur culte sont si ridicules, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Elles consistent en danses, jusqu'à tomber de lassitude; ce sont des cris de forcenés qu'ils prennent pour des concerts, la fumée de tabac qu'on se souffle au nez, des idoles difformes, grimacières, monstrueuses, comme celles du Mexique. Il paroît que les Espagnols ne gardent ce pays que pour que d'autres nations ne le possèdent pas.

NOUVEAU MEXIQUE.

Le nouveau Mexique est entre la Louisiane, le lac de Californie et l'ancien Mexique. Le terroir est fertile, riche en mines et en bois de charpente. Les rivières sont nombreuses; mais il n'y en a que deux navigables. Les naturels sont affables, généreux, pacifiques. Il faut prendre garde de les irriter, parcequ'ils ont du courage, et qu'ils manient la lance et se servent de l'arc avec beaucoup de dextérité. Ils sont vêtus, bâtissent des maisons de pierre, et cultivent leurs champs.

Chaque tribu a son souverain. Ne formant pas un corps de nation, il a été plus facile de les subjuguer. Les Espagnols ne les ont pas trouvés éloignés d'embrasser la religion chrétienne. Tout ce qu'ils craignoient, c'est qu'elle ne servît de prétexte pour les dépouiller de leur liberté. Ils en sont fort jaloux: quand les Espagnols ont voulu lui porter atteinte, ils ont éprouvé leur fureur. Du reste, ils laissent les côtes aux étrangers, qui ont bâti la ville de Santa-Fé, le centre de leurs établissements. Comme le pays est sain et agréable, l'Espagne y laisse passer tous les ans un certain nombre de familles pauvres: conduite prudente; outre que c'est une ressource pour les indigents d'Europe, c'est un moyen d'y répandre, sans violence, les arts, les principes religieux, et les avantages du gouvernement et de la vie sociale.

FLORIDE.

La Floride se trouve entre le golfe du Mexique et les montagnes Apalaches, la Louisiane et la grande rivière du Mississipi. Elle est ainsi nommée, ou parcequ'on l'a découverte le jour de *Pâques fleuries*, ou parceque l'œil y est ordinairement réjoui par la variété des fleurs, et l'odorat flatté de leur parfum. Ces avantages annoncent ceux d'une végétation abondante, et d'une grande fécondité. Dans ce beau pays habitent des hommes et des femmes qui ne le déparent pas. Les premiers sont robustes, bien proportionnés, un peu olivâtres; ils sont hardis et constants dans leurs entreprises. Quant aux femmes, il est difficile de décider ce qu'on doit le plus admirer en elles, de la beauté, du courage ou de la fidélité conjugale. La nudité n'est chez elles ni vaine ni honteuse. Les Espagnols accusent les Floridiens de tromper dans le commerce; mais s'ils trompent, leurs accusateurs prennent bien leur revanche.

Les Floridiens adorent le soleil et la lune, comme suprêmes divinités, et beaucoup d'astres subalternes dont ils se font des idoles. Leurs peuplades sont partagées en tribus, qui ont des chefs nommés paraouski. Eux seuls jouissent du droit d'épouser deux femmes. Les sorciers, les médecins, les prêtres exercent un grand empire. Ceux-ci affectent un air grave, sont couverts de grands manteaux de peaux, silencieux et astreints à une vie austère. Les Espagnols tiennent la

Floride en sujétion par deux forts garnis d'artillerie et assez bien gardés.

AUTRES ÉTATS ESPAGNOLS.

Ce sont la Nouvelle-Castille, la Nouvelle-Grenade, la Nouvelle-Andalousie, et beaucoup d'autres pays auxquels les conquérants, en leur imposant ces noms, font, pour ainsi dire, porter la livrée espagnole dans une étendue immense de l'Amérique méridionale. On n'en connoît pas le centre. Les seuls jésuites y ont pénétré, « et, disent les auteurs, ont gagné plus d'empire « sur les naturels, par leur politique, sans verser de « sang, que la cour d'Espagne après le massacre de « plusieurs milliers. » Non seulement ce centre renferme dans les forêts ceux qui les habitent, mais encore un grand nombre d'Indiens qui s'y sont réfugiés pour se soustraire aux vexations des Européens. On peut y trouver d'anciens Péruviens qui y ont porté leurs rites et leurs mœurs. Les pères sortoient des palais; eux ils sortent des cavernes au moment où l'astre brillant du jour commence à éclairer le monde, ou que ses rayons s'échappent à travers les ombrages touffus de leurs forêts. Ils le saluent par des chants, l'adorent et lui offrent de l'encens. Ils vivent en frères, donnent de fréquents regrets à leur état passé, respectent la vieillesse, se félicitent à la naissance, se réjouissent au mariage, pleurent aux funérailles. Rien d'exagéré chez eux : tout y est simple comme la nature.

La Nouvelle-Castille est comme le lien des autres possessions espagnoles méridionales hors du Pérou. L'air en général n'y est ni sain, ni agréable. Il y règne une chaleur étouffante et une humidité funeste; mais ce pays fournit de l'or en abondance. Aux yeux des conquérants, ce métal compense tout. Il s'en faut que les naturels soient entièrement soumis. Ils ne le seront peut-être jamais, parcequ'ils ont du courage et de la constance, et que, quand ils sont pressés, ils se retirent dans des lieux dont la nature a fait des forteresses inexpugnables. Les ports de la Nouvelle-Castille sont sur la mer du Nord, mais elle a l'avantage de communiquer par le Darien avec la mer du Sud. Toutes ces côtes nord et sud ont des villes espagnoles; il suffira d'indiquer les principales.

Porto-Bello est très malsaine. Les animaux qu'on y transporte maigrissent malgré la nourriture. C'est le rendez-vous des galions. On y apporte de Panama le trésor qui doit faire leur charge. Cette dernière ville, bien fortifiée, est la résidence d'un gouverneur. Carthagène, centre d'un grand commerce, a de bonnes fortifications et beaucoup d'habitants riches. Les galions y touchent. Sainte-Marthe, située sur Riô-Grande, est déchue de son opulence depuis que les galions n'entrent plus dans cette rivière. Hacha, Venezuela, Maracaïbo, Cumana, sont des villes considérables, et forment une population beaucoup plus nombreuse qu'on ne devroit s'attendre de la trouver sous un climat aussi ignoré.

Quito est peut-être la ville la plus élevée du monde, et où l'on respire le meilleur air. On y envoie les malades pour recouvrer la santé. A cet avantage se joint

la fécondité. On y jouit d'un printemps perpétuel, ou, ce qui le vaut bien, d'un automne sans interruption. A côté du bouton qui se gonfle, brille la fleur qui s'épanouit, auprès languit celle qui se fane et qui fait place au fruit. Dans la même plaine le blé commence à lever, plus avant il montre son épi; il jaunit plus loin et appelle le moissonneur. Cusco, l'ancienne capitale du Pérou, n'a pas dégénéré de sa splendeur. Lima, la nouvelle et son émule, non moins magnifique, l'emporte par son commerce, que le voisinage de la mer rend actif et fructueux. Le vice-roi y demeure. Les environs de cette ville sont délicieux. Au contraire, rien de si triste que l'aspect du Potosi, montagne aride, stérile, raboteuse. On n'y trouve ni fruits, ni herbes, ni plantes; mais son sein renferme les mines d'argent les plus riches de l'univers, et qu'on juge inépuisables: le présent le plus funeste que la nature ait fait aux malheureux Indiens, que des maîtres avides forcent de fouiller ces mines pour en faire leur profit.

PARAGUAY.

Au milieu des possessions espagnoles et portugaises, se trouve le Paraguay, pays immense, qui étoit couvert de forêts, et que la culture a rendu fertile dans plusieurs cantons. Dans ces bois, aussi anciens que le monde, erroient avec les tigres, les lions et les ours, et vivoient presque comme des brutes, des familles qui ne se rencontroient que pour se détruire. Les jésuites pénétrèrent dans ces repaires. A force de soins

et de peines, à travers les dangers de toute espèce, ils réunirent environ cinquante familles, auxquelles ils firent goûter les vertus sociales avec la religion. Les membres de ces familles, devenus des espèces de missionnaires, en appelèrent d'autres au nouveau genre de vie dont ils vantoient les douceurs et les avantages; de sorte que l'on comptoit dans l'état florissant de cette mission plus de quarante mille familles sous la domination de ces pères.

On leur a reproché cette domination exclusive. On leur a fait des griefs de ce qu'ils n'avoient fait connoître aux Indiens d'autre autorité que la leur, de ce qu'ils les tenoient séquestrés des Espagnols et des Portugais avec la même inquiétude qu'un jaloux garde sa femme et un avare son trésor, de ce qu'ils ont armé leurs disciples, leur ont appris les évolutions militaires, à faire la poudre, à fondre les canons, à se mettre dans un état de défense respectable. A cela ils répondoient en montrant leurs prosélytes laborieux, bons pères, époux fidèles, enfants dociles, réglés dans leurs mœurs, égaux en richesses, sans luxe ni pauvreté, secourus dans leurs maladies, gais, contents et heureux, sur-tout singulièrement attachés à leur prêtre, qu'ils nomment *père* par excellence, chef civil, ecclésiastique et militaire.

On appelle les villages *doctrines*. Tout s'y fait, dit un historien qui n'est pas jésuite, comme dans une même famille. On cultive les champs en commun. Le produit est porté dans des magasins et distribué selon les besoins. Tous les matins et tous les soirs, les enfants sont appelés par le son de la cloche à la prière.

Il n'est permis à personne de manquer d'assister à la messe. Cette assiduité fait connoître les malades et les infirmes, que le *père* va visiter et auxquels il porte des secours et des douceurs. Sa maison, qui est vaste, parceque les conseils et les assemblées s'y tiennent, est toujours ouverte à ceux qui veulent le consulter. Les mariages se célèbrent les dimanches, afin de leur donner plus d'éclat. Le *père* rappelle dans son exhortation ce qui s'est passé pendant la semaine; loue, blâme, inflige même des pénitences, réconcilie publiquement ceux que quelques vivacités avoient rendus ennemis. Ainsi la paix règne avec la pureté des mœurs et une charité vraiment fraternelle.

Quand même il se seroit glissé quelques défauts dans cette belle institution, elle n'en seroit pas moins admirable et digne de l'estime et de l'éloge de tous ceux qui en ont connoissance. Il se peut faire que les jésuites, une fois consolidés, aient affecté une espéce de royauté, que, sous la bannière de la croix, leurs disciples soient devenus de véritables sujets, que les pères aient converti au profit de l'ordre l'excédant des besoins dont ils ne rendoient pas compte: qu'ils aient eu dessein, en formant ces peuplades aux armes, de les prémunir contre les entreprises des couronnes espagnole et portugaise, et qu'ils pouvoient croire n'être pas sans prétentions sur ces contrées florissantes. Mais il est certain que les jésuites faisoient exactement payer le tribut imposé aux *doctrines*, ou plutôt qu'ils le payoient eux-mêmes, puisqu'ils tenoient les deniers. Ce n'est donc pas pour faire rentrer ce tribut, que les Espagnols et les Portugais se sont accordés à enlever

les jésuites de ces contrées; mais peut-être, voyant augmenter les richesses, ils auront voulu augmenter la redevance, et ils auront craint la résistance des peuples sous de pareils guides.

Quant au soin de ne laisser pénétrer ni Portugais ni Espagnols dans les *doctrines*, on peut approuver le motif des jésuites; savoir, qu'ils appréhendoient que les mauvais discours et les mauvais exemples de ces chrétiens peu exacts ne corrompissent leurs prosélytes et ne leur enlevassent cette simplicité de foi et de mœurs qui faisoit leur bonheur. Etoient-ils heureux sous leurs guides? Le sont-ils également depuis qu'on les en a privés? Quand même cette question se décideroit à l'avantage des couronnes, il resteroit toujours aux jésuites la gloire d'une institution unique dans son genre et pleine d'humanité. On observera que les jésuites ne permettoient pas à leurs Indiens de fouiller les mines d'or et d'argent que le Paraguay renferme. Il faut applaudir à cette précaution, si elle a eu pour motif de soustraire leurs éléves à la cupidité des Européens.

BRÉSIL.

Le Brésil, qui confine au Paraguay, est la seule possession portugaise en Amérique; mais elle en vaut plusieurs autres par sa fertilité, ses richesses et son étendue. Quand les Portugais y arrivèrent, les naturels étoient en guerre ouverte, divisions qui facilitèrent le succès des étrangers. On dit que les Brésiliens étoient anthropophages; mais cette horreur n'est pas bien prou-

vée. A moins qu'on ne puisse en douter, on aime à se montrer incrédule sur un tel excès. L'auteur qui rapporte cette atrocité dit aussi qu'il y a des possédés qui causent avec le diable; qu'il les a vus et entendus; que ces peuples n'ont point de gouvernement: cependant il leur reconnoît des rois, des généraux et des caciques; point de police: néanmoins il leur reconnoît des lois, entre autres, celle du talion; point de religion, avec des prêtres; point de croyance des récompenses et des châtiments après la mort, point d'idée que l'ame survive au corps, et ils mettent dans les tombeaux des provisions pour le voyage. Ces contradictions portent à croire que les Brésiliens sont mal connus, ou qu'on attribue à tout le pays des opinions particulières à quelques cantons.

Ces peuples sont d'une belle taille, ont les traits beaux, les cheveux longs et noirs, le teint cuivré. Placés sous la même latitude que les Nègres de l'autre côté de l'Océan atlantique, ils diffèrent entièrement de couleur, de figure et de mœurs. Les Brésiliens sont infatigables à la course. Ils marchent jour et nuit sans s'arrêter, pour surprendre l'ennemi à deux et trois cents lieues de distance. C'est toujours un sujet d'étonnement qu'on puisse se haïr de si loin. Ce pays donne aux Portugais le bois de teinture, l'ivoire, l'ambre, la résine, les baumes, l'indigo, le tabac, le jaspe, l'or, les diamants, les beaux coquillages, le cristal, les émeraudes, le sucre en abondance. Les friands n'oublieront pas les confitures, qui sont délicieuses, ni les dames les plumes, qui sont les plus belles du monde.

Dans un lieu entouré de forêts et de montagnes inaccessibles, existe une république, appelée Saint-

Paul, du nom de la ville, qui en est le centre. Sa population est composée d'Espagnols, de Portugais, de Créoles, de Nègres, la plupart notés pour leurs crimes, et qui ont fui le dernier supplice. Après avoir vécu long-temps sans ordre et sans lois, ils ont senti la nécessité de se donner un gouvernement démocratique. Ils se disent indépendants du Portugal. Cependant ils payent un léger tribut. Ils ne sont guère que quatre mille. La capitale est propre et bien bâtie. Ces républicains ne laissent point entrer chez eux, et ne souffrent point qu'on en sorte. On ne sait ce qui s'y passe que par des Nègres qui s'en échappent quelquefois. On veut nous persuader qu'à portée du Brésil existe une république des Amazones, dont la grande rivière qui le borne a pris son nom. On a parlé de ces guerrières en Asie et en Afrique; on en parle aussi en Amérique, et on n'en trouve pas plus dans une partie du monde que dans l'autre.

GUYANE.

Les Hollandois ont eu des vues sur le Brésil. Repoussés par les Portugais, ils se sont établis à côté, dans la Guyane. A force de travail, ils ont rendu habitable ce terrain bas et marécageux. Le plus difficile a été de percer des avenues à travers les bois, pour ouvrir le passage aux courants d'air. Leur capitale est Surinam, de laquelle dépendent quelques îles rendues fécondes par l'industrie.

Les François ont aussi posé le pied en Guyane; ils ont placé le chef-lieu de leur établissement dans Cayen-

ne, île formée à l'embouchure de la rivière de ce nom. Elle a environ douze lieues de tour et plusieurs villages bien peuplés. On s'y est adonné à la culture du café et des cannes de sucre, qui y a réussi. Les François et les Hollandois ont la perspective d'un établissement immense en ferme. Quand ils voudront s'enfoncer dans les forêts en s'avançant de part et d'autre, les colons de la Guyane et les habitants du Paraguay pourroient par la suite se donner la main.

POSSESSIONS FRANÇOISES ET ANGLOISES.

Les possessions françoises et angloises en Amérique ont si souvent passé d'une main dans l'autre, qu'il convient de les comprendre sous une dénomination commune.

Elles s'étendent le long de la côte, depuis un peu en-deçà du Mississipi, jusqu'un peu au-delà du fleuve Saint-Laurent. Dans cet espace se trouvent la Virginie, la Nouvelle-Ecosse, la Nouvelle-Angleterre, le Canada, et plusieurs grandes îles. En s'enfonçant dans les terres, ces possessions sont plus ou moins bornées par les nations sauvages, qui s'éloignent ou se rapprochent, selon qu'elles se sentent fortes ou foibles.

A la différence des barbares dont on a déja parlé, ce n'est point ordinairement l'appât du gain, le desir du pillage, qui attirent ces hordes de sauvages sur les établissements européens; c'est presque toujours la ven-

geance, une espèce de rage contre ces peuples nouveaux, qu'ils regardent comme les usurpateurs de leurs anciens domaines. Cette espèce de rage est fortifiée et accrue, et est devenue un motif ainsi qu'un moyen de destruction par la conduite impolitique des Anglois et des François, qui, dans leurs querelles, ont cherché à s'appuyer les uns contre les autres de l'alliance de ces sauvages, leur ont fourni des armes, leur en ont appris l'usage, et se sont quelquefois mis à la tête des expéditions sanglantes, dont ils savoient que la fin seroit le massacre des prisonniers, après des tourments qui font frémir la nature.

Une différence essentielle entre les entreprises sur ces côtes septentrionales et les éruptions européennes sur les territoires mexicains et péruviens, est que celles-ci avoient pour but principal la recherche de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et de toutes les richesses du luxe; au lieu qu'entre les aventuriers appelés sur les bords sauvages par le desir de tenter fortune, il s'en trouva beaucoup qui ne cherchoient qu'une ressource contre le besoin, un asile contre les troubles qui agitoient leur patrie; ces motifs les disposoient à devenir cultivateurs, et rendirent en peu de temps ces colonies florissantes.

VIRGINIE.

La première partie de ce vaste rivage, occupée par les Anglois, fut nommée Virginie, en l'honneur de la reine Elisabeth. Ils y abordèrent en 1611. Les habitants

leur marquèrent beaucoup de surprise, mais aucune intention hostile. On les trouva couverts, de la ceinture en bas, de peaux de bêtes, armés de flèches, de bâtons pointus durcis au feu, un bouclier au bras, et couverts d'une espèce de cuirasse d'osier. Ils reconnoissent un roi et des castes nobles. Les deux sexes se peignoient le visage et le corps, s'ornoient de colliers, de coquillages, de perles, de pattes d'oiseaux, selon la fantaisie et les moyens. Hommes et femmes avoient la taille belle, les traits réguliers, le teint un peu brun. Les femmes étoient plus couvertes que les hommes, les filles plus parées que les femmes, plus soigneuses de leur chevelure, qu'elles tressoient agréablement. Les femmes les coupoient sur le devant, et les remplaçoient par une espèce de chapelet en forme de couronne. Les vieillards et les prêtres étoient vêtus de peaux plus fines. Ils avoient grande attention à laisser traîner la queue de l'animal, comme un ornement de distinction.

Outre les prêtres, dont on ne connoît pas bien les fonctions, ils avoient des jongleurs ou devins qui jouissoient auprès d'eux d'un grand crédit. Tous, hommes et femmes, portoient sur le dos des caractères gravés, qui indiquoient le temps et le lieu de leur naissance, leur tribu, à quel prince ils appartenoient, et quelles étoient leurs dignités. Quatre flèches marquoient la souveraineté. On n'a pu savoir la signification des autres caractères, qui étoient fort variés. Ils ne connoissoient point le fer, et y suppléoient par des cailloux qu'ils rendoient tranchants, et par des coquilles qu'ils aiguisoient.

A voir la simplicité de leurs outils, on ne pouvoit considérer sans admiration les ouvrages qu'ils faisoient.

Ils abattoient les plus gros arbres. Le feu servoit à les creuser, pour en faire des canots. Ils l'employoient avec beaucoup d'adresse, et savoient si bien le ménager, qu'ils faisoient rôtir leurs viandes sur des grils de bois sans les endommager. Ils avoient aussi de la poterie façonnée, sans tour, avec élégance, par la main des femmes. Leurs ragoûts, où ils mêloient aux viandes des racines et du poisson, auroient paru bons à des Européens qui n'auroient pas été accoutumés au sel et aux épices. Ils étoient habiles et adroits pêcheurs à la ligne, à la flêche, au panier. Chacun raffinoit sur les inventions des autres. Il y avoit à cet égard une émulation qui produisoit beaucoup de variété. En général, les Virginiens étoient sobres, et par cette raison vivoient long-temps.

Ce qu'ils pratiquoient au moment de la découverte, ils le font encore. Leur grand plaisir est de se rassembler, hommes et femmes, autour d'un grand feu, de hurler des chansons, de faire un bruit épouvantable en agitant des calebasses pleines de petits cailloux. Ces fêtes ont lieu principalement au retour d'une expédition heureuse. Ils en célèbrent aussi une dont on ignore l'origine. Au temps indiqué, tous y accourent de fort loin; les hommes renferment le cercle des femmes. Celles-ci ont au milieu d'elles les trois plus belles filles entrelacées dans l'attitude que les anciens ont donnée aux Graces. Elles battent avec le pied la mesure qui régle la danse générale : ces assemblées ne finissent point sans repas.

Les maisons consistent en piquets fichés en terre et couverts de nattes. Derrière sont les jardins, le tout ordinairement entouré d'une palissade. Ces assemblages forment des hameaux, des villages quelquefois

assez considérables pour mériter le nom de villes. Au milieu, il y a toujours une cabane plus grande et couverte de nattes plus fines, qui sert de temple. L'idée qu'ils ont de la Divinité ne s'élève pas au-delà de leurs idoles. Elles sont de bois, et si hideuses qu'on croiroit qu'ils les font exprès pour en avoir peur. On ne voit de fonctions bien marquées aux prêtres que dans les funérailles. Ils gardent les morts et prient continuellement pour eux. Leurs demeures sont les sépulcres. Ils consistent en un échafaudage de neuf ou dix pieds de haut, sur lequel sont couchés les cadavres dépouillés de la chair et si bien recouverts de la peau, qu'on a peine à reconnoître qu'ils aient été disséqués. Les prêtres habitent le dessous. La principale culture est celle du tabac et du maïs. Leurs champs sont séparés. La polygamie n'est point en usage, et le lien du mariage est sacré.

On s'est un peu étendu sur les mœurs de ces sauvages, parceque ce sont à-peu-près celles de toutes ces nations septentrionales. On aura soin de marquer les différences à mesure qu'elles se rencontreront. Il faut de même regarder comme commun à tous les établissements anglois ce qu'on va dire de la Virginie, sauf aussi les différences que des circonstances particulières occasionent.

Les Anglois, arrivés, ainsi qu'on l'a dit, dans ces pays lointains, non comme les aventuriers espagnols, qui alloient chercher les pays où on mangeoit et buvoit dans l'or, pour enlever ce métal et revenir jouir de leur opulence en Europe : les Anglois, au contraire, fuyant les troubles des guerres civiles sous Charles I, quittoient leur patrie pour n'y plus retourner, dans le

dessein de s'en faire une nouvelle, et de s'y fixer pour toujours. L'agriculture nourricière fut leur première occupation, d'où ils acquirent le nom de *planteurs*, qui est resté, et qui indique les premiers propriétaires de ces colonies. Les sauvages, repoussés insensiblement par ces nouveaux hôtes, leur cédèrent la place, non sans défendre quelquefois leurs anciennes propriétés. Ne trouvant pas de secours pour leurs travaux aratoires dans les habitants qui fuyoient, les colons firent venir des nègres; moyennant ces bras subsidiaires, ils tirèrent de leur culture un superflu qu'ils firent passer dans la mère-patrie, avec laquelle les liaisons de parenté et d'amitié leur conservèrent des correspondances. Ainsi s'établit un commerce lucratif, moins brillant, mais plus sûr que celui de l'or, parceque la subsistance passe avant le luxe.

Ces colons se firent d'abord des lois entre eux; mais la différence des sentiments, les troubles qu'ils avoient fuis vinrent les agiter jusque dans leur asile. Les uns restèrent attachés à l'autorité royale, quoiqu'elle parût abattue avec la tête de Charles I; les autres se déclarèrent pour la république et pour Cromwell, son protecteur. Des discussions, jointes aux attaques des naturels, qui en étoient instruits et qui en profitèrent, mirent la colonie en danger. On se battoit avec fureur. Les sauvages ne faisoient point de quartier : les Anglois non plus ne firent point de grace. Quoique plus forts par le genre des armes et l'habileté militaire, ils perdoient beaucoup par le ravage de leurs champs, leur plus précieuse richesse. Ils recherchèrent donc avec empressement à conclure des trèves, dont la principale condition étoit toujours que les sauvages s'éloigne-

roient. Ainsi la guerre même produisoit des avantages.

Quand cette colonie fut devenue importante, le roi d'Angleterre y nomma un gouverneur. C'étoit une place lucrative : elle fut sollicitée par les premiers seigneurs, qui trouvèrent moyen d'avoir le profit sans peine. Ils restoient à la cour, et envoyoient un lieutenant. Les colons se plaignirent. On leur répondit qu'ils ne connoissoient pas leur intérêt, et qu'il étoit beaucoup plus avantageux pour eux d'avoir auprès du roi et de ses ministres un protecteur permanent, que s'il résidoit au milieu d'eux ; d'autant plus que, pour les besoins du moment, le lieutenant le suppléoit. Il fallut trouver ces raisons bonnes. Mais on remarque que, presque dès l'origine, il y a toujours eu en Virginie un fonds de mécontentement contre l'Angleterre, et un germe de division entre la mère et la fille.

NOUVELLE ANGLETERRE.

La Nouvelle-Angleterre, plus au nord que la Virginie, a été fréquentée par les Anglois avant la Virginie même. Retracer les progrès de son établissement, son agrandissement, ses empiètements sur les sauvages, les vicissitudes de son gouvernement, ce seroit répéter ce qui vient d'être dit de la Virginie. On remarquera seulement que les dissentions religieuses y ont été plus vives, plus animées que chez les Virginiens. Les puritains s'y retirèrent en grand nombre après la mort de Cromwell. Avec leurs idées de plus grande perfection ils apportèrent l'intolérance. La division se mit

entre eux-mêmes. L'efficacité de la grace, la force des mérites, matière toujours rebattue, point de doctrine toujours inconciliable, échauffèrent les esprits, sur-tout les cerveaux des femmes : celles-ci entraînèrent leurs maris. On assembla un synode. Ceux qui ne furent pas contents de sa décision se retirèrent dans Rhode-Island, qu'ils peuplèrent, cultivèrent, et où ils bâtirent et établirent un commerce considérable. Ainsi une des plus belles parties des colonies angloises doit son état florissant aux dissentions religieuses.

Que les Anglois, qui blâment à juste titre les rigueurs de l'inquisition, fassent attention à ce qui s'est passé dans la Nouvelle-Angleterre à l'égard des quakers et des sorciers, et ils conviendront que les erreurs cruelles et sanguinaires sont de tous les temps et de toutes les nations. On ne voit point qu'il y ait eu de raisons politiques pour proscrire les quakers de la Nouvelle-Angleterre, comme seroient les intérêts de commerce, la crainte d'être traversés par des négociants plus industrieux, ou d'autres motifs semblables. Il paroît que ce fut une véritable *haine théologique*. On leur fit souffrir une persécution sanglante. On en verra les formes dans la loi publiée à ce sujet.

Elle porte : « Tout quaker qui, pour la première « fois, paroîtra dans la Nouvelle-Angleterre après en « avoir été banni, sera condamné, si c'est un homme, « à avoir une oreille coupée, et à être envoyé à la « maison de correction pour y être appliqué à des tra- « vaux rudes et pénibles, jusqu'à ce qu'il trouve moyen « de s'embarquer à ses frais. Pour la seconde fois, on « lui coupera l'autre oreille, et il sera pareillement ren- « fermé. Si c'est une femme, elle sera cruellement fouet-

« tée, et envoyée à la maison de correction. Pour la « troisième fois, hommes et femmes auront la langue « percée avec un fer chaud, et seront toujours renfer- « més, jusqu'à ce qu'ils soient embarqués à leurs « frais. »

Il n'est point étonnant que des fanatiques, et on peut appeler ainsi tous les persécuteurs, que des fanatiques aient été en même temps crédules ; mais on a de la peine à se persuader que les mêmes fanatiques aient cru de bonne foi aux sorciers. Parmi ces persécuteurs, on trouve un gouverneur, des ministres puritains, des magistrats. Sous leurs yeux, on employoit les tourments pour arracher à des femmes l'aveu qu'elles en avoient ensorcelé d'autres. On fit pendre plusieurs personnes sur la déposition des *esprits*. Un juge qui avoit présidé à ces condamnations, las de ces sentences sanguinaires, n'en voulant plus prononcer, fut accusé lui-même comme complice, et forcé de fuir. Des dénonciateurs assurèrent que son frère avoit traversé l'air sur son chien pour aller au sabbat. Il étoit condamné. Ce fut avec la plus grande peine qu'il évita la mort ; mais son chien la souffrit. On passeroit sous silence ces traits de démence barbare, s'il n'étoit pas important que les hommes trouvent dans l'histoire des exemples qui leur inspirent l'horreur de la persécution. Ils sauront donc qu'il y eut environ deux cents personnes accusées, cent cinquante emprisonnées, vingt-huit condamnées à mort, et vingt exécutées.

MARYLAND, etc.

Le Maryland, voisin de la Virginie, a toujours été assez tranquille. La colonie de New-Yorck, où se trouvent Long-Island et beaucoup d'autres îles, a donné des embarras à la mère-patrie pour son gouvernement. Il fallut changer et renouveler ses chartres. Le New-Jersey a été dans son origine une retraite pour tous les dissidents, même catholiques et quakers. Elle possède la fameuse ville de Boston. Enfin, la Nouvelle-Ecosse, ou l'Acadie, a passé des François aux Anglois, qui la possèdent maintenant. Par elle, ils se sont avancés dans le Canada. Il n'est pas étonnant que cette belle province, exposée à leurs invasions, sans autres secours que ceux qui lui venoient de France, soit tombée entre les mains des Anglois, qui réparoient facilement leurs pertes, et pourvoyoient abondamment aux besoins de leurs armées, par la ressource si prochaine de leurs colonies.

TERRE-NEUVE.

L'île de Terre-Neuve, qui commande pour ainsi dire le fleuve Saint-Laurent, après avoir été disputée entre les François et les Anglois, appartient à la fin à ceux-ci. Ce fleuve entre dans la mer par une embouchure de trente lieues, entrecoupée de plusieurs au-

tres îles, qui ont été aussi un objet de desir pour les deux nations européennes. Les forteresses que les François y avoient établies, entre autres celle de Louisbourg, sont tombées successivement entre les mains des Anglois. Terre-Neuve est plus avantageuse par sa position que par ses productions. Elle a environ trois cents lieues de tour. Elle est couverte de forêts. Il y fait extrêmement chaud en été, et un froid insupportable en hiver. Les naturels sont petits, mais nerveux. La largeur extraordinaire de leur visage étonne à la première vue. On ne leur voit point de barbe. Ils sont fins, rusés et traîtres, et ne songent pas à restituer ce qu'ils ont volé. Ce caractère n'est point particulier aux habitants de Terre-Neuve.

Le Grand-Banc, qu'on peut appeler l'empire de la morue, est peu éloigné de l'île. Il peut avoir trois cents lieues de long, sur cent de large. C'est une montagne sous l'eau. Les cimes en sont inégales. La quantité de morue qu'on y pêche est incroyable. Lorsque le poisson approche de cette espéce de rendez-vous, l'air se charge d'un brouillard froid si épais, qu'à peine le soleil peut-il le pénétrer, pendant que l'île de Terre-Neuve, qui est auprès, jouit d'un ciel pur et serein : phénoméne qui embarrasse les naturalistes. Les Anglois, les Francois, les Hollandois, ont part à cette pêche, bienfait de la Providence, qu'ils tâchent quelquefois de s'interdire mutuellement.

CANADA.

Le Canada a été appelé la Nouvelle-France; mais ce n'est plus la France qui le posséde. Ici se voit un autre état de choses. Ce ne sont point des planteurs qui ont formé la colonie. Les François, en remontant le fleuve Saint-Laurent, ont trouvé des sauvages couverts de fourrures, qu'ils échangeoient volontiers contre les merceries des aventuriers. Ceux-ci, en avançant toujours vers l'intérieur des terres, d'où on leur apportoit ces précieuses fourrures, ont eu soin d'établir des lieux de repos et de refuge, d'où ils partoient pour aller plus loin, et où ils se retiroient quand ils étoient poursuivis. C'est à cette précaution que les villes de Québec et de Montréal, sur le grand fleuve, et d'autres sur de moindres rivières, doivent leur origine.

L'activité propre aux François ne leur a pas permis d'attendre toujours dans ces villes les produits de la chasse des sauvages. Ils ont pris plaisir à partager les fatigues et les dangers des chasseurs. Des courses dans lesquelles ils s'engageoient leur ont fait faire des découvertes fort éloignées. Il ne leur a pas non plus été possible de se mêler aux exercices des naturels sans prendre aussi part à leurs guerres. Les armes à feu faisoient singulièrement desirer par les Canadiens l'alliance des étrangers. Les nations qui pouvoient avoir quelques arquebusiers dans leurs rangs se croyoient sûres de la victoire.

Algonquins, Iroquois, Hurons, Natchès, Esqui-

maux, Illinois : tels sont les noms des principaux peuples connus, habitants de ces vastes contrées couvertes de forêts, coupées par de fréquentes rivières et inondées de grands lacs. Ils sont tous, comme il convient à des chasseurs, diligents, agiles et infatigables. Ils ont l'ouïe fine, la vue perçante, et l'odorat, dit-on, si sûr, qu'en portant au nez l'herbe qui a été foulée, ils diront de quelle nation est celui qui a passé dessus. Ces avantages leur sont d'une grande utilité dans les guerres qu'ils se font entre eux ; guerres toutes de surprise, dont le but principal est de faire des prisonniers. La conduite qu'ils tiennent avec ces malheureux présente des contrariétés inconciliables. Ils les caressent et les tourmentent, les adoptent et les tuent. Le récit nous en a été transmis par un témoin oculaire.

Un chef iroquois est pris par des Hurons. Ceux-ci conviennent dans leur assemblée de le présenter à un ancien chef de la nation, pour remplacer un neveu qu'il avoit perdu à la guerre, ou pour en disposer à sa volonté. Dans le premier moment de sa captivité, l'Iroquois avoit été frappé, blessé, brûlé, mutilé de deux doigts. Le chef huron, le voyant en cet état, lui dit : « Neveu, vous ne sauriez vous imaginer la joie que j'ai « ressentie quand j'ai su que vous vouliez bien rem« placer celui que j'ai perdu. J'ai déja préparé une natte « pour vous dans ma cabane, et ce seroit une grande « satisfaction pour moi d'y passer en paix avec vous « le reste de mes jours ; mais l'état dans lequel je vous « vois me force à changer de résolution. Les maux « que vous souffrez doivent vous rendre la vie insup« portable, et je crois vous rendre service en abrégeant « sa durée. Prenez courage, mon cher neveu. Prépa-

« rez-vous à nous faire voir que vous êtes un homme, « et que vous savez supporter toutes sortes de tour- « ments. » Après cette harangue, on revêt le prisonnier des plus beaux habits, on lui sert les mets les plus délicats. La sœur de celui qu'il remplace lui prodigue ses soins. Une jeune et belle fille lui est donnée pour compagne. Il est promené pompeusement dans les villages. Quand on le ramène, le vieil oncle lui met sa propre pipe à la bouche, et essuie, avec une bonté paternelle, la sueur qui humecte son visage.

Le jour de la dernière cérémonie étant arrivé, l'oncle donne un grand repas. Le neveu en fait les honneurs, se lève à la fin et dit à l'assemblée: « Frères, je suis « prêt à mourir; divertissez-vous autour de moi. Soyez « persuadés que je ne crains ni la mort, ni les tour- « ments que vous pourrez me faire endurer. » Il entonne une chanson. Tous les guerriers l'accompagnent et le mènent à la *cabane de sang*. Il y recommence sa chanson de mort. On l'attache à un poteau. Les jeunes gens chargés du supplice l'environnent. Un chef les exhorte à se bien conduire, à ménager les tourments pour les rendre plus longs et plus cruels. On fait devant lui la destination de ses membres, un bras à tel village, un pied à tel autre, la tête à un troisième. Il écoute froidement. L'exécution commence. Des feux sont allumés autour de lui. On lui applique des fers rouges dans les endroits les plus sensibles; on le déchire, on le taillade. Il souffre sans se plaindre, sans donner aucun signe de douleur, parlant des affaires de sa nation comme il auroit fait chez lui au milieu de sa famille.

Ces barbaries, commencées le soir, se prolongent

toute la nuit. Il est important que le soleil éclaire sa mort : aussitôt qu'il paroît, on lui donne le coup mortel. Les membres sont coupés pour être envoyés à leurs destinations, et le tronc jeté dans une chaudière pour en faire un repas. C'est un point d'honneur chez toutes ces nations, une espéce de religion, de faire parade de cette insensibilité inconcevable, du mépris dédaigneux, non seulement de la mort, mais encore des tourments les plus affreux.

Le gain n'est rien pour ces sauvages, au prix de la gloire. Un gouverneur françois proposoit à un chef huron une rançon pour des prisonniers iroquois que ceux-ci avoient faits; il répondit fièrement : « Je suis « guerrier et non marchand. Je n'ai pas quitté ma ca- « bane pour trafiquer, mais pour combattre. Si vous « avez envie de ces prisonniers, prenez-les. Je sais le « lieu où je puis en faire d'autres ou mourir. » Cette alternative est fondée sur ce que, quand ils sont sortis de leurs villages pour une expédition, il ne leur est pas permis, sous peine de passer pour lâches, d'y rentrer sans amener des prisonniers.

Ces peuples donnent à leurs traités toute la solennité dont ils sont capables. On décrit ainsi la cérémonie d'une paix jurée entre les Algonquins, les Hurons, les Iroquois et d'autres nations, en présence d'un gouverneur françois qui en étoit médiateur. Il y avoit au milieu de l'assemblée un espace circonscrit avec une corde, espace destiné à l'action des orateurs. Les députés des nations étoient assis et gardoient un silence respectueux. L'orateur iroquois entre dans le cercle, chargé d'autant de colliers qu'il y avoit d'articles dans le traité. Il adresse en ces termes la parole au gouver-

neur, auquel, par honneur et par une espèce d'adoption, il donnoit le nom d'un grand homme de sa nation: «Ouonthio, ouvre l'oreille à ma voix; tous les « Iroquois parlent par ma bouche: mon cœur ne nour-« rit pas de mauvais sentiments; mes intentions sont « pures. Nous voulons oublier nos chansons de guerre « pour ne chanter que des chansons d'alégresse. » Après ce début sublime dans sa simplicité, il entonne une chanson que le chœur de ses compatriotes continue. Pendant ce temps, l'orateur se promène vivement dans le cercle, s'arrête subitement, regarde fixement le soleil, frappe du pied, se tord les bras, et fait différentes contorsions, apparemment relatives aux sentiments qu'exprimoit la chanson.

Entre les prisonniers que les Iroquois rendoient, se trouvoit un François. L'orateur prend un collier, le met au cou du gouverneur, et lui dit: « Mon père, ce « collier rend la liberté à ton sujet! » Il lui fait ensuite un reproche amical de ce qu'en renvoyant chez eux des prisonniers iroquois, il n'avoit pas assez pourvu à leur sûreté, et de ce qu'ils ont couru des risques dans le chemin. « Pour moi, dit-il, ce n'est pas ainsi que j'ai « traité celui que je te rends. Je lui ai dit: Neveu, viens « avec moi, je veux te ramener dans ta famille au péril « même de ma vie. » Les autres colliers avoient été placés sur la corde qui formoit l'enceinte, comme emblêmes chacun d'un des articles du traité. L'un indiquoit la liberté de la pêche et de la chasse, l'autre prescrivoit les précautions à prendre pour se visiter sans danger; un troisième annonçoit les fêtes qu'on célébreroit en réjouissance de l'alliance. D'autres annonçoient la volonté de rendre réciproquement tous

les prisonniers, le desir de les voir arriver, la réception amicale qu'on leur feroit. Quelquefois les articles n'étoient pas exprimés par des paroles, mais par des gestes très expressifs.

La principale occupation des sauvages du Canada est la chasse. Il y a des animaux qu'ils poursuivent pour se nourrir de leur chair, d'autres pour se procurer les peaux et les fourrures, quelquefois pour ces deux avantages. L'élan, espéce de cerf beaucoup plus gros que les nôtres, fournit une nourriture saine et délicate. Sa peau est forte, chaude et légère. Il revient sur le chasseur qui l'a blessé. Cet animal, un des plus vifs que l'on connoisse, a pour ennemi le carcajou, le plus lent des quadrupédes, qui en fait sa proie. Il le guette de dessus les arbres dans les forêts, tombe sur lui comme une masse, se cramponne sur son dos; et, quelque effort que fasse l'élan, le carcajou le dévore. Les cerfs ordinaires et les buffles sont communs. Les fourrures des loups, des martres, des hermines, des rats de bois, des rats musqués, de l'écureuil, du putois, sont estimées. Le dernier, quand il est poursuivi, lâche une eau qui infecte l'air à un quart de lieue à la ronde.

L'animal le plus curieux de cette partie du monde est le castor. Il est de la taille d'un fort chien, quadrupéde par devant, presque poisson par derrière. On lui connoît un penchant décidé pour la société, des inclinations pacifiques, des appétits modérés, et l'horreur pour la chair et le sang, l'art de construire des ouvrages dont la beauté, la grandeur, la solidité, supposent un instinct rival de l'intelligence. Les castors se rassemblent à la fin de juillet, quelquefois au

nombre de trois cents, pour construire leur habitation d'hiver. S'ils trouvent des eaux plates, comme celles d'un étang qui conserve toujours son même niveau, ils s'établissent sur le bord. S'ils ne trouvent que des eaux courantes, ils construisent une chaussée, et soutiennent l'eau à la même hauteur, par le moyen des déchargeoirs qu'ils y pratiquent, et forment un étang. On a vu de ces chaussées de cent pieds de long sur dix à douze pieds d'épaisseur à la base.

Après avoir fait cet ouvrage public, auquel toute la société concourt, les castors se divisent par compagnies, pour construire les habitations particulières. Ce sont des maisonnettes bâties sur pilotis au bord de l'étang, quelquefois de deux ou trois étages, depuis cinq jusqu'à huit pieds de hauteur. Elles ont deux sorties, l'une sur la terre, pour aller chercher les branches d'arbre, dont l'écorce est leur nourriture; l'autre dans le lac, pour s'y jeter à la moindre alarme. Il y a aussi au-dessus de l'eau une fenêtre qui sert à éclairer l'intérieur. Le tout est bien enduit, impénétrable à l'eau, et de la plus grande propreté. Les instruments du castor pour abattre de très gros arbres, les ébrancher, les rendre utiles à leur destination, sont deux dents très dures, propres à trancher ou à user en sciant; et de forts ongles aux pattes, qui sont faites en forme de mains, et servent à diriger ces arbres pour les faire tomber sur l'eau. Sa queue, plate, ovale, couverte d'écailles, longue d'un pied, épaisse d'un pouce, large de cinq ou six, est son auge pour voiturer sur l'eau le mortier qu'il a délayé, et son seul outil pour le battre et le consolider. Elle lui sert aussi de gouvernail. Il nage avec vigueur à l'aide des membranes qui garnissent ses pattes de der-

rière. Il se fait de l'eau un point d'appui suffisant pour retenir contre le courant de l'eau les arbres qu'il y jette, destinés à ses constructions. Les castors, quittes de leurs travaux à la fin de septembre, passent l'hiver en famille et se multiplient. Les mâles abandonnent les femelles au printemps. Ils viennent de temps en temps à la cabane voir ce qui s'y passe; mais ils n'y séjournent plus. Ce sont eux qui font et qui placent à portée des provisions de bois pour l'hiver. Les mères demeurent occupées à allaiter et élever leurs petits. Quand ils deviennent forts, elles mènent la famille prendre l'air, la régalent de poissons, d'écrevisses et d'écorces fraîches. La société se rassemble en automne, s'ils n'ont que de légères réparations à faire à leur établissement; si, au contraire, une inondation ou quelque accident a considérablement endommagé la digue et les cabanes, ils se réunissent avant le temps accoutumé.

Lorsque les sauvages n'avoient besoin de peaux de castors que pour leur usage, ils se contentoient de ceux qu'ils trouvoient en chassant dans les bois; mais depuis que ces peaux sont devenues un objet de commerce et de luxe, ils attaquent la société entière, rompent les digues pour approcher plus aisément des cabanes, et détruisent les peuplades. Ces colonies pacifiques se sont retirées plus au nord pour se mettre à l'abri de ces violences : mais les chasseurs les y poursuivent. Déja l'espéce devient rare, et il est à craindre qu'elle ne manque bientôt absolument.

Les François et les Anglois se sont fait pendant cinquante ans une guerre meurtrière dans le Canada. Ils ont eu le malheur d'y trouver deux nations aussi ennemies : les Hurons et les Iroquois, sans compter d'au-

tres peuples moins nombreux qu'ils ont mis aux mains. Ainsi ils ont multiplié les massacres.

L'importance de la colonie du Canada date de 1668. La cour de France, qui avoit jusqu'alors négligé cette colonie, s'occupa du soin de la faire fleurir. On y envoya des gentilshommes peu fortunés, auxquels on donna des terres qu'on décora du titre de seigneuries, de sorte qu'avec une industrie même médiocre, ils parvinrent à pouvoir vivre en hommes de qualité. Des soldats devinrent planteurs et colons. Les officiers furent de grands tenanciers. Dans ce premier moment l'ardeur françoise donna une face nouvelle à la colonie. On y prit par émulation l'habitude de l'industrie et du travail; mais cette activité ne fut pas de longue durée. Dès que les François purent subsister honorablement, ils ne travaillèrent plus. Dès-lors les colonies angloises acquirent une supériorité décidée.

Un François nous a laissé cette comparaison des deux colonies : « Dans la Nouvelle-Angleterre et autres « possessions angloises, on remarque une opulence « dont les possesseurs ne font point usage. Dans la Nou- « velle - France on aperçoit une pauvreté réelle, ca- « chée sous un air d'aisance. Le planteur anglois amasse « des richesses, en s'interdisant toute dépense inutile. « Le François canadien jouit amplement de tout ce qu'il « a acquis, et fait quelquefois parade de ce qu'il n'a « pas. Le premier travaille pour sa postérité; le se- « cond ne songe pas à la sienne. Il l'abandonne à la « détresse où il s'est trouvé lui-même, et lui laisse le « soin de s'en tirer comme elle pourra. » Il est à souhaiter que du mélange de la parcimonie angloise et de l'insouciance françoise il se forme au Canada un caractère

national également éloigné des deux excès. Le Canada a été cédé à l'Angleterre, par le traité de Paris, en 1763. Il avoit coûté à la France, en neuf ans de guerre, cent vingt-deux millions cinq cent quatre-vingt-dix mille livres.

LOUISIANE.

Si les François pouvoient se figurer les peines qu'ont essuyées leurs ancêtres, combien il a coûté de sang pour acquérir quelques coins de terre dans la Louisiane et pour s'y maintenir, ils se féliciteroient du parti qu'a pris la cour de France d'abandonner cette désastreuse colonie. Depuis 1560, qu'ils s'y sont introduits, ils ne l'ont pas possédée un jour sans être aux prises avec les plus cruels des sauvages et avec les Espagnols et les Anglois, jaloux de cette possession. Il en a été de même d'une partie de la Floride, acquise avec non moins de peine et de sang, que les François ont pareillement abandonnée : la Floride aux Anglois, la Louisiane aux Espagnols.

Le dessein des François, en se fortifiant dans ces colonies, étoit de prendre à revers les possessions angloises, et de les enclaver dans les grands lacs qui sont derrière, et les deux fleuves de Mississipi et de Saint-Laurent. Par la Louisiane et la Floride, ils pouvoient aussi se procurer une espèce de domination sur le golfe du Mexique, et, voisins des Anglois et des Espagnols, tenir la balance entre ces deux peuples. Ces motifs politiques, bons pour l'Amérique, ont cédé à d'autres

plus prépondérants en Europe. Les François ont renoncé à ces deux colonies, lorsque, par leur bravoure et à force de patience, ils eurent subjugué les anciens habitants. Ils se rendirent coupables de la destruction de plusieurs peuplades, entre autres de celle des Natchès, les plus barbares de tous les sauvages. Par leurs mœurs, on peut juger de celles des autres nations.

Selon toutes les apparences, les peuples de ce vaste pays, qu'on croit tenir au nord de l'Asie, sinon par des terres contiguës, du moins par des îles, ont la même origine. Leurs langues, quoique différentes, se rapprochent. Leurs coutumes ne varient que dans des choses peu importantes; même cruauté à l'égard des prisonniers : tous les tourmentent et les mangent. Ils sont en général bien faits. Les femmes accouchent facilement. Elles ne se mettent au lit qu'après être allées elles-mêmes laver leurs enfants à la rivière, dont il faut souvent casser la glace. L'oreiller sur lequel est placée la tête de l'enfant dans le berceau n'est pas plus élevé que le matelas. Ainsi la tête, posant tout entière, reste plate et ne s'arrondit point. En attachant l'enfant de peur qu'il ne tombe, on lui laisse toujours le ventre et la poitrine libres. Ils naissent blancs. Leurs fréquentes onctions, où il entre beaucoup de rouge, les rendent cuivrés. Ils regardent ces onctions comme nécessaires pour se rendre souples, et pour endurcir leur peau contre la piqûre des cousins.

Le père élève les fils, la mère élève les filles. Leur autorité est très respectée. Le titre le plus honorable qu'ils puissent vous donner est celui de *père*. Ils ne le prodiguent pas. En conséquence, c'est une sauvegarde

sûre quand ils vous en gratifient. Tous les jours ils se baignent, même dans les plus grands froids. Les filles nagent comme les garçons. Tout le travail du ménage tombe sur les femmes. Les hommes s'occupent de la chasse, de la pêche, cultivent la terre, bâtissent; ils se réunissent pour ces ouvrages et s'en font un divertissement. Les enfants des deux sexes sont, dès l'âge le plus tendre, accoutumés à des fardeaux qu'on augmente à mesure qu'ils grandissent; de sorte que, dans la force de l'âge, ils en portent quelquef[illegible] poids étonnant.

Les vieillards sont dépositair[illegible]dition. Ils ne la communiquent pas aux jeune[illegible], et parmi les hommes faits, ils n'appellent à la connoissance des *anciennes paroles* que ceux qui jusque-là se sont distingués par leur sagesse et leur bon sens. Ils ont l'idée d'un être suprême, qu'ils appellent le *Grand-Esprit*. Il a sous lui d'autres *esprits* toujours prêts à exécuter ses ordres. L'air est plein d'autres esprits malfaisants. Ces peuples les implorent pour n'être pas en butte à leur malveillance. Ils leur font des offrandes, et s'imposent en leur honneur des jeûnes fort longs, pendant lesquels ils se privent de leurs femmes. Beaucoup d'entre eux n'ont point d'idoles dans leurs temples; mais ils y entretiennent du feu, avec certains rites qui font croire qu'ils le regardent comme sacré. Tout homme est prêtre et médecin.

La conduite des Indiennes, tant qu'elles sont filles, n'est pas très régulière; mais, une fois qu'elles sont mariées, elles deviennent des modèles de sagesse et de fidélité. La polygamie et le divorce sont rares. Les chefs des familles sont comme les ministres du mariage. La cérémonie a une naïveté touchante.

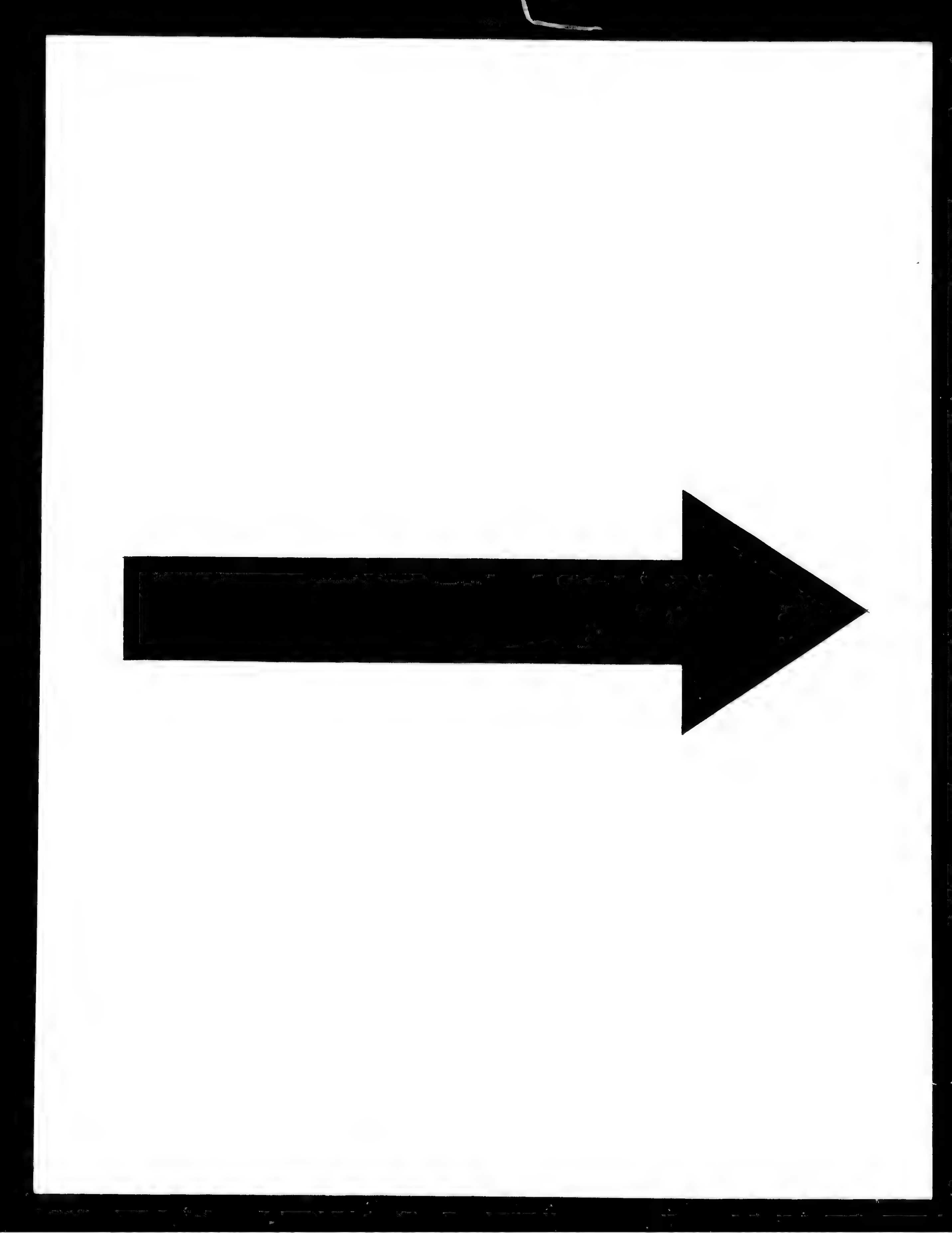
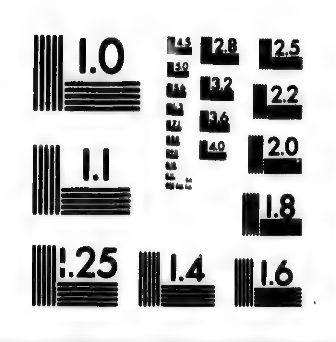


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

La famille de la future la conduit en silence à la cabane du garçon. Elle trouve la famille de celui-ci rangée devant, et en est reçue avec des acclamations que cette famille fait entendre réciproquement. L'ancien de la fille est introduit dans la chambre où se trouve celui du garçon. « Vous voilà, dit-il à celui qui entre. — Oui, « répond-il. — Asseyez-vous, reprend le premier. » Puis on garde le silence, comme si l'on méditoit sur ce que l'on va faire. Ils se lèvent ensuite. « Approchez-vous, « disent-ils aux jeunes gens »; et ils leur font un discours sur les devoirs mutuels du mariage. On apporte les présents. Le futur dit à la fille : « Veux-tu me prendre « pour ton époux ? » Elle répond : « De tout mon cœur; « aime-moi autant que je t'aime, je n'aimerai jamais « d'autre homme. » Le garçon lui fait son présent, en disant : « Je t'aime, je te prends pour ma femme, voici « ce que je te donne pour t'acheter. » Il s'attache à l'oreille gauche une plume d'oiseau et une feuille de chêne, pour signifier qu'il est disposé à parcourir les forêts avec la rapidité d'un oiseau, pour fournir du gibier à sa femme et à ses enfants. De la main droite il tient un arc et des flèches, en signe de l'engagement qu'il prend de les défendre. La fille tient d'une main une branche de laurier, de l'autre un épi de maïs, qui lui est présenté par sa mère. Le laurier signifie qu'elle sera toujours douce et propre; le maïs, qu'elle aura soin de préparer la nourriture de son mari. Le garçon lui présente la main droite en disant : « Je suis ton mari » ; elle répond : « Je suis ta fem-« me. » Il joint sa main à celle des parents de sa femme. Celle-ci en fait autant aux parents de son mari, en signe d'union des deux familles. En présence de cette assemblée, à laquelle le respect et la décence donnent un air

auguste, il montre son lit à sa femme, et lui dit : « Regarde notre lit, tiens-le en bon état, et prends garde « qu'il ne soit jamais souillé. » Le reste de la journée se passe en festins, en danses et en réjouissances. Les femmes sont en général traitées avec égards et tendresse. Elles ont leur voix dans la société.

Les sauvages sont partagés en tribus. Les noms seuls de celles qu'on connoit depuis les états européens jusque dans le nord, approchant de la source des grands fleuves, composeroient une longue liste. Il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de particulariser les coutumes de ces peuplades. Chacune a ses bonnes et ses mauvaises qualités, ses singularités et ses bizarreries. Les unes ont des rois électifs, d'autres des rois héréditaires ou bien de simples chefs chargés à temps de la guerre et de la police. Les femmes même ne sont quelquefois pas exclues de ces fonctions. On trouve à-peu-près ce mélange chez les Natchès, une des nations les plus puissantes entre celles de la Louisiane et de la Floride.

Le grand chef, disent les Européens qui ont vécu avec eux, porte le nom de Soleil; comme chez les Hurons et plusieurs autres, c'est le fils, non du prédécesseur, mais de la plus proche parente. Elle est nommée *la femme chef.* Quoiqu'elle ne se mêle pas du gouvernement, on ne laisse pas de lui rendre de grands honneurs. Elle a même, comme le chef, droit de vie et de mort. Leurs sujets ne les abordent et ne se retirent qu'en les saluant trois fois par une espéce de hurlement. Il n'est pas permis de leur tourner le dos. Le meilleur de la chasse, de la pêche, du butin, doit leur être porté. Au lever du soleil, le chef avance à la porte de la ca-

bane, et aussitôt que l'astre paroît, il se prosterne, et hurle trois fois respectueusement. On lui présente une pipe. Il en envoie au soleil les trois premières bouffées, et parfume d'autant le nord, le couchant et le midi. Il ne connoît que le soleil, et prétend tirer son origine de cet astre.

Lorsque le grand chef, ou la femme chef meurt, tous leurs domestiques les suivent au tombeau, et c'est un grand honneur. Le mari de la femme chef n'en est pas privé. Il est d'usage que ce soit son fils aîné qui l'étrangle. De tout ce qui est dans la cabane, on fait une espèce de trône sur lequel on place le corps des deux époux. La première offrande est celle de douze petits enfants que leurs père et mère doivent avoir étranglés eux-mêmes. Il vient ensuite une procession funèbre, mais qui affecte la joie et l'alégresse. Au milieu se voient quatorze personnes des deux sexes, dévouées à la mort. Elles doivent paroître contentes. Chacune a au cou une corde, dont le bout est tenu par un homme de chaque côté. Pendant qu'on place les deux cadavres dans le tombeau, les victimes se déshabillent. Les parents entonnent une chanson. A ce signal, elles sont étranglées toutes en même temps, et précipitées dans la fosse qu'on recouvre aussitôt de terre.

Chez les Natchès seulement, le grand chef peut user de la polygamie. Les chefs de familles nobles, qu'on appelle les filles du soleil, n'épousent que des hommes du peuple. Les malheureux payent cher l'honneur qu'elles leur font. Elles en changent tant qu'elles veulent. S'ils sont infidèles, elles peuvent les faire mourir. Mais ils n'ont pas le même droit. Elles prennent au contraire autant d'amants qu'elles veulent, sans que

l'époux ose s'en plaindre. Il se tient en leur présence dans une contenance respectueuse, et ne mange jamais avec elles. Tout le privilége qu'il tire de cette alliance, c'est d'être exempt de travail et d'avoir quelque autorité sur les domestiques.

On frissonne toujours quand on pense aux tourments affreux que ces nations, par une coutume générale, font souffrir à leurs prisonniers de guerre. L'insensibilité que montrent les victimes de cette férocité est si étonnante, qu'on a imaginé que les sauvages de ce pays avoient les sens plus obtus, souffroient moins, étoient en un mot moins susceptibles de douleur que les Européens. Mais on ne voit pas pourquoi les nerfs, ou tout autre principe de la sensation, seroient chez eux moins irritables. Il est plus raisonnable de penser que c'est la force de l'exemple et du préjugé qui leur impose silence. Ils seroient déshonorés, leur nation participeroit à leur honte, s'ils laissoient échapper une plainte : c'en est assez pour qu'ils aient la force de commander à leurs sens extérieurs et d'en régler les expressions. C'est un fanatisme. Il n'y a point d'opinion qui n'en soit susceptible, et qui ne fasse tout faire et tout souffrir.

Lorsque les François et les Espagnols se disputoient à la Floride le droit de premier occupant, un capitaine françois, nommé Ribaut, demanda une conférence aux Espagnols. Un soldat s'approcha seul du petit détachement françois, tira Ribaut hors des rangs, et lui dit gravement : « Les soldats françois obéissent-ils exac-« tement aux ordres de leurs commandants ? — Sans « doute, répond Ribaut. — Eh bien, réplique l'Espa-« gnol, ne soyez donc point surpris si j'obéis à l'ordre « de mon général. » En même temps il lui plonge un

poignard dans le cœur. Aussitôt toute l'escorte est enveloppée. Elle étoit composée de protestants. Tous les soldats furent pendus avec cette inscription: « Non « comme François, mais comme hérétiques et ennemis « de Dieu. »

Charles IX laissa cette atrocité sans vengeance. Un gentilhomme gascon, nommé Degourgues, instruit de cet événement, quoique catholique, jure de venger ses compatriotes. Il vend tout son bien et fait un petit armement composé de braves soldats. Arrivé à la Floride, il attaque les Espagnols, prend le fort, et les fait tous pendre, avec cet écriteau: « Non comme Espa- « gnols, mais comme traîtres et meurtriers. » Pareille épitaphe proclamée à la tête des armées vaudroit bien pour la sûreté des prisonniers un cartel d'échange.

CAROLINE, GÉORGIE, PENSYLVANIE.

La Caroline et la Géorgie ont pris ce nom des rois Charles et Georges, et la Pensylvanie, de Guillaume Penn, premier propriétaire. Ces trois provinces qui en forment même quatre, parceque la Caroline est divisée en deux, sont sous le climat le plus heureux, enrichies de tous les dons de la nature, et, quoique reconnues les dernières, elles ont été tout d'un coup prodigieusement peuplées, par l'influence des étrangers qu'on y a reçus, François, Allemands, Hollandois, Suédois, Danois, Anglois, Irlandois, de tous cultes, de toutes religions, de toutes sectes.

Guillaume Penn étoit d'une bonne famille, amiral

d'Angleterre sous Cromwell, et ensuite également estimé et employé sous Charles II. Il obtint de la couronne de grandes possessions sur les confins des Carolines, et les augmenta encore par des acquisitions qu'il paya aux Indiens. Il y reçut tous ceux qui lui demandèrent des terres. Le vieil amiral étoit de la secte des *indépendants*. Il éleva son fils dans ces principes; ce qui le disposa à adopter la religion des quakers, les plus indépendants des hommes et les plus tolérants. Devenu possesseur de l'héritage de son père, Guillaume l'ouvrit comme lui à tous les non-conformistes. Les quakers, auxquels leur obstination à tutoyer, à ne point saluer, à ne point se vêtir comme les autres, attiroit des désagréments, y accoururent en foule; ils se trouvèrent très à leur aise dans un pays où il étoit libre à chacun de parler, d'agir, de prier comme il vouloit. Eux et les autres trouvoient ce sol si favorable, et y prospérèrent si bien, que la colonie, commencée en 1718 avec deux mille personnes que Penn y mena, se montoit à trois cent mille en 1748. Philadelphie en est la capitale. C'est une des villes les plus régulières du monde, toute coupée à angles droits, placée sur la Delaware, qui amène des vaisseaux de quatre cents tonneaux jusqu'au pied d'un quai magnifique.

L'amour de la liberté a attiré en Pensylvanie des sectaires appelés les frères Moraves, de la Moravie, proche la Bohême, où cette secte s'est formée. Etant persécutés dans leur patrie, ils s'étoient réfugiés en Angleterre, où ils n'étoient pas vus plus favorablement que les quakers. Quelques uns passèrent en Amérique. Les Pensylvains, trouvant en eux beaucoup de conformité avec leurs principes, les reçurent avec

joie. Ils y ont passé successivement jusqu'au nombre de quinze cents. Quelques uns d'entre eux se sont pour ainsi dire triés pour mener une vie plus parfaite.

A dix ou douze lieues de Philadelphie, vivoit un ermite allemand, qui avoit bâti sa cabane dans l'endroit peut-être le plus délicieux de la nature, entre deux montagnes, dont l'une l'abritoit contre le nord, sur le bord d'une jolie rivière, avec des points de vue agréables. Les bons Moraves découvrirent cette retraite. Charmés de la vie simple de leur compatriote, de son amour pour le travail, qui fournissoit à tous ses besoins, de la piété de sa conversation, ils conçurent le dessein de vivre avec lui et de l'imiter.

Autour de la cellule de l'ermite, s'est formée une ville appelée Ephrata. Tous les exercices de travail et de religion s'y font comme dans un cloître. Les habitants apportent les profits de leur industrie au trésor commun, qui fournit aux besoins publics et particuliers. Les femmes ne se trouvent avec les hommes qu'à l'église, et quand il faut délibérer sur les affaires publiques, où elles sont admises. Chacun a dans sa maison sa chambre particulière pour méditer et recevoir les inspirations de l'*esprit*. On appelle ces ermites dunkars, peut-être du nom du solitaire leur fondateur. Ils donnent aux jeunes gens qui se marient quelques acres de terre, avec tout ce qu'il faut pour s'y établir. Ces néophytes s'éloignent d'Ephrata le moins qu'ils peuvent. Ils y envoient leurs enfants recevoir l'éducation.

Leur vêtement consiste en une longue robe de serge blanche pour l'hiver, et de toile pour l'été, surmontée par un capuchon qui tient à l'habit, et lié d'une cein-

ture de même étoffe; sous l'habit, une chemise de grosse toile; les hommes portent des caleçons, les femmes des jupons; c'est là toute la différence. Les dunkars ne vivent que de végétaux, parcequ'ils croient que l'usage de la viande ne convient pas à un parfait chrétien. Cette sobriété les rend maigres. Ils se laissent croître les cheveux ainsi que la barbe, et le peu de soin qu'ils ont d'eux-mêmes leur donne au premier coup d'œil un air hideux; mais leur bonhomie réconcilie bientôt avec leur figure. Ils couchent sur la planche nue; un petit paquet de laine leur sert d'oreiller.

Ce peuple ascétique a dans son enceinte de quoi pourvoir aux besoins de la vie: moulin à farine, à huile, papeterie et même imprimerie. Ils font tout eux-mêmes. Les femmes écrivent bien. Quelques unes peignent et décorent agréablement leurs demeures. Leur église est de la plus grande propreté. Il y a parmi eux des hommes qui ne dédaignent pas les sciences. Ils administrent le baptême par immersion, et seulement aux adultes; mais à quoi leur sert-il, puisqu'ils traitent d'absurdité la croyance que le péché originel a passé à la postérité d'Adam? Ils blâment la violence, même quand elle est commandée par la défense personnelle. Selon eux, il vaut mieux se laisser tromper et dépouiller que d'avoir un procès. Ils observent exactement le sabbat.

Hommes et femmes prêchent dans l'église sans préparation. Ils se lèvent et parlent. Le sujet de leurs discours est ordinairement la pratique de la charité, de l'humilité, de la tempérance et des autres vertus chrétiennes. Ils nient l'éternité des peines: il y en a cependant, mais d'une durée bornée, pour ceux qui ne veu-

lent pas croire à Jésus-Christ. Afin que tous puissent participer à la félicité éternelle, les ames des chrétiens morts sont occupées à convertir les ames des infidèles qui n'ont pas été à portée de connoître l'Evangile. Leurs dogmes à part, on doit admirer la vie pieuse des dunkars, la paix, la concorde, l'affection mutuelle, qui règnent entre eux, et on peut aller d'autant plus facilement s'édifier de leurs vertus, qu'ils exercent l'hospitalité avec une politesse sans exemple, et que la règle leur défend d'en recevoir aucune récompense.

ÉTATS-UNIS.

Les pays qui forment la république des États-Unis, sont au nombre de treize: New-Hampshire, Massachuset'sbay, Rhode-Island, Connecticut, New-Yorck, New-Jersey, Pensylvanie, Delawarre, Maryland, Virginie, Caroline septentrionale, Caroline méridionale, Géorgie. On se rappelle de quelle manière ces provinces se sont peuplées d'hommes de tous les royaumes et de toutes religions. On a dû aussi prévoir qu'à mesure que ces colonies augmenteroient en richesses et en habitants, n'étant pas attachées à la métropole par le lien de l'affection, et n'ayant plus besoin de son secours, elles se trouveroient disposées à s'en séparer et à se rendre maîtresses chez elles.

Rien de ce qui a coutume de causer les révolutions dans l'ancien monde n'a eu lieu dans la Nouvelle-Angleterre. Ni la religion ni les lois n'avoient été outra-

gées; le sang des martyrs et des citoyens n'avoit pas coulé sur les échafauds; on n'avoit pas insulté aux mœurs dans une cour corrompue; les manières, les usages, aucun des objets chers au peuple n'avoit été livré au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille, ni de la société de ses amis, pour le traîner dans l'horreur d'un cachot. L'ordre public n'avoit pas été interverti; les principes d'administration n'y avoient pas changé, et les principes du gouvernement y étoient toujours les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un impôt sur les colonies.

Cette question, déja agitée sourdement lorsqu'en différentes occasions l'Angleterre avoit usé de ce droit, le fut plus ouvertement et avec plus de chaleur en 1764, à l'occasion de l'*acte du timbre*, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux tout titre qui n'auroit pas été écrit sur papier timbré, vendu au profit du fisc. Cet acte n'est pas plutôt publié, que les provinces angloises du nord de l'Amérique s'indignent contre cette servitude fiscale. D'un accord unanime, elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré le bill oppresseur. Les femmes sont les premières à se soumettre à cette interdiction. Elles font le sacrifice de ce qui servoit à leur parure. Le lin, la laine, le coton grossièrement travaillés, sont achetés sans murmure, au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines et les plus belles étoffes. Les hommes, de leur côté, quittent la charrue, l'aune, la plume, pour s'appliquer

dans les ateliers aux divers travaux propres à la guerre, qu'on regardoit comme inévitable, si le bill n'étoit pas révoqué.

Après deux ans de mouvements et de négociations, l'Angleterre révoqua l'acte du timbre, en 1767; mais ce fut pour le remplacer par des impôts sur d'autres objets, et notamment sur le thé, que les Américains ne tiroient que de la métropole, et dont on croyoit qu'ils ne pourroient se passer. Les sollicitations des Américains réussirent encore à faire retirer, en 1770, les impositions que l'Angleterre n'avoit pu faire percevoir; mais elle s'obstina à laisser l'impôt sur le thé. Les colons continuèrent à l'éluder jusqu'en 1773, que le ministère anglois en ordonna absolument la perception.

Pour ne point obéir, le Nouveau-Monde anglois renonce solennellement à l'usage de cette feuille. Les négociants auxquels on en avoit adressé refusent d'en recevoir. On déclare ennemi de la patrie quiconque oseroit en vendre. Ceux qui en conservent dans leurs magasins sont notés comme mauvais patriotes. Tous brûlent ce qui leur reste de cette feuille, qui avoit fait jusqu'alors leurs délices. De tout le thé expédié d'Angleterre, évalué cinq ou six millions, il n'en fut pas débarqué une caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulévement. Ses habitants détruisirent, en 1774, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Ce fut aussi contre cette ville que le cabinet de Saint-James dirigea les premiers éclats de son ressentiment. Il fut porté un bill du parlement d'Angleterre, qui défendoit d'y rien débarquer, et d'en rien emporter. Le ministre avoit cru que les provinces s'empresseroient à

profiter de la disgrace de Boston, pour établir leur commerce sur la ruine de celui de cette ville, et qu'ainsi la liaison qui se formoit entre elles se romproit d'elle-même. Les autres colonies se déclarèrent ouvertement pour la partie opprimée. Une rencontre entre les troupes royales et quelques milices qui se rassembloient près de Boston, en 1775, commence la querelle. Le sang anglois, tant de fois versé en Europe par les mains angloises, arrose aussi l'Amérique, et la guerre civile est déclarée

Les Anglois négligèrent d'abord de porter un grand coup, qui auroit pu dissiper la ligue. Ils avoient affaire à des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, et menés au feu par des chefs aussi peu versés que les subalternes dans la science des combats; mais ils laissèrent aguerrir ces nouveaux soldats. Les Américains eurent le bonheur de trouver et de mettre à leur tête un homme sage et prudent, qui se servit habilement des ressources de la localité. Washington ayant des troupes qu'il falloit affermir, se retrancha plus qu'il ne combattit. Pendant qu'il présentoit des fortifications redoutables, qu'on croyoit qu'il alloit défendre, il en élevoit d'autres derrière lui, et s'y retiroit après une légère défense, lorsqu'il voyoit de l'incertitude dans le succès. Ainsi, il fatiguoit les troupes angloises par de longues marches, et les minoit par de petits combats, qui étoient toujours avantageux pour lui, quelque perte qu'il fît, parcequ'il se recrutoit aisément, pendant que l'ennemi ne pouvoit réparer les échecs qu'il essuyoit.

En même temps que les États-Unis soutenoient, par

le fer, leur indépendance, ils la proclamoient aux yeux de l'univers par leur déclaration du 4 juillet 1776. Ils s'expriment ainsi dans le préambule : « Nous regardons « comme incontestables et évidentes par elles-mêmes « les vérités suivantes : Que tous les hommes ont été « créés égaux ; qu'ils sont doués par le Créateur de « certains droits inaliénables ; que parmi ces droits on « doit placer au premier rang la vie, la liberté et la « recherche du bonheur ; que, pour s'assurer la jouis- « sance de ces droits, les hommes ont établi parmi eux « des gouvernements dont la juste autorité émane du « consentement des gouvernés ; que toutes les fois « qu'une forme de gouvernement quelconque devient « destructive de ces fins pour lesquelles elle a été éta- « blie, le peuple a droit de la changer ou de l'abolir, et « d'instituer un autre gouvernement, en organisant « ses pouvoirs dans la forme qui lui paroît le plus « propre à lui procurer la sûreté et le bonheur. »

Le congrès qui s'étoit assemblé pour émettre cette déclaration convient qu'il ne faut pas faire ce changement pour des causes légères. Mais il ajoute que « lors- « qu'une longue suite d'abus et d'usurpations montre « évidemment le dessein de réduire un peuple sous le « joug d'un despotisme absolu, il a le droit, et il est de « son devoir, de renverser un pareil gouvernement, et « de pourvoir, par de nouvelles mesures, à sa sûreté « pour l'avenir. » Le congrès entre ensuite dans le détail de ses griefs contre le gouvernement anglois, et ces griefs ont dû faire connoître à la métropole que la décision étoit irremédiable.

Elle en dut être encore plus convaincue quand elle vit ceux qu'elle appeloit rebelles aidés par une nation

puissante, et reconnus indépendants et souverains par les François en 1778. Alors la victoire se fixa sous les drapeaux républicains. Deux armées angloises furent contraintes de mettre bas les armes. La guerre s'étoit faite avec une férocité déshonorante pour ceux qui s'en rendirent coupables. Les prisonniers américains furent entassés dans le vaisseau *le Jersey*, à la rade de New-Yorck, et on en jeta à la mer onze mille en trois ans. Après une défaite, les Anglois laissèrent trois jours les prisonniers renfermés dans une cour, sans nourriture. Un grand nombre y périt de froid et de faim. On leur reproche aussi d'avoir, contre les régles de la guerre, rendu les armes plus meurtrières. Enfin, on ne lira pas, sans indignation, cette phrase de la lettre d'un général au ministre anglois: « J'ai la satisfaction « de vous apprendre que je n'ai pas laissé pierre sur « pierre dans la ville d'Esopus. »

Les Américains se vengèrent des Anglois en réussissant dans leur projet d'indépendance. Ils ont consolidé leur alliance mutuelle, et formé une république fédérative, dans laquelle chaque colonie, en conservant ce qu'elle a voulu de son premier gouvernement intérieur, concourt au bien général, par l'envoi de deux députés au conseil souverain, qui est toujours assemblé. On le nomme congrès. Il décide de la paix et de la guerre, régle les finances, sanctionne les lois qui sont d'un intérêt général, après que chaque province les a consenties.

Les États-Unis se sont donné une constitution, dont les principes sont puisés dans les meilleures sources anciennes et modernes. Les publicistes la regardent comme un modéle de sagesse et de prudence,

quoiqu'on y aperçoive quelques défauts qui lui laissent encore l'empreinte de la foiblesse humaine. « Ainsi, dit « un auteur, ce monde que notre imagination même « ne cherchoit pas encore il y a trois siècles, qui est « tombé entre nos mains avec tous les signes d'une or- « ganisation naissante, dans l'enfance de l'espèce hu- « maine, s'est enrichi tout-à-coup de l'expérience d'un « autre monde, vieilli dans toutes les révolutions de la « barbarie et de la civilisation. Il nous offre actuelle- « ment le beau contraste de la société perfectionnée « sur un sol encore brut et sauvage. » L'Angleterre a reconnu l'indépendance des États-Unis en 1782. Ainsi cette révolution s'est consommée après une guerre de sept ans. Combien d'autres ont mis plus de temps à s'affermir!

BAIE D'HUDSON.

La Baie d'Hudson est un grand golfe de la mer du Nord, au septentrion de l'Amérique, vers le pôle arctique. Hudson, pilote anglois, le parcourut dans l'année 1607, en cherchant de ce côté un passage de la mer du Nord dans la mer du Sud. En jetant les yeux sur ces rivages, on n'aperçoit que des terres qui se refusent à la culture, des rocs escarpés, élevés jusqu'aux nues, séparés par des ravines profondes, des vallées stériles où le soleil ne pénètre jamais, et que les neiges et les glaces rendent inabordables. Les lacs y gèlent jusqu'à douze pieds de profondeur. La mer y charrie des glaçons de quinze et dix-huit cents pieds d'épais-

seur, arrachés par la violence des vents, du fond des golfes. Les tempêtes sont fréquentes, et ces énormes glaçons ballottés sur cet océan, mettent les vaisseaux dans le plus grand péril. La mer n'est à-peu-près libre que depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre. L'hiver commence alors et augmente graduellement jusqu'au mois de mai. En décembre, le soleil n'éclaire pas cet horizon plus de cinq heures en vingt-quatre. Cependant tout le pays ne présente point cet affreux aspect : il est une terre nommée Labrador (terre de labour) où le sol se couvre des productions de la nature.

Quoique les murs des maisons construites par les Européens, pour loger ceux qui restent d'une année à l'autre pour faire la retraite, soient très épais, que les fenêtres soient étroites et garnies de volets, qu'on y fasse de très grands feux, qu'on tâche de les échauffer avec des poêles, qu'on ferme, pour conserver la chaleur, quand il n'y reste plus que la braise ardente ; cependant les murs, les lits, les meubles se couvrent de glace, produite par la vapeur de l'haleine et de la transpiration, quelquefois de trois pouces d'épaisseur, qu'on est obligé d'ôter chaque jour. On s'éclaire, dans les longues nuits, avec des boulets de vingt-quatre rougis au feu et suspendus. Toutes les liqueurs gèlent. Ceux qui affrontent l'air extérieur, malgré leurs doubles et triples fourrures, non seulement sur le corps, mais sur les mains et le visage, ne sortent guère sans s'exposer à perdre les doigts, le bout du nez, des oreilles, et davantage. Rendus à la chaleur dans les maisons, le moins qui leur arrive, c'est que la peau du visage s'enlève.

Cependant les Anglois se hasardent dans cet affreux climat. Ils y sont attirés par les fourrures qu'on y trouve fort belles, en très grande quantité, et au meilleur prix possible. C'est une compagnie qui fait habituellement ce commerce. Elle cache soigneusement ses profits. Cependant un homme envoyé par le gouvernement prétend les avoir découverts. Il raconte beaucoup de fraudes employées pour tromper les malheureux sauvages, et finit par dire : « J'ai vu dans plus « d'une occasion les agents de la compagnie se piquer « d'équité, et pousser la délicatesse jusqu'à se contenter « de mille pour cent de profit. »

Les chasseurs sauvages des derrières du Canada et des États-Unis font de longues traites pour apporter leurs peaux au fort de Nelson, situé au fond de la baie, où ils sont sûrs de trouver toujours des acheteurs. Les naturels de ces climats glacés sont de petite taille, n'excédant pas la hauteur de quatre pieds, comme s'ils étoient rabougris par le froid. Ils couchent pêle-mêle pour s'échauffer, vivent de poisson ou de la chair des animaux qu'ils tuent. Ils amoncellent sans précaution ces nourritures, que le froid conserve. La pêche de la baleine et des autres poissons s'y fait avec succès.

BERMUDES.

Les îles Bermudes, situées vis-à-vis la Caroline, mais à deux cents lieues de la côte, composent un archipel, ramassé dans une étendue de trente à quarante lieues. Le climat est doux ; la terre porte deux

moissons et produit trente sortes de fruits. La plus grande de ces îles, qui n'a pas quatre à cinq lieues, a été appelée Bermude par un Espagnol qui la découvrit et lui donna son nom. On trouve dans l'île Saint-Georges, de moindre étendue que Bermude, une jolie ville qui porte le nom de l'île. Les sciences y sont en honneur. Il y a même une bibliothèque publique. Les autres îles à proportion se piquent d'émulation à cet égard.

Les Anglois y abordèrent par un naufrage. Ils y réparèrent leurs vaisseaux avec les beaux cèdres qui y croissent. Quand ils en repartirent, trois matelots restèrent dans l'île Saint-Georges. Deux d'entre eux prétendirent chacun à être seul souverain de l'île. Ils se seroient égorgés, sans le troisième, qui les réconcilia, et, par sa médiation, mit fin à la guerre civile. Ayant trouvé sur la côte un morceau d'ambre gris de quatre-vingt livres pesant, et quelques autres moindres qu'ils ramassèrent, ils crurent leur fortune faite, abandonnèrent leur souveraineté, et allèrent vendre leur trésor en Virginie. Le tableau qu'ils firent de leur royaume y attira les Anglois, qui s'y sont établis, et les habitent au nombre à peu près de dix à douze mille.

LUCAYES.

Les Lucayes, situées vis-à-vis la pointe de la Floride, ne sont pas aussi peuplées. Si l'on vouloit compter toutes les roches et tous les îlots de cet archipel, on en trouveroit au moins deux cents. Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde en débarquant dans ce petit

archipel, à l'île de Guanahani, que, par reconnoissance envers le ciel, ce grand homme nomma San-Salvador. Dans la suite, les Espagnols en enlevèrent les habitants pour la pêche des perles et pour les travaux des mines de Saint-Domingue, où ils ont péri. Ces îles étoient devenues un repaire de forbans anglois, qui ne soupiroient qu'après la guerre pour se donner le droit de piller amis et ennemis. Le roi Georges I les fit expulser des Lucayes en 1719. Ils ont été remplacés par des habitants paisibles qui font un petit commerce. La principale est la Providence, qui a une ville du même nom, et la plus grande, Bahama, dont le détroit, semé d'écueils, est connu par le danger de sa navigation. Les Espagnols occupent une partie de ces îles. Les autres sont restées aux habitants primitifs.

LES ANTILLES.

Les Antilles, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre avant (*ante*) d'aborder au continent de l'Amérique, forment un arc dont la corde s'étend des bouches de l'Orénoque à la Floride. Elles se divisent en grandes et en petites. Les grandes sont Saint-Domingue, Cuba, la Jamaïque et Porto-Ricco. Il y en a quantité de petites. Le climat est le même dans toutes, c'est-à-dire humide et malsain, comme il est en général sous la zone torride. Elles sont, dans les premières années, le tombeau de la moitié des Européens qui veulent y résider. Les Antilles fournissent les plus riches productions de la nature, excepté le blé. On y recueille principale-

ment le sucre, l'indigo, le tabac, le cacao, la cochenille, le café, ainsi que le manioc, racine dont on fait un pain nommé *cassave*, l'ancienne nourriture des naturels. On y trouve aussi de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du talc, du cristal de roche, de l'antimoine, du soufre, des carrières de marbre. Ces îles sont aussi célèbres pour les liqueurs.

Les Espagnols occupèrent d'abord les petites Antilles, moins pour en tirer du profit que pour empêcher celui des autres nations. Les François et les Anglois les en chassèrent et se les disputèrent. Las de se nuire, ils se les partagèrent en 1660. Par le traité, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, et quelques autres propriétés moins importantes. Les Anglois conservèrent la Barbade, Niéves, Antigoa, Montferrat. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances, qui s'accordèrent à resserrer les Caraïbes ou naturels dans la Dominique et Saint-Vincent. Les Hollandois s'y sont aussi fait une part aux dépens des Espagnols. En général, on peut dire qu'aucun pays n'a passé si souvent d'une main à l'autre que les Antilles. Elles sont comme les villes du centre d'un royaume dont les frontières sont prises. Quand les flottes ennemies deviennent maîtresses de la mer, tôt ou tard ces îles sont obligées de se rendre.

CARAÏBES.

Les Caraïbes sont les naturels des îles Antilles. En supposant que ces îles sont les sommets des hautes

montagnes liées autrefois au continent, dont elles auront été détachées par la submersion de tout le plat pays, il n'est pas difficile de deviner l'origine des habitants. Ils la tirent de l'Amérique septentrionale ou méridionale. Il est probable qu'ils descendent tous d'une même nation. Généralement ils ont la taille médiocre, renforcée et nerveuse, la jambe pleine et bien faite, les cheveux noirs et lisses, les yeux gros, un peu saillants, le regard stupide et effaré, les dents blanches et bien rangées, la physionomie triste, et ils exhalent une odeur forte et désagréable. Ils n'ont aucun poil sur tout le corps, soit naturellement, soit qu'ils se l'arrachent. Ils appliquent sur le front du nouveau-né une planche fortement liée par derrière, et la laissent jusqu'à ce que le crâne soit tellement applani, que, sans renverser la tête, il voie perpendiculairement au-dessus de lui.

» On peut, dit un auteur, les peindre, hommes et « femmes, comme les amours, nus, armés de flèches, « le carquois sur le dos, un arc à la main. Il ne s'agi- « roit que de déplacer le bandeau, et de mettre sur les « yeux celui qu'ils portent à la ceinture. C'est dans cet « équipage leste et dégagé qu'ils paroissent dans nos « îles. Encore ne se servent-ils de voile que pour com- « plaire aux Européens, car chez eux ils se croient suf- « fisamment habillés de la couleur rouge ou suc de rou- « cou, délayé dans l'huile de poisson, dont ils se frot- « tent tout le corps. »

Quoiqu'ils n'aient pas ce sentiment que nous appelons amour, les hommes sont jaloux de leurs femmes, mais seulement comme on l'est d'une propriété. Ils en prennent plusieurs dans la même famille, s'il est possible, sœurs, tantes, cousines, persuadés qu'elles s'en

accommoderont mieux. Aussitôt qu'elle est accouchée, la femme se remet à l'ouvrage. L'homme se couche dans son hamac, où il reste un mois à recevoir les compliments des parents et des amis sur la peine qu'il s'est donnée à procurer au monde un nouvel être.

Un Caraïbe passe sa vie, accroupi ou couché, à dormir ou à fumer. Jamais de souci pour l'instant qui succèdera au moment présent. Il vendra, en se levant, son hamac, sans songer qu'il en aura besoin le soir. Même insouciance pour tout le reste. On peut se mettre à table à côté de lui quand il mange : jamais il n'invite, mais aussi jamais il ne renvoie personne. Il use du même privilége avec les autres. C'est un véritable enfant. Il desire vivement, et se lasse de même; passe des journées à regarder un bijou, à démonter un fusil, quand il peut en avoir, à le remonter; et comme il n'a ni l'attention ni l'industrie de remettre chaque piéce à sa place, dans son dépit il jette l'arme à terre et la brise.

Ces peuples empoisonnent les flèches, mais celles seulement dont ils se servent contre les hommes. Dans la monnoie, ils ne connoissent d'autre valeur que le nombre, c'est-à-dire qu'ils préféreront à une piéce d'or dix pièces de cuivre mises à côté l'une de l'autre. Leur religion est difficile à définir. Autant qu'on en peut juger, ils reconnoissent un bon et un mauvais principe. Ils font des offrandes au dieu malfaisant qu'ils craignent, et ils n'en font aucune à son adversaire. Leurs prêtres, nommés *Bozez*, sont en même temps médecins. Ils se convertissent volontiers, et reçoivent plusieurs fois le baptême pour des présents. Nul homme n'est plus vindicatif qu'un Caraïbe. Après plusieurs années écoulées depuis une offense qu'on croiroit oubliée, s'il peut

surprendre son ennemi, il lui fend la tête d'un coup de hache, fuit et se cache, jusqu'à ce qu'un parent du mort le trouve, et use de représaille.

L'anthropophagie n'est pas commune. Cependant elle n'est pas absolument ignorée parmi eux. Leur langue naturelle est un idiome qui a de la douceur, sans prononciation gutturale, comme est ordinairement celle des sauvages. Les deux sexes ont des expressions différentes pour signifier les mêmes choses. Les vieillards en ont aussi qui ne sont pas usitées parmi les jeunes gens. Enfin, pour les conseils de la nation, ils ont une langue particulière à laquelle les femmes n'entendent rien. Ils n'en veulent apprendre aucune étrangère. La langue angloise leur fait peine à entendre prononcer, soit à cause du sifflement, soit parcequ'ils haïssent la nation. Ils s'accommodent beaucoup mieux des François. Des nègres abordés à Saint-Vincent, par naufrage ou autrement, forment dans cette île une seconde nation qui est peu d'accord avec la première. On les appelle Caraïbes noirs; ils se réunissent pour l'intérêt commun, quand l'île est menacée.

Il est nécessaire que tous les parents d'un Caraïbe nouvellement décédé voient le défunt, pour s'assurer que sa mort est naturelle. Si quelqu'un d'eux n'a pas été appelé à cette inspection, le témoignage de tous les autres ne suffira pas pour le persuader. Il jugera qu'ils ont contribué à le faire mourir, et se croira obligé d'en tuer quelqu'un pour venger le mort. Les guerriers se peignent des moustaches noires. A chaque ennemi que tue un combattant, ou qu'il met hors de défense, il fait faire par le commandant une coche à sa massue, nommée boukton. Quand il est question de choisir un

chef, c'est ordinairement celui dont la massue a le plus d'entailles qui est élu. Telles sont les mœurs de ces peuples, actuellement presque tous réunis dans la Dominique et Saint-Vincent. Ils sont réduits à cinq ou six mille personnes, d'un nombre très considérable qu'ils étoient lorsque les Espagnols ont découvert ces îles.

ANTILLES ANGLOISES.

La Jamaïque a près de cinquante lieues de long et dix-huit de large. Elle est oblongue, et se rétrécit par les deux extrémités. Dans les endroits susceptibles de culture, le terrain y est excellent. Une chaîne de montagnes irrégulières la traverse en longueur. Elle est couverte de beaux arbres, dont les racines sont arrosées par des sources limpides qui tombent en cascades; mais les eaux ont un goût de cuivre désagréable. Il y en a de chaudes. Le climat est malsain. Colomb y fut retenu par le mauvais temps. Il manquoit de vivres. Les sauvages, après lui en avoir fourni d'abord, en refusèrent, de crainte de s'affamer eux-mêmes. Ses connoissances astronomiques lui faisoient prévoir une éclipse de lune. Il rassemble les Caraïbes, et leur dit d'un ton d'inspiré : « Pour vous punir de la dureté avec « laquelle vous nous laissez périr, le Dieu que j'adore « va vous frapper de ses plus terribles coups. Dès ce « soir, vous verrez la lune rougir, puis s'obscurcir et « vous refuser sa lumière. Ce ne sera que le prélude de vos « malheurs, si vous vous obstinez à nous refuser des « vivres. » En effet, la lune s'éclipsa, et les barbares ef-

frayés lui apportèrent des provisions en abondance. Ce peuple doux, simple et bienfaisant, a disparu par la cruauté des Espagnols et par celle des Anglois, leurs successeurs. Ceux-ci, portant dans cette petite île la fureur des factions qui les tourmentoient dans leur grande île, ont souvent ensanglanté cette terre hospitalière.

La Jamaïque a dû ses premières richesses à son commerce interlope avec le continent espagnol. Placée comme une vedette, elle profite la première des avantages de la course, quand les Européens entrent en guerre. La culture du sucre y est florissante. Cette île est bien fortifiée, et gouvernée par de bonnes lois. Après avoir essayé d'exterminer les négres fugitifs retirés dans les montagnes, les colons, voyant leurs efforts inutiles, ont traité avec eux. Ils les laissent libres, à condition de n'en pas admettre d'autres dans leur peuplade, et, afin que cette condition soit bien gardée, on leur donne une somme convenue pour chaque esclave qui se retire chez eux et qu'ils ramènent. Le nombre des noirs excéde de moitié, dans cette île, celui des blancs. C'est comme si l'on habitoit sur un volcan qui menace toujours de faire éruption, parce qu'ils ne sont contenus que par des lois rigoureuses.

Le danger est encore plus grand dans la Barbade. On y compte cinquante mille noirs, sur dix mille blancs, dans un espace de moins de vingt lieues de circonférence. Le sol peu profond semble y être épuisé. Il ne se soutient que par l'engrais du varec ou algue marine, que le flot jette sur la côte. Le sucre est ce qu'on appelle creux, c'est-à-dire qu'il a peu de consistance. Les bois y sont abondants et très beaux. Une petite rivière s'y couvre d'une liqueur qui brûle comme de l'huile.

On trouve dans les rochers des cavernes qui peuvent contenir trois cents hommes. La Barbade a été long-temps comme le marché des noirs pour les autres Antilles; chacune se fournit actuellement. Elle n'a que des rades foraines peu sûres. Les armées navales n'y stationnent jamais. Elle est féconde en ignames, racines qui tiennent lieu de pain. Les esclaves n'ont pas d'autre nourriture. Comme les blancs redoutent beaucoup ces Africains, ils ont toujours sur pied une force armée de cavalerie et d'infanterie.

Voici une description qui peut donner une idée des ouragans, fléau dont les Antilles sont affligées presque tous les ans. « Un vent terrible souffle. Portes et « fenêtres, rien n'y peut résister. Le tourbillon engouf-« fré soulevoit les planchers, et emportoit les toits. Les « maisons furent abattues, les fortifications rasées, les « plantations ruinées, les arbres arrachés. Pour comble « de malheur, la mer revint avec fureur, ramena sur « la terre les vaisseaux qui furent fracassés, de sorte « que le calme à son retour offrit un spectacle aussi « désolant que la crainte avoit été vive. »

Saint-Vincent et la Dominique, que nous avons dit être abandonnées aux Caraïbes, ne le sont que pour l'habitation et la culture. Les Anglois s'en arrogent la souveraineté. Les Caraïbes noirs et rouges ont des carbets ou villages dans l'intérieur. Ils vivent pauvrement, toujours dans la crainte d'éprouver la dernière oppression. Saint-Vincent a vingt lieues de tour; la Dominique à-peu-près autant; l'Anguille, ainsi nommée à cause de sa forme, dix lieues; la Bardoude autant.

Saint-Christophe en a vingt-cinq. Cette île fut comme le berceau des colonies angloises et françoises

dans ces parages. Elles y arrivèrent le même jour, et signèrent un traité d'alliance perpétuelle qui ne s'est pas soutenue. Nulle part les agréments de la vie champêtre ne sont goûtées comme à Saint-Christophe. La plaine est couverte d'habitations propres, commodes, précédées d'avenues et entourées de haies vives. Les bosquets, les fontaines rendent le pays très pittoresque. Les planteurs anglois vivent en souverains chacun dans leur habitation, se communiquant peu entre eux. « Si les François, dit un auteur qui ne les flatte pas, n'a« voient laissé une bourgade où leurs mœurs se con« servent, on ne connoîtroit point à Saint-Christophe cet « esprit de société qui enfante plus de tracasseries que « de plaisirs, qui se nourrit de galanterie, aboutit à la « débauche, commence par les plaisirs de la table, et « finit par les querelles du jeu. » En ne peignant des habitudes d'un peuple que ce qu'elles ont de vicieux, un écrivain françois pourroit représenter aussi désavantageusement la morgue concentrée des Anglois de Saint-Christophe.

Niéves n'a que cinq lieues de tour. Montferrat en a autant. Antigoa et la Grenade en ont plus de vingt. Celle-ci est accompagnée de petites îles qu'on nomme les Grenadins, au nombre d'une douzaine, de quatre ou cinq lieues de circonférence. Quand les François s'emparèrent de la Grenade, ils la trouvèrent occupée par des Caraïbes qui se défendirent bravement; mais les sauvages furent acculés sur un roc escarpé. Hommes et femmes aimèrent mieux s'en précipiter que de se rendre. Les François ont donné à ce roc le nom de Morne des Sauteurs, qu'il conserve encore.

On trouve dans l'histoire de la Grenade un trait de

justice populaire, assez remarquable. Il avoit été envoyé de France un gouverneur avide et violent. Les riches colons, fatigués de ses vexations, se retirèrent dans d'autres îles. Ceux que l'impossibilité de trouver des asiles força de rester arrêtèrent le tyran, et se formèrent en tribunal pour le juger. Le président, nommé Archangeli, savoit écrire. Un maréchal-ferrant fit les informations. Au lieu de signature il apposoit pour sceau un fer à cheval, autour duquel Archangeli, qui faisoit aussi l'office de greffier, écrivit : « Marque « de monsieur de La Brie, conseiller rapporteur. » Le gouverneur fut jugé et pendu. Justice faite, les juges se dispersèrent. On le sut en France, et on n'en parla point.

ANTILLES FRANÇOISES.

Tabago est d'une figure oblongue. On lui donne dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'est point exposée aux ouragans qui désolent les autres îles. Peut-être doit-elle ce bonheur à sa proximité du continent. Elle est bien arrosée. La culture, qui donnoit beaucoup de sucre, s'est dirigée vers le coton.

Sainte-Lucie a vingt-cinq lieues de tour, et possède un excellent port. Elle est très fertile, mais peu saine. Les François l'ont abandonnée, et reprise ensuite. Un chemin tourne tout autour de l'île; d'autres la traversent. Une bonne forteresse la défend. Il reste à défricher beaucoup de terrains dont il seroit facile de tirer un parti avantageux. Cependant cette île ne se peuple

guère. La variété des plans formés sur Sainte-Lucie, qu'on veut destiner tantôt à la culture, tantôt au pâturage, ensuite à servir d'entrepôt pour certaines marchandises, est peut-être cause qu'on ne s'y fixe pas autant qu'on devroit.

La Martinique peut avoir soixante lieues de circuit. L'intérieur est occupé par des monticules, dont les intervalles forment de grands vallons partagés en savanes ou prairies, et en terres propres à toute sorte de culture. Elle donne beaucoup de café, est bien boisée, arrosée de beaucoup de rivières et de torrents. Le climat n'est funeste qu'aux Européens intempérants. Couverte autrefois seulement de quelques carbets caraïbes, cette île, en moins de cent ans, s'est ornée de plusieurs villes opulentes. Il y a une bonne citadelle nommée le Fort Royal. Les petits ports et les anses dont elle est environnée sont munis de bonnes défenses. C'est le centre du commerce françois dans cette partie des Antilles, et où réside l'autorité civile et militaire.

La Guadeloupe, qui a plus de vingt lieues de tour, est divisée par un petit bras de mer, qu'on appelle la Rivière Salée. Il est navigable pour des canots et pirogues. Sur des montagnes amoncelées s'élève comme sur un trône la Soufrière, qui jette de jour une fumée épaisse, et dissipe l'obscurité de la nuit par des flammes étincelantes. Les premiers colons s'y sont agrandis comme à la Martinique, aux dépens des Caraïbes qui, à la fin, l'ont abandonnée; mais pendant long-temps ils sont revenus des îles voisines dans leur patrie, où ils inquiétoient les usurpateurs. Les Européens de la Guadeloupe n'ont pu se livrer tranquillement à la culture et au commerce qu'après que les

sauvages eurent été obligés de quitter le voisinage de la Guadeloupe.

Ces îles, d'où les Caraïbes s'étoient retirés et d'où ils ont encore été chassés se nomment les Saintes. Elles ne sont que deux, disposées de sorte qu'avec un îlot entre elles elles forment un bon port. La Desirade, sur quatre lieues de long et deux de large, n'a point d'eau douce. Elle donne un peu de sucre et de coton. Cette île, comme les Saintes, devient importante en temps de guerre, parcequ'elles servent de refuge aux corsaires qui croisent sur les vaisseaux anglois. Marie Galante est ronde et a quinze lieues de tour. Ses bords sont très escarpés. Saint-Martin n'a que sept lieues. Ses salines la rendent précieuse. Saint-Barthélemi comprend onze lieues. Elle n'a ni ports ni sources, et il y pleut rarement. Les habitants sont reconnus pour être si pauvres, que les corsaires même ennemis payent fidèlement les vivres qu'ils y prennent. On remarque comme une singularité qu'ici les maîtres travaillent à la terre comme leurs esclaves.

Saint-Domingue est partagé entre les François et les Espagnols. En faisant le tour des caps, on lui donne six cents lieues de circuit. Les Espagnols y trouvèrent les Caraïbes, qu'ils chassèrent comme le gibier, à coups de fusil et avec des chiens. On se peint avec horreur ces sauvages nus, poursuivis par des dogues. Les Indiens tomboient en suppliant devant ces animaux féroces, et les conjuroient de ne les pas dévorer, pendant que leurs barbares maîtres rioient de la simplicité de ces malheureux.

Lorsque les trésors du Mexique et du Pérou eurent fait regarder avec moins d'estime ceux qu'on avoit

trouvés à Saint-Domingue, l'avidité pour l'or, transportée dans le continent, changea d'objet dans l'île. Les Rouanciers, chasseurs infatigables, y firent aborder de nouvelles richesses par la vente des cuirs des bœufs sauvages dont ils fournissoient l'Europe. Saint-Domingue servit aussi d'asile et presque de berceau aux flibustiers, qui se sont distingués par tant de témérités brillantes. Enfin, la culture s'y est établie, et occupe également les deux nations, avec plus ou moins de succès, selon la nature des terres et l'activité qu'on y apporte. Les deux cantons ont des villes, des ports, des rivières, des forêts, et sont séparés par une chaîne de montagnes, entrecoupées de torrents et de fondrières impraticables, comme si la nature s'étoit attachée à rendre ces bornes presque impossibles à franchir. On sait qu'aujourd'hui cette île est tombée au pouvoir des noirs, qui en ont chassé tous les blancs, et qui y ont formé ensuite un empire d'Haïti, premier nom de l'île de Saint-Domingue.

ANTILLES ESPAGNOLES.

Cuba peut avoir trois cents lieues de tour. Elle est à l'entrée du golfe du Mexique. Un cacique, nommé Hatuey, s'y étoit réfugié de Saint-Domingue, suivi des malheureux Caraïbes, fuyant la tyrannie des Castillans. Il y gouvernoit son petit état en paix, et observoit avec inquiétude les voiles des Espagnols, dont il craignoit l'approche. Les voyant dirigées vers ses bords, il assemble les plus braves de ses sujets et alliés,

et les exhorte à défendre leur liberté. « Mais, dit-il, « tous nos efforts seront inutiles si nous ne commen- « çons par nous rendre propice le dieu de nos ennemis. « La voilà, ajouta-t-il, en montrant un vase rempli « d'or, la voilà cette divinité; rendons-lui nos adora- « tions. » Vélasquez fit le cacique prisonnier après quelque résistance, le condamna au feu, et extermina les habitants par le fer ou par les travaux des mines. Le port de la Havane dans Cuba, très bien fortifié, peut contenir mille vaisseaux.

Porto-Rico est couverte de bois; elle produit le mancenillier, dont le suc laiteux est un poison des plus subtils. Il tue aussitôt que la blessure est faite, si on n'y applique pas du sel sur-le-champ. Cette île peut avoir trois cents lieues de tour. C'est à Porto-Rico que les Indiens se détrompèrent de l'opinion qu'ils avoient que les Espagnols étoient immortels. Un de leurs caciques, visité par Salcédo, officier de Colomb, le reçut avec beaucoup de pompe, et lui donna un grand festin. Quand il partit, le cacique le fit accompagner, par honneur, d'une escorte de vingt sauvages. Ils avoient leurs ordres.

Arrivés sur le bord d'une rivière, ils prient l'Espagnol de leur accorder l'honneur de le prendre sur leurs épaules pour lui faire passer la rivière. Salcédo se prête complaisamment à leur desir. Arrivés à l'endroit le plus profond, les Indiens font un faux pas; l'Espagnol tombe dans l'eau. Ses officieux porteurs l'y retiennent le temps qu'ils jugent nécessaire pour qu'il soit bien noyé; ils le tirent ensuite à terre, et, encore incertains s'il a perdu la vie, ils restent trois jours autour du cadavre, ne cessant de lui demander pardon

de leur maladresse. Il n'y eut que la putréfaction qui persuada le cacique et ses sujets que les Espagnols n'étoient pas plus immortels que les autres hommes. Cela fit qu'ils se défendirent avec plus d'espérance; mais ils n'en furent pas moins exterminés. Les Vierges, Anégada, Sembrero, Chiloe, la Trinidad, la Marguerite, Blanca, les deux Tortues, sont toutes de petites îles appartenant aux Espagnols, et si peu importantes, qu'elles ne méritent pas d'être nommées.

ANTILLES HOLLANDOISES.

Curaçao est un rocher de dix lieues de long sur cinq de large; à peine y trouve-t-on de la terre; mais il y a un excellent port. Les Hollandois y sont pour ainsi dire marchands en détail; ils y ont fait un magasin de toutes sortes de denrées, merceries, étoffes, épiceries, ouvrages de fer et d'acier, à l'usage de la côte. Saint-Eustache est aussi une boutique de détail: cette île n'a pas deux lieues de long, ni une de large; encore le milieu est-il occupé par un grand trou, reste d'un volcan, espéce de gouffre où l'eau ne reste jamais, quoique toute celle que la pluie donne à l'île y aboutisse. On ne connoît pas comment les Hollandois ont pu amasser dans cette espèce de coffre-fort trente-sept millions, auquel on évalue le butin que l'amiral Rodney en remporta dans la dernière guerre. Le secret des Hollandois leur reste; car ils n'y laissent entrer personne. Saba à quatre lieues de circuit. C'est un rocher inaccessible, excepté par un endroit. Les Hollandois y ont

élevé plusieurs murailles, construites de pierres sèches, qu'on peut aisément renverser en partie ou en totalité sur ceux qui voudroient escalader cette forteresse naturelle. Le dessus du rocher est cultivé : le cotonnier y réussit. Les femmes filent et tricotent supérieurement.

ANTILLES DANOISES.

Sainte-Croix a dix-huit lieues de long sur quatre de large; Saint-Thomas quatre ou cinq de tour; l'île des Crabes huit ou dix; Saint-Jean un peu moins. Pour entrer en possession de ces îles, les Danois n'ont point versé de sang; ou ils les ont achetées des Européens qui les possédoient, ou ils s'y sont établis, les trouvant abandonnées. Quand les François abordèrent à Sainte-Croix, ils trouvèrent une île plate, couverte de vieux arbres, qui ne permettoient pas aux vents de balayer l'air infect de ses marais. Sans se donner la peine d'abattre, les François expéditifs y mettent le feu, et contemplent de la mer les progrès de l'incendie, qui produisit des cendres fécondes. Mais cette fertilité n'a pas duré, apparemment parceque ces cendres dénuées de terres végétales, auxquelles elles pussent s'amalgamer, n'ont pas acquis assez de consistance pour retenir les sucs nourriciers. Ces quatre îles, à quelque petite quantité de sucre près qu'en tirent les Danois, ne leur sont utiles que pour faire flotter quelquefois leur pavillon sur ces mers.

TERRES AUSTRALES.

Tel est le tableau des quatre parties du monde. On en cherche une cinquième. Selon toutes les apparences, elle existe entre la pointe de l'Afrique, les îles Célèbes et l'Amérique. Jusqu'à présent on n'y a trouvé que des îles; mais on a peine à se persuader qu'une si vaste étendue de mer soit sans continent. On peut regarder cette quantité d'îles qu'on y a découvertes comme des fragments d'un nouveau monde, peut-être plus considérable que la plus grande des parties de l'ancien. Il y a même quelques unes de ces îles, telles que la Nouvelle-Hollande, dont il a fallu long-temps reconnoître les côtes, pour s'assurer qu'elles n'ont point un continent. On ignore encore si la Nouvelle-Zélande est détachée d'autres terres, ou si elle y tient; mais n'eût-on que les découvertes déja faites, on pourroit dire que ces îles, par leur nombre, leur contiguité, leur grande distance de nos quatre parties, en forment une cinquième dont on certifie déja l'existence; il ne s'agit plus que d'en constater l'étendue. On les a nommées *terres australes*, et plus justement *polygénésie;* elles forment réellement une cinquième partie du monde.

Les productions trouvées sur les côtes, les forêts, la verdure des campagnes, les animaux qui y bondissent, les poissons qui peuplent la mer et les rivières, les fruits que les habitants apportent aux vaisseaux, font juger que cette partie du monde n'a pas été moins favorisée de la nature que les autres. Elle s'est jouée com-

me ici dans la formation des individus ; Il s'y rencontre des races favorisées, d'autres disgraciées ; des hommes grands, forts, bien musclés, de physionomie agréable, ornés de beaux cheveux, d'autres petits, à cheveux courts et laineux, et à face de nègres ; les uns sont noirs, d'autres cuivrés, d'autres sont plus rouges que bruns. Quand ceux-ci sont débarrassés des couleurs dont ils se teignent, et déchargés des figures bizarres qu'ils peignent sur leur peau, on peut juger qu'ils naissent blancs, et qu'il n'y a que l'usage journalier de ces fards qui les dénature. Quant aux mœurs et aux habitudes, ce qu'on en a pu découvrir n'est pas plus extraordinaire que ce que l'on connoît chez les autres sauvages, excepté que jusqu'à présent on n'y a pas remarqué de ces cruautés qui font frémir la nature, comme chez les Africains, les Américains et quelques nations asiatiques. Nous choisirons dans les récits des voyageurs quelques traits qui seront comme l'esquisse du grand tableau que pourront achever ceux qui jouiront des futures découvertes.

L'incertitude des dispositions des étrangers qui arrivoient et des desseins qu'ils pouvoient avoir, a quelquefois inspiré aux naturels de la défiance et les a rendus agresseurs ; mais quelques coups de fusil, et au pis-aller un coup de canon, rendoient bientôt les Européens maîtres du rivage. De bonnes manières apprivoisèrent les sauvages. Schouten éprouva ces vicissitudes au cap de Horn. Après qu'il eut épouvanté par ses armes à feu ces hordes craintives, il les vit s'enhardir par ses démonstrations pacifiques, et lui apporter des cocos, des racines, des cochons, qu'ils échangeoient avidement pour du fer. Il paroît qu'ils sont totalement

privés de ce métal; ils le recherchent avec beaucoup d'empressement.

Il trouva leurs huttes bien rangées sur le rivage, hautes d'environ douze pieds, et couvertes de feuilles. Pour tout ameublement, un lit d'herbes séches, une ligne et une massue. Le palais du roi n'a pas un aspect plus magnifique. Sa majesté témoigna aux Hollandois de l'amitié et du respect, mêlés de crainte. Lui et ses courtisans mirent sur la tête des étrangers leurs bonnets ornés de plumes magnifiques. Il desira voir décharger un canon. On lui dressa une estrade sur le bord de la mer. Il s'y assit gravement avec ses femmes et ses courtisans; mais aussitôt que le coup partit, le roi et toute sa cour s'enfuirent légèrement dans les bois.

Les hommes sont grands et forts, d'une couleur jaunâtre. Ils ont des cheveux longs et noirs; les uns les frisent et les crêpent, d'autres prennent beaucoup de peine pour les rendre droits et plats, d'autres enfin les relévent et les portent hauts d'une demi-aune au-dessus de leur tête, à l'aide des branchages auxquels ils les attachent. C'est le plus difficile de leur toilette, car ils sont absolument nus, excepté qu'ils ont une légère ceinture de feuilles. Les femmes, qu'on dit très laides, ne sont ni mieux parées, ni mieux couvertes. Ils n'ont qu'une religion grossière comme leurs mœurs; tous leurs instruments sont mal faits; ils vivent de ce qu'ils rencontrent. Il n'y a ni semence ni récolte; tout est abandonné à la nature et au hasard. La modestie leur est absolument inconnue. Schouten les accuse de vol, parcequ'ils arrachoient, quand ils pouvoient, les clous de son vaisseau, et se précipitoient dans la mer pour emporter leur proie. Mais il faut observer que, de la manière

dont ils vivent, ils n'ont pas la moindre notion de propriété : par conséquent, on ne doit pas prendre de leur action l'idée que nous avons du vol. Cependant, soit notion de justice, soit crainte des étrangers, celui qui un jour avoit pris un sabre fut contraint, par ses compatriotes, de le rendre, et subit de leur part un châtiment.

Le même Schouten fait des habitants qu'il trouva à la Nouvelle-Guinée un portrait qui n'est flatteur ni au physique, ni au moral. Il les appelle *Papous*, c'est-à-dire noirs. « Leur accoutrement burlesque, joint à leur difformité naturelle, en fait des objets désagréables à la vue. Chacun a son ridicule particulier. Toute leur structure est d'une bizarrerie qui n'a rien d'égal que leur humeur et leurs caprices. Ils ne ressemblent en rien aux autres hommes, ni par leurs traits, ni par leurs membres, ni par leur grandeur. Ils portent autour du cou des dents de cochon en forme de collier ; se percent le nez et les oreilles pour y passer des anneaux, auxquels ils suspendent ces inestimables joyaux de dents de cochon. Leur chevelure est courte et frisée, leur physionomie insipide et morte. Le contour de leur visage et l'arrangement de ses parties sont faits pour inspirer le dégoût. Les femmes ne sont pas plus agréables que les hommes, et ont en partage une figure non moins repoussante. Ils bâtissent leurs huttes sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre, ce qui marque que le sol est humide et malsain. » Cette description a le défaut de nous faire connoître bien plus ce qu'a senti le voyageur que la chose elle-même.

Roggeven, autre Hollandois, nous donne meilleure

idée des habitants des îles de Pâques. Il fut abordé par un sauvage, qui ne fit aucune difficulté de passer de sa pirogue sur le vaisseau. On lui donna un morceau d'étoffe, des grains de verre, des clous, présents qui l'enchantèrent. Il étoit grand, bien fait, robuste, vif, actif et disposé à la gaieté. L'odeur du vin lui répugnoit : il trouvoit les ragoûts bons. On l'habilla ; cet attirail embarrassant lui déplut : il le quitta promptement. La musique lui fit grand plaisir. Ce ne fut qu'à regret qu'il s'éloigna du vaisseau. Il revint le lendemain, avec beaucoup de pirogues de ses compatriotes, chargées de provisions fraîches, entre autres de truites. Dès le matin, les Hollandois avoient vu, de leurs vaisseaux, les naturels se répandre sur le rivage, et offrir de l'encens à leurs idoles. Dans les pirogues, ils remarquèrent un homme blanc, portant à ses oreilles des pendants d'une grandeur extraordinaire. Son maintien étoit grave et solennel. Il paroissoit en méditation. On conjecture que c'étoit un de leurs prêtres.

Pendant l'espèce d'effusion de confiance qui régnoit entre les sauvages et les Européens, un coup de fusil parti par hasard, dit le journal, tua un de ces malheureux. Apparemment pour disperser les habitants qui s'attroupoient, le premier coup fut suivi d'une décharge qui fit fuir toute la nation. Au nombre des morts se trouva celui qui le premier avoit accueilli les Hollandois avec tant de cordialité. Des cris horribles et des hurlements se firent entendre dans les bois. Cependant, voyant qu'ils n'étoient pas poursuivis, les sauvages reprirent leur caractère doux et bienfaisant. Les hommes et les enfants se présentèrent, portant des branches de palmier, en signe de paix. Les hommes

offrirent des fruits, sur-tout des patates, des cannes de sucre, et des oiseaux vivants qu'ils paroissoient nourrir chez eux. Ils offrirent jusqu'à leurs femmes, et n'oublièrent rien de ce qui pouvoit témoigner à ces étrangers leur soumission. Touchés de ces marques d'une humilité profonde, les Hollandois daignèrent traiter ces malheureux avec quelque bonté; ils leur donnèrent des jouets d'enfants, et quelques bagatelles, en expiation du sang qu'ils avoient fait couler. Le séjour que fit Roggeven lui procura le moyen de prendre connoissance de leurs mœurs.

Les îles de Pâques qu'il aborda ne lui parurent pourvues que d'oiseaux, que les habitants rendent domestiques. Il eut lieu de conjecturer par leurs signes que d'autres nourrissoient des quadrupédes. Ils font cuire, dit-il, leurs aliments dans des poteries assez bien conditionnées. Chaque famille ou tribu a son village particulier. Les maisons ont depuis quarante jusqu'à soixante pieds de long, huit de large; elles sont bien couvertes de feuilles de palmier, peu meublées, cependant assez bien pour faire voir qu'ils ne manquent pas d'industrie. Des étoffes blanches et rouges de leur fabrique les couvrent la nuit, et les garantissent le jour des ardeurs du soleil : l'étoffe est douce et lisse. Des pieux défendent leurs plantations, divisées avec symétrie, et bien cultivées.

Les hommes sont droits et bien faits, extrêmement agiles et légers à la course. En général, ils ont la peau brune; mais quelques uns sont noirs, d'autres blonds et presque blancs. Il y a des castes rouges comme si elles étoient rôties au soleil; d'autres bigarrées de différentes couleurs. Leur peau est chargée de figures de

cochons, de chèvres, de serpents, qui annoncent un heureux talent pour l'imitation. Les femmes se peignent les joues d'un vermillon plus beau que tout ce qu'on connoît en Europe. Elles portent un petit chapeau de jonc très élégant, et ajustent leurs couvertures avec assez de coquetterie.

Roggeven ne trouva parmi ces insulaires d'autres armes que de gros bâtons courts, qu'il prit même pour de simples marques d'autorité. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se réfugient près de leurs idoles, et implorent leur protection avec une dévotion fervente et pathétique. Les statues de leurs divinités sont de pierre, et représentent des figures humaines avec de grandes oreilles et des couronnes; elles sont exactement proportionnées et si bien faites que les Hollandois furent étonnés du talent de ces sauvages en sculpture. Ils conjecturèrent que certains d'entre ces insulaires, qu'ils virent plus souvent venir adorer les idoles, qui avoient la tête rasée et portoient des boules blanches aux oreilles et un bonnet garni de plumes blanches et noires, étoient leurs prêtres : d'ailleurs, nulle apparence de gouvernement, ni rois, ni autres supérieurs, mais beaucoup de respect pour les vieillards. Ils portent des chapeaux ou bonnets frangés, et dans leurs mains ces gros bâtons, que les Hollandois prenoient pour des marques d'autorité.

Ainsi, idée d'une divinité, bonté, douceur, affabilité, générosité, respect pour les parents; voilà ce que les Européens ont trouvé dans ces contrées, où ils ont imprimé leurs pas sanglants; mais, laissant à part les suites funestes qu'ont eues nos découvertes pour ces peuples, auxquels nous avons porté plus de vices que de

vertus, plus de maux réels, fruit de notre corruption, que d'avantages procurés par nos arts et notre industrie, l'histoire doit son hommage aux hommes de génie qui ont conçu ces grands projets, dont l'intrépide activité a su vaincre tous les obstacles, et qui nous ont conquis d'autres mondes.

NAVIGATEURS.

A la tête marche Christophe Colomb, avec la gloire que l'invention mérite sur l'imitation. Quelques hommes jaloux de sa gloire ont tâché de lui ravir l'honneur de la découverte. C'étoit, disoient-ils, une chose si aisée, qu'il n'y avoit pas de mérite. Fatigué de ces propos, Colomb, dans un dîner public, se fait apporter un œuf: « Qui de vous, dit-il aux convives, le feroit tenir droit sur le petit bout? » Ils avouent qu'ils regardent la chose comme impossible. Colomb frappe la table par ce bout, élargit ainsi la base de l'œuf et le fait tenir droit. « La rare invention! s'écrie-t-on: qui « est-ce qui n'en feroit pas autant? — Je n'en doute pas, « répondit Colomb; cependant personne de vous n'y a « songé: c'est ainsi que j'ai découvert les Indes. Il a fallu « d'abord concevoir le projet de naviguer dans ces pa- « rages, et je l'ai conçu. Maintenant qu'il est exécuté, « le plus misérable pilote peut y trouver son chemin « aussi bien que moi. Il y a mille et mille choses qui « paroissent aisées quand elles sont faites, et qui sem- « bloient auparavant impossibles. Vous devez vous sou- « venir des railleries que j'ai essuyées avant de mettre

« mon dessein à exécution. C'étoit un rêve, une chi-
« mère, et maintenant, à vous entendre, c'est une idée « que tout le monde pouvoit avoir. » L'envie le poursuivit jusqu'au tombeau. Il y fit mettre avec lui les chaînes dont elle l'avoit chargé, espèce d'avertissement de la persécution qui s'attache aux grands hommes, mais qui ne doit pas les décourager.

Magellan, Davis, Le Maire, en ouvrant le passage de la mer du Sud par les détroits qui ont retenu leurs noms, ont montré le chemin des *voyages autour du monde*, qui ont rendu célèbres plusieurs navigateurs. Le premier en date est le voyage de Magellan, en 1519. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu par le cap de Bonne-Espérance en Espagne, d'où il étoit parti, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de l'expédition la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite.

Un honneur à-peu-près pareil fut accordé au vaisseau de François Drake, Anglois, qu'on laissa vieillir dans le bassin du port de Deptfort, avec une inscription honorable sur le grand mât.

Drake, qui fit le second le tour du monde, commença l'état de marin comme il faut s'y destiner, c'est-à-dire dès l'enfance. A l'âge de dix-huit ans, il étoit déja maître d'une petite barque, que le possesseur, touché de son mérite, lui laissa en mourant. Elle lui fut enlevée pendant la guerre contre les Espagnols. Cette perte fit naître en lui un vif desir de se venger. Il s'engagea dans une expédition contre le Mexique. Elle ne fut pas heureuse. Cette disgrace ne le rebuta pas. Dans deux autres expéditions qu'il dirigea lui-même il acquit tant de réputation, que des marchands

lui conférent deux vaisseaux, dont il chargea quelques troupes, avec lesquelles il prit et pilla une ville opulente du Mexique. Le riche butin qu'il y fit, il le partagea fidélement à son équipage et à ses commettants. Il contribua de ce qui lui revenoit à l'armement d'une flotte de cinq vaisseaux, destinée pour la mer du Sud, où les Anglois n'avoient pas encore pénétré.

Drake partit en 1577. Il n'est aucune fonction dans un vaisseau dont il ne fût capable de s'acquitter, jusqu'à celle de chirurgien. On remarque que prêt à passer la ligne, il saigna tous ses matelots de sa propre main. Son voyage autour du monde est l'effet des circonstances. Après avoir causé des pertes infinies aux Espagnols, dans la mer du Sud, où il étoit entré par le détroit de Magellan, il fut averti qu'il étoit attendu au retour par des forces bien supérieures aux siennes. En homme que les ressources n'abandonnent pas, il ne s'effraya point de l'idée de traverser la grande mer Pacifique. Il reconnut les Indes orientales, toucha au cap de Bonne-Espérance, et rapporta dans sa patrie des trésors qu'il devoit autant à la hardiesse de son génie qu'à sa valeur. Trop accoutumé aux succès, il mourut en 1595, dans le havre de Porto-Bello, du chagrin de ne se pas voir dans cette nouvelle expédition aussi heureux qu'à l'ordinaire.

Le voyage de Thomas Cavendish, en 1586, fut tout militaire. Cavendish s'étoit déja enrichi du pillage des côtes du Pérou, lorsqu'il prit en pleine mer le vaisseau d'Acapulco, qui mit le comble à sa fortune. Ayant passé comme Drake par le détroit de Magellan, il toucha comme lui aux Grandes Indes, et rapporta des trésors immenses en Angleterre. Une ressemblance remar-

quable entre ces deux navigateurs, c'est que Cavendish mourut aussi de chagrin des contre-temps essuyés dans un voyage au Brésil, en 1591.

Ces deux voyages des Anglois piquèrent d'émulation les Hollandois, et leur en firent entreprendre un pareil, en 1598, sous le commandement de Van-Noot, dont la capacité avoit déja été reconnue dans d'autres occasions. On fixa pour cette expédition les lois de la discipline qui régne encore sur les vaisseaux hollandois. Van-Noot éprouva dans le détroit de Magellan, des difficultés qui prolongèrent son voyage, et donnèrent de ce passage plus de connoissance qu'on n'en avoit. Ses victoires sur les Espagnols couvrirent les frais de la compagnie, mais ne l'enrichirent pas.

Spilberge, en 1614, en commença un plus heureux. Il défit la flotte royale du Pérou. La compagnie hollandoise date de son retour en 1617, le commencement de sa richesse et de sa puissance. On eut lieu de reconnoître l'une et l'autre par le grand armement qu'elle fit en 1623, sous le commandement de Pierre l'Hermite, son premier amiral. Il passa par le détroit de Lemaire, et mourut avant la barbarie commise par les Hollandois dans la rade de Callao, où ils firent pendre leurs prisonniers espagnols, par la raison qu'ils n'avoient pas de quoi les nourrir; mais ils pouvoient les mettre à terre. Ils montrèrent dans cette expédition une animosité atroce.

Guillaume Dampierre, Anglois, monta sur la mer dès l'âge de dix-sept ans, en 1669. Cet élément ne lui fut pas favorable. Comme il n'avoit pas un bien égal à sa naissance, il prit un emploi lucratif à la Jamaïque,

alla couper du bois de campêche, fit sur ces mers connoissance avec les flibustiers, et s'engagea avec eux. C'est dans leur compagnie que se sont faites ses expéditions commencées par le détroit de Lemaire, en 1682, et finies en 1691. Dampierre, dont le voyage est très curieux pour les observations de toute espèce, raconte l'histoire d'un matelot laissé dans l'île de Juan Fernandez. Lorsque la poudre et les balles de ce malheureux furent épuisées, sans autres outils que ceux qu'il fit d'une pierre dure, il scia le canon de son fusil en petites pièces et en fit des hameçons, des harpons et des crochets. La nécessité fut chez lui la mère de l'industrie.

Un des voyages les plus fameux, peut-être parce-qu'il est le plus rapproché de notre temps, est celui du capitaine Anson, Anglois, commencé en 1740. Les succès militaires lui ont donné une grande célébrité, mais, pour l'utilité des découvertes, il est très inférieur aux deux suivants, dont le but et le motif sont en effet bien différents.

En 1766, M. de Bougainville fut envoyé par Louis XV, avec deux vaisseaux, pour faire de nouvelles découvertes, et *procurer à la géographie des connoissances utiles à l'humanité*. Ce navigateur hardi, actif et intelligent, s'est principalement appliqué à fixer exactement la position des lieux, à confirmer les observations des anciens marins, ou à rectifier leurs erreurs, à tracer le gisement des côtes, à décrire fidèlement les signes de reconnoissance, à indiquer les courants, les bas-fonds, les écueils, les variations des marées et des vents, et tout ce qui peut favoriser ou contrarier

la navigation dans des mers jusqu'alors presque inconnues. Son voyage autour du monde a duré deux ans et quatre mois.

Le capitaine Cook est parti de Plymouth en 1768, avec les mêmes intentions, mais avec des secours beaucoup plus considérables. En parlant de ce voyage dans sa préface, M. de Bougainville, qui semble s'oublier lui-même, dit, « Ce voyage me paroît être celui « des modernes de cette espèce où on a fait le plus de « découvertes en tout genre. » En effet, l'histoire naturelle et la botanique se sont fort enrichies par les soins des hommes instruits dans ces sciences, que le capitaine Cook avoit sur son bord, en bien plus grand nombre que M. de Bougainville. Son voyage a duré trois ans.

Naviguant dans les mêmes parages et dans les mêmes temps, ces deux hommes, également appliqués et infatigables, se sont pour ainsi dire contrôlés l'un l'autre; de sorte qu'on peut regarder comme à l'abri même du doute les faits et les observations sur lesquels ils s'accordent.

Au reste, les nouveaux navigateurs, bien différents de leurs prédécesseurs, loin de chercher à assujettir les peuples qu'ils découvrent, et de se permettre d'arracher par violence les trésors que leurs terres paroissent recéler, s'appliquent, au contraire, pour la plupart, à leur être utiles et à procurer leur bonheur. A l'aide des secours qu'ils laissent souvent dans les lieux où ils abordent, les habitants peuvent voir actuellement en beaucoup d'endroits les bestiaux d'Europe paître dans leurs pâturages, les volailles apprivoisées se familiariser autour de leurs cabanes, les riches

moissons couvrir leurs plaines autrefois incultes, et notre industrie remplacer chez eux la nature sauvage, ou la perfectionner.

Puissent ces avantages n'être pas mêlés de vices et de maux qui leur fassent regretter leur ignorance!

Pour nous, habitants du monde civilisé, nous race inquiéte et turbulente, depuis dix-huit cents ans nous travaillons à réaliser l'observation d'Horace, et à accomplir la prophétie que lui inspiroit la connoissance de l'histoire, et dont les quatre vers suivants sont le résumé :

Damnosa quid non imminuit dies?
AEtas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

HORAT. Carm. lib. III, od. 6.

Du temps qui détruit tout trop funeste puissance!
Nos pères, plus méchants que n'étoient leurs aïeux,
A des fils plus pervers ont donné la naissance,
Pour la rendre bientôt à de pires neveux.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

TIT

TABLE

DES

TITRES DU TOME HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

CORRESPONDANCE

DU PRÉCIS

AVEC LA GRANDE HISTOIRE EN 125 VOLUMES.

A l'effet de pouvoir recourir au besoin à la grande Histoire, soit pour obtenir plus de détails sur les faits, soit pour connoitre les autorités sur lesquelles ils sont appuyés, on a cru devoir joindre à cette édition le tableau de correspondance ci-dessous, qui indiquera quelles portions de chacun des tomes du Précis sont extraites de chacun des volumes de la grande Histoire.

HISTOIRE ANCIENNE.

GRANDE HISTOIRE.		PRÉCIS.
Volume I, répond au volume	I, page	1
II, ...		15
III, ...		63
IV, ...		102
V, ...		112
VI, ...		125
VII, ...		156
VIII, ...		222
IX, ...		260
X, ...		277
XI, ...		409
XII, ...		495
XIII, répond au volume	II, page	46
XIV, ...		103
XV, ...		190
XVI, ...		265
XVII, ...		316

GRANDE HISTOIRE.		PRÉCIS.	
Volume XVIII,	répond au volume . . .	II,	page 372
XIX,	. . . .		485
XX,	répond au volume . . .	III,	page 70
XXI,	. . . .		171
XXII,	. . . .		240
XXIII,	. . . .		303
XXIV,	. . . .		396
XXV,	. . . .		458
XXVI,	. . . .		516
XXVII,	répond au volume . . .	IV,	page 35
XXVIII,	. . . .		86
XXIX,	. . . .		107
XXX,	. . . .		129
XXXI,	. . . .		157
XXXII,	. . . .		188
XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI,	Supplément de l'Histoire ancienne.		
XXXVII, XXXVIII,	Table alphabétique de l'Histoire ancienne.		
XXXIX, XL,	Table chronologique de l'Histoire ancienne.		

HISTOIRE MODERNE.

Volume XLI, ou I,	répond au volume . . .	IV,	page 244
XLII,	. . . .		268
XLIII,	. . . .		303
XLIV,	. . . .		342
XLV,	. . . .		354
XLVI,	. . . .		361
XLVII,	. . . .		385
XLVIII,	. . . .		429
XLIX,	. . . .		472

GRANDE HISTOIRE.		PRÉCIS.	
Volume L,	répond au volume	V,	page 5
LI,			59
LII,			98
LIII,			133
LIV,			149
LV,			185
LVI,			222
LVII,			237
LVIII,			251
LIX,			276
LX,			299
LXI,			320
LXII,			340
LXIII,			362
LXIV,			403
LXV,			441
LXVI,			485
LXVII,			511
LXVIII,	répond au volume	VI,	page 37
LXIX,			48
LXX,			68
LXXI,			90
LXXII,			121
LXXIII,			144
LXXIV,			184
LXXV,			204
LXXVI,			251
LXXVII,			290
LXXVIII,			302
LXXIX,			331
LXXX,			351
LXXXI,			370
LXXXII,			386
LXXXIII,			397
LXXXIV,			405

GRANDE HISTOIRE.			PRÉCIS.
Volume	CXV, répond au volume . . .	VIII, page	308
	CXVI, ...		343
	CXVII, ...		370
	CXVIII, ...		378
	CXIX, ...		401
	CXX, ...		415
	CXXI, CXXII,	Table alphabétique de l'Histoire moderne.	
	CXXIII, CXXIV, CXXV,	Table chronologique de l'Histoire moderne.	

FIN.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES,
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

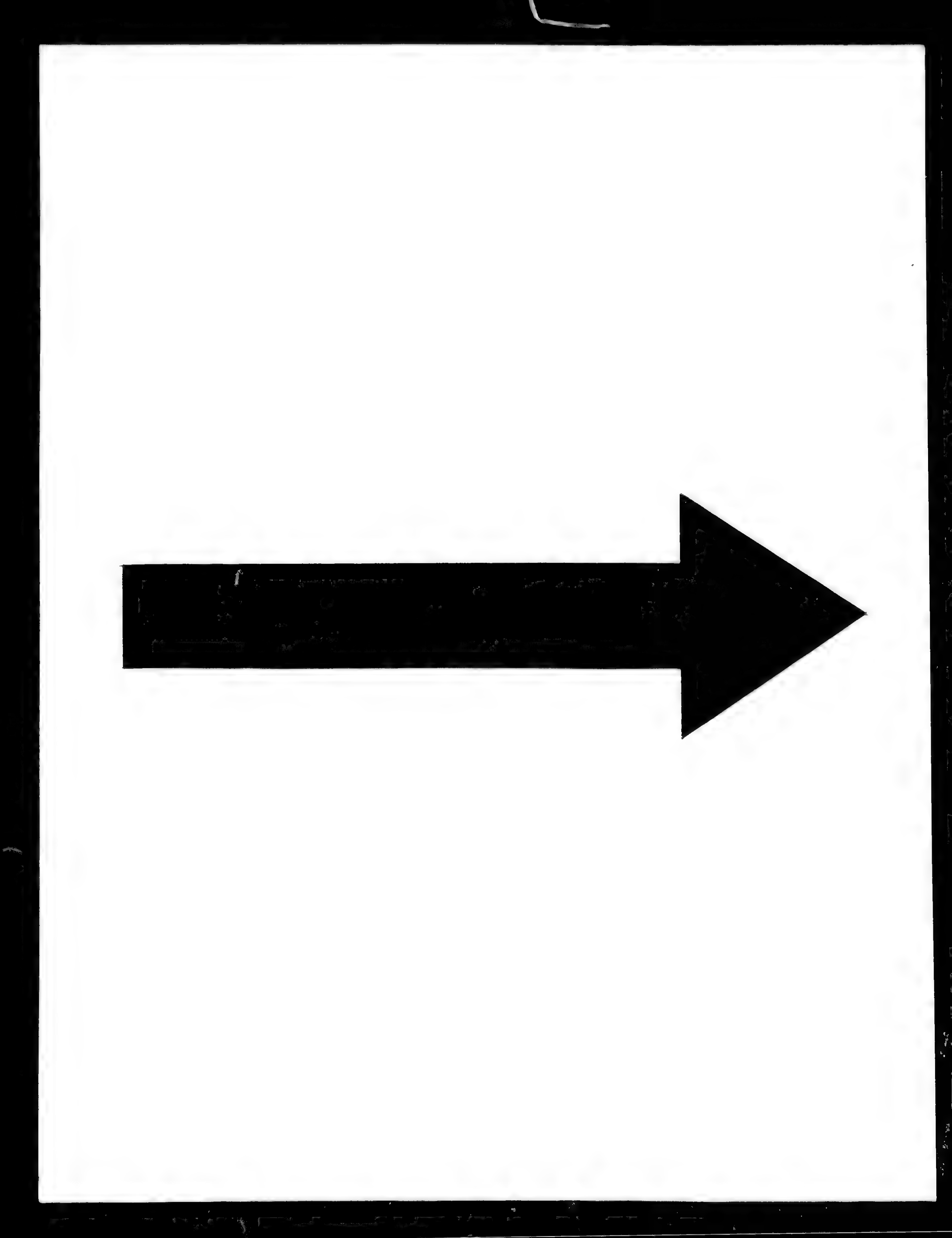
H.

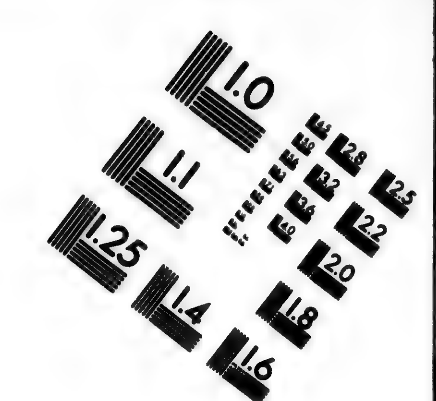
I.

J.

K.

L.





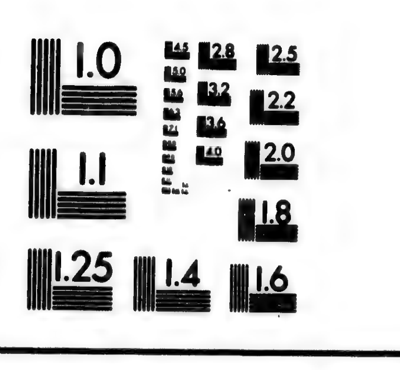


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.0

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.